COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DU PÉROU

Congestæ cumulantur opes, orbisque rapinas
Accipit.

CLAUDIAN, In Ruf. lib. i. v. 194.

So color de religion
Van a buscar plata y oro
Del incubierto tesoro.

LOPE DE VEGA, El Nuevo Mundo, Jorn. 1.



Bruxelles. — Typ. A. Lacroix, Verboeckhoven et Cᵉ, rue Royale, 3, impasse du Parc.

ŒUVRES DE W. H. PRESCOTT

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DU PÉROU

PRÉCÉDÉE D'UN TABLEAU

DE LA CIVILISATION DES INCAS

TRADUITE DE L'ANGLAIS

PAR H. PORET

ANCIEN PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE AU COLLÈGE ROLLIN

TOME III

PARIS
FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie
RUE JACOB, 56

BRUXELLES ET LEIPZIG
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
RUE ROYALE, 3, IMPASSE DU PARC

1863

SUITE DU LIVRE IV.

CHAPITRE VI.

MOUVEMENTS DES CONSPIRATEURS. — APPROCHE DE VACA DE CASTRO. — ACTES D'ALMAGRO. — MARCHE DU GOUVERNEUR. — LES ARMÉES S'APPROCHENT L'UNE DE L'AUTRE. — BATAILLE SANGLANTE DE CHUPAS. — CONDUITE DE VACA DE CASTRO.

(1541-1543)

La première action des conspirateurs, après s'être assuré la possession de la capitale, fut d'envoyer dans les différentes villes proclamer la révolution qui avait eu lieu, et demander la reconnaissance du jeune Almagro comme gouverneur du Pérou. Dans les endroits où les sommations étaient accompagnées d'une force militaire, comme à Truxillo et Aréquipa, on obéit sans trop de difficulté. Mais dans d'autres villes l'adhésion fut plus froide, et dans quelques-unes cette requête fut traitée avec mépris. A Cuzco, la ville la plus importante après Lima, le nombre considérable de partisans d'Almagro assura l'ascendant à son parti, et ceux des magistrats qui résistèrent furent chassés de leurs emplois pour faire place à d'autres d'un caractère plus accommodant. Mais les habitants fidèles de la ville, mécontents de ce pro-

cédé, envoyèrent secrètement vers un des capitaines de Pizarre, nommé Alvarez de Holguin, qui était avec une force considérable dans le voisinage, et cet officier, entrant dans la ville, déposséda bientôt les nouveaux dignitaires de leurs honneurs, et fit rentrer dans le devoir l'antique capitale.

Les conspirateurs éprouvèrent une résistance encore plus déterminée de la part d'Alonso de Alvarado, l'un des principaux capitaines de Pizarre (vaincu, comme le lecteur s'en souviendra, par le vieil Almagro au pont d'Abancay), et qui se trouvait actuellement dans le nord avec un corps d'environ deux cents hommes des meilleures troupes du pays. Cet officier, en recevant la nouvelle de l'assassinat de son général, écrivit aussitôt au licencié Vaca de Castro, l'instruisant de l'état des affaires au Pérou, et le pressant de hâter sa marche vers le sud [1].

Ce fonctionnaire avait été envoyé par la couronne, comme on l'a dit dans le chapitre précédent, pour concourir avec Pizarre à rendre la tranquillité au pays, et autorisé à prendre lui-même le gouvernement en cas de mort de ce capitaine. Après une navigation longue et orageuse, il était débarqué, au printemps de 1541, au port de Buena Ventura, et, dégoûté des dangers de la mer, il préféra continuer par terre son pénible voyage. Mais il était si affaibli par les fatigues qu'il avait supportées, que trois mois entiers se passèrent avant qu'il atteignit Popayan, où le surprit la nouvelle de la mort de Pizarre. C'était le cas auquel on avait pourvu dans ses instructions avec une judicieuse prévoyance. Cependant

[1] Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. XIII. — Herrera, *Hist General*, dec. VI, lib. X, cap. VII. — *Declaracion de Uscategui*, MS. — *Carta del Maestro Martin de Arauco*, MS. — *Carta de Fray Vicente Valverde*, desde Tumbez, MS.

il était cruellement embarrassé par les difficultés de sa situation. Il était étranger au Pérou, n'avait qu'une connaissance très imparfaite du pays, point d'armée pour le soutenir, et manquait même de la science militaire qu'on pouvait croire nécessaire pour s'en servir. Il ne savait rien du degré d'influence d'Almagro, ou de l'étendue que l'insurrection avait acquise, — rien, enfin, des dispositions du peuple au milieu duquel il était jeté.

Dans une telle conjoncture, un esprit plus faible aurait pu écouter les avis de ceux qui lui conseillaient de retourner à Panama et d'y rester jusqu'à ce qu'il eût rassemblé une force suffisante pour le mettre en état d'ouvrir la campagne contre les rebelles avec avantage. Mais le courage de Vaca de Castro rejeta une démarche qui eût proclamé son insuffisance pour accomplir la tâche qui lui était imposée. Il eut confiance en ses propres ressources et dans la force de la commission en vertu de laquelle il agissait. Il compta aussi sur la loyauté ordinaire des Espagnols, et, après une mûre délibération, il résolut de marcher et de se confier aux événements pour accomplir l'objet de sa mission.

Il fut confirmé dans ce projet par les avis qu'il reçut alors d'Alvarado, et sans plus de délai il continua sa marche vers Quito. Là il fut bien reçu par le lieutenant de Gonzalo Pizarre, qui était chargé de garder la place en l'absence de son général, parti pour explorer l'Amazone. Le licencié fut aussi rejoint par Benalcazar, le conquérant de Quito, qui amena un petit renfort, et offrit de l'assister personnellement dans la poursuite de son entreprise. Il déploya alors la commission royale qui l'autorisait à prendre le gouvernement en cas de mort de Pizarre. Cet événement s'était réalisé, et Vaca de Castro déclara son intention d'exercer l'autorité qui

lui était conférée. En même temps il envoya des émissaires aux principales villes, requérant leur obéissance comme légitime représentant de la couronne, et ayant soin d'employer dans ces missions des personnes prudentes, dont le caractère devait avoir de l'influence sur leurs concitoyens. Ensuite il continua lentement sa marche vers le sud [1].

Il voulait par la lenteur de ses mouvements, donner à ses sommations le temps de faire effet, et à la fermentation causée par les derniers événements celui de se calmer. Il comptait avec confiance sur la loyauté qui, excepté dans les cas extrêmes, rendait l'Espagnol peu disposé à entrer en collision avec l'autorité royale; et quoique ce sentiment populaire pût être fort troublé par la bourrasque temporaire de la passion, il se fiait au cours habituel des sentiments nationaux pour ramener le peuple dans la bonne voie. En cela il ne se trompait pas; car le principe de fidélité était si profondément enraciné chez l'Espagnol d'autrefois, que des siècles d'oppression et de tyrannie pouvaient seuls le faire renoncer à l'obéissance. Il est triste, mais non étrange, que la longue durée d'un mauvais gouvernement ne l'ait pas rendu capable d'en établir un bon.

Tandis que ces événements se passaient dans le nord, la faction d'Almagro à Lima prenait chaque jour de nouvelles

[1] Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. X, cap. IV. — *Carta de Benalcazar al Emperador*, MS., desde Cali, 20 septiembre 1542.

Benalcazar sollicita Vaca de Castro de ne prendre que le titre de juge, et non celui de gouverneur, qui devait élever un conflit contre les prétentions d'Almagro à cette partie du pays connu sous le nom de Nouveau Tolède et qui lui avait été léguée par son père. « Porque yo le avisé muchas veces no entrase en la tierra como governador, sino como Juez de V. M. que venia á desagraviar á los agraviados, porque todos lo rescibirian de buena gana. » Ubi supra.

forces. Outre ceux qui dès le principe avaient embrassé ouvertement le parti de son père, il y en avait beaucoup d'autres, qui, par une cause ou l'autre, avaient conçu de l'aversion pour Pizarre, et qui maintenant s'enrôlaient volontiers sous la bannière du chef qui l'avait renversé.

La première action du jeune général, ou plutôt de Rada, qui dirigeait ses mouvements, fut d'assurer les ressources nécessaires aux soldats, dont la plupart ayant été longtemps dans un état d'indigence, n'étaient nullement prêts à faire la guerre. On se procura des sommes montant à une valeur considérable, en saisissant les fonds de la couronne dans les mains du trésorier. Le secrétaire de Pizarre, Picado fut aussi tiré de sa prison et interrogé sur le lieu où étaient déposés les trésors de son maître. Mais, quoique mis à la torture, il ne voulut — où, probablement ne put, — donner d'éclaircissements sur ce sujet, et les conspirateurs qui avaient un long arriéré d'injures à régler avec lui, terminèrent la procédure en le décapitant publiquement sur la grande place de Lima[1].

Valverde, évêque de Cuzco, assure lui-même qu'il s'interposa vainement en sa faveur. Il est singulier que ce prélat fanatique paraisse une dernière fois sur la scène pour intercéder en faveur de la miséricorde[2]. Bientôt après, il eut la permission ainsi que le juge Velasquez et quelques autres

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — *Carta de Barrio Nuevo*, MS. — *Carta de Fray Vicente Valverde*, desde Tumbez, MS.

[2] « Siendo informado que andavan ordenando la muerte á Antonio Picado secretario del Marques que tenian preso, fui á Don Diego é á su Capitan General Joan de Herrada é á todos sus capitanes, i les puse delante el servicio de Dios i de S. M. i que bastase en lo fecho por respeto de Dios, humillandome á sus piés porque no lo matasen : i no basto que luego dende á pocos dias lo sacaron á la plaza desta cibdad donde le cortaron la cabeza. » *Carta de Fray Vicente de Valverde*, desde Tumbez, MS.

adhérents de Pizarre, de s'embarquer dans le port de Lima. Nous avons une lettre de lui, datée de Tumbez, novembre 1541; presque aussitôt après il tomba entre les mains des Indiens, et fut massacré avec ses compagnons à Puna. Une mort violente terminait assez fréquemment la carrière orageuse des aventuriers d'Amérique. Valverde était un moine dominicain, et comme le Père Olmedo, de la suite de Cortès, il avait accompagné son général pendant toute la durée de son expédition. Mais il n'usa pas toujours de son influence, comme le bon Olmedo, pour arrêter le bras du guerrier. Du moins ce ne fut pas sous cet aspect de douceur qu'il se présenta au terrible massacre de Caxamalca. Cependant quelques récits contemporains le montrent, après qu'il eut été installé dans son épiscopat, infatigable dans ses travaux pour convertir les indigènes et améliorer leur condition, et sa correspondance avec le gouvernement, à partir de cette époque, témoigne une grand sollicitude pour ces louables objets. Formé à l'école la plus sévère de la discipline monastique, qui trop souvent ferme le cœur aux affections communes de la vie, il ne sut pas, comme le bienveillant Las Casas, s'élever au dessus de ses préjugés fanatiques jusqu'à regarder le païen comme un frère dès avant sa conversion, et, dans le véritable esprit de cette école, il s'imaginait sans doute que la sainteté de la fin justifie les moyens. Cependant le même homme, qui prodiguait ainsi le sang du pauvre indigène pour assurer le triomphe de sa foi, n'aurait sans doute pas été moins prodigue du sien pour la défendre. Ce caractère n'était pas rare au XVIe siècle[1].

[1] « Quel Senor obispo Fray Vicente de Valverde como persona que jamas ha tenido fin ni zelo al servicio de Dios ni de S. M. ni menos en la conver-

Les partisans d'Almagro s'étant pourvus d'argent, se firent aussi peu de scrupule d'approprier à leur usage les chevaux et les armes de toutes sortes qu'ils trouvèrent dans la ville. Et ils le firent avec d'autant moins de répugnance, que les habitants, pour la plupart, ne témoignaient pas de bonne volonté pour leur cause. Pendant qu'il était ainsi occupé, Almagro reçut l'avis que Holguin avait quitté Cuzco à la tête d'une force de près de trois cents hommes, avec laquelle il se préparait à opérer sa jonction avec Alvarado dans le nord. Il était important au succès d'Almagro d'empêcher cette réunion. Si la politique de Vaca de Castro était de différer, celle d'Almagro était évidemment de précipiter les opérations et d'amener les choses à une issue aussi prompte que possible, de marcher d'abord contre Holguin qu'il pouvait espérer de vaincre facilement, grâce à la supériorité de ses forces, puis de frapper un second coup par la défaite plus aisée d'Alvarado; alors le nouveau gouverneur serait, en quelque sorte, à sa merci. Il devait être facile de battre en détail ces différents corps, qui, une fois réunis, présenteraient une supériorité formidable. Almagro et son parti s'étaient déjà déclarés contre le gouvernement par un acte trop atroce, et qui frappait trop directement l'autorité royale, pour que ses auteurs pussent se flatter de l'espoir du pardon. Leur unique chance était de poursuivre hardiment et de prendre une attitude assez formidable pour exciter les appréhensions du gouvernement. La crainte inspirée

sion de los naturales en los poner é dotrinar en las cosas de nuestra santa fée catholica, ni menos en entender en la paz é sosiego destos reynos, sino á sus intereses propios dando mal ejemplo á todos. » (*Carta de Almagro a la Audiencia de Panama*, MS., 8 de Nov. 1541.) L'auteur, on doit le rappeler, était son ennemi personnel.

par un vassal trop puissant pourrait extorquer des conditions qui ne seraient jamais accordées à ses prières.

Mais Almagro et ses amis reculèrent devant cette lutte ouverte contre la couronne. Ils avaient pris le parti de la révolte, parce qu'elle était sur leur chemin, non parce qu'ils l'avaient souhaitée. Ils avaient voulu seulement venger leurs injures personnelles sur Pizarre et non défier l'autorité royale. Aussi, lorsque quelques-uns des plus hardis, qui allaient intrépidement jusqu'aux conséquences de leur conduite, proposèrent de marcher d'abord contre Vaca de Castro et, en frappant à la tête, de décider la lutte d'un seul coup, la proposition fut presque unanimement rejetée, et ce ne fut qu'après un long débat qu'on résolut enfin de marcher contre Holguin et de lui couper la communication avec Alonso de Alvarado.

A peine Almagro eut-il commencé sa marche sur Xauxa, où il se proposait de livrer bataille à son ennemi, qu'il fut frappé d'un cruel malheur par la mort de Juan de Rada. C'était un homme assez avancé en âge; les scènes violentes où il venait de jouer le principal rôle, avaient été trop fortes pour une constitution déjà très ébranlée par une vie de fatigues extraordinaires. Il prit une fièvre dont il mourut bientôt après. Sa mort fut pour Almagro une perte incalculable; car outre son attachement dévoué à son jeune chef, il était, par sa grande expérience et son caractère prudent quoique courageux, plus en état qu'aucun autre capitaine, de le conduire sûrement à travers la mer orageuse où il l'avait embarqué.

Parmi les cavaliers les plus considérés de l'armée après la mort de Rada, les deux plus ambitieux étaient Christoval de Sotelo, et Garcia de Alvarado; tous les deux avaient des

talents militaires remarquables; mais le dernier se distinguait par une hardiesse présomptueuse, rappelant son illustre homonyme, qui obtint une bien plus grande renommée sous la bannière de Cortès. Malheureusement, il s'éleva entre ces deux officiers, une jalousie, jalousie si commune parmi les Espagnols qu'elle peut sembler un caractère national, une impatience de l'égalité, fondée sur un faux principe d'honneur, qui a toujours été une source féconde de factions parmi eux, soit sous la monarchie, soit en république.

Cela fut surtout malheureux pour Almagro, dont l'inexpérience le portait à chercher un appui chez les autres, et qui, dans l'état de division de son conseil, savait à peine à qui le demander. Grâce au retard occasionné par ces dissensions, sa petite armée n'atteignit la vallée de Xauxa qu'après que l'ennemi l'eut dépassée. Almagro le suivit de près, laissant en arrière son bagage et son artillerie afin de se mouvoir plus facilement. Mais l'occasion était perdue. Les rivières grossies par les pluies d'automne, entravaient sa poursuite, et quoique ses troupes légères atteignissent quelques traînards de l'arrière-garde, Holguin réussit à conduire ses troupes à travers les passages dangereux des montagnes et à effectuer sa jonction avec Alonso de Alvarado, près du port septentrional de Huaura.

Désappointé dans son projet, Almagro se prépara à marcher sur Cuzco (qu'il considérait comme le chef-lieu de sa juridiction), pour prendre possession de cette ville et s'y préparer à rencontrer son adversaire sur le champ de bataille. Sotelo fut envoyé en avant avec un petit détachement. Il ne rencontra aucune opposition de la part des habitants alors sans défense. Le gouvernement de la ville fut remis de nouveau dans les mains des hommes du Chili, et leur jeune chef

parut bientôt à la tête de ses bataillons et établit ses quartiers d'hiver dans la capitale Inca.

Là, la jalousie des capitaines rivaux éclata en querelle ouverte. Elle finit par la mort de Sotelo, traîtreusement assassiné dans son propre appartement par Garcia de Alvarado. Almagro vivement irrité de ce crime, en fut d'autant plus indigné qu'il se sentait trop faible pour punir le coupable. Il étouffa son ressentiment pour le présent, affectant de traiter le dangerenx officier avec une faveur plus distinguée. Mais Alvarado ne fut pas dupe de cette conduite. Il sentait qu'il avait perdu la confiance de son général. Voulant se venger, il conspira pour le trahir; Almagro, poussé par la nécessité de se défendre, imita l'exemple de cet officier, en entrant dans sa maison avec une troupe d'hommes armés, qui se jetèrent sur le rebelle et le tuèrent sur la place [1].

Ce procédé irrégulier fut suivi des plus heureuses conséquences. Les projets séditieux d'Alvarado périrent avec lui. Les germes d'insubordination furent détruits, et depuis ce moment, Almagro, ne rencontra que l'obéissance implicite et le concours le plus loyal de la part de ses compagnons. Depuis ce moment aussi, son caractère sembla changé, il compta beaucoup moins sur les autres que sur lui-même, et développa des ressources qu'on n'aurait pas attendues de son âge; car il avait à peine vingt-deux ans [2]. Dès cet instant, il déploya une énergie et une prévoyance qui

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. X-XIV. — Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CXLVII. — *Declaracion de Uscategui*, MS. — *Carta de Barrio Nuevo*, MS. — Herrera, *Hist. General*, dec. VI, lib. X, cap. XIII; dec. VII, lib. III, cap. I-V.

[2] « Hiço mas que su edad requeria, porque seria de edad de veinte i dos anos. » Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. XX.

prouvèrent que, malgré sa jeunesse, il n'était pas au dessous des circonstances difficiles de la situation où son malheureux sort l'avait placé.

Il s'appliqua aussitôt à pourvoir aux besoins de ses hommes, et fit tous ses efforts afin de les mettre en état de combattre pendant la campagne qui se préparait. Il remplit son trésor d'une quantité considérable d'argent qu'il tira des mines de La Plata. Le salpêtre qu'on trouvait en abondance aux environs de Cuzco fournit les moyens de fabriquer la poudre. Il fit fondre des canons, quelques-uns de grande dimension, sous la direction de Pedro de Candie, le Grec, qui, on peut s'en souvenir, était venu d'abord dans le pays avec Pizarre, et qui, avec un certain nombre de ses compatriotes Levantins, comme on les appelait, était très instruit dans cette fabrication. Par leurs soins des armes à feu furent fabriquées, ainsi que des cuirasses et des casques, dans lesquels l'argent était mêlé de cuivre[1], et de si bonne qualité, qu'ils pouvaient rivaliser, dit un vieux soldat du temps, avec les produits des ateliers de Milan[2]. Almagro reçut, en outre, un secours opportun, d'un côté d'où on ne pouvait guère l'attendre. C'était de Manco, l'Inca errant, qui détestant la mémoire de Pizarre, reporta sur le jeune Almagro les mêmes sentiments d'amitié qu'il avait eus

[1] « Y demas de esto hiço armas para la gente de su real, que no las tenia, de pasta de plata i cobre mezclado, de que salen mui buenos coseletes : haviendo corregido, demas de esto, todas las armas de la tierra; de manera, que el que menos armas tenia entre su gente, era cota, i coracinas o coselete, i celadas de la misma pasta, que los Indios hacen diestramente, por muestras de las de Milán. » Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. XIV.

[2] « Hombres de armas con tan buenas celadas borgonesas como se hacen en Milan. » *Carta de Ventura Beltran al Emperador*, MS., desde Vilcas, 8 Octubre 1542.

anciennement pour son père, à quoi se joignait peut-être la considération que le sang indien coulait dans les veines du jeune général. De ce côté, Almagro obtint un grand nombre d'épées, de lances, de boucliers, d'armes et d'équipements de toutes sortes, pris surtout par l'Inca au siége mémorable de Cuzco. Il reçut aussi l'assurance agréable que ce dernier le soutiendrait avec un détachement de troupes indigènes quand il ouvrirait la campagne.

Cependant avant d'en appeler définitivement aux armes, Almagro résolut d'essayer l'effet des négociations auprès du nouveau gouverneur. Dans l'été de 1542, il envoya une ambassade à ce dernier, alors à Lima, pour conjurer la nécessité de prendre les armes contre un officier de la couronne. Son seul désir, disait-il, était de défendre ses droits, de s'assurer la possession de la Nouvelle Tolède, province que lui avait léguée son père, et dont il avait été très injustement exclu par Pizarre. Il ne contestait pas l'autorité du gouverneur sur la Nouvelle Castille, dénomination de la contrée assignée au marquis; il concluait en proposant que les deux partis se renfermassent dans leurs limites respectives jusqu'à ce que la décision de la cour de Castille leur fût connue. A cette demande, exposée en termes respectueux, Almagro ne reçut pas de réponse.

Frustré dans ses espérances d'un accommodement pacifique, le jeune capitaine comprit qu'il ne lui restait qu'à en appeler au sort des armes. Ayant assemblé ses troupes avant de quitter la capitale, il les harangua brièvement. Il protesta que la démarche que lui et ses braves compagnons allaient faire n'était pas un acte de rébellion contre la couronne. Ils y étaient contraints par la conduite du gouverneur lui-même. La commission de cet officier ne lui donnait aucune

autorité sur la Nouvelle Tolède, assignée à son père Almagro, et que celui-ci lui avait léguée. Si Vaca de Castro, en outre-passant les limites de son autorité, le poussait à des hostilités, le sang répandu dans la querelle retomberait sur la tête de ce gouverneur et non sur la sienne. « Par le meurtre de Pizarre, » continua-t-il, « nous nous sommes fait de nos propres mains la justice qu'on nous refusait ailleurs. Il en est de même aujourd'hui dans notre différend avec le gouverneur royal. Nous sommes des sujets de la couronne aussi sincères et aussi loyaux que lui. » Et il finit en conjurant ses soldats de le soutenir de leurs cœurs et de leurs bras dans la lutte qui s'approchait, où ils étaient tous aussi intéressés que lui-même.

Cet appel n'était pas fait à un auditoire insensible. Il se trouvait peu de soldats qui ne sentissent pas que leur fortune était liée inséparablement à celle de leur chef, et tandis qu'ils avaient peu à espérer de l'humeur austère du gouverneur, ils étaient passionnément attachés à la personne de leur jeune général, qui, avec toutes les qualités populaires de son père, excitait encore plus de sympathie par son âge et son état d'abandon. La main sur la croix, placée sur un autel élevé à cet effet, les officiers et les soldats jurèrent successivement de braver tous les périls avec Almagro, et de lui rester fidèles jusqu'à la fin.

Ses forces s'étaient peu grossies depuis son départ de Lima. Il ne réunissait guère que cinq cents hommes en tout; mais parmi eux se trouvaient les vétérans de son père, acclimatés par plus d'une campagne contre les Indiens. Il avait environ deux cents cavaliers, dont plusieurs, revêtus d'une armure complète, circonstance rare dans ces guerres, où un pourpoint rembourré de coton était souvent la seule

panoplie du guerrier. Son infanterie, composée de piquiers et d'arquebusiers, était parfaitement armée. Mais sa force était dans sa grosse artillerie, composée de seize pièces, huit gros canons et huit plus petits ou fauconneaux, comme on les appelait, formant, dit un témoin oculaire, un beau parc d'artillerie, qui aurait très bien figuré dans la citadelle de Burgos [1]. La petite armée, enfin, quoiqu'elle ne fût pas imposante par le nombre, était bien disciplinée, et aussi bien équipée qu'aucune de celles qui avaient jamais combattu dans les champs du Pérou, beaucoup mieux qu'aucune de celles qu'Almagro son père et Pizarre eussent jamais conduites sur les champs de bataille, et employées à leurs conquêtes. Se mettant à la tête de sa vaillante troupe, le général sortit des murs de Cuzco vers le milieu de l'été, en 1542, et dirigea sa marche vers la côte, dans l'espoir de rencontrer l'ennemi [2].

Pendant que les événements que nous venons de rapporter se passaient, Vaca de Castro que nous avons laissé à Quito, l'année précédente, s'avançait lentement vers le sud. Son premier acte, après avoir quitté la ville, montra son intention de ne pas transiger avec les assassins de Pizarre. Benalcazar, l'officier distingué qui, comme on l'a vu, lui avait donné dès le commencement son adhésion, avait protégé un des conspirateurs, son ami personnel, qui était

[1] « El artilleria hera suficiente para hazer bateria en el castillo de Burgos. » *Dicho del Capitan Francisco de Carvajal sobre la pregunta* 38 *de la informacion hecha en el Cuzco en* 1543, *a favor de Vaca de Castro*, MS.

[2] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — *Declaracion de Uscategui*, MS. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. II, cap. XIII. — *Carta del Cabildo de Arequipa al Emperador*, San Joan de la Frontera, MS., 24 de Sep. 1542. — Herrera, *Hist. General*, dec. VII, lib. III, cap. I-II.

tombé en son pouvoir, et avait favorisé son évasion. Le gouverneur, indigné, ne voulut écouter aucune explication, mais ordonna à l'officier coupable de retourner dans son district de Popayan. C'était un pas hardi dans l'état précaire de sa fortune.

Le gouverneur, en continuant sa marche, fut bien accueilli du peuple sur sa route; lorsqu'il entra dans les villes de San Miguel et de Truxillo, il fut reçu avec un enthousiasme loyal par les habitants, qui reconnurent promptement son autorité, quoiqu'ils montrassent peu d'empressement à partager son sort dans la lutte qui approchait.

Après avoir séjourné longtemps dans chacune de ces villes, il reprit sa marche et atteignit le camp d'Alonso de Alvarado à Huaura au commencement de 1542. Holguin avait établi ses quartiers à quelque distance de son rival; car une jalousie s'était élevée comme d'ordinaire entre ces deux chefs, qui, tous deux, aspiraient au rang suprême de capitaine-général de l'armée. La charge de gouverneur conférée à Vaca de Castro pouvait sembler comprendre celle de commandant en chef des troupes. Mais de Castro était un jurisconsulte instruit, et quelque autorité qu'il pût s'arroger en matières civiles, les deux capitaines s'imaginaient qu'il résignerait le pouvoir militaire dans des mains étrangères. Ils connaissaient peu le caractère de l'homme.

Quoique n'ayant pas plus de science militaire que n'en possédait tout cavalier dans ce siècle belliqueux, le gouverneur savait qu'avouer son ignorance, et résigner la conduite des affaires, serait diminuer beaucoup son autorité, et la faire mépriser par les esprits turbulents au milieu desquels il était jeté. Il avait de la sagacité et du courage, et il espéra pouvoir suppléer à ce qui lui manquait par l'expérience des

autres. Son rang mettait à sa disposition les services des hommes les plus capables du pays, et avec l'aide de leurs conseils, il se sentait tout à fait compétent pour décider son plan d'opération et en appuyer l'exécution. Il savait de plus que la seule manière de calmer la jalousie des deux parties dans la crise actuelle était de s'attribuer lui-même la charge qui causait leurs dissensions.

Cependant il s'approcha de ses ambitieux officiers avec beaucoup de précaution, et les représentations qu'il fit par quelques personnes sages qui avaient le plus intime accès auprès d'eux, furent si efficaces, que tous deux furent amenés en peu de temps à abandonner leurs prétentions en sa faveur. Holguin, le moins raisonnable des deux, se rendit ensuite auprès de lui aux quartiers de son rival, où le gouverneur eut la satisfaction de le réconcilier avec Alonso de Alvarado. Il y fallut quelque adresse, car leur jalousie en était arrivée à un tel point qu'il y avait eu entre eux un défi.

L'harmonie étant ainsi rétablie, le licencié passa dans le camp d'Holguin, où il fut reçu par des salves d'artillerie, et aux bruyantes acclamations de « *Viva el Rey!* » poussées par les troupes fidèles. Monté sur une estrade couverte de velours, il leur fit une harangue animée; sa commission fut lue à haute voix par le secrétaire, et la petite armée lui promit obéissance comme au représentant de la couronne.

Le premier acte de Vaca de Castro fut d'envoyer la plus grande partie de ses forces dans la direction de Xauxa, tandis qu'à la tête d'un petit détachement il dirigeait sa marche vers Lima. Il y fut reçu avec de vives démonstrations de joie par les habitants généralement attachés à la cause de Pizarre, le fondateur et le protecteur constant de leur cité. En effet, les habitants n'avaient pas perdu de

temps après le départ d'Almagro pour chasser ses créatures de la municipalité et pour proclamer leur fidélité. Trouvant des dispositions si favorables à son égard, le gouverneur obtint sans difficulté des habitants riches un prêt d'argent considérable. Mais il fut moins heureux, d'abord, dans sa demande de chevaux et d'armes; la moisson avait été déjà trop soigneusement glanée par les hommes du Chili. Comme, cependant, il prolongea quelque temps son séjour dans la capitale, il obtint, avant son départ, des secours importants, d'armes et de munitions, pendant qu'il augmentait ses forces d'un corps de recrues considérable [1].

Au milieu de ces occupations, il reçut la nouvelle que l'ennemi était sorti de Cuzco et en marche vers la côte. Quittant donc Los Reyes avec ses partisans, Vaca de Castro marcha d'abord vers Xauxa, lieu fixé pour le rendez-vous. Là, il passa la revue de ses troupes et trouva qu'elles se montaient à sept cents hommes environ. La cavalerie, en quoi consistait sa force, était supérieure en nombre à celle de son antagoniste; mais elle n'était ni aussi bien montée, ni aussi bien armée. Elle comprenait plusieurs cavaliers de bonne naissance et des soldats aguerris, outre un certain nombre d'hommes qui, ayant de grands intérêts en question, comme possesseurs de biens considérables dans le pays, les avaient quittés à l'appel du gouvernement, pour s'enrôler sous ses bannières [2]. Son infanterie, outre les piques, était

[1] *Declaracion de Uscategui*, MS. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq*, MS. — Herrera, *Hist. General*, dec. VII, lib. I, cap. I. — *Carta de Barrio Nuevo*, MS. — *Carta de Benalcazar al Emperador*, MS.

[2] La municipalité d'Aréquipa, dont la plupart des mèmbres étaient présents à l'armée, fit valoir hautement ses droits à une indemnité pour avoir si promptement quitté ses propriétés et pris les armes à l'appel du gouver-

assez bien fournie d'armes à feu; mais il n'avait à opposer à l'artillerie, que trois ou quatre fauconneaux mal montés. Cependant, malgré ces défectuosités, l'armée royale, si une force tellement insignifiante peut mériter ce nom, était si supérieure en nombre à celle de son rival, qu'à tout prendre on pouvait la regarder comme en état de se mesurer avec l'ennemi [1].

Le lecteur, familiarisé avec les grandes masses employées dans les guerres européennes, peut sourire des faibles armées des Espagnols. Mais dans le Nouveau Monde, où une armée innombrable d'indigènes comptait pour peu, cinq cents Européens bien exercés étaient regardés comme un corps formidable. Aucune armée jusqu'à cette époque ne s'était élevée à plus de mille hommes. Cependant, ce n'est pas le nombre, comme j'ai déjà été conduit à le remarquer, qui donne de l'importance à un combat, mais les conséquences qui en résultent, la grandeur du but, l'habileté et le courage des combattants. Plus même les moyens sont limités, plus on peut mettre de science dans l'usage qu'on en fait; tellement qu'oubliant la pauvreté des moyens, nous fixons notre

nement. Sans une telle récompense, dirent-ils, leur exemple patriotique ne sera pas souvent suivi. Le document, qui est important pour ses détails historiques, se trouve en castillan à l'*Appendice*, n° 13.

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. XV. — *Carta de Barrio Nuevo*, MS. — Carbajal raconte de quelle manière politique son général récompensait les recrues à son service, les payant de belles promesses et de paroles quand l'argent lui manquait. « Dando á unos dineros, é á otros armas i caballos, i á otros palabras, i á otros promesas, i á otros graziosas respuestas de lo que con él negoziaban, para tenerlos á todos muy conttentos i presttos en el servicio de S. M. quando fuese menestter. » *Dicho del Capitan Francisco de Carbajal sobre la informacion hecha en el Cuzco en* 1543, *a favor de Vaca de Castro*, MS.

attention sur la conduite des acteurs et la grandeur des résultats.

Pendant qu'il était à Xauxa, Vaca de Castro reçut une ambassade de Gonzalo Pizarre, revenu de son expédition au « *Pays de la Cannelle,* » par laquelle ce chef lui offrait ses services dans la lutte qui approchait. La réponse du gouverneur montra qu'il n'était pas absolument éloigné de s'accommoder avec Almagro, pourvu que la chose fût possible sans compromettre l'autorité royale. Il voulait, peut-être, éviter l'épreuve finale de la bataille, quand il considérait que, vu l'égalité des parties belligérantes, l'issue pouvait être extrêmement douteuse. Il savait que la présence dans son camp de Pizarre, l'ennemi détesté des partisans d'Almagro exciterait dans leurs cœurs une méfiance qui déjouerait probablement toute tentative d'accommodement. Le gouverneur ne se souciait probablement pas non plus d'introduire un esprit si turbulent dans ses conseils. En conséquence, il envoya vers Gonzalo, le remerciant de son empressement à le secourir, mais refusant courtoisement ses offres, et lui conseillant de rester dans sa province, pour s'y remettre des fatigues de sa pénible expédition. En même temps, il l'assurait qu'il ne manquerait pas de réclamer ses services, quand l'occasion se présenterait. Le fier cavalier fut extrêmement piqué de ce refus [1].

Le gouverneur reçut alors un rapport sur les mouvements d'Almagro qui lui fit supposer qu'il se préparait à occuper Guamanga, place très forte, à trente lieues environ de Xauxa [2]. Désireux de s'assurer cette position, il leva son camp, et

[1] Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. XV.
[2] Cieza de Leon, *Cronica*, cap. LXXXV.

par des marches forcées, conduites d'une manière si irrégulière qu'elles l'auraient mis dans un grand danger si l'ennemi eût été à portée d'en profiter, il réussit à prévenir Almagro, et se jeta dans la place, pendant que son adversaire était à Bilcas, environ à dix lieues de là.

A Guamanga, Vaca de Castro reçut une autre ambassade d'Almagro pour le même objet que la précédente. Le jeune chef déplorait de nouveau l'hostilité entre des frères de la même famille, et proposait un accommodement de la querelle sur les mêmes bases que précédemment. Le gouverneur daigna alors répondre à ces propositions. On pouvait penser d'après sa réponse qu'il sentait quelque compassion pour la jeunesse et l'inexpérience d'Almagro, et qu'il était disposé à distinguer entre lui et les conspirateurs, pourvu qu'il le détachât de leurs intérêts. Mais il est plus probable qu'il ne voulait qu'amuser son ennemi par une apparence de négociation, pendant qu'il gagnait du temps pour ébranler la fidélité de ses troupes.

Il insistait pour qu'Almagro lui livrât tous ceux qui étaient impliqués immédiatement dans la mort de Pizarre, et qu'ensuite il débandât ses forces. A ces conditions, le gouvernement lui pardonnerait sa trahison, et il serait réintégré dans la faveur royale. En même temps que ce message, Vaca de Castro envoya un Espagnol déguisé en Indien, qui avait des instructions pour communiquer avec certains officiers dans le camp d'Almagro, et les engager, s'il était possible, à abandonner sa cause et à rentrer dans le devoir. Malheureusement, on reconnut l'émissaire sous son déguisement. Il fut pris, mis à la torture, et ayant tout avoué, il fut pendu comme espion.

Almagro exposa la proposition à ses capitaines. Les con-

ditions offertes par le gouverneur étaient telles qu'aucun homme ayant quelqu'étincelle d'honneur n'y pouvait songer un moment; l'indignation d'Almagro, aussi bien que celle de ses compagnons, fut augmentée par la duplicité d'un ennemi qui pouvait se servir d'artifices aussi insidieux, pendant qu'il était engagé ostensiblement dans une négociation loyale et franche. Craignant peut-être que les offres séduisantes de leur antagoniste ne l'emportassent cependant sur la constance de quelques-uns des courages plus faibles qui se trouvaient parmi eux, ils demandèrent que toutes négociations fussent rompues et qu'on les conduisît aussitôt contre l'ennemi [1].

Cependant le gouverneur trouvant le pays entrecoupé qui entourait Guamanga défavorable à sa cavalerie, sur laquelle il comptait principalement, amena ses forces aux basses terres voisines, connues sous le nom de plaines de Chupas. C'était la saison des tempêtes, et pendant plusieurs jours l'ouragan se déchaîna dans les montagnes, et descendant le long de leurs flancs dans la vallée, versa la pluie, la grêle et la neige, sur les misérables bivouacs des soldats, tellement qu'ils furent trempés jusqu'aux os, et presque raidis par le froid [2]. Enfin, le 16 septembre 1542, les éclaireurs apportèrent la nouvelle que les troupes d'Almagro s'avançaient avec l'intention apparente d'occuper les hauteurs autour de

[1] *Dicho del Capitan Francisco de Carbajal sobre la informacion hecha en el Cuzco, en* 1543, *a favor de Vaca de Castro*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. XVI. — Herrera, *Hist. General*, dec. VII, lib. III, cap. VIII. — *Carta de Ventura Beltran*, MS. — Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CXLIX.

[2] « Tuvieron tan gran tempestad de agua, truenos, i nieve, que pensaron perecer; i amaneciendo con dia claro i sereno. » Herrera, *Hist. General*, dec. VII, lib. III, cap. VIII.

Chupas. La guerre des éléments s'était enfin calmée, et était remplacée par un de ces jours lumineux qu'on ne trouve que sous les tropiques. Le camp royal fut de bonne heure en mouvement; Vaca de Castro, désireux de s'assurer les hauteurs qui commandaient la vallée, détacha pour cet objet un corps d'arquebusiers, soutenu par un parti de cavalerie, qu'il suivit bientôt avec le reste de ses forces. En atteignant la hauteur, on reçut la nouvelle que l'ennemi avait fait halte et s'était établi dans une forte position à moins d'une lieue de distance.

L'après-midi était avancée, et le soleil ne devait rester que pendant deux heures sur l'horizon. Le gouverneur hésitait à commencer l'action, si proche de la nuit. Mais Alonso de Alvarado l'assura que « c'était maintenant le moment; ses soldats étaient pleins d'ardeur; il valait mieux en profiter que de les refroidir par un retard. » Le gouverneur suivit ce conseil, en s'écriant : « O ne puis-je, comme Josué, arrêter le soleil dans sa course! [1] » Ensuite, il rangea en bataille sa petite armée et fit ses dispositions pour l'attaque.

Au centre, il plaça l'infanterie, composée d'arquebusiers et de piquiers, formant, comme on disait, la *bataille*. Sur les flancs il disposa sa cavalerie, plaçant l'aile droite, avec l'étendard royal sous le commandement d'Alonso de Alvarado, et la gauche sous Holguin soutenu par un vaillant corps de cavaliers. Son artillerie, trop insignifiante pour en tenir compte, était aussi au centre. Il se proposait de conduire l'avant-garde et de rompre la première lance avec l'ennemi;

[1] « Y asi Vaca de Castro signio su paresocer, temiendo todo via la falta del dia, i dijo, que quisiera tener el poder de Josue, para detener el sol. » Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. XVIII.

mais il fut détourné de cette parade chevaleresque par ses officiers qui lui rappelèrent que trop de choses dépendaient de sa vie pour l'exposer ainsi de gaieté de cœur. Le gouverneur se contenta donc de commander un corps de réserve de quarante chevaux, pour agir sur un point quelconque selon que l'occasion l'exigerait. Ce corps, comprenant la fleur de sa chevalerie, fut tiré principalement des cavaliers d'Alvarado, au grand mécontentement de ce capitaine. Le gouverneur lui-même montait un cheval noir, et portait sur son armure un riche surtout de brocard, qui laissait voir le costume et les emblèmes de l'ordre chevaleresque de Saint-Jacques, qui lui avait été conféré avant son départ de Castille [1]. C'était un point d'honneur pour les chevaliers de cette époque d'affronter le danger en faisant parade de leur qualité par la splendeur de leurs habits de guerre et les caparaçons de leurs chevaux.

Avant de commencer l'attaque, Vaca de Castro adressa quelques observations à ses soldats, afin de bannir l'hésitation que pouvaient encore éprouver quelques-uns, au souvenir du mécontentement témoigné par l'empereur aux vainqueurs aussi bien qu'aux vaincus après la bataille de Las Salinas. Il leur dit que leurs ennemis étaient des rebelles. Ils s'étaient armés contre lui, représentant de la couronne; son devoir était de réprimer cette rébellion et d'en punir les auteurs. Il

[1] « I visto esto por el dicho senor governador, mando dar al arma á mui gran priesa, i mando á este testigo que sacase toda la gente al campo, i el se entro en su tienda á se armar, i dende á poco salio della encima de un cavallo morcillo rabicano armado en blanco i con una ropa de brocado encima de las armas con el abito de Santiago en los pechos. » *Dicho del Capitan Francisco de Carbajal sobre la informacion hecha en el Cuzco, en* 1543, *a favor de Vaca de Castro,* MS.

fit ensuite lire à haute voix la loi qui proclamait la sentence des traitres. En vertu de cette loi, Almagro et ses compagnons avaient perdu leurs vies et leurs biens, et le gouverneur promettait de distribuer ceux-ci entre les soldats qui y acquèreraient le plus de droits par leur conduite dans la bataille. Cette promesse politique étouffa les scrupules des plus difficiles, et ayant achevé ses dispositions de la manière la plus judicieuse et la plus militaire, Vaca de Castro donna l'ordre de marcher en avant [1].

Quand l'armée eut tourné le contrefort des montagnes qui l'avait séparée jusque-là des ennemis, elle arriva en vue de ceux-ci, formés sur la crête d'une éminence en pente douce, avec leurs bannières d'un blanc de neige, couleur distinctive du parti d'Almagro, flottant au dessus de leurs têtes, et leurs armures brillantes, qui réfléchissaient les rayons du soleil à son déclin. La disposition des troupes d'Almagro ne différait pas de celle de son adversaire. Au centre était son excellente artillerie, couverte par ses arquebusiers et ses lanciers; sa cavalerie était rangée sur les flancs. Il se proposait de conduire en personne les troupes de la gauche. Il avait judicieusement choisi sa position, la nature du terrain donnant libre carrière à ses canons, qui ouvrirent le feu avec efficacité sur les assaillants lorsqu'ils approchèrent. Ébranlé par les décharges, Vaca de Castro vit la difficulté

[1] Les paroles du gouverneur, dit Carbajal, qui fut témoin de leur effet, animèrent les courages de telle sorte que les troupes allèrent à la bataille comme à un bal. « En pocas palabras comprehendio tan grandes cosas que la gente de S. M. covro tan grande animo con ellas, que tan determinadamente se partieron de alli para ir á los enemigos como si fueron á fiestas donde estuvieran convidados. » *Dicho del Capitan Francisco de Carbajal, sobre la informacion hecha en el Cuzco en* 1543, *a favor de Vaca de Castro*, MS.

de s'avancer à découvert sous la batterie ennemie. Il suivit donc le conseil de Francisco de Carbajal, qui entreprit de conduire les soldats par un chemin détourné, mais plus sûr. C'est ici la première occasion où paraisse le nom de ce vétéran dans ces guerres d'Amérique, où il devait plus tard acquérir une triste notoriété. Il était venu dans le pays après quarante ans de campagnes en Europe, où il avait étudié l'art de la guerre sous le Grand Capitaine, Gonsalve de Cordoue. Quoiqu'alors très avancé en âge, il possédait tout le courage et l'énergie indomptable de la jeunesse, et pratiquait bien les leçons qu'il avait prises sous ce grand maître.

Prenant avantage d'une route tortueuse qui serpentait autour de la pente des montagnes, il conduisit les troupes de telle manière, que, jusqu'à ce qu'elles arrivassent tout près de l'ennemi, elles fussent protégées par les accidents du terrain. Tandis qu'ils avançaient ainsi, ils furent assaillis sur le flanc gauche par les bataillons indiens, que commandait Paullo, frère de l'Inca Manco; mais un corps de mousquetaires dirigeant sur eux un feu meurtrier, débarrassa bientôt les Espagnols de l'incommodité qu'ils en éprouvaient. Lorsqu'enfin les troupes royales, s'élevant au dessus de la montagne, arrivèrent de nouveau en vue des lignes d'Almagro, l'artillerie tira sur elles avec un effet destructeur. Ce ne fut cependant que pour un moment; par une cause inexplicable, les canons furent pointés sous un angle tel, que bien qu'elles présentassent un but visible, la plupart des coups passaient sur leurs têtes. On ne sait si ce fut trahison ou maladresse. L'artillerie était sous le commandement de l'ingénieur Pedro de Candie. Cet homme, qui, on peut s'en souvenir, fut un des treize qui se rangèrent si vaillamment

auprès de Pizarre dans l'île de Gallo, s'était battu aux côtes de son chef pendant toute la conquête. Dans les derniers temps, toutefois, il en avait reçu quelque dégoût et avait pris parti dans la faction d'Almagro. Peut-être pensait-il que la mort de son ancien général avait réglé tous leurs différends et voulait-il alors rentrer au service qu'il avait quitté. On dit, du moins, qu'en ce moment même il était en correspondance avec Vaca de Castro. Almagro lui-même semble n'avoir pas douté de sa trahison. Après de vaines remontrances sur sa conduite actuelle, il lui passa son épée au travers du corps, et le malheureux cavalier tomba sans vie. Ensuite se jetant sur un des canons, Almagro en changea le pointage, et si heureusement que la décharge renversa plusieurs cavaliers [1].

Le feu eut alors un meilleur effet; une seule volée balaya une file entière de l'infanterie royale, et, bien que les vides fussent promptement remplis, les soldats impatients de leurs souffrances, appelaient à haute voix les cavaliers qui avaient fait halte un moment, afin de hâter leur approche [2]. La rai-

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. XVII-XIX. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — Herrera, *Hist. Gen.*, dec. VII, lib. III, cap. XI. — *Dicho del Capitan Francisco de Carbajal sobre la informacion hecha en el Cuzco en* 1543, *a favor de Vaca de Castro*, MS. — *Carta del Cabildo de Arequipa al Emperador*, MS. — *Carta de Ventura Beltran*, MS. — *Declaracion de Uscategui*, MS. — Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CXLIX.

Selon Garcilasso, dont les canons font ordinairement plus de carnage que ceux d'aucun autre auteur, dix-sept hommes furent tués par ce coup merveilleux. Voyez *Com. Real.*, parte II, lib. III, cap. XVI.

[2] Les officiers poussaient les hommes, suivant Zarate, avec la pointe de leurs épées pour remplacer leurs camarades morts. « Porque vn tiro llevo toda vna hilera, é hico abrir el escuadron, i los capitanes pusieron gran diligencia en hacerlo cerrar, amenaçando de muerte á los soldados, con las espadas desenvainadas, i se cerro. » *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. I.

son de ce délai était le désir de Carbajal d'amener ses propres canons pour les diriger sur les colonnes ennemies. Mais le projet fut promptement abandonné; cette artillerie imparfaite fut laissée sur le champ de bataille, et l'on donna à la cavalerie l'ordre de charger; les trompettes sonnèrent, et, poussant leurs cris de guerre, les cavaliers piquèrent des deux et coururent au galop sur l'ennemi.

Il eût été heureux pour Almagro de rester immobile au poste qui lui donnait un tel avantage. Mais, par un faux point d'honneur, il crut indigne d'un brave chevalier d'attendre passivement l'attaque et ordonna à ses hommes de charger; les escadrons ennemis s'avançant rapidement l'un contre l'autre se rencontrèrent au milieu de la plaine. Le choc fut terrible. Chevaux et cavaliers chancelèrent. Les lances volèrent en éclats[1], et les cavaliers tirant leurs épées ou se servant de leurs massues et de leurs haches d'armes; bien que plusieurs de ceux de l'armée royale n'eussent que des haches ordinaires, dirigèrent leurs coups avec toute la fureur des haines civiles. Ce fut une lutte affreuse, non seulement de l'homme contre l'homme, mais pour employer les expressions d'un témoin oculaire, du frère contre le frère et de l'ami contre l'ami[2]. Nul ne demandait quartier;

[1] « Se encontraron de suerte, que casi todas las lanças quebraron, quedando muchos muertos, i caidos de ambas partes. » (Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. I.) Zarate écrit dans cette occasion avec la verve et la force de Thucydide. Il n'était pas présent, mais il vint dans le pays l'année suivante et il y recueillit les détails du combat des personnes les mieux informées, auprès desquelles sa position lui donnait un libre accès.

[2] C'est le langage des conquérants eux-mêmes, qui, dans leur lettre à l'empereur, comparent l'action à la grande bataille de Ravenne. « Fue tan renida i porfiada, que despues de la de Rebena no se ha visto entre

car la violente passion, assez forte pour briser les liens les plus chers de la parenté, étouffait tout sentiment d'humanité. Les armes excellentes du parti d'Almagro compensaient l'infériorité du nombre; mais ceux de l'armée royale se donnèrent un certain avantage en frappant les chevaux et non les cavaliers couverts de cottes de mailles.

Cependant l'infanterie, des deux côtés, entretenait un feu vif d'arquebuses qui portait le ravage dans les rangs des cavaliers comme parmi les fantassins. Mais la batterie de grosse artillerie d'Almagro, actuellement bien dirigée, moissonnait les colonnes de gens de pied qui s'avançaient. Ceux-ci, hésitant, commençaient à reculer, lorsque Francisco de Carbajal, se jetant au devant d'eux, s'écria : « Fi donc, soldats! allez-vous lâcher pied? Je suis deux fois plus exposé aux coups de l'ennemi que pas un de vous! » Il était très grand; puis, jetant son casque d'acier et sa cuirasse, afin de n'avoir aucun avantage sur ses compagnons, il ne garda qu'un pourpoint de coton; alors, brandissant sa pertuisane au dessus de sa tête, il s'élança hardiment en avant à travers des torrents de fumée et une grêle de balles, et, soutenu par les plus braves de ses soldats, il vint à bout des canonniers et se rendit maître de leurs pièces.

Les ombres s'épaississaient depuis quelque temps sur le champ de bataille. Mais cette lutte à mort continuait dans l'obscurité; les bannières blanches ou rouges indiquaient les partis respectifs, et leurs cris de guerre s'élevaient au dessus du bruit, — « Vaca de Castro y el Rey! » — « Almagro y el Rey! » — tandis que tous les deux invoquaient le secours de

tan poca gente mas cruel batalla, donde hermanos á hermanas, ni deudos á deudos, ni amigos á amigos, no se davan vida uno à otro. » *Carta del Cabildo de Arequipa al Emperador*, MS.

leur apôtre militaire, saint Jacques. Holguin, qui commandait la gauche des royalistes était mort percé de deux balles au commencement de l'action. Il se faisait remarquer par un riche surtout de velours blanc qui recouvrait son armure. Cependant un corps de cavaliers soutenait si vaillamment le combat de ce côté, que les gens d'Almagro eurent de la peine à garder leur terrain [1].

Il en était autrement à l'aile droite, où commandait Alonso de Alvarado. Il eut en tête Almagro en personne qui combattait d'une manière digne de son nom. Par des charges répétées contre son adversaire, il essaya de renverser ses escadrons, si inférieurs aux siens par leurs montures et par leurs armes. Alvarado résistait avec un courage indomptable; mais ses forces avaient été diminuées, comme nous l'avons vu, avant la bataille, pour fournir la réserve du gouverneur, et, complétement battu par les forces supérieures de son adversaire, qui avait déjà conquis deux des bannières royales, il cédait lentement le terrain. « Prenez-les, ne les tuez pas! » s'écriait le généreux jeune homme qui se sentait assuré de la victoire [2].

Mais à ce moment critique, Vaca de Castro, qui, avec sa réserve, avait occupé une éminence, d'où il dominait le champ de bataille, comprit que le temps était venu pour lui de prendre part au combat. Il avait longtemps percé l'obscurité de ses regards pour observer les mouvements des com-

[1] La bataille fut si également disputée, dit Beltran, un des capitaines de Vaca de Castro, que longtemps on ne sut dire quel parti serait vainqueur. « « I la batalla estuvo mui gran rato en peso sin conoscerse vitoria de la una parte á la otra. » *Carta de Ventura Beltran*, MS.

[2] « Gritaba, « Victoria! » i decia prender i no matar. » Herrera, *Hist. Gen.*, dec. VII, lib. III, cap. XI.

battants, et il recevait sans cesse des informations sur la marche du combat. Il n'hésita pas plus longtemps, mais appelant ses soldats à le suivre, il se dirigea hardiment au plus épais de la mêlée au secours de son brave officier. L'arrivée sur le champ de bataille d'un corps de troupes fraîches changea la face des affaires [1]. Les hommes d'Alvarado reprirent courage et se rallièrent. Ceux d'Almagro, quoique repoussés par la furie de l'attaque, revinrent promptement sur les assaillants. Treize des cavaliers de Vaca de Castro tombèrent morts. Ce fut le dernier effort des partisans d'Almagro. La force, mais non le courage, leur manqua. Ils s'enfuirent dans toutes les directions, et, se mêlant ensemble dans les ténèbres, cavalerie, infanterie, artillerie, ils se foulèrent aux pieds les uns les autres, en cherchant à échapper à la poursuite des vainqueurs. Almagro fit tous ses efforts pour les arrêter. « Il fit des prodiges de valeur, dit un témoin oculaire; mais il fut emporté par le torrent, et, quoiqu'il semblât chercher la mort par la témérité avec laquelle il bravait le danger, cependant il échappa sans une blessure. »

Il y eut de ses compagnons, et parmi eux un jeune cavalier nommé Géronimo de Alvarado, qui refusèrent obstinément de quitter le champ de bataille, et criant : « Nous avons tué Pizarre! nous avons tué le tyran! » Ils se jetèrent sur les lances des vainqueurs, préférant la mort sur le champ de bataille à l'ignominie du gibet [2].

[1] La lettre de la municipalité d'Aréquipa donne au gouverneur l'honneur d'avoir décidé le sort de la journée par ce mouvement, et les auteurs expriment « leur admiration de la vaillance et du courage qu'il déploya, qu'on aurait si peu attendu de son âge et de sa profession. » Voyez l'original dans l'*Appendice*, n° 13.

[2] « Se arrojaron en los enemigos, como desesperados, hiriendo á todas

Il était neuf heures quand la bataille cessa, quoiqu'on entendit encore longtemps des coups feu dans la campagne, lorsque un parti égaré de fugitifs se trouvait surpris par l'ennemi. Cependant plusieurs réussirent à s'échapper dans l'obscurité de la nuit, tandis que quelques-uns, dit-on, imaginèrent, pour éviter la poursuite, un moyen plus singulier; arrachant les insignes des morts ennemis, ils s'en revêtaient eux-mêmes, et se confondaient parmi les soldats de Vaca de Castro.

Enfin, le gouverneur craignant quelque accident fâcheux et que les fugitifs, s'ils se ralliaient de nouveau à la faveur des ténèbres, ne fissent éprouver aux siens quelque perte, fit sonner les trompettes, et rappela ses troupes dispersées sous leurs bannières. Toute la nuit, elles restèrent en armes sur le champ de bataille, qui peu auparavant théâtre d'une lutte bruyante, était plongé maintenant dans un silence interrompu seulement par les gémissements des blessés et des mourants. Les indigènes qui, durant le combat, se tenaient suspendus comme un nuage menaçant sur les montagnes d'alentour, contemplant avec une sombre satisfaction la destruction de leurs ennemis, profitèrent alors de l'obscurité pour descendre dans le plaine comme une troupe de loups affamés, et dépouillèrent les morts et même de malheureux blessés qui s'étaient traînés en vain dans les buissons pour s'y cacher. Le lendemain matin, Vaca de Castro ordonna que ceux des blessés que le froid de la nuit n'avait pas fait périr, fussent confiés aux soins des chirurgiens, tan-

partes, diciendo cada vno por su nombre, « Yo soi Fulano, que maté al « Marqués; » i asi anduvieron hasta que los hicieron pedaços. » Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. XIX.

dis que les prêtres s'occupaient à administrer la confession et l'absolution aux mourants. On creusa quatre grandes tombes ou fosses, dans lesquelles les corps des vainqueurs et des vaincus furent entassés sans distinction. Mais les restes d'Alvarez de Holguin et de quelques autres chevaliers de distinction furent transportés à Guamanga, où ils furent enterrés avec les honneurs dûs à leur rang; les bannières déchirées de leurs compatriotes vaincus flottèrent sur leurs tombes, douloureux trophées de leur victoire.

Le nombre des morts des deux partis est diversement évalué de trois cents à cinq cents [1]. La mortalité fut plus grande parmi les vainqueurs, qui souffrirent davantage du canon de l'ennemi avant l'action, que celui-ci dans la déroute. Le nombre de blessés fut encore plus considérable, et une bonne moitié des survivants du parti d'Almagro fut prise. Plusieurs, il est vrai, se sauvèrent du champ de bataille à la ville voisine de Guamanga, où ils se refugièrent dans les églises et les monastères. Mais leur asile ne fut pas respecté; ils en furent arrachés et jetés en prison. Leur jeune et brave général s'enfuit, peu accompagné, à Cuzco, où il fut aussitôt arrêté par les magistrats qu'il avait lui-même établis [2].

[1] Selon Zarate, trois cents, et selon Uscategui, qui appartenait au parti d'Almagro, et Garcilasso, cinq cents.

[2] Les détails de l'action sont pris dans Pedro Pizarro, *Descub. y conq.*, MS. — *Carta de Ventura Beltran*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. XVII-XX. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — *Dicho del Capitan Francisco de Carbajal sobre la informacion hecha en el Cuzco en* 1543, *a favor de Vaca de Castro*, MS. — *Carta del Cabildo de Arequipa al Emperador*, MS. — *Carta de Barrio Nuevo*, MS. — Gomara, *Hist. de las Indias*, cap. CXLIX. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. III, cap. XV-XVIII. — *Declaracion de Uscategui*, MS.

Plusieurs de ces auteurs étaient de leur personne sur le champ de

Vaca de Castro établit à Guamanga, pour juger les prisonniers, une commission ayant à sa tête le Licencié de la Gama, et la *justice* ne fut satisfaite qu'après que quarante d'entre eux eurent été condamnés à mort, et trente autres (quelques-uns mutilés d'un ou de plusieurs membres), bannis [1]. Ces représailles sévères ont été trop communes chez les Espagnols dans leurs querelles civiles. Il est étrange qu'ils s'y soient jetés si aveuglément lorsqu'un destin si cruel attendait le vaincu!

Du théâtre de cette tragédie sanglante, le gouverneur s'achemina vers Cuzco, où il entra à la tête de ses bataillons victorieux, avec toute la pompe et l'appareil militaire d'un conquérant. Il déploya la même magnificence dans sa manière de vivre, malgré les railleries de quelques-uns qui opposaient avec sarcasme cette profusion fastueuse aux réformes économiques qu'il introduisit ensuite dans les finances [2]. Mais Vaca de Castro connaissait l'effet de cette pompe extérieure sur le peuple en général, et il ne dédaignait aucun moyen de donner de l'autorité à ses fonctions. Son premier acte fut de décider du sort de son prisonnier Almagro. Un conseil

bataille, et il est rare que les détails d'une bataille soient transmis par un témoignage plus anthentique. Celui qui étudie l'histoire ne sera pas surpris d'y rencontrer un extrême désaccord.

[1] *Declaracion de Uscategui*, MS. — *Carta de Ventura Beltran*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. XXI.

Les bourgeois fidèles d'Aréquipa semblent avoir approuvé ces exécutions. « Si la nuit ne nous avait pas surpris, » disaient-ils en parlant du combat dans la lettre à l'empereur, « Votre Majesté n'aurait eu aucune raison de se plaindre; mais ce qui fut omis alors est fait actuellement, puisque le gouverneur fait mettre en quartiers tous les jours les uns ou les autres des traîtres qui se sont échappés du champ de bataille. » Voyez l'original à l'*Appendice*, n° 13.

[2] Herrera, *Hist. General*, dec. VII, lib. IV, cap. I.

de guerre fut tenu. Quelques-uns voulaient épargner cet infortuné en considération de sa jeunesse et de la provocation terrible qu'il avait reçue. Mais la majorité fut d'avis qu'uue telle clémence ne pouvait s'étendre au chef des rebelles et que sa mort était indispensable à la tranquillité durable du pays.

Lorsqu'il fut conduit au supplice sur la grande place de Cuzco (lieu où son père avait été exécuté peu d'années auparavant), Almagro montra le calme le plus parfait. Cependant, lorsque le héraut proclama à haute voix l'arrêt de trahison, il nia avec indignation qu'il fût un traître. Il n'en appela pas à la pitié de ses juges, mais il demanda seulement que ses restes fussent déposés auprès de son père. Il refusa de se laisser bander les yeux, selon l'usage, et, après la confession, il embrassa dévotement la croix, et livra sa tête à l'exécuteur. Ses restes, conformément à sa requête, furent transportés au monastère de La Merci, où ils furent déposés près de ceux de son malheureux père [1].

L'histoire, il est vrai, présente peu de noms plus malheureux que celui d'Almagro. Cependant le sort du fils excite une sympathie plus profonde que celui du père, et non pas seulement à cause de sa jeunesse et des circonstances particulières de sa situation. Il possédait plusieurs des bonnes qualités du vieil Almagro, avec une nature franche et mâle, où les manières du soldat étaient un peu adoucies par une éducation plus raffinée que celle qu'on reçoit dans la licence des camps. Sa carrière, bien que courte, promettait de grands

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. XXI. — Naharro, *Relacion sumaria*, MS. — Herrera, *Hist. General*, dec. VII, lib. VI, cap. I.

talents qui ne demandaient que l'occasion favorable pour se développer. Mais il fut l'enfant du malheur, et le matin de sa vie fut chargé de nuages et de tempêtes. Si son caractère, naturellement bienveillant, montra quelquefois les étincelles ardentes du tempérament vindicatif de l'Indien, on peut y trouver quelque excuse, non seulement dans le sang qui l'avait formé, mais dans les circonstances de sa situation. Il reçut plus d'injures qu'il n'en fit, et s'il pouvait jamais être excusable de conspirer, ce serait dans une situation telle que la sienne, où, accablé par les injustices accumulées sur son père et sur lui-même, il ne pouvait obtenir le redressement de ses griefs du seul côté où il eût le droit de l'attendre. Avec lui, s'éteignit le nom d'Almagro, et la faction du Chili, si longtemps la terreur de la contrée, disparut pour toujours.

Tandis que ces événements se passaient à Cuzco, le gouverneur apprit que Gonzalo Pizarre était arrivé à Lima, où il se montrait fort mécontent de l'état des choses au Pérou. Il se plaignait hautement que le gouvernement du pays, après la mort de son frère, n'eût pas été remis dans ses mains, et, selon quelques-uns, il formait le projet de s'en emparer. Vaca de Castro savait bien qu'il ne manquerait pas de mauvais conseils pour pousser Gonzalo à cette entreprise désespérée, et, désirant éteindre l'étincelle de l'insurrection avant qu'elle se fût développée sous l'influence de ces esprits turbulents, il envoya un fort détachement à Lima pour s'assurer de cette capitale. En même temps, il manda Gonzalo Pizarre à Cuzco.

Ce chef ne jugea pas prudent de désobéir, et bientôt après il entra dans la capitale des Incas à la tête d'un corps de cavaliers bien armés. Il fut admis aussitôt en présence du

gouverneur, et celui-ci renvoya sa garde, en faisant remarquer qu'il n'avait rien à craindre d'un chevalier brave et loyale comme Pizarre. Il le questionna ensuite sur ses dernières aventures à Canelas, et montra une grande sympathie pour ses souffrances extraordinaires. Il eut soin de n'alarmer sa jalousie par aucune allusion à ses projets ambitieux, et conclut en lui recommandant, maintenant que la tranquillité du pays était rétablie, de se retirer et de chercher le repos dont il avait tant besoin, sur les propriétés considérables qu'il possédait à Charcas. Gonzalo Pizarre ne trouvant aucun sujet de querelle avec le froid et politique gouverneur, et sentant qu'il n'était pas, du moins actuellement, en force pour soutenir la lutte, jugea prudent de suivre cet avis et se retira à La Plata, où il s'occupa d'exploiter ses riches mines d'argent qui le mirent bientôt en état de former une entreprise plus importante qu'aucune de celles qu'il avait tentées jusque là [1].

Ainsi débarrassé de ce compétiteur formidable, Vaca de Castro s'occupa de prendre des mesures pour l'organisation du pays. Il commença par son armée dont il avait licencié une partie. Mais plusieurs cavaliers restaient encore, réclamant avec instance une récompense proportionnée à leurs services. Ils n'étaient pas disposés à les estimer trop bas, et le gouverneur fut heureux de se débarrasser de leurs importunités en les employant à des expéditions éloignées, entre autres à l'exploration du pays arrosé par la grande rivière Rio de la Plata. Les esprits bouillants et fougueux, sans

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Herrera, *Hist. General*, dec. VII, lib. IV, cap. I; lib. VI, cap. III. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. IV, cap. XXII.

quelque débouché de cette nature, eussent bientôt rejeté tout le pays dans un état de fermentation.

Son premier soin fut ensuite d'établir des lois pour améliorer le gouvernement de la colonie. Il donna un soin spécial à l'état de la population indienne, et il fonda des écoles pour lui enseigner le christianisme. Par différentes précautions, il essaya de la protéger contre les exactions des conquérants, et il encouragea les pauvres indigènes à transférer leur résidence dans les établissements des hommes blancs. Il commanda aux caciques de pourvoir de provisions les *tambos*, ou maisons destinées au logement des voyageurs, qui se trouvaient dans leur voisinage; par ce règlement, il ôta aux Espagnols un prétexte plausible de rapine, et donna beaucoup de facilités au commerce. Il surveilla avec soin les finances, très dilapidées dans les derniers troubles, et, en plusieurs occasions, il restreignit ce qu'il considérait comme des *repartimientos* excessifs entre les conquérants. Ce dernier acte lui attira beaucoup de haine de la part de ceux qui en furent l'objet. Mais ses mesures étaient si justes et si impartiales, qu'il fut soutenu par l'opinion publique [1].

En réalité, la conduite de Vaca de Castro depuis l'heure de son arrivée dans le pays, avait dû commander le respect, et montrer qu'il était digne du poste difficile pour lequel il avait été choisi. Sans fonds, sans troupes, il avait trouvé le pays, à son débarquement, dans un état d'anarchie; cependant, par son courage et son habileté, il avait graduellement acquis une force suffisante pour étouffer l'insurrection. Quoiqu'il ne fut pas militaire, il avait montré un courage indomp-

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Herrera, *Hist. General*, dec. VII, lib. VI, cap. II.

table et de la présence d'esprit à l'heure de l'action, et il avait fait ses préparatifs avec une prévoyance et un jugement qui excitèrent l'admiration des vétérans les plus expérimentés.

Si l'on peut penser qu'il abusa des avantages de la victoire par sa cruauté envers les vaincus, on doit accorder qu'il ne fut poussé par aucun motif d'une nature personnelle. C'était un légiste nourri dans des idées exagérées sur la prérogative royale. Il regardait la révolte comme un crime impardonnable, et si sa nature austère fut sans pitié dans la justice, il vécut dans un âge de fer où la justice était rarement tempérée par la miséricorde.

Dans ses règlements ultérieurs sur le gouvernement du pays, il montra autant d'impartialité que de sagesse. Les colons furent profondément sensibles aux bienfaits de son administration et fournirent la meilleure preuve de ses services en adressant des pétitions à la cour de Castille pour qu'il fût continué dans le gouvernement du Pérou [1]. Telle ne fut pas, malheureusement, la politique de la couronne.

[1] « I asi lo escrivieron al Rei la ciudad del Cuzco, la villa de la Plata i otras comunidades, suplicandole, que los dexase por governador á Vaca de Castro, como persona que procedia con rectitud, i queià entendia el govierno de aquellos reinos. » Herrera, *Hist. General*, dec. VII, lib. VI, cap. II.

CHAPITRE VII.

EXCÈS DES VAINQUEURS. — CODE COLONIAL. — VIVE ÉMOTION AU PÉROU. — BLASCO NUNEZ VICE-ROI. — SA POLITIQUE SÉVÈRE. — OPPOSITION DE GONZALO PIZARRE.

(1543-1544)

Avant de continuer le récit des événements au Pérou, nous devons retourner à la mère-patrie, où des changements importants se préparaient touchant l'administration des colonies.

Depuis son avénement au trône, Charles-Quint avait été surtout occupé de la politique de l'Europe, où son ambition trouvait plus d'attraits que ne pouvait lui en offrir une lutte avec les princes barbares du Nouveau Monde. Il avait donc laissé grandir de ce côté, pour ainsi dire sans le savoir, un empire dont l'étendue surpassait celle de ses domaines d'Europe, et qui bientôt allait devenir beaucoup plus riche. On avait, il est vrai, tracé un plan de gouvernement et promulgué de temps en temps des lois pour le règlement des colonies. Mais ces lois étaient souvent moins appropriées aux intérêts des colonies elles-mêmes qu'à ceux de la mère-patrie, et

quand elles étaient conçues dans un meilleur esprit, elles n'étaient qu'imparfaitement exécutées. Car la voix de l'autorité, quoique s'élevant hautement dans la patrie, expirait trop souvent en faibles échos avant d'avoir traversé les mers.

Cet état de choses et la manière même dont les territoires espagnols au Nouveau Monde avaient été acquis dans l'origine, furent très malheureux pour les races conquises et pour leurs maîtres. Si les provinces envahies par les Espagnols eussent été le fruit d'une acquisition paisible, — de l'échange et des négociations, — ou si elles eussent été conquises sous la direction immédiate du gouvernement, les intérêts des indigènes eussent été protégés avec plus de soin. En raison de la civilisation supérieure des Indiens dans les colonies espagnoles, ils continuèrent encore après la conquête d'occuper le sol et de se mêler avec les hommes blancs au sein des mêmes sociétés, formant en cela un contraste visible avec la condition de nos aborigènes qui, fuyant le contact de la civilisation, se retirèrent de plus en plus à mesure qu'elle avançait dans les profondeurs du désert. Mais l'Indien de l'Amérique du Sud était préparé par ses institutions antérieures à une législation plus raffinée, qui ne pouvait être appliquée aux sauvages chasseurs de nos forêts, et si le souverain eût été là en personne pour surveiller ses conquêtes, il n'aurait jamais souffert qu'une si grande portion de ses sujets fût sacrifiée, de gaieté de cœur, à la cupidité et à la cruauté de la poignée d'aventuriers qui les avaient subjugués.

Mais il n'en fut pas ainsi : le soin de réduire la contrée fut commis aux mains d'individus non responsables, soldats de fortune, aveuturiers sans ressources, qui entreprirent la conquête comme une partie qu'ils devaient jouer de la manière

la moins scrupuleuse, sans autre souci que celui de la gagner. Faiblement encouragés par le gouvernement, ils furent redevables du succès à leur propre valeur, et ils pensèrent que le droit de conquête anéantissait tout autre droit chez les malheureux indigènes. Les terres et les personnes des races conquises furent partagées, et les vainqueurs se les approprièrent comme les fruits légitimes de la victoire. Chaque jour se commettaient des horreurs qui font frémir l'humanité.

Ces affreux excès, bien qu'ils n'atteignissent nulle part le degré où ils s'élevèrent dans les îles dont ils avaient, en peu d'années, presque anéanti la population indigène, furent cependant assez grands au Pérou pour appeler la vengeance du Ciel sur la tête de leurs auteurs; l'Indien put comprendre que cette vengeance n'était pas longtemps différée, quand il vit ses oppresseurs se disputant leur lamentable proie, et tournant leurs épées les uns contre les autres. Le Pérou, comme on l'a déjà dit, fut conquis par des aventuriers, pour la plupart d'une nature plus basse et plus féroce que ceux qui suivirent la bannière de Cortès. Le caractère des soldats participa, en quelque mesure, de celui des chefs dans leurs entreprises respectives. Ce fut une triste fatalité pour les Incas; car les soldats effrénés de Pizarre étaient plus faits pour lutter avec le farouche Aztèque qu'avec le Péruvien plus doux et plus efféminé. Enivrés par la possession inaccoutumée du pouvoir, et sans la moindre notion des devoirs attachés à leur situation de maîtres du pays, ils se laissaient aller trop souvent à satisfaire toutes les fantaisies que la cruauté ou le caprice leur inspirait. Assez fréquemment, dit un témoin qui n'est pas suspect, j'ai vu les Espagnols, longtemps après la conquête, s'amuser à chasser les indigènes avec des limiers, par partie de plaisir, ou afin

d'habituer leurs chiens à poursuivre le gibier[1]! Le champ le plus illimité était ouvert à la licence. La jeune fille était arrachée sans remords des bras de sa famille pour satisfaire la passion du brutal vainqueur[2]. Les demeures sacrées des vierges du soleil étaient forcées et violées, et le cavalier grossissait son harem d'une troupe de jeunes Indiennes, donnant à penser que le croissant eût été un symbole plus convenable à sa bannière que la croix sans tache[3].

Mais la passion dominante de l'Espagnol était l'amour de l'or. Pour cela, il ne reculait lui-même devant aucunes fatigues, et il exigeait, sans miséricorde, le travail de l'Indien son esclave. Malheureusement, le Pérou abondait en mines qui récompensaient trop bien ce travail, et la vie des hommes était l'article le moins important aux yeux des conquérants. Sous ses Incas, le Péruvien n'avait jamais été laissé dans l'oisiveté; mais la tâche qui lui était imposée était toujours proportionnée à ses forces. Il avait ses saisons de repos et de délassement, et était bien protégé contre l'inclémence du temps. Tous les soins étaient pris pour assurer son existence. Mais les Espagnols, en exigeant outre mesure des forces de l'indigène, le privaient des moyens de les réparer quand elles étaient épuisées. Ils

[1] « Espanoles hai que crian perros carniceros, i los avezan á matar Indios, lo qual procuran á las veces por pasatiempo, i ver si lo hacen bien los perros. » *Relacion que dio el Provisor Morales sobre las cosas que convenian provarse en el Peru*, MS.

[2] « Que los justicias dan cedulas de Anaconas que por otros terminos los hacen esclavos é vivir contra su voluntad, diciendo : « Por la presente damos licencia á vos Fulano, para que os podais servir de tal Indio o de tal India, é lo podais tomar é sacar donde quiera que lo hallaredes. » *Rel. del Provisor Morales*, MS.

[3] « Es general el vicio del amancebamiento con Indias, i algunos tienen cantidad dellas como en serralo. » *Ibid.*, MS.

laissèrent tomber les prévoyantes mesures des Incas. Les greniers furent vidés, les troupeaux dévorés par une intempérance désordonnée. On en faisait des boucheries pour satisfaire une fantaisie épicurienne, et plus d'un lama fut abattu uniquement pour sa cervelle, — morceau délicat très recherché par les Espagnols[1]. L'esprit de destruction fut tellement insouciant après la conquête, dit Ondegardo, le sage gouverneur de Cuzco, qu'en quatre années, il périt un plus grand nombre de ces animaux, qu'en quatre siècles du temps des Incas[2]. Les troupeaux, autrefois si nombreux sur les vastes plateaux, étaient alors réduits à un petit nombre qui cherchaient un refuge dans les solitudes des Andes. Le pauvre Indien, sans nourriture, sans la chaude toison qui le garantissait du froid, errait maintenant nu et à moitié mort de faim. Ceux même qui avaient aidé les Espagnols dans la conquête n'avaient pas une condition meilleure, et plus d'un noble Inca errait en mendiant sur les terres qu'il avait autrefois gouvernées; si par hasard ses besoins le contraignaient à dérober quelque chose du superflu de ses vainqueurs, il en était puni par une mort misérable[3]. Il est vrai

[1] « Muchos Espanoles han muerto i matan increible cantidad de ovejas por comer solo los sesos, hacer pasteles del tuetano, i candelas de la grasa. De ai hambre general. » *Rel. del Provisor Morales*, MS.

[2] « Se puede afirmar, que hicieron mas dano los Espanoles en solos quatro anos, que el Inga en quatrocientos. » Ondegardo, *Rel. seg.*, MS.

[3] « Ahora no tienen que comer ni donde sembrar, i asi van á hurtallo como solian, delito por que han aorcado á muchos. » *Rel. del Provisor Morales*, MS. Ceci, comme quelques-unes des citations précédentes, est tiré du MS. du bachelier Luis de Morales, qui vécut dix-huit ou vingt ans à Cuzco, et qui en 1541, vers le temps de l'arrivée de Vaca de Castro au Pérou, prépara pour le gouvernement un mémoire comprenant cent neuf chapitres. Il traita de la condition du pays et des remèdes qui se présentaient à l'esprit bienveillant de l'auteur. Les notes marginales de l'empe-

qu'il y avait des hommes bons, missionnaires fidèles à leur profession, qui travaillaient de toutes leurs forces à la conversion spirituelle des indigènes, et qui, touchés de leurs maux, auraient volontiers interposé leur bras pour les protéger contre leurs oppresseurs [1]. Mais trop souvent l'homme d'église partagea la licence générale, et les sociétés religieuses, qui menaient une vie molle et facile dans les terres cultivées par leurs esclaves indiens, étaient capables de moins songer au salut de leurs âmes, qu'à profiter du travail de leurs corps [2].

Cependant, il ne manquait pas dans les colonies d'hom-

reur montrent qu'il attira l'attention à la cour. Il n'y a pas de raison, autant que je puis le croire, de se défier du témoignage de l'auteur, et Munoz en a fait quelques extraits assez notables pour son inestimable collection.

[1] Le père Naharro cite douze missionnaires, quelques-uns de son ordre, dont il juge les travaux pleins de zèle et les miracles pour la conversion des Indiens dignes d'être comparés à ceux des douze apôtres du christianisme. Il est triste que l'histoire, qui rappelle les noms de tant de persécuteurs des pauvres païens, ait omis ceux de leurs bienfaiteurs.

« Tomo su divina Magestad por instrumento doce solos religiosos pobres, descalzos i desconocidos, cinquo del orden de la Merced, quatro de Predicatores, i tres de San Francisco; obraron lo mismo que los doce Apostolos en la conversion de todo el universo mundo. » Naharro, *Relacion sumaria*, MS.

[2] « Todos los conventos de Dominicos i Mercenarios tienen repartimientos. Ninguno dellos ha dotrinado ni convertido un Indio. Procuran sacar dellos quanto pueden, trabajarles en grangerias; con esto i con otras limosnas enriquecen. Mal egemplo! Ademas convendrá no pasen frailes sino precediendo diligente examen de vida i dotrina. » (*Relacion de las cosas que S. M. deve proveer para los reynos del Peru, embiada desde Los Reyes a la Corte por el Licenciado Martel Santoyo, de quien va firmada en principios de* 1542, MS.) Ce témoignage du licencié montre un côté du tableau différent de celui du père Naharro, rapporté ci-dessus. Cependant ils ne sont pas inconciliables. La nature humaine a ses lumières et ses ombres.

mes honnêtes et sages, qui, de temps en temps, élevaient la voix de la remontrance contre ces abus et qui portaient leurs plaintes au pied du trône. On doit aussi avouer, à la louange du gouvernement, qu'il s'efforçait d'obtenir autant d'informations que possible de ses propres officiers et de commissaires désignés expressément à cet effet, et dont les communications volumineuses jetaient une vive lumière sur la condition intérieure du pays, et fournissaient à l'historien ses meilleurs matériaux [1]. Mais on trouvait beaucoup plus aisé de recueillir ces informations que d'en profiter.

En 1541, Charles-Quint, qui avait été très occupé par les affaires d'Allemagne, revint dans le royaume de ses ancêtres, où son attention fut appelée impérativement sur l'état des colonies. Plusieurs mémoires qui s'y rapportaient furent mis sous ses yeux; mais aucun ne fit autant d'impression sur la conscience royale, que celui de Las Casas, depuis évêque de Chiapa. Cet honnête ecclésiastique, dont la longue vie avait été dévouée à ces travaux bienfaisants qui lui valurent le titre honorable de protecteur des Indiens, venait d'achever

[1] J'ai eu en ma possession plusieurs de ces mémoires ou *Relaciones*, comme ils sont appelés, rédigés par des résidents en réponses à des questions proposées par le gouvernement. Ces questions, dont le principal objet est de constater la nature des abus et d'obtenir l'indication des remèdes, ont souvent pour objet les lois et les usages des anciens Incas. Les réponses ont donc beaucoup de valeur aux yeux de l'historien. Le plus important de ces documents qui soit en ma possession est celui d'Ondegardo, gouverneur de Cuzco, qui remplit près de quatre cents pages in-folio, et qui faisait autrefois partie de la précieuse collection de lord Kingsborough. Il est impossible de lire ces rapports élaborés et consciencieux sans être convaincu des efforts de la couronne pour constater la nature des abus du gouvernement intérieur des colonies, et de son intention sincère de les réformer. Malheureusement elle ne fut pas souvent secondée par les colons eux-mêmes dans ce louable projet.

son célèbre traité sur la *Destruction des Indes,* le monument le plus remarquable qu'on puisse probablement trouver de la méchanceté humaine, mais qui, malheureusement, perd beaucoup de son effet par la crédulité de l'auteur et sa tendance visible à exagérer.

En 1542, Las Casas remit son manuscrit entre les mains de son royal maître. Cette même année, un concile, composé principalement de juristes et de théologiens, fut convoqué à Valladolid, afin de préparer un système de lois pour le gouvernement des colonies américaines.

Las Casas parut devant ce corps, et présenta une argumentation travaillée avec soin, dont une partie seulement a été donnée au public. Il pose comme principe fondamental que les Indiens étaient libres par la loi naturelle; qu'en leur qualité de vassaux de la couronne, ils avaient droit à sa protection, et devaient être déclarés libres dès ce moment, sans exception et pour toujours [1]. Il soutient sa proposition par une grande variété d'arguments, renfermant la substance de presque tout ce qui a été allégué depuis dans la même cause par les amis de l'humanité. Il invoque le motif d'utilité, montrant que si le gouvernement n'intervient, la race

[1] L'émancipation perpétuelle des Indiens est demandée de la manière la plus emphatique par un autre évêque, aussi dominicain, mais certainement très semblable à Las Casas. Fray Valverde en fait un des sujets principaux d'une communication au gouvernement, déjà citée, et dont on doit avouer que l'intention générale fait plus d'honneur à son humanité que quelques-uns des faits que l'histoire rapporte de lui. — « A V. M. representaran alla los conquistadores muchos servicios, dandolos por causa para que los dexen servir de los Indios como de esclavos; V. M. se los tiene mui bien pagados en los provechos que han avido desta tierra, y no los ha de pagar con hazer à sus vasallos esclavos. » *Carta de Valverde al Emperador,* MS.

indienne sera peu à peu exterminée par l'oppression systématique des Espagnols. Pour conclusion, il soutient que si la race indienne, comme on le prétendait, ne voulait pas travailler à moins d'y être forcée, l'homme blanc trouverait encore son intérêt à cultiver le sol, et que s'il ne le pouvait pas, cette circonstance ne lui donnerait aucun droit sur l'Indien, puisque *Dieu ne permet pas que le bien sorte du mal* [1]. Cette morale élevée, on s'en souviendra, sortait de la bouche d'un dominicain du XVI[e] siècle, d'un membre de l'ordre qui fonda l'Inquisition, et dans le pays même où le cruel tribunal fonctionnait alors très activement [2].

Les arguments de Las Casas rencontrèrent toute l'opposition qu'on devait naturellement attendre de l'indifférence, de l'égoïsme et de la bigoterie. Ils rencontrèrent aussi la résistance de quelques personnes, âmes justes et bienveillantes, qui, tout en admettant l'exactitude générale de son raisonnement, et en éprouvant une sympathie profonde pour les souffrances des indigènes, doutaient cependant si son projet de réforme ne contenait pas des maux plus grands que ceux auxquels il devait remédier. Car Las Casas était l'ami inflexible de la liberté. Il se retranchait fortement sur le terrain du droit naturel, et, comme quelques réformateurs de nos

[1] « La loi de Dieu défend de faire le mal pour qu'il en résulte du bien. » *Œuvres de Las Casas, évêque de Chiapa*, trad. par Llorente (Paris, 1822), tom. I[er], p. 251.

[2] Il est curieux que cet argument de Las Casas ait été d'abord publié, — sous forme de traduction, il est vrai, — par un secrétaire de l'inquisition, Llorente. L'original est encore manuscrit. Il est singulier que ces volumes, renfermant les vues de ce grand philanthrope sur des sujets si intéressants pour l'humanité, n'aient pas été plus librement consultés, ou du moins cités, par ceux qui ont depuis marché sur ses traces. C'est un arsenal où l'on peut emprunter plus d'une arme utile à la bonne cause.

jours, il dédaignait de calculer les conséquences qu'entraînerait le principe appliqué dans toute son étendue. Son ardente éloquence, animée de l'amour des hommes, et fortifiée d'une multitude de faits, qu'il n'était pas facile d'attaquer, entraîna ses auditeurs. Le résultat de leurs délibérations fut un code d'ordonnances, qui, d'ailleurs, loin d'être limité aux besoins des indigènes, se rapportait particulièrement à la population européenne et aux déchirements du pays. Il s'appliquait en général à toutes les colonies de l'Amérique. Il suffira d'indiquer ici quelques-unes des dispositions immédiatement relatives au Pérou.

Les Indiens furent déclarés vassaux fidèles et loyaux de la Couronne, et, comme tels, leur liberté fut pleinement reconnue. Cependant, pour conserver intacte aux conquérants la garantie du gouvernement, il fut décidé que ceux qui possédaient légitimement des esclaves pourraient encore les conserver; mais, à la mort des propriétaires actuels, ils devaient retourner à la Couronne.

On régla, cependant, que tous ceux qui, par leur négligence ou par de mauvais traitements, se seraient montrés indignes d'avoir des esclaves, en seraient privés; de même que tous les fonctionnaires publics ou ceux qui tenaient des charges du gouvernement, les ecclésiastiques et les corporations religieuses, et enfin, — pour achever, — tous ceux qui avaient pris une part criminelle dans les querelles d'Almagro et de Pizarre.

Il fut ordonné, de plus, que les Indiens seraient taxés modérément, qu'ils ne seraient pas forcés de travailler quand ils ne le voudraient pas, et que, lorsque cela serait rendu nécessaire par des circonstances particulières, ils recevraient une juste compensation. Il fut aussi décrété que les *reparti-*

mientos de terres étant souvent excessifs, seraient réduits le cas échéant, et que, lorsque les propriétaires se seraient notoirement rendus coupables de mauvais traitements envers leurs esclaves, leurs propriétés seraient entièrement confisquées.

Le Pérou ayant toujours montré un esprit d'insubordination qui nécessitait une intervention plus vigoureuse de l'autorité que dans les autres colonies, il fut résolu qu'on enverrait dans ce pays un vice-roi, qui déploierait une pompe et serait armé de pouvoirs propres à en faire un représentant plus convenable du souverain. Il devait être accompagné d'une Audience Royale, composée de quatre juges, revêtus de pouvoirs étendus de juridiction civile et criminelle, et qui formerait non seulement une cour de justice, mais encore un conseil pour éclairer et seconder le vice-roi. L'Audience de Panama devait être dissoute, et le nouveau tribunal, avec la cour du vice-roi, devait s'établir à Los Reyes, ou Lima (nom qui commençait à prévaloir), dorénavant la métropole de l'empire espagnol sur le Pacifique [1].

Voilà quelques-uns des traits principaux de ce code remarquable, qui, touchant aux relations les plus délicates de la société, brisait les fondements même de la propriété, et d'un trait de plume, pour ainsi dire, changeait une nation d'esclaves en hommes libres. On peut croire qu'il n'eût fallu que peu de prévoyance pour deviner que, dans les régions éloignées de l'Amérique, et surtout au Pérou, où les colons

[1] Les dispositions de ce fameux code se trouvent avec plus ou moins (généralement moins) d'exactitude chez les différents auteurs contemporains. Herrera les donne *in extenso. Hist. Gen.*, dec. VII, lib. VI, cap. V.

avaient été habitués jusque-là à une licence effrénée, une réforme, si salutaire dans les points essentiels, ne pouvait être imposée si sommairement qu'au prix d'une révolution. Cependant les ordonnances reçurent la sanction de l'Empereur cette année même, et en novembre 1543 furent publiées à Madrid[1].

Le contenu n'en fut pas plus tôt connu, qu'il fut transmis aux colons par nombre de lettres de leurs amis d'Espagne. La nouvelle vola, comme le feu d'une traînée de poudre, du Mexique au Chili. Les colons s'effrayèrent de la perspective de ruine qui les attendait. Au Pérou particulièrement, il y avait à peine un individu qui pût espérer échapper à l'effet de la loi. Il s'en trouvait très peu qui n'eussent pris part, dans un temps ou dans l'autre, aux discordes civiles d'Almagro et de Pizarre, et encore moins parmi ceux qui restaient qui ne fussent impliqués dans quelqu'une des clauses insidieuses qui semblaient s'étendre comme un filet pour les envelopper.

Tout le pays fut en émoi. Les hommes s'assemblaient tumultueusement sur les places et dans les lieux publics, et, lorsque les règlements furent proclamés, ils furent reçus par des murmures et des sifflets universels. « Est-ce là, » disaient-ils, « le fruit de toutes nos fatigues? Est-ce pour cela que notre sang a coulé comme l'eau? Maintenant que nous sommes brisés par les travaux et les souffrances, être laissés à la fin de nos campagnes aussi pauvres qu'au commencement! Est-ce ainsi que le gouvernement récompense nos services

[1] Las Casas plaidait cette cause auprès de la conscience du roi, en représentant que le saint-siége avait concédé le droit de conquête aux souverains espagnols à la condition exclusive de convertir les païens, et que le Tout-Puissant le rendrait responsable de l'accomplissement de ce devoir. *Œuvres de Las Casas*, ubi supra.

qui lui ont gagné un empire? Le gouvernement a fait peu de chose pour nous aider à la conquête; nous pouvons remercier nos épées de ce que nous avons, et avec ces mêmes épées, » continuaient-ils s'emportant en menaces, « nous savons comment le défendre. » Puis le vétéran, usé par la guerre, découvrant son bras ou sa poitrine, montrait ses cicatrices comme son meilleur titre de possession [1].

Le gouverneur, Vaca de Castro, considérait l'orage qui s'amassait de tous côtés avec la plus profonde douleur. Il était lui-même au centre de la désaffection; car Cuzco, habitée par une population mêlée et sans lois, était si reculée dans les profondeurs des montagnes, qu'elle avait beaucoup moins de relations avec la mère-patrie, et était par conséquent beaucoup moins sous son influence que les grandes villes de la côte. Les habitants maintenant imploraient la protection du gouverneur contre la tyrannie de la cour; mais il essaya de calmer l'agitation, en leur représentant que, par des mesures violentes, ils ne feraient que nuire à leur propre intérêt. Il leur conseilla de nommer, pour soumettre leur pétition à la Couronne, des députés qui représenteraient l'impossibilité d'appliquer le projet actuel de réforme et en demanderaient le rappel, et il les conjura

[1] *Carta de Gonzalo Pizarro a Pedro de Valdivia*, MS., desde Los Reyes, 31 de Oct. 1538. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. I. — Herrera, *Hist. General*, dec. VII, lib. VI, cap. X, XI.

Benalcazar, dans une lettre à Charles-Quint, se répand en invectives contre les ordonnances, qui, en dépouillant les planteurs de leurs esclaves indiens, devaient inévitablement réduire le pays à la mendicité. Benalcazar était un des conquérants et l'un des plus respectables. Son argument est un bon échantillon du raisonnement de son parti sur ce sujet, et forme un contraste prononcé avec celui de Las Casas. *Carta de Benalcazar al Emperador*, MS., desde Cali, 20 de Diciembre, 1544.

d'attendre patiemment l'arrivée du vice-roi, dont on pourrait obtenir la suspension des ordonnances jusqu'à ce qu'on pût recevoir des instructions ultérieures de Castille.

Mais il n'était pas aisé de calmer la tempête, et les colons cherchaient alors avec empressement quelqu'un dont les intérêts et les sympathies pussent s'accorder avec les leurs, et dont la position dans la société pût leur offrir une protection. La personne vers laquelle ils se tournèrent naturellement dans cette crise fut Gonzalo Pizarre, le dernier qui se trouvât dans le pays de cette famille qui avait commandé les armées de la conquête, cavalier que sa bravoure et ses manières populaires avaient toujours rendu le favori du peuple. Il fut alors assiégé de sollicitations; on le pressait d'intervenir auprès du gouvernement et de protéger les colons contre les ordonnances oppressives.

Mais Gonzalo Pisarre était à Charcas, fort occupé à explorer les riches veines de Potosi dont les mines d'argent qui venaient d'être découvertes, devaient bientôt verser sur l'Europe des torrents de richesses. Bien que flatté de cet appel à sa protection, le prudent cavalier s'appliqua davantage à assurer les moyens de l'entreprise qu'à s'y jeter prématurément, et tout en encourageant secrètement les mécontents, il ne se commit pas lui-même en prenant part à aucun mouvement révolutionnaire. A la même époque, il reçut des lettres de Vaca de Castro, dont l'œil vigilant était ouvert sur toutes les faces de la situation, avertissant Gonzalo et ses amis de ne pas se laisser détourner de leur devoir par quelques projets violents de réforme. Et pour réprimer encore davantage ces désordres, il ordonna à ses alcades d'arrêter tout homme coupable de discours séditieux et de le punir sur-le-champ. Par cette conduite ferme, quoique modérée,

les esprits de la populace furent intimidés, et il y eut un apaisement temporaire, tous attendant avec anxiété l'arrivée du vice-roi [1].

La personne choisie pour occuper cette position critique, était un cavalier d'Avila, nommé Blasco Nunez Vela. C'était un cavalier d'ancienne famille, bien de sa personne, quoiqu'un peu avancé en âge, et réputé brave et dévot. Il avait rempli quelques emplois de confiance à la satisfaction de Charles-Quint, par qui il fut alors désigné pour exercer ces fonctions au Pérou. Le choix ne fit pas honneur au discernement du monarque.

Il peut sembler étrange que cette place importante n'ait pas été donnée à Vaca de Castro, déjà sur les lieux, et qui s'était montré si capable de la remplir. Mais toujours depuis la mission de cet officier au Pérou, il y avait eu une série d'assassinats, d'insurrections et de guerres civiles, qui menaçaient de ruiner la malheureuse colonie, et, quoique son administration prudente eût fait alors rentrer les choses dans l'ordre, la communication avec les Indes était si lente, que les résultats de sa politique n'étaient pas encore complétement connus. Comme, en outre, on avait l'intention de faire d'importantes innovations dans le gouvernement, on jugea plus convenable d'envoyer un homme qui n'eût point à rencontrer de préjugés personnels en conséquence de son rôle antérieur, et qui, venant directement de la cour et investi de pouvoirs extraordinaires, se présenterait avec plus d'autorité que ne le pouvait faire un homme que le peuple aurait connu dans

[1] *Benalcazar*, ubi supra. — Zarate, *Conq. del Peru*, ubi supra. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — *Carta de Gonzalo Pizarro a Valdivia*, MS. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1543.

une position inférieure. Le monarque, cependant, écrivit de sa propre main à Vaca de Castro, une lettre dans laquelle il remerciait cet officier de ses services passés, et lui ordonnait, après qu'il aurait fait profiter le nouveau vice-roi des fruits de sa grande expérience, de revenir en Castille reprendre son siége au Conseil Royal. Des lettres de compliments semblables furent envoyées aux colons fidèles qui s'étaient rangés du côté du gouverneur pendant les derniers troubles du pays. Chargé de ces témoignages et des fâcheuses ordonnances, Blasco Nunez s'embarqua à San Lucar, le 3 novembre 1543. Il était accompagné des quatre juges de l'Audience et d'une suite nombreuse, afin de paraître avec l'éclat qui convenait à son rang [1].

Vers le milieu du mois de janvier suivant 1544, le vice-roi, après une heureuse traversée, débarqua à Nombre de Dios. Il y trouva un vaisseau chargé d'argent provenant des mines du Pérou, prêt à faire voile pour l'Espagne. Son premier acte fut d'y mettre l'embargo au nom du gouvernement, parce qu'il renfermait le produit du travail servile. Après cette mesure extraordinaire, prise contre l'avis de l'Audience, il traversa l'isthme pour aller à Panama. Il y donna un gage certain de sa politique future, en faisant délivrer et renvoyer dans leur pays plus de trois cents Indiens qui avaient été amenés du Pérou par leurs maîtres. Cette mesure impérieuse produisit la plus grande sensation dans la ville, et les juges de l'Audience la combattirent fortement. Ils le supplièrent de ne pas commencer si précipitamment à exécuter sa mis-

[1] *Carta de Gonzalo Pizarro a Valdivia*, MS. — Herrera, *Hist. General*, dec. VII, lib. VI, cap. IX. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. I, cap. VI. — Zarate, MS.

sion, mais d'attendre jusqu'à son arrivée dans la colonie, lorsqu'il aurait pris le temps de connaître un peu le pays et les dispositions de ses habitants. Mais Blasco Nunez répondit froidement qu'il n'était pas venu pour capituler sur l'exécution des lois ni pour en discuter le mérite, mais pour les appliquer, et qu'il les appliquerait à la lettre, quelles qu'en puissent être les conséquences [1]. Cette réponse, et le ton péremptoire dont elle fut faite, ajourna promptement le débat; car les juges virent que la discussion était inutile avec un homme qui semblait considérer toute remontrance comme une tentative de le détourner de son devoir, et dont les idées sur le devoir excluaient toute prudence dans l'exercice de l'autorité, même au préjudice du bien public.

Laissant l'Audience, dont nn des membres était malade, à Panama, le vice-roi continua sa route, et, descendant la côte dn Pacifique, il débarqua à Tumbez, le 4 mars. Il fut bien reçu par les habitants fidèles; son autorité fut proclamée publiquement, et le peuple fut intimidé par le déploiement d'une magnificence et d'nne pompe qu'on n'avait pas encore vues au Pérou. Il saisit promptement l'occasion d'indiquer la ligne future de sa politique, en délivrant un grand nombre d'esclaves indiens, à la prière de lenrs caciques. Il s'avança ensuite, par terre vers le sud, et il montra sa résolution de se conformer, pour lui-même, à la lettre des ordonnances, en faisant porter son bagage par des mules, quand la chose était praticable, et, dans les endroits où il était abso-

[1] « Estas y otras cosas le dixo el Licenciado Zarate : que no fueron al gusto del Virey : antes se enojo mucho por ello, y respondio con alguna aspereza, jurando que auia de executar las ordenanças como en ellas se contenio, sin esperar para ello terminos algunos, ni dilaciones. » Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. I, cap. VI.

lument nécessaire d'employer les Indiens, en payant équitablement leurs services [1].

Tout le pays fut jeté dans la consternation par le bruit des actes du vice-roi et de ses conversations, très peu mesurées, que l'on faisait avidement circuler, et souvent sans doute, en les exagérant. Des réunions furent de nouveau convoquées dans la ville. On discuta la nécessité de s'opposer à sa marche ultérieure, et une députation d'habitants de Cuzco, qui étaient alors à Lima, pressa fortement le peuple de lui fermer les portes de cette capitale. Mais Vaca de Castro avait aussi quitté Cuzco pour venir à Lima, au premier avis de l'approche du vice-roi, et, avec quelque difficulté, il engagea les habitants à ne pas dévier de leur fidélité, à recevoir leur nouveau gouverneur avec les honneurs convenables, et à compter qu'après un examen plus réfléchi, il différerait l'exécution de la loi jusqu'à ce que la question fût portée devant le trône.

Mais la plupart des Espagnols, d'après ce qu'ils avaient appris, n'avaient qu'une faible confiance dans ce qu'ils devaient attendre de ce côté. Ils se tournèrent alors avec plus d'ardeur que jamais vers Gonzalo Pizarre; des lettres et des adresses pleuvaient de toutes les parties du pays, l'invitant à se porter leur protecteur. Ces sollicitations trouvèrent un accueil plus favorable que dans les occasions précédentes.

En effet, plusieurs motifs l'invitaient à agir. C'était à sa famille principalement, que l'Espagne devait cet agrandisse-

[1] Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. VI. — Fernandez, *Hist. del Peru*, ubi supra. — *Carta de Gonzalo Pizarro a Valdivia*, MS. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1544.

ment de son empire colonial, et il s'était senti profondément blessé de ce que le gouvernement de la colonie fût confié à d'autres mains que les siennes. Il avait éprouvé ce sentiment à l'arrivée de Vaca de Castro, et bien plus encore lorsque la nomination d'un vice-roi eut prouvé que la Couronne s'était fait une règle politique d'exclure sa famille de la conduite des affaires. Son frère Fernand languissait toujours en prison, et lui-même allait être maintenant sacrifié comme la première victime des fatales ordonnances. En effet, qui avait pris une part aussi principale dans la guerre civile avec le vieil Almagro? Et on disait généralement, peut-être était-ce une calomnie, que le vice-roi avait annoncé que Pizarre serait traité en conséquence [1]. Cependant, il n'y avait personne dans la colonie qui eût un si gros enjeu, qui eût tant à perdre par la révolution. Ainsi abandonné par le gouvernement, il pensa qu'il était temps de songer à lui-même.

Assemblant dix-huit ou vingt cavaliers dans lesquels il avait le plus de confiance, et, prenant une grande quantité d'argent tiré des mines, il accepta l'invitation de se rendre à Cuzco. Comme il approchait de cette capitale, il fût rencontré par une troupe nombreuse d'habitants, sortis pour

[1] « Il n'est pas juste, » disait le vice-roi, « que le pays reste plus longtemps entre les mains des muletiers et des gardeurs de porcs » (faisant allusion à l'origine des Pizarre), et il voulait prendre des mesures pour le rendre à la couronne.

« Que asi me la havia de cortar á mi i á todos los que havian seido notablemente, como el decia, culpados en la batalla de las Salinas i en las diferencias de Almagro, i que una tierra como esta no era juste que estuviese en poder de gente tan vaxa que llamava el á los desta tierra porqueros i arrieros, sino que estuviese toda en la Corona Real. » *Carta de Gonzalo Pizarro a Valdivia*, MS.

le recevoir, faisant retentir l'air de leurs acclamations, et le saluant du titre de délégué général du Pérou. Ce titre fut promptement confirmé par la municipalité de la ville, qui l'invita à se mettre à la tête d'une députation envoyée à Lima, afin d'exposer leurs griefs au vice-roi, et de solliciter la suspension des ordonnances.

Mais l'étincelle de l'ambition était allumée dans le cœur de Pizarre. Il se sentait fort de l'affection du peuple, et, de la haute position où il se trouvait, ses désirs prenaient un essor sans limites. Cependant, s'il nourrissait une ambition criminelle dans son cœur, il la cachait adroitement aux autres et peut-être à lui-même. Le seul objet qu'il professait d'avoir en vue était le bien du peuple [1]; expression spécieuse, qui signifie ordinairement le bien de l'individu. Il demanda alors la permission de lever et d'organiser une force armée, avec le titre de capitaine général. Ses vues étaient entièrement pacifiques, mais il n'était pas sûr, à moins d'être fortement protégé, de les présenter à une personne du caractère impatient et absolu du vice-roi. Les amis de Pizarre soutenaient, de plus, que cette force était nécessaire pour délivrer le pays de leur ancien ennemi, l'Inca Manco, qui se tenait dans les montagnes voisines, avec un corps de guerriers, prêt, à la première occasion, à fondre sur les Espagnols. La municipalité de Cuzco hésita, autant qu'elle put, à conférer des pouvoirs étendus si loin au delà de son autorité légitime. Mais Pizarre déclara son intention, en cas de refus, de décliner le titre de délégué, et les efforts de ses partisans,

[1] « Diciendo que no queria nada para si, sino para el beneficio universal, i que por todos havia de poner todas sus fuerças. » Herrera, *Hist. General*, dec. VII, lib. VII, cap. XX.

soutenus par ceux du peuple, firent taire enfin les scrupules des magistrats, qui accordèrent à ce chef ambitieux le commandement auquel il aspirait. Pizarre l'accepta avec la modeste assurance qu'il le faisait « uniquement par égard pour les intérêts du roi, des Indes et surtout du Pérou [1]. »

[1] « Acepté lo por ver que en ello hacia servicio á Dios, i á S. M. i gran bien á esta tierra i generalmente á todas las Indias. » *Carta de Gonzalo Pizarro a Valdivia*, MS. — Herrera, *Hist. general*, dec. VII, lib. VII, cap. XIX-XX. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. IV, VIII. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. I, cap. VIII. — *Carta de Gonzalo Pizarro a Valdivia*, MS. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1544.

CHAPITRE VIII.

LE VICE-ROI ARRIVE A LIMA. — GONZALO PIZARRE PART DE CUZCO. — MORT DE L'INCA MANCO. — CONDUITE TÉMÉRAIRE DU VICE-ROI. — IL EST ARRÊTÉ ET DÉPOSÉ PAR L'AUDIENCE. — GONZALO PROCLAMÉ GOUVERNEUR DU PÉROU.

(1544)

Pendant les événements rapportés dans les pages précédentes, Blasco Nunez s'avançait vers Lima. Mais l'éloignement que sa conduite avait déjà produit dans l'esprit des colons se montrait dans la froide réception qu'il trouvait parfois sur sa route et dans le peu de préparatifs qu'on faisait pour lui et sa suite. Dans un endroit où il prit ses quartiers, il trouva une inscription sinistre sur la porte : « Celui qui prend ma propriété doit s'attendre à la payer de sa vie[1]. » Sans être intimidé ou détourné de son projet, l'inflexible vice-roi continua sa route vers la capitale, où les habitants, précédés par Vaca de Castro et les autorités municipales, sortirent pour le recevoir. Il entra en grande pompe, sous

[1] « A quien me viniere á quitar mi hacienda, quitarle he la vida. » Herrera, *Hist. General*, dec. VII, lib. VII, cap. XVIII.

un dais de drap écarlate, brodé aux armes d'Espagne, et soutenu par de fortes baguettes ou supports d'argent massif, qui étaient portés par les membres de la municipalité. Un cavalier tenant une masse, emblème de l'autorité, marchait à cheval devant lui; après que les serments d'office eurent été prêtés dans la chambre du conseil, le cortége s'avança vers la cathédrale, où l'on chanta un *Te Deum*, et Blasco Nunez fut installé dans sa nouvelle dignité de vice-roi du Pérou [1].

Son premier acte fut de faire proclamer sa résolution à l'égard des ordonnances. Il n'avait pas le pouvoir d'en suspendre l'exécution. Il devait remplir sa mission; mais il offrait de se joindre aux colons pour solliciter, dans un mémoire adressé à l'empereur, le rappel d'un code qui, suivant sa croyance actuelle, ne serait ni dans les intérêts du pays, ni dans ceux de la Couronne [2]. Professant cette opinion

[1] « Entro en la cibdad de Lima á 17 de Mayo de 1544 : saliole á recibir todo el pueblo á pie y á caballo dos tiros de ballesta del pueblo, y á la entrada de la cibdad estaba un arco triunfal de verde con las Armas de Espana, y las de la misma cibdad; estaban le esperando el Regimiento y Justicia, y oficiales del Rey con ropas largas, hasta en pies de carmesi, y un palio del mesmo carmesi aforrado en lo mesmo, con ocho baras guarnecidas de plata y tomaronle debajo todos á pié, cada Regidor y justicia con una bara del palio, y el Virrey en su caballo con las mazas delante tamaronle juramento en un libro misal, y juro de las guardar y cumplir todas sus libertades y provisiones de S. M.; y luego fueron desta manera hasta la iglesia, salieron los clerigos con la cruz á la puerta y le metieron dentro cantando *Te Deum laudamus*, y despues que obo dicho su oracion, fué con el cabildo y toda la ciudad á su palacio donde fué recebido y hizo un parlemento breve en que contento á toda la gente. » *Relacion de los Sucesos del Peru desde que entro el virrey Blasco Nunez acaecidos en mar y tierra*, MS.

[2] « Porque llanamente el confesaba, que asi para su Magestad, como para aquellos Reinos, eran perjudiciales. » Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. V.

sur ce sujet, il peut paraître étrange que Blasco Nunez n'ait pas pris la responsabilité de suspendre la loi, jusqu'à ce que son souverain pût s'assurer des conséquences inévitables qu'entraînerait l'application. Le pacha d'un despote turc, qui se serait donné cette latitude dans les intérêts de son maître, aurait pu compter, en effet, sur le cordon. Mais l'exemple de Mendoza, le prudent vice-roi du Mexique, qui adopta cette conduite dans une crise semblable et précisément à la même époque, en montra la nécessité dans les circonstances présentes. Les ordonnances furent suspendues jusqu'à ce que la Couronne put être avertie des conséquences qui en suivraient l'exécution, et le Mexique fut sauvé d'une révolution [1]. Mais Blasco Nunez n'avait pas la sagesse de Mendoza.

L'appréhension publique était loin d'être calmée. Des cabales secrètes furent formées à Lima, et des communications entretenues avec les différentes villes. Aucune méfiance, cependant, ne s'élevait dans l'esprit du vice-roi, et, lorsqu'il fût informé des préparatifs de Gonzalo Pizarre, il ne prit d'autre mesure que d'envoyer un message à son camp, lui annonçant les pouvoirs extraordinaires dont il était lui-même investi, et ordonnant à ce chef de licencier ses troupes. Il semblait croire qu'un simple mot de lui suffirait pour dissiper la rébellion, Mais il fallait autre chose qu'un souffle pour disperser les soldats aguerris du Pérou.

Cependant, Gonzalo Pizarre s'occupait avec ardeur de réunir son armée. Son premier acte fut de faire venir de Guamanga seize pièces d'artillerie, envoyées là par Vaca de Castro, qui, dans l'état actuel d'effervescence, ne voulait pas confier au peuple volage de Cuzco, ces instruments de

[1] Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. I, cap. II-V.

destruction. Gonzalo, qui n'avait aucun scrupule quant au travail des Indiens, affecta six mille des indigènes au transport de ce train d'artillerie à travers les montagnes [1].

Par ses efforts et ceux de ses amis, l'actif général rassembla bientôt une force de près de quatre cents hommes, qui, si elle n'était pas très imposante à son départ, devait, suivant sa pensée, se grossir, en descendant vers la côte, des levées fournies par les villes et les villages de la route. Il employa tout l'argent qu'il possédait à équiper ses hommes et à pourvoir aux besoins de la marche, et, pour combler le déficit, il ne se fit aucun scrupule, puisque, pour répéter ses expressions, il était dans l'intérêt public d'employer l'argent du trésor royal. Grâce à ce secours favorable, ses troupes bien montées et complétement équipées, furent mises parfaitement en état de combattre; après leur avoir adressé une courte harangue, dans laquelle il eut soin d'insister sur le caractère pacifique de son entreprise, assez peu d'accord avec ses préparatifs militaires, Gonzalo Pizarre sortit des portes de la capitale.

Avant de la quitter, il reçut un accroissement de force considérable, dans la personne de Francisco de Carbajal, le vétéran qui avait joué un rôle si important à la bataille de Chupas. Il était à Charcas quand la nouvelle des ordonnances arriva au Pérou, et il résolut aussitôt de quitter le pays et de retourner en Espagne, convaincu que le Nouveau Monde ne serait plus le pays qui lui convenait, *les Indes de l'or*. Convertissant son bien en argent, il se prépara à l'embarquer à bord du premier vaisseau qui se présenterait. Mais il ne trouvait pas d'occasion, et il ne pouvait guère espérer

[1] Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. VIII.

maintenant d'échapper à l'œil vigilant du vice-roi. Cependant, quoique sollicité par Pizarre de prendre un commandement sous lui dans la guerre actuelle, le vétéran refusa, disant qu'il avait quatre-vingts ans et n'avait d'autre désir que de retourner dans son pays, et de passer dans le repos le peu de jours qui lui restaient [1]. Heureux s'il eût persisté dans son refus! Mais il céda aux importunités de son ami, et le court espace de temps qui lui restait à vivre fut assez long pour flétrir sa mémoire d'une infamie éternelle.

Bientôt après avoir quitté Cuzco, Pizarre apprit la mort de l'Inca Manco. Il fut massacré par un parti d'Espagnols de la faction d'Almagro, qui, lors de la défaite de leur jeune chef, s'étaient réfugiés dans le camp indien. Ils furent tous tués à leur tour par les Péruviens. Il est impossible de décider sur qui doit tomber le blâme de la querelle, puisque aucun témoin ne l'a racontée [2].

La mort de Manco Inca, comme il était appelé communément, est un événement qui ne doit pas être passé sous silence dans l'histoire du Pérou; car il fut le dernier de sa race qu'on puisse dire avoir été animé de l'esprit héroïque des anciens Incas. Quoique placé sur le trône par Pizarre, loin de n'être qu'un mannequin à sa disposition, Manco fit bientôt voir qu'il séparait son sort de celui de ses vainqueurs. Entouré des débris des anciennes institutions de son pays, il lutta encore bravement, comme Guatimozin, le dernier des Aztèques, pour en soutenir la fortune chancelante, ou du moins ensevelir les Espagnols sous ses ruines. En

[1] Herrera, *Hist. General*, dec. VII, lib. VII, cap. XXII.

[2] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. IV, cap. VII.

attaquant sa propre capitale de Cuzco, dont une si grande partie fut détruite dans l'assaut, il fit éprouver un échec aux armes de Pizarre, et, pendant une saison, balança le destin des conquérants. Quoique vaincu enfin par l'habileté supérieure de son adversaire, le jeune barbare montra toujours le même courage indomptable. Il se retira dans les forteresses naturelles de ses montagnes; sortant de là quand l'occasion s'en présentait, il tombait sur la caravane du voyageur, ou sur quelque détachement de troupes en désordre, et, en cas de guerre civile, il ne manquait pas de jeter son poids dans la balance du côté le plus faible, prolongeant ainsi les querelles de ses ennemis et repaissant sa vengeance du spectacle de leurs calamités. Se portant rapidement d'un lieu à l'autre, il échappait aux poursuites dans les solitudes des Cordillères, et, rôdant aux environs des villes ou s'embusquant dans les passages principaux du pays, l'Inca Manco rendit son nom la terreur des Espagnols. Souvent, ils lui proposèrent un accommodement, et tous les gouverneurs qui se succédèrent, jusqu'à Blasco Nunez, recevaient pour instructions de la Couronne d'employer tous les moyens de se concilier ce guerrier redoutable. Mais Manco ne se fiait pas aux promesses des blancs, et il aimait mieux conserver sa sauvage indépendance dans les montagnes avec le peu de braves qui l'entouraient, que de vivre esclave dans un pays qui avait autrefois reconnu le sceptre de ses ancêtres.

La mort de l'Inca ôta un prétexte important aux préparatifs militaires de Pizarre; mais elle eut peu d'influence sur lui, comme on peut facilement l'imaginer. Il fut beaucoup plus sensible à la désertion de quelques-uns de ses compagnons, qui eut lieu au début de la marche. Plusieurs

des cavaliers de Cuzco, effrayés de le voir s'approprier sans façon les deniers publics et de l'aspect belliqueux des affaires, semblèrent alors, pour la première fois, s'apercevoir qu'ils étaient dans le chemin de la révolte. Un certain nombre de ceux-ci, et, entre autres, quelques-uns des principaux de la ville, se retirèrent secrètement de l'armée, et coururent à Lima offrir leurs services au vice-roi. Les troupes furent découragées par cette désertion, et Pizarre luimême hésita un moment dans son projet, et pensa à se retirer avec une cinquantaine de compagnons à Charcas, et à s'accommoder avec le gouvernement. Mais un peu de réflexion, aidée par les remontrances du courageux Carbajal qui ne tournait jamais le dos à une entreprise dont il s'était une fois chargé, le convainquit qu'il s'était trop avancé pour reculer et qu'il n'avait d'autre moyen de salut que de persister.

Il fut rassuré par des manifestations plus prononcées qu'il reçut bientôt de l'opinion publique. Un officier, nommé Puelles, qui commandait à Guanuco, le joignit avec un corps de cavalerie qui lui avait été confié par le vice-roi. Cette défection fut suivie de plusieurs autres, et Gonzalo, en descendant les pentes du plateau, vit ses forces s'élever graduellement presque au double de ce qu'elles étaient en quittant la capitale indienne.

Lorsqu'il traversa d'un pas plus libre la sanglante plaine de Chupas, Carbajal lui montra les points principaux du champ de bataille, et Pizarre put trouver matière à des réflexions inquiètes en méditant sur la fortune d'un rebelle. A Guamanga, il fût reçu à bras ouverts par les habitants, dont plusieurs s'enrôlèrent avec empressement sous sa bannière; car ils tremblaient pour leurs biens sur ce qu'ils

apprenaient de tous côtés du caractère inflexible du vice-roi [1].

Ce fonctionnaire commençait alors à se convaincre qu'il était dans une position critique. Avant que la trahison de Puelles fût consommée, le vice-roi avait été vaguement averti de son projet. Bien qu'y croyant à peine, il détacha un des siens, nommé Diaz, avec un corps de troupes pour lui fermer le passage. Mais, quoique cet officier se fût chargé de cette mission avec empressement, il fut bientôt après entraîné à suivre l'exemple de son camarade, et, avec la plus grande partie des hommes qu'il commandait, il passa à l'ennemi. Dans les guerres civiles de ce malheureux pays, on changeait si facilement de parti, que trahir son général avait presque cessé d'entacher l'honneur d'un officier. Tous, cependant, quelque parti qu'ils adoptassent, proclamaient hautement leur fidélité à la Couronne.

Ainsi trahi par ses propres partisans, par ceux qui en apparence étaient les plus dévoués à son service, Blasco Nunez se défia de tous ceux qui l'entouraient. Malheureusement ses soupçons tombèrent sur ceux qui méritaient le plus sa confiance. Parmi eux se trouvait son prédécesseur, Vaca de Castro. Cet officier s'était conduit, dans la situation délicate où il se trouvait placé, avec sa prudence ordinaire, et avec une intégrité et une dignité parfaites. Il avait mis beaucoup de franchise dans ses rapports avec le vice-roi, et Blasco Nunez eût été heureux s'il eût su en profiter. Mais il était trop enorgueilli de son rang, et de l'opinion qu'il

[1] Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. I, cap. XIV, XVI. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. IX, X. — Herrera, *Hist. General*, dec. VII, lib. VIII, cap. V, IX. — *Carta de Gonzalo Pizarro a Valdivia*, MS. — *Relacion de los Sucesos del Peru*, MS.

avait de sa sagesse, pour écouter beaucoup les conseils d'un prédécesseur expérimenté. Ce dernier fut alors soupçonné par le vice-roi d'entretenir une correspondance secrète avec ses ennemis de Cuzco, — soupçon qui semble n'avoir eu de fondement que l'amitié connue de Vaca de Castro pour ceux-ci. Mais, pour Blasco Nunez, le soupçon était la conviction même, et il ordonna que de Castro fut arrêté et confiné à bord d'un vaisseau à l'anse dans le port. Cette mesure violente fut suivie de l'arrestation et de l'emprisonnement de plusieurs autres cavaliers, probablement sur des motifs également frivoles [1].

Il porta alors son attention sur l'ennemi. Malgré son premier échec, il ne désespérait pas encore entièrement d'obtenir quelque chose par les négociations, et il envoya une autre ambassade, ayant à sa tête l'évêque de Lima, au camp de Gonzalo Pizarre, avec la promesse d'une amnistie générale, et quelques propositions d'un genre plus attrayant pour le chef de l'insurrection. Mais cette démarche, en témoignant de sa faiblesse, n'eut pas un meilleur succès que la précédente [2].

Alors le vice-roi se prépara à la guerre avec vigueur. Son premier soin fut de mettre la capitale en état de défense, en augmentant ses fortifications, et en barricadant les rues. Il ordonna l'enrôlement général des citoyens, et appela des levées des villes voisines, appel auquel on répondit froide-

[1] Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. III. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. I, cap. X.

[2] L'évêque Loaysa fut dépouillé de ses dépêches, et n'eut pas même la permission d'entrer dans le camp, de peur que sa présence n'ébranlât la constance des soldats. (Voyez *Relacion de los Sucesos del Peru*, MS.) Ce récit occupe plus de place qu'il n'en mérite dans la plupart des auteurs.

ment. Une escadre de huit ou dix vaisseaux fut tenue prête dans le port pour agir de concert avec les forces de terre. Les cloches furent enlevées des églises et employées à fabriquer des mousquets[1]; on se procura des fonds au moyen des cinquièmes accumulés dans le trésor royal. Les largesses les plus extravagantes furent promises aux soldats, et on paya pour des mules et des chevaux, des prix qui montraient que l'or ou plutôt l'argent était la marchandise qui avait le moins de valeur au Pérou[2]. Par ces efforts l'actif général rassembla bientôt une force beaucoup plus considérable que celle de son adversaire. Mais le moyen de s'y fier?

Pendant que se faisaient ces préparatifs, les juges de l'Audience arrivèrent à Lima. Ils avaient montré pendant leur marche peu de respect soit pour les ordonnances, soit pour la volonté du vice-roi; car ils avaient taxé les pauvres indigènes aussi librement et avec aussi peu de scrupules qu'aucun des conquérants. Nous avons vu quelle absence complète de cordialité existait entre eux et Nunez à Panama. Elle devint plus évidente lorsqu'ils débarquèrent à Lima. Ils désapprouvèrent ses actes dans tous les détails : son refus de suspendre les ordonnances, quoique au fait il n'eût trouvé dans les derniers temps aucune occasion de les

[1] « Hiço hacer gran Copia de Arcabuces, asi de Hierro, como de Fundicion, de ciertas Campanas de la Iglesia Maior, que para ello quito. » Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. VI.

[2] Blasco Nunez paya, selon Zarate, qui avait les moyens de le savoir, douze mille ducats pour trente-cinq mules. — « El Visorrei les mando comprar, de la Hacienda Real, treinta i cinco Machos, en que hiciesen la Jornada, que costaron mas de doce mil ducados. » (Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. X.) L'habitant de l'Amérique du Sud de nos jours pourrait bien être surpris de pareils prix donnés pour des animaux devenus depuis si communs dans son pays.

appliquer; ses préparatifs de défense, attendu qu'il devait plutôt compter sur les négociations; enfin l'emprisonnement de tant de loyaux cavaliers, qu'ils déclarèrent un acte arbitraire, outrepassant entièrement les bornes de son autorité; et ils ne se firent pas scrupule de visiter la prison en personne, et de remettre les prisonniers en liberté [1].

Ce procédé hardi, en leur conciliant le bon vouloir du peuple, rompit aussitôt tous leurs rapports avec le vice-roi. Il y avait dans l'Audience un légiste nommé Cepeda, homme rusé et ambitieux, très instruit dans sa profession, et encore plus habile dans l'intrigue. Il ne dédaignait pas les bas artifices d'un démagogue pour gagner la faveur de la populace, et il espérait trouver son avantage à fomenter la mésintelligence avec Blasco Nunez. Ce dernier, on doit l'avouer, faisait tout son possible pour aider son conseiller dans ce louable dessein.

Un certain cavalier de la ville, nommé Suarez de Carbajal, qui avait rempli longtemps un emploi du gouvernement, encourut le déplaisir du vice-roi. Celui-ci le soupçonnait de fermer les yeux sur le départ de quelques-uns de ses parents, qui depuis peu avaient pris parti avec les mécontents. Le vice-roi invita Carbajal à se rendre à son palais à une heure avancée de la nuit, et, dès qu'il parut devant lui, il l'accusa brusquement de trahison. Carbajal repoussa avec force l'accusation, d'un ton aussi hautain que celui de son accusateur. L'altercation s'échauffa tellement que, dans l'emportement de la colère, Blasco Nunez le frappa de son poignard.

[1] Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. I, cap. X. — Herrera, *Hist. General*, dec. VII, lib. VIII, cap. II, X.— *Carta de Gonzalo Pizarro a Valdivia*, MS.

En un instant, les gens du vice-roi croyant qu'il leur donnait le signal, plongèrent leurs épées dans le corps du malheureux, qui tomba sans vie sur le plancher [1].

Extrêmement alarmé des conséquences de son action téméraire, — Carbajal étant fort aimé à Lima, — Blasco Nunez ordonna que le cadavre fut enlevé de la maison par un escalier dérobé et porté à la cathédrale, où enveloppé de son manteau sanglant, il fut déposé dans un tombeau creusé à la hâte pour le recevoir. Un événement si tragique, connu de tant de témoins, ne pouvait rester longtemps secret. Des bruits vagues de ce qui s'était passé expliquèrent la disparition mystérieuse de Carbajal. Le tombeau fut ouvert et les restes mutilés du cavalier assassiné confirmèrent le crime du vice-roi [2].

A partir de ce moment, Blasco Nunez devint l'objet de l'horreur universelle, et son crime en cette circonstance prit l'apparence plus noire de l'ingratitude, le mort étant connu comme ayant exercé la plus grande influence pour réconcilier de bonne heure les citoyens avec son gouver-

[1] « Il le frappa de sa dague à la poitrine, disent quelques-uns, mais le vice-roi le nie. » C'est ainsi que parle Zarate dans son histoire *imprimée* (lib. V, cap. XI). Dans le manuscrit original de cet ouvrage, existant encore à Simaneas, il expose le fait sans le mitiger. « Luego el dicho Virrei echo mano á una daga, i arremetio con él, i le dio una punalada, i á grandes voces mando que le matasen. » (Zarate, MS.) C'était, sans doute, sa conviction sincère quand il fut sur les lieux peu après l'événement. L'historien politique jugea prudent d'atténuer son assertion avant d'imprimer. — « On dit qu'il lui fit plusieurs blessures avec sa dague, » dit un autre contemporain, familier avec ces événements et ami du vice-roi. Et il n'essaie pas de réfuter l'accusation. (*Relacion de los Sucesos del Peru*, MS.) En effet, cette version semble avoir été reçue généralement alors de ceux qui avaient les meilleurs moyens de connaître la vérité.

[2] Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. XI.

nement. Personne ne savait sur qui tomberait le coup le plus prochain, ni le moment où il pourrait devenir lui-même victime des passions sans frein du vice-roi. Dans cet état des choses, quelques-uns se tournaient vers l'Audience, et un plus grand nombre encore vers Gonzalo Pizarre, pour lui demander protection.

Ce chef s'avançait lentement vers Lima, dont à la vérité il n'était éloigné que de quelques jours de marche. Extrêmement embarrassé, Blasco Nunez sentait maintenant l'isolement de sa situation. Se tenant séparé, pour ainsi dire, de ses compagnons, traversé par l'Audience, trahi par ses soldats, il comprenait les conséquences de sa mauvaise conduite. Cependant il ne semblait y avoir d'autre parti pour lui que de sortir à la rencontre de l'ennemi, ou de rester à Lima et de défendre la ville. Il l'avait mise dans un état de défense qui montrait que tel avait été du moins sa première intention. Mais il sentait qu'il ne pouvait plus se fier à ses troupes, et il se décida pour un troisième parti très inattendu.

C'était d'abandonner la capitale et de se retirer à Truxillo, à quatre-vingts lieues environ. Les femmes devaient s'embarquer sur l'escadre, et être transportées par mer avec les effets des citoyens. Les troupes avec le reste des habitants, devaient aller par terre, en dévastant le pays sur leur chemin. Gonzalo Pizarre, arrivant à Lima n'y trouverait pas de provisions pour son armée, et dans cette situation difficile il ne se soucierait pas d'entreprendre une longue marche dans le désert, à la poursuite de l'ennemi [1].

[1] Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. XII. — Fernandez, parte I, lib. I, cap. XVIII.

On ne voit pas clairement quel était le but du vice-roi en opérant ce mouvement, à moins que ce ne fût seulement de gagner du temps; et cependant plus il avait temporisé jusque-là, plus il s'en était trouvé mal. Mais il était destiné à rencontrer une opposition prononcée de la part des juges. Ils prétendirent qu'il n'avait pas de pouvoir pour un acte de cette nature, et que l'Audience ne pouvait légitimement siéger hors de la capitale. Blasco Nunez persista dans sa détermination, menaçant d'employer la force, si cela était nécessaire. Les juges en appelèrent aux citoyens pour les aider à résister à une mesure si arbitraire. Ils rassemblèrent une troupe pour leur propre protection, et rendirent le même jour un décret d'arrestation contre le vice-roi.

Blasco Nunez fut informé des préparatifs hostiles des juges assez avant dans la nuit. Il convoqua aussitôt ses partisans, au nombre de plus de deux cents, revêtit son armure, et se prépara à marcher à la tête de ses troupes contre l'Audience. C'était la vraie marche à suivre; car, dans une crise comme celle où il se trouvait, qui demande de la promptitude et de la décision, la présence du chef est nécessaire pour assurer le succès. Mais malheureusement il céda aux remontrances de son frère et d'autres amis, qui le dissuadèrent d'exposer témérairement sa vie dans une telle aventure.

Ce que Blasco Nunez négligea de faire fut fait par les juges. Ils sortirent à la tête de leurs adhérents, dont le nombre, quoique petit d'abord, devait, ils en avaient l'assurance, se grossir de volontaires à mesure qu'ils avanceraient. Ils criaient en courant; « Liberté! Liberté! Vive le roi et l'Audience! » On était à l'aube du jour, et les habitants éveillés en sursaut, couraient aux fenêtres et aux balcons;

apprenant l'objet du mouvement, quelques-uns saisirent leurs armes et s'y joignirent, tandis que les femmes, agitant leurs écharpes et leurs mouchoirs, encourageaient l'entreprise.

Quand l'attroupement arriva devant le palais du vice-roi, on s'arrêta un moment, incertain de ce qu'on devait faire. L'ordre fut donné de faire feu des fenêtres, et une volée de mousqueterie passa au dessus des têtes. Personne ne fut blessé; la plus grande partie des soldats du vice-roi avec la plupart des officiers, — y compris quelques-uns de ceux qui avaient eu tant de sollicitude pour sa sûreté personnelle, — se joignirent ouvertement à la populace. Le palais fut alors forcé et livré au pillage. Blasco Nunez abandonné de tous, excepté de quelques partisans fidèles, ne fit aucune résistance. Il se rendit aux assaillants, fut conduit devant les juges et enfermé par eux dans une étroite prison. Les citoyens enchantés du résultat, préparèrent une collation pour les soldats, et l'affaire se termina sans qu'il périt un seul homme. Il n'y eut jamais de révolution moins sanglante [1].

La première chose à faire pour les juges fut de disposer du prisonnier. Il fut envoyé sous bonne garde dans une île voisine, jusqu'à ce qu'on eût pris quelque mesure à son égard. On le déclara déchu de son office; un gouvernement

[1] *Relacion de los Sucesos del Peru*, MS. — *Relacion Anonima*, MS. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. I, cap. XIX. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. XI. — *Carta de Gonzalo Pizarro a Valdivia*, MS.

Gonzalo Pizarre tiro de là pieusement la conclusion que la révolution fut conduite évidemment par la main de Dieu pour le bien du pays. « E hizose sin que muriese un hombre, ni fuese herido, como obra que Dios la guiava para el bien desta tierra. » *Carta*, MS., ubi supra.

provisoire, composé de l'Audience même, ayant à sa tête Cepeda, fut établi, et son premier acte fut de suspendre les ordonnances détestées, jusqu'à ce qu'on pût recevoir des instructions de la cour. Il fut aussi résolu qu'on renverrait Blasco Nunez en Espagne avec un des juges, qui expliquerait à l'empereur la nature des derniers troubles, et justifierait les mesures de l'Audience. Cette résolution fut exécutée. Le licencié Alvarez fut la personne choisie pour accompagner le vice-roi, et l'infortuné, après avoir passé plusieurs jours sur l'île déserte, ayant à peine de quoi se nourrir, et exposé à toutes les intempéries, partit pour Panama [1].

Il restait encore à l'Audience un adversaire plus formidable dans la personne de Gonzalo Pizarre, qui s'était avancé jusqu'à Xauxa, à quatre-vingt-dix milles environ de Lima. Là il fit halte, tandis qu'un certain nombre des citoyens se préparaient à joindre sa bannière, préférant prendre du service sous lui plutôt que de rester sous l'autorité que l'Audience s'était constituée par elle-même. Les juges, cependant, qui avaient goûté les douceurs de leur charge trop peu de temps pour être satisfaits de la résigner, après un délai considérable, envoyèrent une ambassade au Procurateur. Ils lui annoncèrent la révolution qui avait eu lieu et la suspension des ordonnances. Le grand objet de sa mission avait été ainsi accompli; et comme un nouveau gouvernement avait été organisé, ils le requéraient de montrer son obéis-

[1] *Carta de Gonzalo Pizarro a Valdivia*, MS. — *Relacion de los Sucesos del Peru*, MS.

L'histoire de l'arrestation du vice-roi est bien racontée par l'auteur du dernier MS., qui semble, ici du moins, n'être pas prévenu injustement en faveur de Blasco Nunez, quoiqu'il fût de ses partisans.

sance en licenciant ses troupes et de se retirer pour jouir tranquillement de ses biens. C'était une hardiesse que d'adresser une pareille demande, bien que rédigée dans les termes les plus courtois et les plus complimenteurs, à un homme dans la position de Pizarre. C'était tenter d'effrayer l'aigle prêt à fondre sur sa proie. Cependant, si ce général eût hésité, il eût été raffermi dans ses desseins par son intrépide lieutenant. « Ne faiblissez jamais, » s'écria ce dernier, « quand vous êtes si près du but. Le succès a suivi toutes vos démarches. Vous n'avez plus maintenant qu'à étendre la main et à saisir le gouvernement. Le reste suivra. » — Le messager des juges fut renvoyé avec la réponse, que « le peuple avait appelé Gonzalo Pizarre au gouvernement du pays, et que, si l'Audience ne l'en investissait pas sur-le-champ, la ville serait abandonnée au pillage [1]. »

Les magistrats troublés furent frappés de terreur à cette réponse décisive. Cependant, n'ayant pas envie de se démettre, ils prirent conseil dans leur perplexité de Vaca de Castro, encore détenu à bord de l'un des vaisseaux. Mais ce gouverneur avait été traité trop peu favorablement par ses successeurs pour croire nécessaire d'exposer sa vie pour eux en traversant les projets de Pizarre. Il garda donc discrètement le silence, et laissa la décision de la question à la sagesse de l'Audience.

[1] Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. XIII.

Il fallait quelque courage pour porter le message de l'Audience à Gonzalo et à ses compagnons poussés au désespoir. L'historien Zarate, contrôleur royal, fut chargé de cette mission, peu de son goût, à ce qu'il semble. Il s'en tira cependant sain et sauf et il a raconté toute l'affaire dans sa chronique.

Cependant, Carbajal fut envoyé dans la ville pour presser les délibérations. Il vint à la nuit, suivi seulement d'un faible détachement de soldats, qui montrait le peu de cas qu'il faisait du pouvoir des juges. Son premier acte fut de s'emparer d'un certain nombre de cavaliers qu'il arracha de leurs lits et mit en arrestation. C'étaient les gens même de Cuzco, qui avaient quitté les rangs de Pizarre bientôt après son départ de cette capitale. Pendant que l'Audience hésitait encore sur la conduite à tenir, Carbajal fit placer trois de ses prisonniers, gens considérés et riches, sur des mules, et les escorta de la ville aux faubourgs, où, après leur avoir laissé quelques moments pour se confesser, il les fit tous pendre aux branches d'un arbre. Il surveilla l'exécution lui-même, et il complimenta ironiquement une de ses victimes, lui disant, « qu'en considération de son rang, il aurait le privilége de choisir la branche à laquelle il serait pendu [1] ! » On dit que le féroce officier eût été encore plus loin dans ses exécutions sans les ordres qu'il reçut de son général. Mais il y en avait assez pour faire comprendre aux juges de l'Audience ce qu'ils devaient faire ; car ils sentaient que leurs vies ne tenaient qu'à un fil dans des mains si peu scrupuleuses. Sans plus de délai ils envoyèrent donc inviter Gonzalo Pizarre à entrer dans la ville, déclarant que la sécurité du pays et le bien général exigeaient que le gouvernement fût placé entre ses mains [2].

[1] « Le queria dar su muerte con una pre-eminencia senalada, que escogiese en qual de las ramas de aquel arbol queria que le colgasen. » Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. XIII. — Voyez aussi *Relacion Anonima*, MS. — Fernandez, parte I, lib. I, cap. XXV.

[2] Suivant Gonzalo Pizarre, l'Audience lui envoya cette invitation sur la demande des représentants des villes. — « Y á esta sazon llegué yo á

Ce chef s'était avancé à une demi-lieue de la capitale, où bientôt après, le 28 octobre 1544, il entra en ordre de bataille. La totalité de ses forces était à peu près de douze cents Espagnols, outre plusieurs milliers d'Indiens, qui traînaient ses lourds canons à l'avant-garde [1]. Venaient ensuite les files de lanciers et d'arquebusiers, formant un corps d'infanterie redoutable pour une armée des colonies; et enfin la cavalerie, à la tête de laquelle marchait Pizarre lui-même, sur un puissant cheval magnifiquement caparaçonné. Il portait une armure complète, sur laquelle flottait un surtout richement brodé, et sa tête était protégée par un bonnet cramoisi très orné; ce costume éclatant faisait ressortir avec avantage sa belle et martiale tournure [2]. Devant lui était porté l'étendard royal de Castille; car chacun, royaliste ou rebelle, avait soin de combattre sous ce signe. Cet emblème

Lima; i todos los procuradores de las cibdades destos reynos suplicaron al Audiencia me hiciesen governador para resister los robos é fuerzas que Blasco Nunez andava faciendo, i para tener la tierra en justicia hasta que S. M. proveyese lo que mas á su real servicio convenia. Los oydores visto qne asi convenia al servicio de Dios i al de S. M., i al bien destos reynos, » etc. (*Carta de Gonzalo Pizarro a Valdivia*, MS.) Mais le récit de Gonzalo sur lui-même doit être reçu avec une dose d'indulgence plus qu'ordinaire. Sa lettre qui est adressée à Valdivia, le célèbre conquérant du Chili, contient un récit complet de l'origine et des progrès de sa rébellion. C'est donc la meilleure justification qu'on puisse trouver de lui et comme contre-poids aux récits de ses ennemis; elle est d'une valeur inestimable aux yeux de l'historien.

[1] Il employa douze mille Indiens à ce service, dit l'auteur de la *Relacion Anonima*, MS. Mais cet auteur, quoique vivant dans les colonies à cette époque, parle trop au hasard pour mériter notre confiance.

[2] « Y el armado y con una capa de grana cubierta con muchas guarniciones de oro, é con sayo de brocado sobre las armas. » *Relacion de los Sucesos del Peru*, MS. — Voyez aussi Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. XIII.

de loyauté était soutenu à droite par une bannière aux armes de Cuzco, et par une autre à gauche étalant les armoiries accordées par la couronne aux Pizarre. Lorsque le cortége défila dans les rues de Lima, l'air retentit des acclamations de la populace et des spectateurs qui garnissaient les balcons. Le canon tonnait par intervalle, et les cloches de la ville, — celles que le vice-roi avait épargnées, — sonnaient un joyeux carillon, comme en l'honneur d'une victoire.

Les serments officiels furent régulièrement prêtés par les juges de l'audience royale, et Gonzalo Pizarre fut proclamé gouverneur et capitaine général du Pérou, jusqu'à ce que le bon plaisir de Sa Majesté à l'égard du gouvernement pût être connu. Le nouveau gouverneur prit alors ses quartiers dans le palais de son frère, — où les taches du sang de ce frère n'étaient pas encore effacées. Des fêtes, des combats de taureaux et des tournois, donnèrent de l'éclat à la cérémonie de l'inauguration, et se prolongèrent plusieurs jours, tandis que la populace inconstante de la capitale s'abandonnait à la joie, comme si un ordre de choses nouveau et plus favorable commençait pour le Pérou [1]!

[1] Pour les pages précédentes se rapportant à Gonzalo Pizarro, voyez la *Relacion Anonima*, MS. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. I, cap. XXV. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — *Carta de Gonzalo Pizarro a Valdivia*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. XIII, — Herrera, *Hist. General*, dec. VII, lib. VIII, cap. XVI, XIX. — *Relacion de los Sucesos del Peru*, MS. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1544.

CHAPITRE IX.

MESURES PRISES PAR GONZALO PIZARRE. — ÉVASION DE VACA DE CASTRO. — LE VICE-ROI REPARAIT. — SA RETRAITE DÉSASTREUSE. — DÉFAITE ET MORT DU VICE-ROI. — GONZALO PIZARRE MAITRE DU PÉROU.

(1544-1546)

Le premier acte de Gonzalo Pizarre fut de faire arrêter les personnes qui avaient joué le rôle le plus actif contre lui dans les derniers troubles. Il en condamna plusieurs à mort; mais il commua la sentence, et se contenta de les bannir et de confisquer leurs biens [1]. Son premier soin fut ensuite d'établir son autorité sur une base solide. Il remplit de ses partisans le corps municipal de Lima. Il envoya ses lieutenants pour gouverner les villes principales. Il fit construire des galères à Aréquipa, pour s'assurer la domination des

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.
L'honnête soldat qui nous raconte ceci fut plus fidèle à son roi qu'à son parent. Du moins il ne s'attacha pas au parti de Gonzalo, et il fut parmi ceux qui faillirent être pendus dans cette occasion. Il semble avoir eu peu de respect pour son homonyme.

mers, et il mit ses forces sur le meilleur pied possible pour se préparer aux événements qui pouvaient survenir.

L'Audience royale n'existait que de nom ; car ses pouvoirs furent promptement absorbés par le nouveau chef, qui désirait mettre le gouvernement sur le même pied que sous le marquis, son frère. A vrai dire, l'Audience se trouvait nécessairement dissoute par la position de ses différents membres. Alvarez avait été envoyé en Castille avec le vice-roi. Tepeda, le membre le plus ambitieux, maintenant qu'il avait échoué dans ses projets personnels, se contentait de devenir un instrument entre les mains du chef militaire qui l'avait déplacé. Zarate, le troisième juge, qui dès le commencement avait protesté contre les mesures violentes de ses collègues, était confiné chez lui par une maladie mortelle[1] ; et Gonzalo se proposait alors de renvoyer Tepeda, le quatrième juge, en Castille avec un récit des derniers événements qui justifierait sa conduite aux yeux de l'empereur. Cette démarche fut combattue par Tarbajal, qui dit brusquement à son général « qu'il avait été trop loin pour espérer la faveur de la couronne, et qu'il valait mieux se fier pour sa justification à ses piques et à ses mousquets[2] ! »

Mais on trouva que le vaisseau qui devait transporter Tepeda avait soudainement disparu du port. C'était celui où Vaca de Castro était confiné ; cet officier, ne voulant pas se fier à la tolérance d'un homme dont il avait repoussé les avances dans un autre temps avec si peu de cérémonie, et

[1] Zarate, le juge, ne doit pas être confondu avec Zarate, l'historien, qui alla au Pérou avec l'Audience comme *contador real*, contrôleur royal, ayant rempli auparavant l'office de secrétaire du conseil royal en Espagne.

[2] Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CLXXII. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. IV, cap. XXI.

convaincu de plus que sa présence ne servirait à rien dans un pays où il n'avait aucune autorité légitime, avait engagé le capitaine à faire voile avec lui pour Panama. Puis il traversa l'isthme et s'embarqua pour l'Espagne. Le bruit de son arrivée l'avait déjà précédé, et il ne manquait pas de charges alléguées contre lui par quelques-uns de ceux qu'avait blessés son administration. Il fut accusé d'avoir pris des mesures despotiques, sans se soucier des droits des colons ou des indigènes, et par dessus tout d'avoir détourné les deniers publics, et de revenir en Castille après avoir rempli ses coffres. Ce dernier grief était impardonnable.

Le gouverneur n'eut pas plus tôt mis le pied dans son pays, qu'il fut arrêté et conduit à la forteresse d'Arevalo, et quoique transféré plus tard dans une prison moins dure, où il fut traité avec les égards dus à son rang, il fut encore détenu pendant douze ans, au bout desquels la lente magistrature de Castille rendit un jugement en sa faveur. Il fut acquitté de toutes les charges qui avaient été élevées contre lui, et, loin d'être coupable de péculat, on trouva qu'il n'était pas revenu plus riche qu'à son départ. Il fut élargi, réintégré dans ses honneurs et ses dignités, reprit de nouveau son siége dans le conseil royal, et Vaca de Castro jouit pendant le reste de ses jours de la considération à laquelle il avait droit par ses services [1]. Les troubles excités dans les colonies par l'administration de son successeur furent le meilleur éloge de la sagesse de la sienne. La nation s'aperçut peu à peu du prix de ses services, bien que, on doit l'avouer, la

[1] Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. XV. — *Relacion Anonima*, MS. — *Relacion de los Sucesos del Peru*, MS. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1545. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. I, cap. XXVIII.

manière dont ils furent payés par le gouvernement fasse peu d'honneur à la gratitude des princes.

Gonzalo Pizarre devait subir un désappointement encore plus grand que celui que lui avait causé l'évasion de Vaca de Castro, par le retour de Blasco Nunez. Le vaisseau qui l'emmenait avait à peine quitté le rivage, que le juge Alvarez, soit remords du rôle qu'il avait joué, soit crainte des conséquences auxquelles il s'exposait en ramenant le vice-roi en Espagne, se présenta devant ce dignitaire, et lui annonça qu'il n'était plus prisonnier. En même temps, il s'excusa du rôle qu'il avait joué, sur son désir de sauver la vie de Blasco Nunez, et de le tirer de sa situation périlleuse. Il mit alors le vaisseau à sa disposition, et l'assura qu'il le conduirait partout où il voudrait.

Le vice-roi, quoi qu'il pût penser de l'explication du juge, profita avec empressement de son offre. Son orgueil se révoltait à l'idée de reparaître dans sa patrie disgracié et ayant échoué sur tous les points de sa mission. Il résolut de tenter de nouveau la fortune dans le pays, et il n'hésitait que sur le lieu où il essaierait de rallier ses partisans autour de lui. Il pouvait rester en sûreté à Panama, tandis qu'il demanderait l'assistance du Nicaragua et des autres colonies du nord. Mais ce serait abandonner immédiatement son gouvernement, et un tel aveu de sa faiblesse produirait un mauvais effet sur ses partisans au Pérou. Il résolut donc de tourner ses pas vers Quito, qui, tout en étant dans sa juridiction, était encore assez éloigné du théâtre des derniers troubles pour lui donner le temps de rallier les siens et de tenir tête à ses ennemis.

Conformément à ce projet, le vice-roi et sa suite débarquèrent à Tumbez, vers le milieu d'octobre 1544. En prenant

terre, il publia un manifeste où il exposait les actes violents de Gonzalo Pizarre et de ses adhérents, qu'il dénonçait comme traitres à leur prince, et il appelait tous les sujets fidèles de la colonie à concourir avec lui au maintien de l'autorité royale. L'appel ne resta pas sans réponse; des volontaires arrivèrent, quoique lentement, de San Miguel, de Puerto Viejo, et d'autres villes de la côte, donnant au vice-roi l'agréable conviction que le sentiment de la loyauté n'était pas encore éteint dans le cœur des Espagnols.

Mais sur ces entrefaites, il reçut la nouvelle de l'arrivée sur la côte d'un des capitaines de Pizarre, avec des forces supérieures aux siennes. On en exagérait le nombre; mais Blasco Nunez, sans prendre le temps de reconnaître la vérité, abandonna sa position à Tumbez, et, avec autant de rapidité qu'il le pouvait à travers un pays montagneux et sauvage, à moitié enseveli sous la neige, il marcha vers Quito. Cette capitale, située à l'extrémité septentrionale de sa province, n'était pas un point favorable pour y réunir ses partisans; après avoir prolongé son séjour jusqu'à ce qu'il eût reçu de Benalcazar, le fidèle commandant de Popayan, l'assurance qu'il le soutiendrait avec toutes ses forces dans le prochain conflit, il fit une rapide contremarche vers la côte et prit position dans la ville de San Miguel. C'était un endroit très favorable à ses desseins, étant situé sur la grande route qui longe les côtes du Pacifique, et, de plus, servant de marché principal aux relations commerciales avec Panama et le nord.

Là le vice-roi leva sa bannière, et en peu de semaines il se trouva à la tête de près de cinq cents hommes en tout, cavalerie et infanterie, mal pourvus d'armes et de munitions, mais en apparence zélés pour sa cause. Se trouvant en force

suffisante pour commencer les opérations actives, il sortit alors pour attaquer plusieurs des capitaines de Pizarre qui se trouvaient dans les environs, et sur lesquels il obtint quelques avantages décidés, qui renouvelèrent sa confiance, et le flattèrent de l'espoir de rétablir son ascendant sur le pays [1].

Pendant ce temps, Gonzalo Pizarre n'était pas oisif. Il avait surveillé avec anxiété les mouvements du vice-roi, et était alors convaincu que le moment était venu d'agir, et que, s'il ne voulait être chassé lui-même, il fallait déloger ce formidable rival. En conséquence, il mit une forte garnison à Lima, sous les ordres d'un officier dévoué, et après avoir envoyé en avant par terre un détachement de près de six cents hommes à Truxillo, il s'embarqua lui-même pour ce port, le 4 mai 1545, le même jour où le vice-roi était parti de Quito.

A Truxillo, Pizarre se mit à la tête de sa petite armée, et marcha sans perdre de temps contre San Miguel. Son rival, impatient de terminer leur querelle, aurait voulu sortir pour lui livrer bataille; mais ses soldats, qui étaient pour la plupart des recrues jeunes et sans expérience, rassemblées à la hâte, étaient intimidés par le nom de Pizarre. Ils insistèrent hautement pour être conduits dans le haut pays, où ils

[1] *Carta de Gonzalo Pizarro a Valdivia*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. XIV-XV. — Herrera, *Hist. General*, dec. VII, lib. VIII, cap. XIX-XX. — *Relacion Anonima*, MS. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. I, cap. XXIII. — *Relacion de los Sucesos del Peru*, MS.

L'auteur de ce dernier document parle du vif sentiment qui existait en faveur de la couronne dans plusieurs des villes, et mentionne aussi le bruit d'une attaque contre Cuzco méditée par les Indiens. L'auteur appartenait au parti vaincu de Blasco Nunez, et la facilité avec laquelle les exilés croyaient les bruits qui leur sont favorables est proverbiale.

seraient renforcés par Bénalcazar, et leur malheureux chef, comme le cavalier d'un cheval indompté, obligé d'en subir les caprices, fut jeté dans une direction contraire à ses désirs. C'était le sort de Blasco Nunez de voir ses plans déjoués également par ses amis et par ses ennemis.

En arrivant devant San Miguel, Pizarre trouva, à sa grande mortification, que son adversaire était parti. Sans entrer dans la ville, il précipita sa marche, et, après avoir traversé une vallée de quelque étendue, il atteignit la lisière d'une chaîne de montagnes, dans laquelle Blasco Nunez s'était engagé peu d'heures auparavant. La soirée était avancée; mais Pizarre connaissant l'importance de la célérité, envoya en avant Carbajal avec un détachement de troupes légères à la poursuite des fugitifs. Ce capitaine réussit à atteindre leur bivouac dans les montagnes à minuit, lorsque les troupes fatiguées étaient plongées dans le sommeil. Éveillés par la trompette, que l'ennemi, chose étrange à dire, avait imprudemment fait sonner [1], le vice-roi et ses hommes se levèrent, montèrent à cheval, saisirent leurs arquebuses, et envoyèrent une telle volée dans les rangs des assaillants, que Carbajal, déconcerté de cet accueil, trouva prudent de battre en retraite, vu l'infériorité de ses forces. Le vice-roi le suivit, jusqu'à ce que, craignant une embuscade dans l'obscurité de la nuit, il se retira, et permit à son adversaire de rejoindre le gros de l'armée que commandait Pizarre.

Cette conduite de Carbajal, qui laissait sa proie glisser

[1] « Mas Francisco Caruajal que los yua siguiendo, llego quatro horas de la noché á donde estauan : y con vna trompeta quelle aua les toco arma : y sentido por el Virey se leuanto luego el primero. » Fernaudez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. I, cap. XL.

entre ses mains par pure négligence, est inexplicable. Elle fait une exception singulière à la prudence ordinaire et à la vigilence qui distinguent sa carrière militaire. Si c'eût été le fait d'un autre capitaine, il lui eût coûté la tête. Mais Pizarre, quoique vivement irrité, mettait trop de prix aux services et à l'attachement éprouvé de son lieutenant pour se quereller avec lui. On regardait toujours comme de la plus grande importance d'atteindre l'ennemi, avant qu'il s'avançât beaucoup plus loin dans le nord, où les difficultés du terrain rendraient la poursuite très pénible. Carbajal, désireux de réparer sa faute, fut en conséquence placé de nouveau à la tête d'un corps de troupes légères, avec des instructions pour harceler la marche de l'ennemi, couper ses approvisionnements et le tenir en échec, s'il était possible, jusqu'à l'arrivée de Pizarre[1].

Mais le vice-roi avait profité du délai pour gagner beaucoup d'avance sur ses ennemis. Sa route traversait la vallée de Caxas, grand district inculte, offrant peu de ressources aux hommes ou aux animaux. Chaque jour ses troupes continuaient leur marche à travers cette triste région, entrecoupée de *barrancas* et de ravines rocailleuses qui ajoutaient infiniment à leur fatigue. Leur principal moyen de subsistance était le blé grillé, qui composait ordinairement la nourriture des Indiens en voyage, quoiqu'il fût beaucoup moins estimé des Epagnols; et ce maigre aliment était renforcé par les herbes qu'ils trouvaient le long de la route, et que, faute de meilleurs ustensiles, les soldats étaient obligés de

[1] Fernandez, ubi supra. — Herrera, *Hist. general*, dec. VII, lib. IX, cap. XXII. — Garcilasso, *Com. Real.*, lib. IV, cap. XXVI.

faire bouillir dans leurs casques [1]. Carbajal, cependant, les serrait de si près que leur bagage, leurs munitions et quelquefois leurs mules, tombaient entre ses mains. L'infatigable guerrier était toujours sur leurs traces, jour et nuit, les laissant à peine respirer. Ils ne dressaient pas de tentes, et dormaient tout armés, leurs chevaux sellés à côté d'eux; à peine le soldat fatigué fermait-il les yeux, qu'il était réveillé par le cri : *l'ennemi est sur nous* [2].

Enfin, les compagnons harassés de Blasco Nuñez atteignirent le *depoblado*, ou désert de Paltos, qui s'étend vers le nord pendant plusieurs mortelles lieues. Le sol entrecoupé de nombreuses rivières a l'aspect d'un grand marécage; hommes et chevaux se débattaient dans les eaux stagnantes, ou se frayaient une route dans le marais, ou s'ouvraient un passage à travers le taillis enchevêtré, qui déployait à la surface sa végétation luxuriante. Les chevaux harassés, sans autre nourriture que celle qu'ils pouvaient trouver dans le désert, étaient souvent épuisés de fatigue, et devenus hors de service, restaient abandonnés sur la route, les jarrets coupés, afin d'être inutiles à l'ennemi; toutefois plus souvent on les tuait pour fournir à leurs maîtres un repas misérable [3]. Plusieurs des hommes succombaient

[1] « Caminando, pues, camiendo algunas jervas, que cocian en las celadas, quando paraban á dar aliento á los caballos. » Herrera, *Hist. General*, dec. VII, lib. IX, cap. XXIV.

[2] « I sin que en todo el camino los vnos ni los otros quitasen las sillas a los caballos. Aunque en este caso estaba mas alerta la gente del Visorei, porque si algun pequeno rato de la noche reposaban, era vestidos i teniendo siempre los caballos del cabestro, sin esperar á poner toldos, ni á adereçar las otras formas, que se suelen tener para atar los caballos de noche. » Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. XXIX.

[3] « I en cansandose el caballo, le desjarretaba, i le dexaba, porque sus contrarios no se aprovechasen de él. » Zarate, loc cit.

d'épuisement sur la route, ou s'arrêtaient dans les bois, incapables de suivre la marche. Et malheur au traînard qui tombait entre les mains de Carbajal, du moins s'il avait autrefois appartenu au parti de Pizarre! Le seul soupçon de trahison était un arrêt de mort aux yeux du soldat implacable[1].

Les souffrances de Pizarre et de ses troupes n'étaient guère moindres que celles du vice-roi, quoiqu'elles fussent un peu adoucies par les indigènes, qui, avec un prompt instinct, reconnaissaient le parti le plus fort, et par conséquent le plus à craindre. Mais avec tous ces adoucissements, les angoisses du général étaient affreuses. Les scènes horribles de l'expédition de l'Amazone se répétaient. On doit avouer que les soldats de la conquête ont payé chèrement leurs triomphes.

Cependant le vice-roi avait une cause d'inquiétude plus grande, peut-être, que les souffrances physiques. C'était la défiance de ses propres partisans. Il y avait plusieurs des principaux cavaliers de sa suite qu'il soupçonnait d'être en correspondance avec les ennemis et même de vouloir le livrer entre leurs mains. Il en était si bien convaincu que pendant la marche il fit mettre à mort deux de ces officiers, et leurs cadavres placés sur les côtés de la route, s'offrant aux regards du soldat, lui disaient qu'il y avait autre chose à craindre, dans ces effroyables solitudes, que l'ennemi qui le suivait[2].

[1] « Sans l'intervention de Pizarre il en eût été pendu beaucoup plus, » dit Fernandez, « par son lieutenant, qui citait en plaisantant le vieux proverbe espagnol : « En fait d'ennemis, ayons-en le moins possible! De los « enemigos, los menos. » *Hist. del Peru*, parte I, lib. I, cap. XL.

[2] « Los afligidos soldados, que por el cansancio de los caballos iban á

Un autre cavalier qui exerçait le commandement principal sous le vice-roi fut exécuté, après un examen plus en règle de son affaire, au premier endroit où l'armée s'arrêta. A la distance où nous sommes des événements, il est impossible de déterminer jusqu'à quel point les soupçons du vice-roi étaient fondés. Les contemporains ne sont pas d'accord [1]. Dans les temps de fermentation politique, l'opinion de l'auteur est généralement déterminée par la disposition de son parti. A en juger d'après le caractère jaloux et irritable de Blasco Nunez, nous pourrions supposer qu'il a agi sans motif suffisant. Mais cette considération est contrebalancée par la facilité avec laquelle ses partisans trahissaient leur devoir envers leur général, qui semble avoir possédé si peu leur affection, qu'elle était ébranlée au moindre revers de fortune. Que les soupçons du vice-roi fussent bien ou mal fondés, l'effet en fut le même sur son esprit. Poursuivi par un ennemi qu'il n'osait combattre, entouré de partisans à qui il n'osait se fier, son malheur semblait presque au comble.

Enfin il atteignit un terrain solide, et traversant Tome-

pie con terrible angustia, por la persecucion de los enemigos, que iban cerca, i por la fatiga de la hambre, quando vieron los cuerpos de los dos capitanes muertos en aquel camino, quedaron atonitos. » Herrera, *Hist. General*, dec. VII, lib. IX, cap. XXV.

[1] Fernandez, qui tenait une plume fidèle et assez favorable au vice-roi, après avoir dit que les officiers qu'il fit mettre à mort l'avaient servi jusqu'à ce moment de leurs vies et de leurs fortunes, termine par cette réflexion modérée, que le fait fut diversement jugé. « Sobre estas muertas uno en el Peru varios y contrarios juyzios y opiniones de culpa y de su descargo. » (*Hist. del Peru*, parte I, lib. I, cap. XLI.) Gomara dit plus affirmativement : « Tous condamnèrent cette conduite. » (*Hist. de las Ind.*, cap. CLXVII.) L'opinion prédominante semble avoir été contre le vice-roi..

bamba, il fit sa rentrée dans sa capitale septentrionale de Quito. Mais il y fut reçu moins cordialement que la première fois. Il arrivait maintenant en fugitif, suivi d'un ennemi formidable, et il éprouva bientôt que le plus sûr moyen d'obtenir du secours n'est pas d'en avoir besoin.

Secouant de ses pieds la poussière de cette ville déloyale, dont le peuple superstitieux était frappé de plusieurs prodiges qui présageaient sa ruine prochaine [1], le malheureux chef continua sa route vers Pastos, dans la juridiction de Benalcazar. Pizarre entra peu de temps après à Quito avec ses troupes, désappointé de voir que malgré sa diligence, l'ennemi lui échappait toujours. Il s'arrêta seulement pour laisser respirer ses soldats, et déclarant « qu'il atteindrait le vice-roi, dût-il le suivre jusqu'à la mer [2], » il continua sa marche. A Pastos il faillit le joindre. Son avant-garde rencontra Blasco Nunez, comme ce dernier faisait halte sur la rive opposée d'un ruisseau. Les soldats de Pizarre, succombant de fatigue et de chaleur, s'arrêtèrent un peu au bord de l'eau, pour apaiser leur soif, et il eût été facile aux troupes reposées du vice-roi, supérieures en nombre, de les mettre en déroute. Mais Blasco Nunez ne put conduire ses soldats à la charge. Ils avaient fui si longtemps devant l'ennemi, qu'ils tremblaient rien qu'à le voir, et ils n'auraient pas plus pensé à se retourner contre lui que

[1] Quelques-uns de ces présages, rapportés par l'historien, — tel que le hurlement de chien, — n'étaient certainement pas des miracles. « En esta lamentable i angustiosa partida, muchos afirmaron haver visto por el aire muchos cometas, i que quadrillas de perros andaban por las calles, dando grandes i temerosos ahullidos, ilos hombres andaban asombrados i fuere de si. » Herrera, *Hist. General*, dec. VII, lib. X, cap. IV.

[2] *Ibid.*, ubi supra.

le lièvre contre le chien qui le poursuit. Ils sentirent que leur sûreté était de fuir, non de combattre, et ils ne profitèrent de l'épuisement des ennemis que pour précipiter leur marche.

Gonzalo Pizarre continua de les poursuivre quelques lieues au delà de Pastos; alors, se trouvant engagé plus loin qu'il ne le désirait sur le territoire de Benalcazar, et ne se souciant pas de rencontrer ce formidable adversaire dans des conditions désavantageuses, il fit halte, et malgré ses fastueuses rodomontades, il ordonna la retraite et fit une rapide contre-marche sur Quito. Là il s'occupa de ranimer l'ardeur de ses troupes et de réunir de nouveaux renforts qui grossirent beaucoup son armée; cependant il la diminua de nouveau en détachant un corps sous Carbajal, pour réprimer une insurrection qui avait éclaté dans le sud. Elle était dirigée par Diego de Centeno, l'un de ses officiers, qu'il avait établi à La Plata. Les habitants de cette ville s'étaient joints à la révolte et avaient arboré l'étendard de la couronne. Avec le reste de ses forces, Pizarre résolut de rester à Quito, attendant le moment où le vice-roi voudrait rentrer dans son gouvernement, comme le tigre se tapit près de quelque source dans le désert, attendant patiemment le retour de ses victimes.

Cependant Blasco Nunez avait continué sa retraite jusqu'à Popayan, capitale de la province de Benalcazar. Il y fut accueilli favorablement du peuple, et ses soldats, réduits par la désertion et la maladie au cinquième de leur nombre primitif, se reposèrent des fatigues excessives d'une marche de plus de deux cents lieues [1]. Il fut bientôt joint par

[1] Cette retraite de Blasco Nunez peut se comparer sans doute, — sinon

Cabrera, lieutenant de Benalcazar, avec un renfort considérable, et ensuite par ce chef lui-même. La totalité de ses forces montait alors à près de quatre cents hommes, la plupart en bon état, élevés à l'école des guerres d'Amérique. Ses propres soldats étaient très mal fournis d'armes et de munitions; il s'appliqua à y remédier en construisant des fourneaux pour fabriquer des arquebuses et des piques[1]. Le lecteur familiarisé avec l'histoire de ces époques s'étonne de la promptitude avec laquelle les aventuriers espagnols appliquaient leurs mains aux différents arts et aux différents métiers qui exigent ordinairement un long apprentissage. Ils déployaient l'adresse si nécessaire à des colons dans une contrée nouvelle, où chacun doit, jusqu'à un certain point, travailler pour soi-même. Mais cet état de choses, quoique favorable au génie de l'artiste, l'est peu au progrès de l'art, et il n'est guère douteux que les armes fabriquées ainsi par les soldats de Blasco Nunez ne fussent de la construction la plus grossière et la plus imparfaite.

Comme les semaines s'écoulaient, Gonzalo Pizarre, quoique fort de la patience du soldat espagnol, s'inquiéta

pour la durée, du moins pour les souffrances, — avec toute autre expédition du Nouveau Monde, excepté, il est vrai, celle de l'Amazone, conduite par Gonzalo Pizarre lui-même. Les détails se trouvent plus ou moins amplifiés dans Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. XIX, XXIX. — *Carta de Gonzalo Pizarro a Valdivia*, MS. — Herrera, *Hist. Gen.*, dec. VII, lib. IX, cap. XX-XXVI. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. I, cap. XL et seq. — *Relacion de los Sucesos del Peru*, MS. — *Relacion Anonima*, MS. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1545.

[1] « Proveio, que se tragese alli todo el hierro que se pudo haver en la provincia, i busco maestros, i hiço adereçar fraguas, i en breve tiempo se forjaron en ellas docientos arcabuces, con todos sus apárejos. » Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. XXXIV.

du séjour prolongé de Blasco Nunez dans le nord, et il eut recours à un stratagème pour l'attirer hors de sa retraite. Il sortit de Quito, avec la plus grande partie de ses forces, prétendant qu'il allait soutenir son lieutenant dans le sud, tandis qu'il laissait une garnison dans la ville sous le commandement de Puelles, le même officier qui avait anciennement abandonné le vice-roi. Il prit soin que la nouvelle en parvint au camp de l'ennemi. L'artifice réussit comme il le désirait. Blasco Nunez et ses compagnons, confiants dans leur supériorité sur Puelles, n'hésitèrent pas un moment à profiter de l'absence supposée de Pizarre. Quittant Popayan, au commencement de jauvier 1546, le vice-roi s'avança par des marches rapides vers le sud. Cependant avant d'atteindre le lieu de sa destination, il apprit dans quel piége il avait été attiré. Il communiqua le fait à ses officiers; mais il avait déjà tant souffert de l'incertitude, que son seul désir était maintenant de remettre au sort des armes la décision de sa querelle avec Pizarre.

Celui-ci, cependant, avait été bien informé par ses espions des mouvements du vice-roi. En apprenant son départ de Popayan, il était rentré à Quito, avait joint ses forces à celles de Puelles, et sortant de la capitale, il avait pris une forte position à trois lieues au nord environ, sur une hauteur qui commandait un cours d'eau que l'ennemi devait traverser. Celui-ci fut bientôt en vue, et la nuit commençant à tomber, Blasco Nunez s'établit sur le bord opposé du ruisseau. Les campements ennemis étaient si rapprochés que les voix des sentinelles pouvaient s'entendre distinctement d'un camp à l'autre, et elles ne manquaient pas de se saluer réciproquement du nom de « traitres. » Dans ces guerres civiles, comme nous l'avons vu, chaque

parti prétendait exclusivement pour lui-même au mérite de la loyauté [1].

Mais Benalcazar vit bientôt que la position de Pizarre était trop forte pour être attaquée avec chance de succès. Il proposa donc au vice-roi de s'éloigner secrètement pendant la nuit, de tourner les hauteurs et de tomber sur les derrières de l'ennemi, où il serait moins préparé à les recevoir. Ce conseil fut approuvé; et les deux armées ne furent pas plus tôt dérobées aux yeux l'une de l'autre par l'obscurité, que laissant des feux allumés dans son camp pour tromper l'ennemi, Blasco Nunez leva ses quartiers, et faisant un circuit, marcha sur Quito. Mais, ou il avait été mal renseigné, ou ses guides l'égarèrent, car les routes devinrent impraticables, et le forcèrent à un si long détour que l'aube parut avant qu'il approchât du point de l'attaque. Voyant qu'il devait renoncer à l'avantage d'une surprise, il s'avança vers Quito, où il arriva avec des hommes et des chevaux harassés par une marche de nuit de huit lieues, qui par la route directe n'aurait pas été de plus de trois. C'était une faute fatale à la veille d'un engagement [2].

[1] « Que se llegaron á hablar los corredores de ambas partes, llamandose traidores los vnos á los otros, fundando que cada vno sustentaba la voz del Rei, i asi estuvieron toda aquella noche aguardando. » Zarate, ubi supra.

[2] Pour les pages précédentes voyez Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. XXXIV-XXXV. — Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CLXVII. — *Carta de Gonzalo Pizarro a Valdivia*, MS. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1546. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. I, cap. L-LII.

Herrera, dans le récit de ces événements, est tombé dans une étrange confusion de dates, fixant l'entrée du vice-roi à Quito au 10 janvier et plaçant la bataille avec Pizarre neuf jours après. (*Hist. gen.*, dec. VIII, lib. I, cap. I.) Ce dernier événement qui, selon le témoignage de Fer-

Il trouva la capitale presqu'abandonnée par les hommes. Ils avaient tous rejoint l'étendard de Pizarre; car l'esprit de désaffection les avaient gagnés, et ils regardaient ce chef comme leur protecteur contre des ordonnances oppressives. Pizarre était le représentant des colons. Fort ému de cette désertion, le malheureux vice-roi, levant les mains au ciel, s'écria : « Est-ce ainsi, Seigneur, que tu abandonnes tes serviteurs? » Les femmes et les enfants sortirent et lui offrirent en vain des vivres dont il avait visiblement besoin, lui demandant en même temps, « pourquoi il était venu là pour mourir? » Ses compagnons avec plus d'indifférence que leur chef, entrèrent dans les maisons des habitants et s'approprièrent sans façon tout ce qu'ils purent trouver pour apaiser les déchirements de la faim.

Benalcazar voyant qu'il y aurait de la témérité à livrer bataille dans la situation où ils étaient, recommanda au vice-roi d'essayer l'effet des négociations, et s'offrit d'aller lui-même au camp ennemi et de régler, s'il était possible, un accommodement avec Pizarre. Mais Blasco Nunez, s'il avait été abattu un moment, avait alors retrouvé sa constance ordinaire, et répondit fièrement : « Il n'y a pas de foi à garder avec des traitres. Nous sommes venus pour combattre, non pour parlementer, et nous devons faire notre devoir en braves et loyaux cavaliers. Je ferai le mien, con-

nandez, arriva le 18 du mois, eut lieu selon les rapports des auteurs contemporains que j'ai consultés, — comme il est dit dans le texte, — le soir du jour où le vice-roi entra à Quito. Herrera, quoique son ouvrage soit composé en forme d'annales, n'est nullement irréprochable quant aux dates. Quintana a démontré plusieurs anachronismes manifestes de cet historien dans la première période de la conquête du Pérou. Voyez ses « *Espanoles celebres*, » tom. II, *Appendice*, n° 7.

tinua-t-il, et soyez assuré que je serai le premier à rompre une lance avec l'ennemi [1]. »

Il rassembla ensuite ses troupes, et leur adressa quelques paroles pour les préparer à marcher. « Vous êtes tous des braves, » dit-il, « et fidèles à votre souverain. Pour moi, je tiens la vie pour peu de chose en comparaison de mon devoir envers mon prince. Cependant ne doutons pas de notre succès. L'Espagnol, dans une bonne cause, a souvent triomphé de plus grands désavantages. Et puis nous combattons pour le droit, c'est la cause de Dieu, — la cause de Dieu [2] ! » répéta-t-il en terminant. Les soldats, enflammés par son ardeur généreuse, lui répondirent par des acclamations qui allèrent au cœur du malheureux général, peu accoutumé depuis longtemps à cette manifestation d'enthousiasme.

Ce fut le 18 janvier 1546 que Blasco Nuñez, à la tête de son armée, sortit de l'antique cité de Quito. Il n'avait encore fait qu'un mille [3], lorsqu'il arriva en vue de l'ennemi rangé le long de la crête de quelques hauteurs, qui s'élevaient graduellement en pente douce, à partir des plaines d'Anaquito. Gonzalo Pizarre, très contrarié quand il connut le matin le départ du vice-roi, avait levé son camp, et s'était dirigé sur la capitale, bien résolu à ne pas laisser échapper son ennemi.

Les troupes du vice-roi firent halte, et se rangèrent en bataille. Un petit détachement d'arquebusiers fut placé en

[1] « Yo os prometo, que la primera lança que se rompa en los enemigos sea la mia (y assi lo cumplio). » Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. I, cap. LIII.

[2] « Que de Dios es la causa, de Dios es la causa, de Dios es la causa. » Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. XXXV.

[3] « Un quarto de legua de la ciudad. » *Carta de Gonzalo Pizarro a Valdivia*, MS.

avant pour commencer le combat. Le reste de ce corps fut distribué parmi les lanciers, qui occupaient le centre, protégés sur les flancs par la cavalerie partagée en deux escadrons presque égaux. La cavalerie se montait à environ cent quarante chevaux, étant peu inférieure à celle du parti contraire, quoique le nombre total des forces du vice-roi, qui n'était pas de quatre cents hommes, n'excédât pas beaucoup la moitié de celles de son rival. Sur la droite et en avant de la bannière royale, Blasco Nunez, soutenu par treize cavaliers choisis, prit position, et se prépara à conduire l'attaque.

Pizarre avait formé ses troupes dans un ordre correspondant à celui de son adversaire. Elles se montaient à sept cents hommes en tout, bien équipés, en bon état, et commandés par les meilleurs chevaliers du Pérou [1]. Comme, malgré sa supériorité numérique, Pizarre ne semblait pas disposé à abandonner sa position avantageuse, Blasco Nunez donna l'ordre d'avancer. Les arquebusiers engagèrent l'action, et, en peu d'instants, des nuages épais de fumée tourbillonnant sur le champ de bataille obscurcirent tous les objets; car le jour déclinait lorsque l'action commença et la lumière diminuait rapidement.

L'infanterie, baissant alors ses piques, s'avança à la faveur de la fumée, et fut bientôt chaudement engagée avec les

[1] On varie comme de coutume sur le chiffre des deux armées, qui offre cependant une différence plus qu'ordinaire dans les proportions relatives, la totalité étant si peu considérable. Je me suis conformé aux évaluations des auteurs les mieux instruits. Pizarre estime les forces de son adversaire à quatre cent cinquante hommes, et les siennes seulement à six cents; estimation, on peut le remarquer, qui ne rend pas moins croyable celle qui est donnée dans le texte.

rangs des piquiers de l'ennemi. Vint ensuite la charge de la cavalerie, qui, bien qu'un peu mise en désordre par les arquebusiers de Pizarre, beaucoup plus nombreux que ceux de Nunez, fut conduite avec une telle vigueur que la cavalerie de Pizarre fut obligée de plier et de reculer devant elle. Mais ce ne fut que pour revenir avec plus d'élan, lorsque, pareils à une marée montante, les cavaliers de Pizarre se précipitèrent sur leurs ennemis, les chassant le long de la pente, renversant pêle-mêle hommes et chevaux. Cependant ceux-ci se rallièrent enfin à leur tour, animés par les cris et les efforts désespérés de leurs officiers. Les lances étaient brisées, et ils combattaient corps à corps à coups d'épées et de haches d'armes, confondus ensemble dans une affreuse mêlée. Mais la lutte ne fut pas de longue durée; la cavalerie du vice-roi, quoique à peu près égale en nombre, harassée par la pénible marche de la nuit précédente [1], ne pouvait tenir contre ses adversaires. Le sol était jonché de cadavres; les chevaux et les cavaliers, les morts et les mourants, gisaient entassés les uns sur les autres. Cabrera, le brave lieutenant de Benalcazar, fut tué, et ce chef fut jeté sous les pieds de son cheval, couvert de blessures et laissé pour mort sur le champ de bataille. Le juge Alvarez fut blessé mortellement. Lui et son collègue Tepeda prirent part à l'action, quoique dans des rangs opposés, combattant comme s'ils avaient été élevés pour la guerre, et non dans la profession paisible de légistes.

Cependant Blasco Nunez et ses compagnons soutenaient bravement le combat sur la droite du champ de bataille. Le vice-roi avait tenu parole : il avait été le premier à rompre

[1] Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. XXXV.

une lance contre l'ennemi et, par un coup bien dirigé, il avait désarçonné un cavalier nommé Alonso de Montalvo. Mais il fut enfin accablé par le nombre, et comme ses compagnons tombaient l'un après l'autre à ses côtés, il fut laissé presque sans secours. Il était déjà blessé, lorsqu'un coup de hache d'armes, asséné sur sa tête par un soldat, le renversa de cheval et le jeta à terre tout étourdi. S'il eût été reconnu, on aurait pu le prendre vivant; mais il portait sur son armure une soubreveste de coton qui cachait l'ordre militaire de Saint-Jacques et les autres insignes de son rang [1].

Il fut, cependant, bientôt reconnu par un des partisans de Pizarre, qui, assez vraisemblablement, avait autrefois suivi la bannière du vice-roi. Le soldat le désigna immédiatement au licencié Carbajal. Cet homme était le frère du cavalier, que, comme le lecteur peut s'en souvenir, Blasco Nunez avait tué si imprudemment dans son palais de Lima. Le licencié s'était ensuite enrôlé sous Pizarre, et avec plusieurs de ses parents, il s'était engagé à tirer vengeance du vice-roi. S'approchant aussitôt, il reprocha au malheureux général le meurtre de son frère, et allait descendre de cheval pour l'achever de sa main, lorsque Puelles lui remontrant qu'il s'abaissait à un acte dégradant, commanda à un

[1] Il portait cet habit, dit Garcilasso de la Vega, afin de ne pas se distinguer des simples soldats, mais de partager leurs chances. (*Com. Real.*, parte II, lib. IV, cap. XXXIV.) Pizarre ne lui fait pas honneur d'une intention si magnanime. Suivant lui, le vice-roi prit ce déguisement afin que, son rang étant inconnu, il eût plus de chances d'échapper. Il faut avouer que c'est là le motif ordinaire d'un déguisement. « I Blasco Nunez puso mucha diligencia por poder huirse si pudiera, porque venia vestido con una camiseta de Indios por no ser conocido, i no quiso Dios porque pagase quantos males por su causa se havian hecho. » *Carta de Gonzalo Pizarro a Valdivia*, MS.

esclave noir de sa suite de couper la tête du vice-roi. Cet homme exécuta l'ordre d'un seul coup de sabre, sans que le malheureux gouverneur, qui mourait peut-être alors de ses blessures, prononçât une seule parole, tandis qu'avec des yeux suppliants tournés vers le ciel il recevait le coup fatal [1]. La tête fut ensuite portée sur une pique, et quelques-uns furent assez féroces pour arracher les poils gris de la barbe et les mettre à leurs bonnets comme un horrible trophée de leur victoire [2]. La journée était alors décidée. Cependant l'infanterie faisait encore une brave résistance, tenant les cavaliers de Pizarre en échec par une barrière hérissée de piques. Mais elle était décimée par les arquebusiers; mise en désordre, elle ne put résister longtemps au choc des chevaux, qui la rompirent, la dispersèrent bientôt et la chassèrent du champ de bataille. La poursuite ne fut ni longue ni sanglante; la nuit tombait, et Pizarre fit sonner les trompettes pour rassembler ses soldats sous leurs bannières.

Quoique l'action n'eût duré que peu de temps, presque un tiers des troupes du vice-roi avait péri. La perte de leurs adversaires était peu considérable [3]. Plusieurs des cavaliers

[1] Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. I, cap. LIV. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. XXXV.

« Mando á un Negro que traia, que le cortase la cabeça ; i en todo esto no se conocio flaqueça en el Visorrei, ni hablo palabra, ni hiço mas movimiento que alçar los ojos al cielo, dando muestras de mucha Christiandad i constancia. » Herrera, *Hist. General*, dec. VIII, lib. I, cap. III.

[2] « Aviendo algunos capitanes y personas arrancado y pelado algunas de sus blancas y leales baruas, para traer por empresa ; y Juan de la Torre las traxo despues publicamente en la gorra por la ciudad de Los Reyes. » Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. I, cap. LIV.

[3] Les évaluations du nombre des tués et des blessés dans cette action sont aussi discordantes qu'à l'ordinaire. Quelqnes-uns portent la perte du

vaincus se réfugièrent dans les églises de Quito. Mais ils furent arrachés du sanctuaire, quelques-uns, — probablement ceux qui avaient soutenu autrefois le parti de Pizarre, — furent exécutés et d'autres exilés au Chili. La plus grande partie reçut le pardon du vainqueur. Benalcazar, qui guérit de ses blessures, eut la permission de retourner dans son gouvernement, à condition de ne plus porter les armes contre Pizarre. Ses troupes furent invitées à servir sous la bannière du vainqueur, qui, cependant, ne les traita jamais avec la confiance qu'il montrait à ses anciens partisans. Pizarre fut extrêmement mécontent des outrages commis contre le vice-roi, dont il fit ensevelir les restes mutilés avec les honneurs dus à son rang, dans la cathédrale de Quito. Gonzalo Pizarre, vêtu de noir, conduisit le deuil. C'était l'usage des Pizarres, comme nous l'avons vu, de rendre les honneurs funèbres à leurs victimes [1].

vice-roi à deux cents hommes, tandis que Gonzalo Pizarre n'estime la sienne qu'à sept tués et un petit nombre de blessés. Mais combien il est rare qu'un bulletin fidèle soit publié par les parties belligérantes!

[1] Pour les relations de la bataille d'Anaquito, esquissées sommairement par la plupart des auteurs, voyez *Carta de Gonzalo Pizarro a Valdivia*, MS. — Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CLXX. — Herrera, *Hist. General*, dec. VIII, lib. I, cap. I, III. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. XXXV. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1546. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. IV, cap. XXXIII-XXXV. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. I, cap. LIII-LIV.

Gonzalo Pizarre semble regarder la bataille comme une sorte d'épreuve judiciaire par le combat, dans laquelle le ciel manifesta clairement le droit par le résultat. Ses réflexions sont édifiantes. « Por donde parecerá claramente que Nuestro Senor fué servido este se viniese á meter en las manos para quitarnos de tantos cuidados, i que pagase quantos males havia fecho en la tierra, la qual quedo tan asosegada i tan en paz i servicio de S. M. como lo estuvo en tiempo del Marques mi hermano. » *Carta de Gonzalo Pizarro a Valdivia*, MS.

Telle fut la triste fin de Blasco Nunez Vela, premier vice-roi du Pérou. C'était moins de deux ans après qu'il eut mis le pied pour la première fois dans le pays, période de désastres et de disgrâces sans compensation. Ses malheurs peuvent être imputés en partie aux circonstances et en partie à son propre caractère. Ministre d'une loi odieuse et oppressive, on ne lui avait pas permis de l'appliquer avec un pouvoir discrétionnaire [1]. Cependant, tout homme peut jusqu'à un certain point s'attribuer un tel pouvoir; car il serait absurde d'exécuter une mission, qui, vu les circonstances, doit certainement tourner contre son but. Mais il faut de la sagacité pour reconnaître de telles circonstances et du courage moral pour prendre la responsabilité d'agir en conséquence. Une telle crise est la plus rude épreuve du caractère. Oser désobéir par un sentiment supérieur du devoir, est un paradoxe qu'une âme vulgaire peut difficilement comprendre. Malheureusement, Blasco Nunez était un esprit pédant, un homme à vues étroites, qui ne pouvait se sentir autorisé en aucune circonstance à s'écarter de la lettre de la loi. En outre, fier de son autorité passagère, il considérait l'opposition aux ordonnances comme une trahison envers lui-même, et, s'identifiant ainsi avec sa mission, il était mû par des sentiments personnels tout autant que par ceux du bien public et du patriotisme.

Le caractère du vice-roi n'était pas non plus de nature à

[1] Les réflexions de Garcilasso sur ce point sont d'une tolérance digne de louange. « Assi acabo este buen cavallero, por querer porfiar tanto en la execucion de lo que ni á su Rey ni á aquel reyno convenia, donde se causaron tantas muertes y danos de Espanoles y de Indios : aunque no tuvo tanta culpa como se le atribuye, porque llevo preciso mandato de lo que hizo. » *Com. Real.*, parte II, lib. IV, cap. XXXIV.

diminuer l'odieux de ses mesures et à réconcilier le peuple avec leur exécution. Il formait un contraste absolu avec celui de son rival, Pizarre, que sa conduite franche et chevaleresque et la confiance généreuse qu'il montrait à ses partisans rendaient populaire, aveuglant leur jugement et donnant à la mauvaise cause l'apparence de la bonne. Blasco Nunez, au contraire, irritable et soupçonneux, se mettait dans une fausse position avec tous ceux qui l'approchaient; car un caractère soupçonneux crée autour de lui une atmosphère de défiance qui tue toute bienveillance. Sa première action fut d'aliéner les membres de l'Audience envoyés pour agir de concert avec lui. Mais ceci fut leur faute autant que la sienne; car ils étaient aussi relâchés qu'il était rigoureux dans l'application de la loi [1]. Ensuite il aliéna et il outragea le peuple qu'il était destiné à gouverner. Enfin, il dégoûta ses propres amis et trop souvent s'en fit des ennemis; de sorte que, dans sa lutte finale pour le pouvoir et l'existence, il fut obligé de s'appuyer sur le bras de l'étranger. Cependant nous ne devons pas omettre ses vertus. Il en est deux dont il faut sans contredit lui faire honneur : une loyauté qui ne brilla que mieux au milieu d'une défection générale, et une constance dans le malheur capable d'imposer le respect même à ses ennemis. Mais en faisant la plus large part à ses mérites, on ne peut guère douter qu'il ne fût impossible

[1] Blasco Nunez caractérisait les quatre Auditeurs de l'Audience avec plus de concision que de politesse, — un enfant, un fou, un imbécile et un ignorant ! « Decia muchas veces Blasco Nunez, que le havian dado el Emperador i su consejo de Indias un moço, un loco, un necio, un tonto por oidores, que asi lo havian hecho como ellos eran. Moço era Cepeda, i llamaba loco á Juan de Alvarez, i necio á Tejada, que no sabia Latin. » Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CLXXI.

de trouver en Castille une personne plus impropre à la tâche dont il était chargé [1].

La victoire d'Anaquito fut reçue avec une joie générale dans la capitale voisine; toutes les villes du Pérou la regardèrent comme scellant le renversement des ordonnances détestées, et le nom de Gonzalo Pizarre fut célébré d'un bout à l'autre du pays comme celui d'un libérateur. Celui-ci prolongea son séjour à Quito pendant la saison des pluies, partageant son temps entre les plaisirs de l'aventurier insouciant et le soin des affaires, qui maintenant pesaient sur lui comme chef de l'État. Son administration fut souillée de moins d'actes de violence que n'auraient pu le faire craindre les circonstances où il était placé. Aussi longtemps que dura l'absence de Carbajal, celui en qui il avait malheureusement le plus de confiance, on remarqua que Gonzalo ne sanctionna d'exécution que suivant les formes de la loi [2]. Il récompensa ses compagnons par de nouveaux dons de terre et en détacha plusieurs pour des expéditions, mais peu lointaines, afin de pouvoir les rappeler promptement. Il fit différents règle-

[1] Notre récit, en ce qui touche Blasco Nunez Vela, repose principalement sur le témoignage d'auteurs restés fidèles au gouvernement, dont quelques-uns écrivirent après leur retour en Castille. Ils seraient donc plus naturellement favorables au véritable représentant de la couronne qu'au rebelle. Au fait, la seule voix décidément en faveur de Pizarre est la sienne, autorité très suspecte. Cependant, malgré tout ce qui protége sa mémoire, l'administration de Blasco Nunez, suivant tous les témoignages, ne fut qu'un échec absolu. Il y a, dans son histoire, peu de chose qui nous intéresse à lui, sinon ses malheurs sans exemple et la fermeté avec laquelle il les supporta.

[2] « Nunça Piçarro, en ausencia de Francisco de Carbajal, su maestre de campo, mato ni consintio matar Español, sin que todos los mas de su consejo lo aprobasen; i entonces con proceso en forma de derecho, i confesados primero. » Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CLXXII.

ments dans l'intérêt des indigènes et quelques-uns en particulier pour les instruire dans la foi chrétienne. Il veilla attentivement à la rentrée fidèle des taxes royales, disant aux colons qu'ils devaient se conduire de manière à se concilier la bonne volonté de la couronne et à déterminer la révocation des ordonnances. Son administration enfin fut conduite de telle sorte, que l'austère Gasca lui-même, son successeur, avoua que « pour un tyran, il avait bien gouverné [1]. »

Enfin, au mois de juillet 1546, le nouveau gouverneur dit adieu à Quito, et y laissant une garnison suffisante, sous le commandement de Puelles, il commença son voyage vers le sud. Ce fut une marche triomphale, et partout sur la route le peuple l'accueillit avec enthousiasme. A Truxillo, les citoyens sortirent en corps pour le recevoir, et le clergé chantait des antiennes en son honneur, l'exaltant comme le « prince victorieux » et priant le Tout-Puissant « d'allonger ses jours et de le glorifier [2]. » A Lima, on proposa d'abattre quelques édifices et d'ouvrir pour son entrée une nouvelle rue, qui devait porter ensuite le nom du vainqueur. Mais le prudent capitaine déclina cet honneur et préféra modestement entrer dans la ville par la route ordinaire. Une procession fut formée par les citoyens, les soldats et le clergé, et Pizarre fit son entrée dans la capitale, deux de ses principaux capitaines à pied tenant les rênes de son cheval,

[1] Gomara, *Hist. de las Ind.*, ubi supra. — Fernandez fait une peinture moins favorable de l'administration de Gonzalo. (*Hist. del Peru*, parte I, lib. I, cap. LIV; lib. II, cap. XIII.) Fernandez écrivait sur l'ordre de la cour; Gomara, quoique demeurant à la cour, écrivait pour sa propre satisfaction. La louange de Gomara est moins suspecte que la censure de Fernandez.

[2] « Victorioso Principe, hagate Dios dichoso i bienaventurado, él te mantenga i te conserve. » Herrera, *Hist. General*, dec. VIII, lib. II, cap. IX.

tandis que l'archevêque de Lima et les évêques de Cuzco, de Quito et de Bogota, ce dernier arrivé récemment pour être consacré, s'avançaient à cheval à côté de lui. Les rues étaient jonchées de branches d'arbres, les murs des maisons tendus de tapisseries éclatantes, et des arcs de triomphe étaient élevés sur la route en l'honneur du vainqueur. Tous les balcons, les verandes et les toits des maisons étaient foulés de spectateurs, qui faisaient entendre des acclamations bruyantes et prolongées, saluant le soldat victorieux des titres de « Libérateur et Protecteur du peuple. » Les cloches sonnaient leur joyeux carillon, comme lors de sa première entrée dans la capitale, et au milieu des fanfares et de l'allégresse publique, Gonzalo s'avançait vers le palais de son frère. Le Pérou était replacé sous la dynastie des Pizarre [1].

Des députés arrivèrent des différentes parties du pays, offrant les félicitations de leurs villes respectives; chacun faisait valoir avidement ses droits aux récompenses pour les services qu'il avait rendus dans la révolution. Pizarre reçut en même temps l'agréable nouvelle du succès de ses armes dans le sud. Diego Centeno, comme on l'a déjà dit, y avait levé l'étendard de la révolte, ou, plutôt, de la fidélité à son souverain. Il s'était rendu maître de La Plata, et l'esprit d'insurrection s'était étendu sur la grande province de Charcas. Carbajal, qui avait été envoyé de Quito contre lui, après avoir passé à Lima, s'était dirigé immédiatement vers Cuzco, et là, grossissant ses forces, il était rapidement des-

[1] Pour la relation de cette fête, voyez Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Herrera, *Hist. General*, dec. VIII, lib. II, cap. IX. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VI, cap. V. — *Carta de Gonzalo Pizarra a Valdivia*, MS.

cendu vers le district réfractaire. Centeno n'osa pas se risquer sur le champ de bataille contre ce formidable champion. Il se retira avec ses troupes, dans les défilés de la Sierra. Carbajal l'y poursuivit, s'attachant à sa trace avec la persévérance d'un limier, à travers les montagnes et les marais, les forêts et les ravines périlleuses, ne lui laissant de relâche, ni jour ni nuit. Mangeant, buvant, dormant sur sa selle, le vétéran octogénaire vit ses compagnons se fatiguer l'un après l'autre, pendant qu'il pressait la poursuite, pareil au chasseur de Bürger, comme un habitant d'un autre monde, inaccessible à la fatigue! Durant cette chasse terrible, qui continua plus de deux cents lieues dans une contrée sauvage, Centeno se vit abandonner par la plupart de ses compagnons. Quiconque tombait entre les mains de Carbajal était promptement exécuté; car ce chef inexorable était sans pitié pour ceux qui avaient trahi leur parti [1]. Enfin, Centeno, avec une poignée d'hommes, arriva sur les bords de l'océan Pacifique, et là se séparant les uns des autres, chacun d'eux pourvut à sa sûreté le mieux qu'il put. Leur chef trouva un asile dans une caverne de la montagne, où il fut nourri secrètement par un curaca indien, jusqu'à ce que le temps revînt pour lui de déployer l'étendard de la révolte [2].

[1] *Poblando los arboles con sus cuerpos* (« peuplant les arbres de leurs corps »), dit énergiquement Fernandez, faisant allusion à l'habitude de cet officier de pendre ses prisonniers aux branches.

[2] Pour l'expédition de Carbajal, voyez Herrera, *Hist. General*, dec. VIII, lib. I, cap. IX et seq. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VI, cap. I. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. IV, cap. XXVIII-XXIX-XXXVI-XXXIX. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. I et seq. — *Carta de Gonzalo Pizarro a Valdivia*, MS.

Il est impossible, dans une page ou deux, de donner une idée exacte de la manière dont Carbajal échappa à grand'peine à des périls qui venaient

Carbajal, après avoir fait encore quelques mouvements décisifs, qui établirent pleinement la domination de Pizarre sur le sud, retourna en triomphe à La Plata. Là il s'occupa d'exploiter les mines d'argent de Potosi, dans lesquelles une veine, récemment ouverte, promettait de donner plus de richesses qu'aucune de celles qu'on avait encore découvertes jusque-là au Mexique ou au Pérou [1], et il put bientôt envoyer des remises considérables à Lima, en déduisant une forte commission pour lui-même; car la cupidité du lieutenant égalait sa cruauté.

Gonzalo Pizarre était maintenant maître incontesté du Pérou. De Quito aux confins septentrionaux du Chili, le pays entier reconnaissait son autorité. Sa flotte voguait triomphante sur le Pacifique et mettait en son pouvoir toutes les villes et tous les hameaux situés sur ses bords. Son amiral, Hinojosa, brave et prudent officier, lui avait assuré Panama, et traversant l'isthme, avait mis en sa possession Nombre-de-Dios, la principale voie de communication avec l'Europe. Ses forces étaient sur un excellent pied, étant composées de la fleur des guerriers qui avaient combattu sous son frère, et qui se ralliaient alors avec empressement

non seulement de l'ennemi, mais de ses propres soldats, dont il épuisait les forces. Ils rivalisent avec ceux du fameux Scanderberg et du colonel Boone, le héros du Kentucky. Ils étaient, en vérité, beaucoup plus merveilleux, puisque le capitaine espagnol avait atteint un âge où les forces défaillantes exigent ordinairement le repos. Mais le corps du vétéran semble avoir été aussi dur que son âme.

[1] La veine découverte alors à Potosi était si riche que les autres mines devinrent comparativement désertes. (Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VI, cap. IV.) L'effet de cette affluence soudaine de richesses fut tel, selon Garcilasso, que dix ans après cette époque un fer à cheval, dans ce pays, en vint presque à valoir son poids en argent. *Com. Real.*, parte I, lib. VIII, cap. XXIV.

au nom de Pizarre; en même temps les richesses que prodiguaient les mines de Potosi lui fournissaient les ressources d'un monarque européen.

Le nouveau gouverneur commença alors à s'entourer d'une pompe répondant à sa haute fortune. Il avait une garde de quatre-vingts hommes. Il dînait toujours en public et d'ordinaire n'avait pas moins de cent convives à sa table. Il affectait même, disait-on, l'étiquette plus formelle de la royauté, donnant sa main à baiser, et ne permettant à aucune personne, quel que fût son rang, de s'asseoir en sa présence [1]. Mais cela est nié par d'autres auteurs. Il ne serait pas étrange qu'un homme vain comme Pizarre, d'un esprit superficiel et sans culture, quand il se vit ainsi parvenu d'une condition basse au poste le plus élevé du pays, eût été un peu enivré par la possession du pouvoir, et qu'il eût traité avec hauteur ceux qu'il avait approchés autrefois avec déférence. Mais un homme qui l'avait vu souvent dans sa prospérité nous assure qu'il n'en était pas ainsi, et que le gouverneur continuait d'agir avec la même franchise toute militaire qu'avant son élévation, se mêlant familièrement à ses anciens camarades, et déployant les mêmes qualités qui jusque-là l'avaient rendu cher au peuple [2].

[1] « Traia gnarda de ochenta alabarderos i otros muchos de caballo, que le acompanaban, i iá en su presencia ninguno se sentaba, i á mui pocos quitaba la gorra. » Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VI, cap. V.

[2] Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. IV, cap. XLII.

Garcilasso eut occasion de connaître personnellement la manière de vivre de Gonzalo; car, étant enfant, il était quelquefois, nous dit-il, admis à sa table. Cette courtoisie, si rare de la part des conquérants pour ceux de la race indienne, ne fut pas accordée en pure perte à l'historien des Incas, qui a peint Gonzalo Pizarre sous des couleurs plus favorables que la plupart de ses compatriotes eux-mêmes.

Quoi qu'il en puisse être, il est certain qu'il ne manquait pas de gens qui le pressaient de rejeter la souveraineté de la couronne, et de s'ériger en puissance indépendante. Parmi eux se trouvait son lieutenant Carbajal, dont l'esprit audacieux n'hésitait jamais à suivre les choses jusqu'à leurs conséquences. Il conseillait ouvertement à Pizarre de renoncer sur-le-champ à l'obéissance. « En réalité, » disait-il, « vous l'avez déjà fait. Vous avez pris les armes contre un vice-roi, vous l'avez chassé du pays, battu, et tué dans le combat. Quelle faveur, ou même quel pardon pouvez-vous attendre de la couronne? Vous avez été trop loin pour vous arrêter ou pour reculer. Vous devez continuer hardiment, vous proclamer roi; les troupes, le peuple vous soutiendront. » Et il concluait, dit-on, en lui conseillant d'épouser la Coya, cette femme qui représentait les Incas, afin que les deux races pussent dorénavant se reposer tranquillement sous un sceptre commun [1]!

L'avis du hardi conseiller était, peut-être, le plus politique qui pût être donné à Pizarre dans les circonstances actuelles. Car il était comme un homme qui aurait escaladé inconsidérément une hauteur étourdissante, — trop avancé pour redescendre avec sûreté, sans avoir de prise solide au

[1] Garcilasso, parte II, lib. IV, cap. XL. — Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CLXXII. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. XIII.

Le poète Molina a heureusement mis en œuvre cette scène entre Carbajal et son chef dans ses *Amazonas en las Indias*, où il use quelquefois de licences poétiques, dans l'hommage qu'il rend aux mérites modestes de Gonzalo. Jules César lui-même n'était pas plus magnanime.

« Sepa mi Rey, sepa Espana,
Que muero por no ofenderla,
Tan facil de conservarla,
Que pierdo por no agraviarla,
Quanto infame en poseerla,
Una corona ofrecida. »

point où il était parvenu. Son unique chance était de monter encore plus haut jusqu'à ce qu'il eût atteint le sommet. Mais Gonzalo Pizarre recula devant la révolte ouverte où cette résolution l'eût jeté. Malgré la conduite criminelle à laquelle il avait été récemment entraîné, le sentiment de la loyauté était trop profondément enraciné dans son cœur pour en être entièrement arraché. Quoiqu'il se fût armé contre les mesures et les agents de son souverain, il n'était pas préparé à lever l'épée contre ce souverain lui-même. Son cœur, sans doute, était partagé entre des sentiments contraires; comme Macbeth, et bien d'autres d'une moins noble nature,

« Would not play false,
And yet would wrongly win *. »

Et quelque agréable que pût être pour sa vanité le fantôme de ce sceptre offert à son imagination, il n'eut pas l'audace, — nous pouvons dire peut-être la criminelle ambition, — d'essayer de le saisir.

En ce moment même, lorsqu'on le pressait d'en venir à cette extrémité désespérée, il se préparait à députer en Espagne, afin de justifier la conduite qu'il avait tenue, et de solliciter une amnistie du passé, avec pleine confirmation de son autorité, comme successeur de son frère dans le gouvernement du pays. Pizarre ne lisait pas dans l'avenir avec l'œil calme et prophétique de Carbajal.

Parmi les notices biographiques des auteurs qui ont écrit sur les colonies espagnoles, le nom de Herrera, qui a fait plus qu'aucun autre pour ce vaste sujet, ne devait certaine-

* Il voulait non pas tricher au jeu, mais gagner déloyalement.

ment pas être omis. Sa relation du Pérou est mise à la place que lui assigne la chronologie, dans son *Historia General de las Indias,* suivant le plan de ce grand ouvrage. Mais comme elle suggère à peu près les mêmes réflexions que d'autres parties de son livre, je prendrai la liberté de renvoyer le lecteur au *Post-scriptum* du livre troisième de la *Conquête du Mexique,* où il trouvera une notice complète sur ces volumes et leur savant auteur.

Un autre chroniqueur, à qui j'ai eu de fréquentes obligations dans le cours du récit, est Francisco Lopez de Gomara. Le lecteur trouvera aussi une notice sur cet auteur dans la *Conquête du Mexique,* tome III, livre V, Post-script. Mais comme mes réflexions sur ses écrits ne sont relatives qu'à sa *Cronica de Nueva Espana,* il peut être bon d'ajouter ici quelques observations sur son grand ouvrage, *Historia de las Indias,* où l'histoire du Pérou tient une place notable.

« L'Histoire des Indes » est destinée à donner un aperçu rapide de toute la suite de la conquête espagnole, dans les îles et sur le continent de l'Amérique, aussi loin qu'elle s'étendait vers le milieu du XVIe siècle. Pour ce récit, Gomara, quoiqu'il ne semble pas qu'il ait jamais visité le Nouveau Monde, était dans une position qui lui ouvrait les meilleures sources d'information. Il connaissait bien les principaux personnages du temps, et il recueillit de leur propre bouche les détails de leur histoire; en même temps, résidant à la cour, il connaissait l'état de l'opinion en ce lieu, et l'impression que faisaient les événements sur les hommes les plus compétents pour en juger. Il put aussi introduire dans son ouvrage plusieurs particularités intéressantes, qui ne se trouvent dans aucun autre document de l'époque. Ses recherches ne se bornèrent pas aux actes des conquérants, et le conduisirent

à une revue des ressources générales des pays qu'il décrivait, et surtout de leur aspect physique et de leurs productions. La marche de l'ouvrage, non moins que le style, montre le savant cultivé et exercé dans l'art de la composition; au lieu de la naïveté, amusante mais puérile, des anciens chroniqueurs militaires, Gomara traite ses différents sujets avec la critique sagace et piquante d'un homme du monde, et ses descriptions sont conduites avec la brièveté compréhensive qui est le contraire des longs paragraphes pleins de digressions du moine annaliste. Ces mérites littéraires, joints à ce qu'on savait des facilités d'information offertes à l'auteur, sauvèrent ses productions de l'oubli, qui attend trop souvent les manuscrits inédits, et il eut la satisfaction d'en voir plus d'une édition de son vivant. Cependant elles ne portent pas au plus haut degré le caractère de l'authenticité. L'auteur admet trop aisément des récits qui ne sont pas appuyés d'un témoignage contemporain; ce qu'il fait, non par crédulité, car son esprit penche plutôt vers le défaut contraire, mais apparemment faute d'un sens historique vraiment consciencieux. L'accusation d'inexactitude dans ses récits, pour employer une phrase modérée, fut portée contre Gomara de son vivant, et Garcilasso nous dit que, sommé par quelques cavaliers de leur faire raison sur des assertions fausses qui entachaient leur honneur, l'historien ne donna que des explications embarrassées. C'est là une flétrissure pour ses ouvrages, qui les rend beaucoup moins précieux aux yeux du compilateur moderne, curieux de la vérité pure, qu'une chronique plus humble, mais plus scrupuleuse.

Il est encore une autre autorité employée dans cet ouvrage, Gonzalo Fernandez de Oviedo, dont j'ai rendu compte ailleurs, et le lecteur curieux de ces matières me permettra

de lui indiquer une notice critique de sa vie et de ses ouvrages, *Conquête du Mexique*, livre IV, post-script. — Sa relation du Pérou est incorporée dans son grand ouvrage, *Natural é General Historia de las Indias*, manuscrit, dont elle forme les livres quarante-sixième et quarante-septième. Elle s'étend depuis le débarquement de Pizarre à Tumbez jusqu'au moment où Almagro revient du Chili, et contient ainsi tout ce qui peut être appelé la conquête du pays. Le style de cette partie répondant à celui du reste de l'ouvrage auquel elle appartient, ne donne pas lieu à d'autre critique que celle précédemment faite sur le caractère général des écrits d'Oviedo.

Ce personnage éminent était à la fois un savant et un homme du monde. Vivant beaucoup à la cour, et lié avec des personnes de la plus haute distinction en Castille, il passa toutefois beaucoup de temps aux colonies, et ajouta ainsi les fruits de l'expérience personnelle à ce qu'il avait recueilli de renseignements étrangers. Sa curiosité était infatigable, s'étendant à toutes les branches des sciences naturelles, aussi bien qu'à l'histoire civile et personnelle des colons. Il fut à la fois leur Pline et leur Tacite. Ses ouvrages abondent en portraits, esquissés avec facilité et animation. Ses réflexions sont piquantes, et s'élèvent souvent à un ton philosophique, qui échappe aux entraves ordinaires de son siècle, et la suite de l'histoire est variée d'une multitude d'anecdotes individuelles, qui ouvrent des aperçus rapides sur le caractère des personnages.

Avec ses qualités éminentes et une position sociale qui commandait le respect, il est étrange qu'un si grand nombre de ses écrits, — toute sa grande *Historia de las Indias*, et ses curieuses *Quincuagenas*, — aient été laissés si longtemps

en manuscrit. On doit l'attribuer en partie au caprice de la fortune; car l'*Histoire* fut plus d'une fois à la veille d'être publiée, et nous savons qu'en ce moment même on se prépare à l'imprimer. Cependant elle a de sérieux défauts qui peuvent avoir contribué à en retarder la publication. Composition décousue et épisodique, elle ressemble plutôt aux matériaux d'une grande histoire qu'à l'histoire elle-même. On peut la considérer comme une suite de mémoires ou d'éclaircissements sur l'époque. A ce point de vue, ses pages sont d'un grand prix et ont été fréquemment consultées par les auteurs qui se sont approprié sans trop de scrupule les récits du vieux chroniqueur, en ne témoignant à l'auteur qu'une légère reconnaissance.

Il est fâcheux qu'Oviedo se soit plus attaché à la nouveauté qu'à la vérité du récit. Parmi ses mérites on ne comptera guère celui de l'exactitude historique. Et toutefois on peut l'excuser jusqu'à un certain point, sur ce que ses écrits, comme on l'a déjà fait entendre, n'ont pas tant la forme de compositions achevées, que de notes détachées, où toutes choses, les simples bruits aussi bien que les faits, — même les bruits les plus contradictoires, sont enregistrés au hasard, formant un pêle-mêle de matériaux, dont l'historien judicieux peut se servir pour élever un édifice régulier sur des fondements plus fermes et plus solides.

Un autre auteur qui mérite une mention spéciale, est Pedro Cieza de Leon. Sa *Cronica del Peru* serait plus convenablement appelée un itinéraire, ou plutôt une géographie du Pérou. Elle donne un état topographique détaillé du pays au temps de la conquête, de ses provinces et de ses villes, indiennes et espagnoles, de ses côtes florissantes, des forêts, des vallées, des interminables chaînes de montagnes de

l'intérieur, avec beaucoup de détails intéressants sur les habitants, leurs costumes, leurs mœurs, les restes de leur architecture et de leurs travaux publics, entremêlés çà et là de notions sur leur ancienne histoire et sur l'état de la société. C'est, en un mot, un tableau animé de l'état physique et moral du pays, tel qu'il s'offrait à l'observation à l'époque de la conquête, et dans cette période de transition où il fut d'abord soumis à l'influence européenne. La conception, à une époque si reculée, d'un ouvrage sur ce plan philosophique, qui nous rappelle le livre de notre contemporain Malte-Brun (*parva componere magnis*), indiquait par elle-même un esprit très étendu. C'était une tâche difficile, où le labeur de l'antiquaire n'avait pas encore ouvert de sentier; point de notes d'aucun voyageur; nulles mesures prises par des explorateurs éclairés. Cependant les distances d'un lieu à l'autre sont toutes notées exactement par l'industrieux compilateur, l'aspect des différents lieux et leur configuration particulière sont représentés avec une précision suffisante, si l'on considère la nature des obstacles qu'il rencontrait. La forme de l'ouvrage, en outre, est extrêmement remarquable, quelquefois même riche et pittoresque; l'auteur décrit le grand et beau paysage des Cordillères avec un sentiment de son charme, qui ne se trouve guère chez le topographe sans goût, et encore moins souvent chez le grossier conquérant.

Cieza de Leon arriva au Nouveau Monde, nous dit-il, à l'âge de treize ans. Mais ce n'est qu'au temps de Gasca que son nom se trouve parmi ceux des acteurs des scènes tumultueuses de la guerre civile, lorsqu'il accompagna le président dans sa campagne contre Gonzalo Pizarre. Sa Chronique, ou, du moins, les notes qui devaient y servir, fut

composée dans les loisirs qu'il pouvait dérober à ses occupations actives, et dix ans après l'époque où il la commença, la première partie, c'est à dire la totalité de ce que nous avons, était achevée, en 1550, lorsque l'auteur n'avait encore que trente-deux ans. Elle parut à Séville en 1553, et l'année suivante à Anvers, et une traduction italienne, imprimée à Rome en 1555, attestait la fortune rapide de l'ouvrage. L'édition d'Anvers, dont je me suis servi dans ce travail, est de format in-12, fort bien imprimée, et ornée de gravures sur bois, où satan (car l'auteur partage à une forte dose l'ancienne crédulité), avec son cortége ordinaire de revenants, paraît fréquemment en chair et en os. Dans la préface, Cieza annonce l'intention de continuer l'ouvrage en trois autres parties : la première, consacrée à l'histoire ancienne du pays sous les Incas; la seconde, à la conquête par les Espagnols, et la troisième, aux guerres civiles qui suivirent. Il donne même avec des détails curieux le contenu des différents livres de l'histoire projetée. Mais la première partie, je l'ai déjà dit, fut seule achevée, et l'auteur, de retour en Espagne, y mourut prématurément en 1560, à l'âge de quarante-deux ans, sans avoir exécuté aucune partie du plan magnifique qu'il avait tracé avec tant de confiance. Cette lacune est très regrettable, vu le talent de l'auteur et les facilités qu'il eut pour recueillir des observations personnelles. Mais il en a fait assez pour mériter la reconnaissance de la postérité. Par la description animée des scènes et des lieux qui se présentaient à ses yeux dans leur fraîcheur, il nous a fourni le fond de nos tableaux historiques, le paysage, pour ainsi dire, où les personnages du temps pouvaient être peints convenablement. Il eût été impossible à une époque subséquente de présenter avec tant de fidélité l'état primitif du

pays, lorsque les choses anciennes eurent disparu, et que le conquérant, détruisant les jalons de l'ancienne civilisation, eut effacé plusieurs des traits même de l'aspect physique du pays, tel qu'il était sous la civilisation raffinée des Incas.

LIVRE V

ORGANISATION DU PAYS

CHAPITRE PREMIER

SENSATION PROFONDE EN ESPAGNE. — PEDRO DE LA GASCA. — SES COMMENCEMENTS. — SA MISSION AU PÉROU. — SA CONDUITE HABILE. — OFFRES QU'IL FAIT A PIZARRE. — IL GAGNE LA FLOTTE.

(1545-1547)

Pendant que l'importante révolution, racontée dans les pages précédentes, se poursuivait au Pérou, le bruit des événements arrivait de temps en temps à la mère-patrie; mais la distance était si grande et les communications si rares, que les nouvelles étaient habituellement très en retard sur les faits accomplis. Le gouvernement apprit avec effroi les troubles causés par les ordonnances et la conduite violente du vice-roi, et il sut bientôt que ce fonctionnaire était déposé et chassé de sa capitale, et que tout le pays, sous Gonzalo Pizarre, avait pris les armes contre lui. Toutes les classes furent consternées à cette nouvelle alarmante; et plusieurs qui avaient auparavant approuvé les ordonnances condamnaient alors hautement les ministres, qui, sans considérer le caractère inflammable du peuple, avaient ainsi allumé témérairement une mine qui menaçait d'une explo-

sion générale toutes les colonies[1]. Aucune révolte semblable, de mémoire d'homme, n'était arrivée dans les domaines de l'Espagne. On la comparait à la fameuse guerre des *comunidades*, au commencement du règne de Charles-Quint. Mais l'insurrection péruvienne semblait plus formidable. Les troubles de Castille ayant lieu sous les yeux de la cour pouvaient être plus facilement apaisés, tandis qu'il était difficile de faire sentir le même pouvoir sur les rivages éloignés des Indes. Situé sur le lointain Pacifique, le principe d'attraction qui rattachait le Pérou à la mère-patrie était si faible, que cette colonie pouvait, à une époque quelconque, par une moindre impulsion que celle qu'elle recevait alors, s'échapper de son orbite politique. Il semblait que le diadème impérial fût sur le point de perdre le plus beau de ses joyaux.

Tel était l'état des choses dans l'été de 1545, tandis que Charles-Quint était en Allemagne, occupé des troubles religieux de l'empire. Le gouvernement était entre les mains de son fils, qui, sous le nom de Philippe II, devait bientôt porter le sceptre de la plus grande partie des possessions de son père, et qui tenait alors sa cour à Valladolid. Il assembla un conseil de prélats, de légistes et de militaires d'une grande expérience, pour délibérer sur les mesures à prendre afin de ramener l'ordre dans les colonies. Tous s'accordèrent à regarder l'entreprise de Pizarre comme une insolente

[1] « Que aquello era contra una cédula que tenian del Emperador que les daba el repartimiento de los Indios de su vida, y del hijo mayor, y no teniendo hijos á sus mugeres, con mandarles espresamente que se casasen como lo habian ya hecho los mas de ellos; y que tambien era contra otra cédula real que ninguno podia ser despojado de sus Indios sin ser primero oido á justicia y condenado. » *Historia de Don Pedro Gasca, Obispo de Siguenza,* MS.

révolte, et il s'en trouvait peu, d'abord, qui ne fussent disposés à employer toutes les forces du gouvernement pour venger l'honneur de la couronne, éteindre l'insurrection et en punir les auteurs [1].

Mais quelque désirable que cela pût paraître, très peu de réflexion suffit pour montrer que la chose n'était pas facile, supposé même qu'elle fût possible. Le grand éloignement du Pérou exigeait que les troupes fussent non seulement transportées à travers l'Océan, mais qu'elles franchissent une portion immense du continent. Et comment cela pouvait-il se faire, quand les positions principales, les clefs qui ouvraient le pays étaient entre les mains des rebelles, tandis que leur flotte naviguait sur l'océan Pacifique, maîtresse de ses eaux, et interceptant toute communication avec la côte? Quand même une force espagnole pourrait débarquer au Pérou, quelle chance aurait-elle, inaccoutumée qu'elle serait au pays et au climat, de pouvoir lutter contre les vétérans de Pizarre, habitués à la guerre des Indes, et vivement affectionnés à la personne de leur général? Les nouvelles levées envoyées ainsi pourraient être elles-mêmes gagnées par l'esprit d'insurrection et trahir leur devoir [2].

Il ne restait donc qu'à essayer des mesures de conciliation.

[1] MS. *de Caravantes.* — *Historia de Don Pedro Gasca.* Le duc d'Albe, qui acquit plus tard une si triste célébrité dans les Pays-Bas, faisait partie de ce conseil. On peut croire qu'il vota pour la répression violente.

[2] « Ventilose la forma del remedio de tan grave caso en que huvo dos opiniones ; la una de imbiar un gran soldado con fuerza de gente á la demostracion de este castigo; la otra que se llevase el negocio por prudentes y suaves medios, por la imposibilidad y falto de dinero para llevar gente, cavallos, armas, municiones y vastimentos, y para sustentarlos en tierra firme y pasarlos al Piru. » MS. *de Caravantes.*

Le gouvernement, quelque mortification qu'en souffrit son orgueil, devait revenir sur ses pas. L'amnistie devait s'étendre à ceux qui se soumettaient, et l'on devait employer des arguments persuasifs et faire des concessions politiques propres à convaincre les rebelles qu'il était de leur intérêt, autant que de leur devoir, de rentrer dans l'obéissance.

Mais, s'adresser au peuple, dans son état actuel d'irritation, faire ces concessions sans trop compromettre la dignité et l'autorité permanente de la couronne, c'était une mission délicate dont le succès exigeait une confiance entière dans le caractère de l'agent qu'on emploierait. Après beaucoup de délibérations, on crut trouver l'homme de la chose dans un ecclésiastique du nom de Pedro de la Gasca, nom qui, rendu plus brillant par le contraste de la sombre époque où il parut d'abord, conserve encore le même lustre après des siècles écoulés.

Pedro de la Gasca naquit, probablement, vers la fin du xv[e] siècle, dans un petit village de Castille, nommé Barco de Avila. Il sortait, par son père et sa mère, d'une origine ancienne et noble; ancienne en effet, si, comme le prétendent ses biographes, il descendait de Casca, l'un de ceux qui conspirèrent contre Jules César [1]. Ayant de bonne heure perdu son père, son oncle le fit entrer au célèbre séminaire de Alcalà de Henerès fondé par le grand Ximenès. Là il fit des progrès rapides dans les études libérales, surtout dans

[1] « Pasando á Espana vinieron á tierra de Avila y quedo del nombre dellos el lugar y familia de Gasca; mudandose por la afinidad de la pronunciacion, que hay entre las dos letras consonantes *c y g* el nombre de Casca en Gasca. » *Hist. de Don Pedro Gasca*, MS.

La similitude de nom est en Castille une base assez solide pour porter une généalogie.

celles qui se rapportaient à sa profession, et il reçut enfin le grade de maître en théologie.

Le jeune homme, cependant, montra d'autres talents que ceux qu'exigeait cette vocation. La guerre des *comunidades* affligeait le pays, et les autorités de son collége se montraient disposées à adopter la cause populaire. Mais Gasca se mettant à la tête d'un détachement armé, s'empara d'une des portes de la ville, et, avec le secours des troupes royales, conserva celle-ci au parti de la couronne. Cette manifestation précoce de loyauté ne fut probablement pas perdue auprès de son vigilant souverain [1].

D'Alcalé, Gasca fut envoyé ensuite à Salamanque, où il se distingua dans les discussions scolastiques, et il obtint les honneurs académiques les plus élevés dans cette université ancienne, pépinière féconde de science et de génie. On lui confia plus tard la conduite de quelques affaires ecclésiastiques importantes, et il fut nommé membre du conseil de l'Inquisition.

Il fut envoyé en cette dernière qualité à Valence, vers 1540, pour faire une enquête sur certains cas d'hérésie, signalés dans cette province. Ils étaient enveloppés d'obscurité, et, bien que Gasca fût assisté dans cette affaire de plusieurs

[1] J'ai tiré ce récit de l'histoire de la jeunesse de Gasca, principalement d'une notice biographique manuscrite, composée en 1465, du vivant de ce prélat. On ignore le nom de l'auteur, qui probablement avait une connaissance personnelle de ce qu'il raconte; mais cette notice semble l'ouvrage d'un lettré et est écrite avec une certaine prétention à l'élégance. Le MS. original fait partie de la précieuse collection de Don Pascal de Gayangos de Madrid. Il est d'une grande valeur par la lumière qu'il jette sur le commencement de la carrière de Gasca, sur laquelle les auteurs castillans gardent un profond silence. Il est à regretter que l'auteur n'ait pas continué son travail au delà de l'époque où Gasca fut envoyé au Pérou.

légistes éminents, elle l'occupa près de deux années. Dans la conduite de cette procédure difficile, il montra tant de pénétration et une si parfaite impartialité, que les Cortès de Valence le nommèrent à l'emploi de *visitador* de ce royaume, poste d'une haute responsabilité, exigeant une grande prudence chez la personne qui le remplissait, puisque ses fonctions étaient d'inspecter l'état des cours de justice et de finance, dans tout le pays, avec pouvoir de réformer les abus. C'était la preuve d'une considération extraordinaire qui eût été accordée à Gasca, puisque c'était déroger à la coutume établie, et cela chez une nation très attachée à la coutume, de ne conférer cette charge qu'à un sujet de la couronne d'Aragon [1].

Gasca accomplit la tâche qui lui était assignée avec indépendance et habileté. Pendant qu'il était ainsi occupé, le peuple de Valence fut jeté dans la consternation par une invasion projetée des Français et des Turcs, qui, sous le redoutable Barberousse, menaçaient la côte et les îles Baléares. On craignait généralement un soulèvement de la population moresque, et les officiers espagnols, qui commandaient de ce côté, n'étant pas protégés par une flotte, désespéraient de tenir tête à l'ennemi. En ce moment de panique universelle, Gasca parut seul calme et maître de lui. Il reprocha aux commandants espagnols un découragement indigne de vrais soldats, les engagea à se fier à

[1] « Era tanta la opinion que en Valencia tenian de la integridad y prudencia de Gasca, que en las Cortes de Monzon los Estados de aquel reyno le pidieron por Visitador contra la costumbre y fuero de aquel reyno, que no puede serlo sino fuere natural de la corona de Araugon, y consintiendo quel aquel fuero se derogase el Emperador lo concedio á instancia y peticion dellos. » *Hist. de Don Pedro Gasca*, MS.

la loyauté des Moresques, et leur conseilla d'élever immédiatement des fortifications pour protéger le littoral. Il fut, en conséquence, nommé membre d'une commission chargée de diriger ces travaux et de lever des troupes pour défendre la côte. La tâche fut si bien remplie, que Barberousse après quelques tentatives inutiles pour opérer un débarquement, fut déjoué sur tous les points et forcé d'abandonner une entreprise désespérée. On doit faire honneur de cette résistance principalement à Gasca, qui dirigea la construction des travaux de défense, et qui fut en état de contribuer pour une large part aux dépenses nécessaires, grâce aux réformes économiques qu'il avait introduites dans l'administration de Valence [1].

Ce fut à cette époque (fin de l'année 1545) que le conseil de Philippe choisit Gasca comme la personne la plus propre à se charger de la mission périlleuse de rétablir l'ordre au Pérou [2]. Son caractère, en effet, paraissait y convenir spécialement. Sa loyauté était démontrée par sa vie entière. A des manières très douces, il joignait la résolution la plus intrépide. Son humilité, conforme à sa profession, n'avait rien de bas; car il était soutenu par la conscience d'une droiture d'intention, qui le faisait respecter de tous ceux avec qui il

[1] « Que parece cierto, » dit son biographe enthousiaste, « que por disposicion Divina vino á hallarse Gasca entonces en la ciudad de Valencia, para remedio de aquel reyno y islas de Mallora y Menorca é Jviza, segun la orden, prevencion y diligencia que en la defensa contra las armadas del Turco y Francia tuvo, y las provisiones que para ello hizo. » *Hist. de Don Pedro Gasca*, MS.

[2] « Trouvant qu'un lion ne convenait pas, ils envoyèrent un agneau. » « Finalmente, quiso embiar una oveja, pues un Leon no aprovecho; y asi escogio al Licenciado Pedro Gasca. » Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CLXXIV.

avait des rapports. Il était pénétrant, avait une science profonde des caractères, et, quoique élevé pour le cloître, il possédait une connaissance des affaires et même de l'art militaire, que l'on n'aurait attendue que d'un homme nourri dans les cours et dans les camps.

Le conseil le recommanda donc unanimement sans hésitation à l'empereur, et le pria d'approuver les mesures qu'il avait prises. Charles avait eu les yeux ouverts sur la carrière de Gasca. Son attention avait été particulièrement attirée par l'habileté avec laquelle il avait conduit l'instruction judiciaire contre les hérétiques de Valence [1]. Le monarque comprit aussitôt que c'était l'homme de la circonstance et lui écrivit immédiatement de sa propre main, exprimant une entière approbation de sa nomination et laissant voir l'intention de prouver combien il appréciait son mérite en l'élevant à l'un des principaux siéges alors vacant.

Gasca accepta sans hésiter l'importante mission qui lui était offerte, et, revenu à Madrid, il reçut les instructions du gouvernement sur la conduite qu'il devait tenir. Elles étaient exprimées d'un ton doux et conciliant, parfaitement d'accord avec les inspirations de son caractère bienveillant [2]. Mais tout en rendant justice au ton des instructions, il consi-

[1] Gasca fait ce que l'auteur appelle *una breve y copyosa relacion* des procédures de Valence, adressée à l'empereur, et le monarque lut si attentivement cette enquête qu'il y consacra toute l'après-midi, quoique son fils Philippe l'attendit pour se rendre à une *fiesta!* Preuve irréfragable, suivant l'auteur, de son zèle pour la foi. — « Queriendo entender muy de raizo todo lo que pasaba, como principe tan zeloso que era de las cosas de la religion. » *Hist. de Don Pedro Gasca*, MS.

[2] Ces instructions, dont le ton patriarcal est fort à l'honneur du gouvernement, sont données *in extenso* dans le MS. de Caravantes et ne se trouvent dans aucun autre ouvrage que j'aie consulté.

dérait les pouvoirs qui devaient lui être confiés comme absolument insuffisants. Ils étaient conçus dans l'esprit de jalousie avec lequel le gouvernement espagnol limitait ordinairement l'autorité de ses agents supérieurs dans les colonies, dont l'éloignement était un motif particulier de défiance. Pour chaque circonstance extraordinaire et inattendue, Gasca vit qu'il serait obligé de demander des instructions. Cela devait amener des retards, lorsque la célérité serait essentielle au succès. Il représenta, en outre, au conseil, que la cour, en raison de la distance du théâtre de l'action, n'était pas compétente pour prononcer sur la convenance des mesures à prendre. Il fallait envoyer quelqu'un en qui le roi pût avoir une confiance implicite, et qui fût investi de pouvoirs suffisants pour tous les cas, pouvoirs non seulement de décider ce qu'il y avait de mieux à faire, mais d'exécuter la décision; et il demanda hardiment de ne pas partir simplement comme représentant du souverain, mais revêtu de toute l'autorité du souverain lui-même. Lui accorder moins serait ruiner le but même de sa mission. « Pour moi, » dit-il en concluant, « je ne demande ni salaire ni indemnité. Je ne désire ni pompe ni appareil militaire. Avec mon étole et mon bréviaire, j'ai l'assurance d'accomplir l'œuvre qui m'est confiée [1]. La faiblesse de ma santé m'eût rendu plus agréable de me reposer chez moi que de remplir cette mission dangereuse; mais mon souverain l'ordonne, et je ne la déclinerai pas. Si, comme il est probable, je ne puis revoir ma patrie, du moins je me consolerai

[1] « De suerte que juzgassen que la mas fuerça que llevava, era su abito de clerico y breviario. » Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. XVI.

par la conscience d'avoir fait de mon mieux pour servir ses intérêts [1]. »

Les membres du conseil, en écoutant avec admiration ces paroles désintéressées de Gasca, furent surpris de la hardiesse de ses demandes; non qu'ils soupçonnassent la pureté de ses motifs (ils étaient au dessus du soupçon), mais les pouvoirs qu'il stipulait surpassaient tellement ceux qu'on avait délégués jusque-là aux vice-rois des colonies, qu'ils ne se sentirent pas autorisés à les accorder. Ils n'osèrent même les solliciter de l'empereur, et demandèrent que Gasca s'adressât lui-même au monarque et exposât avec précision les raisons qui motivaient des demandes si extraordinaires.

Gasca saisit avec empressement cette ouverture, et écrivit de la manière la plus complète et la plus explicite à son souverain, qui résidait alors en Flandre. Mais Charles n'était pas aussi avare, ou du moins aussi jaloux de son autorité que ses ministres. Il l'avait possédée trop longtemps pour éprouver cette jalousie; et, en effet, il ne devait pas s'écouler beaucoup d'années avant que, fatigué d'en porter le poids, il la résignât tout entière dans les mains de son fils. En outre, son esprit pénétrant comprit promptement les difficultés de la position de Gasca. Il sentit qu'une crise extraordinaire ne pouvait être combattue que par des mesures extraordinaires. Il se rendit aux arguments de son sujet, et, le 16 février 1546, il lui écrivit une autre lettre

[1] MS. *de Caravantes.* — *Hist. de Don Pedro Gasca,* MS. — Fernandez, *Hist. del Peru,* parte I, lib. II, cap. XVI, XVII.

Gasca demanda une seule grâce à l'empereur, non pas pour lui, mais pour son frère, jurisconsulte distingué, un siége vacant dans l'un des tribunaux de la Castille.

exprimant son approbation, et se déclara résolu à lui accorder des pouvoirs aussi absolus qu'il les avait demandés.

Gasca devait prendre le titre de Président de l'Audience Royale. Mais, en cette qualité, il était mis à la tête de toutes les parties du gouvernement colonial, civil, militaire et judiciaire. Il avait le pouvoir de faire de nouveaux *repartimientos* et de confirmer ceux qui étaient déjà faits. Il pouvait déclarer la guerre, lever des troupes, nommer à tous les emplois ou les ôter à son gré. Il pouvait exercer la prérogative royale de pardonner les délits, et il était spécialement autorisé à accorder une amnistie sans exception à tous ceux qui se trouvaient impliqués dans la révolte actuelle. Il devait, en outre, proclamer immédiatement la révocation des odieuses ordonnances. On pouvait dire que ces deux derniers articles constituaient la base de toutes ses opérations.

Comme les ecclésiastiques ne pouvaient être atteints par le bras séculier, et que cependant ils fomentaient souvent des troubles dans les colonies, Gasca avait la permission de les bannir du Pérou, quand il le jugerait à propos. Il pouvait même renvoyer en Espagne le vice-roi, si le bien du pays l'exigeait. Conformément à sa demande, il ne devait pas recevoir de traitement spécial ; mais il lui était ouvert des crédits illimités sur le trésor de Panama et sur celui du Pérou. Il était muni de lettres de l'empereur aux principales autorités, non seulement du Pérou, mais du Mexique et des colonies voisines, leur enjoignant de l'assister et de le soutenir; enfin des blancs-seings royaux lui furent remis pour les remplir à son gré [1].

[1] Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VI, cap. VI. — Herrera, *Hist. General*, dec. VIII, lib. I, cap. VI. — MS. *de Caravantes*. — Fernandez, *Hist.*

Tandis que la concession de ces pouvoirs illimités inspirait à Gasca les sentiments de la plus vive reconnaissance envers le souverain capable de mettre en lui tant de confiance, elle semble, chose plus extraordinaire, n'avoir pas excité l'envie des courtisans. Ils savaient bien que ce n'était pas pour lui-même que l'honnête ecclésiastique les avait sollicités. Au contraire, quelques membres du conseil désiraient qu'il fût élevé avant son départ à l'évêché qui lui était promis; ils pensaient qu'il aurait ainsi plus d'autorité qu'un simple ecclésiastique, et craignaient, en outre, qu'autrement Gasca lui-même, n'éprouvât une sorte de désappointement naturel. Mais le Président se hâta de dissiper ces impressions. « Cet honneur me servirait peu où je vais, » dit-il, « et il serait mal évidemment de me donner une charge dans l'Église lorsque la distance m'empêcherait d'en remplir les devoirs. La conscience de cette impossibilité, » continuait-il, « supposé que je ne revinsse pas, pèserait lourdement sur mon âme à mes derniers moments [1]. » Le refus politique d'accepter la mitre est passé en proverbe. Mais là il n'y avait aucune affectation, et les amis de Gasca, cédant à ses raisons, n'insistèrent pas davantage.

Le nouveau Président fit alors ses préparatifs. Ils ne furent ni nombreux ni compliqués; car il devait être accompagné d'une suite médiocre, dont le personnage le plus remarquable était Alonso de Alvarado, vaillant officier, qui,

del Peru, parte I, lib. II, cap. XVII, XVIII. — Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CLXXIV. — *Hist. de Don Pedro Gasca*, MS.

[1] « Especialmente, se alla muriesse o le matassen : que entonces de nada le podia ser buena, sino para partir desta vida, con mas congoxa y pena de la poca cuenta que dava de la provision que avia aceptado. » Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. XVIII.

le lecteur peut s'en souvenir, avait longtemps commandé sous François Pizarre. Il avait résidé à la cour durant les dernières années, et maintenant, à la requête de Gasca, il l'accompagnait au Pérou, où sa présence pourrait faciliter les négociations avec les insurgés, tandis que son expérience militaire ne devait pas être moins utile dans le cas d'un appel aux armes [1]. Un certain intervalle de temps fut nécessaire pour équiper la petite escadre, et ce ne fut que le 26 mai 1546 que le Président et sa suite s'embarquèrent à San Lucar pour le nouveau monde.

Après un voyage heureux et court pour cette époque, il débarqua vers le milieu de juillet, au port de Santa Martha. Là il reçut la nouvelle surprenante de la bataille d'Anaquito, de la défaite et de la mort du vice-roi, et de la manière dont Gonzalo Pizarre avait depuis établi son pouvoir absolu sur le pays. Quoique ces événements fussent arrivés plusieurs mois avant que Gasca quittât l'Espagne, cependant les communications étaient si imparfaites, qu'on n'en avait pas encore reçu la nouvelle.

Ils remplirent le Président d'une grande anxiété. Il réfléchit que les insurgés, après un acte aussi atroce que le meurtre du vice-roi, pourraient bien désespérer de leur grâce et ne plus se soucier des conséquences de leur conduite. Il eut donc soin qu'il fût bien entendu que la date de sa commission était postérieure à celle de la fatale bataille, et qu'elle autorisait une amnistie entière de tous les délits commis jusque-là contre le gouvernement [2].

[1] De ce cavalier est descendu la noble maison espagnole des comtes de Villamor. MS. *de Caravantes*.

[2] Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. XXI.

Cependant, à quelques égards, la mort de Blasco Nunez pouvait être regardée comme une circonstance favorable pour la pacification du pays. S'il eût vécu jusqu'à l'arrivée de Gasca, ce dernier eût été grandement embarrassé par la nécessité d'agir de concert avec une personne si généralement détestée dans la colonie, ou par l'alternative pénible de le renvoyer en Castille. De plus, les insurgés, selon toute probabilité, seraient plus facilement ramenés à la raison, maintenant que toute animosité personnelle pourrait être naturellement ensevelie dans le tombeau de leur ennemi.

Le Président était fort incertain sur la question de savoir par où il devait essayer de pénétrer au Pérou. Tous les ports étaient dans les mains de Pizarre et placés sous la surveillance de ses officiers, à qui il était sévèrement recommandé d'empêcher toutes communications avec l'Espagne, et de retenir les personnes chargées d'une commission, arrivant de ce pays, jusqu'à ce qu'il eût fait connaitre sa volonté à leur égard. Gasca, enfin, décida de passer par Nombre de Dios, alors occupé avec une force considérable par Hernan Mexia, officier au soin duquel Gonzalo avait confié cette porte de ses domaines, comme à un homme sur la fidélité duquel il pouvait compter.

Si Gasca se fût présenté devant cette place dans une attitude menaçante, avec un appareil militaire, ou, même, avec une pompe officielle propre à éveiller la défiance du gouverneur, il n'aurait sans doute pas trouvé facile d'opérer le débarquement. Mais Mexia ne crut avoir rien à craindre d'un pauvre ecclésiastique, sans soldats, presque sans escorte pour le soutenir, chargé seulement, à ce qu'il semblait, d'un message de clémence. Il ne fut donc pas plutôt instruit du caractère de l'envoyé et de sa mission qu'il se prépara à le

recevoir avec les honneurs dus à son rang, et sortit à la tête de ses soldats, accompagné d'un corps nombreux d'ecclésiastiques qui résidaient dans la ville. Rien dans la personne de Gasca, encore moins dans son humble costume ecclésiastique et son modeste cortége, ne pouvait imprimer aux spectateurs vulgaires des sentiments de crainte ou de respect. En effet, la pauvre apparence du Président et de ceux qui l'accompagnaient, si différente de la pompe ordinairement affectée par les vice-rois des Indes, excita quelque hilarité chez la rude soldatesque, qui se laissa aller sans scrupule à des railleries grossières sur son extérieur en présence du Président lui-même[1]. « Si tel est le gouverneur que nous envoie Sa Majesté, » s'écriaient-ils, « Pizarre n'a pas beaucoup à s'en inquiéter. »

Cependant le Président, loin de se troubler de cette insolence ou d'en témoigner du ressentiment, s'y soumit avec la plus parfaite humilité, et ne s'en montra que plus reconnaissant envers ses confrères, qui, par leur conduite respectueuse, paraissaient désirer de lui faire honneur.

Mais, quelque simples et sans prétention que fussent les manières de Gasca, Mexia, à sa première entrevue avec lui, découvrit bientôt qu'il n'avait pas affaire à un homme ordinaire. Le Président après lui avoir expliqué succinctement la nature de sa mission, lui dit qu'il était venu comme messager de paix, et que c'était sur les mesures pacifiques qu'il comptait pour réussir. Il exposa ensuite le but général de sa mission, le pouvoir qu'il avait d'accorder grâce entière

[1] « Especialmente muchos de los soldados, que estavan desacatados, y decian palabran feas, y desuergoçadas. A lo qual el Presidente (viendo que era necessario) hazia las orejas sordas. » Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. XXIII.

à tous ceux, sans exception, qui se soumettraient d'abord au gouvernement, et enfin son intention de proclamer la révocation des ordonnances. Le but de la révolution était ainsi atteint. Aller plus loin serait une rébellion manifeste, et sans motif; et il pressa le gouverneur, par toutes les raison de loyauté et de patriotisme, de l'aider à apaiser les troubles du pays, et à le faire rentrer dans l'obéissance.

Le langage candide et conciliant du Président, si différent de l'arrogance de Blasco-Nunez et des formes austères de Vaca de Castro, fit une impression visible sur Mexia. Il reconnut la valeur des raisonnements de Gasca, et se flatta que Gonzalo Pizarre n'y serait pas insensible. Quoiqu'attaché à la fortune de ce chef, c'était au fond du cœur un sujet fidèle; comme beaucoup d'autres il avait été entraîné dans la révolte accidentellement, plutôt que de propos délibéré, et maintenant qu'une si bonne occasion se présentait de reculer avec sûreté, il n'était pas éloigné de s'assurer la faveur du roi en se hâtant de rentrer dans le devoir. Il exprima ces dispositions au Président, l'assurant de sa coopération sincère dans l'œuvre bienfaisante de la réforme[1].

Cela était un pas important pour Gasca. Il était encore plus essentiel pour lui de s'assurer l'obéissance de Hinojosa, gouverneur de Panama, dont le port, renfermait la flotte de Pizarre, composée de vingt-deux vaisseaux. Mais il n'était pas aisé d'approcher cet officier. C'était un homme d'un caractère beaucoup plus élevé qu'on n'en trouvait

[1] Fernandez, *Hist. del Peru*. — *Carta de Gonzalo Pizarro a Valdivia*, MS. — Montesinos, *Annales*, ano 1546. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VI, cap. VI. — Herrera, *Hist. General*, dec. VIII, lib. II, cap. V.

ordinairement parmi les audacieux aventuriers du nouveau monde. Il était attaché aux intérêts de Pizarre, et ce dernier l'avait récompensé en le nommant au commandement de sa flotte et de Panama, clef de ses territoires sur le Pacifique.

Le Président envoya d'abord Mexia et Alonso de Alvarado pour préparer les voies à son arrivée, en instruisant Hinojosa de l'objet de sa mission. Il arriva lui-même bientôt après, et fut reçu par cet officier avec tous les signes extérieurs du respect. Mais tandis que ce dernier écoutait avec déférence les représentations de Gasca, elles ne réussirent pas à opérer en lui le changement qu'elles avaient produit chez Mexia; il conclut en demandant au Président de lui montrer ses pouvoirs, et en s'informant s'ils lui donnaient l'autorité de confirmer Pizarre dans son poste actuel, auquel il avait droit non moins par ses services que par le vœu unanime du peuple.

C'était une question embarrassante. Une telle concession eût été beaucoup trop humiliante pour la couronne; mais l'avouer ouvertement dans la conjoncture actuelle à un partisan si zélé de Pizarre aurait pu empêcher toute négociation ultérieure. Le Président éluda donc la question en disant simplement que le temps n'était pas venu pour lui de produire ses pouvoirs, mais que Hinojosa pouvait être certain qu'ils assuraient une ample récompense à tout serviteur fidèle de son pays [1].

Hinojosa ne fut pas satisfait; il écrivit immédiatement à Pizarre, lui faisant connaître l'arrivée de Gasca, et l'objet

[1] Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. XXV. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VI, cap. VII. — MS. de Caravantes.

de sa mission, et en même temps lui exprimant nettement sa conviction que le Président n'avait aucun pouvoir pour le confirmer dans son gouvernement. Mais avant le départ du vaisseau, Gasca s'assura les services d'un moine dominicain qui avait pris passage à bord pour l'une des villes de la côte. Il confia à cet homme des manifestes exposant le but de sa visite et proclamant l'abolition des ordonnances, avec amnistie plénière pour tous ceux qui rentreraient dans l'obéissance. Il écrivit aussi aux prélats et aux corporations des différentes villes. Il priait les premiers de coopérer avec lui en inspirant au peuple un esprit de loyauté et de subordination, tandis qu'il faisait connaître aux villes son projet de conférer plus tard avec elles, afin de trouver quelques mesures utiles au bien du pays. Le dominicain s'engagea à distribuer ces papiers lui-même dans les principales villes de la colonie, et il tint fidèlement parole, quoique au péril de sa vie. Beaucoup des semences ainsi jetées pouvaient tomber sur une terre stérile. Mais la plus grande partie, le Président en avait la confiance, prendrait racine dans le cœur du peuple, et il attendait patiemment la moisson.

Cependant, quoiqu'il ne réussît pas à lever les scrupules de Hinojosa, les manières courtoises de Gasca et sa parole douce et persuasive eurent un effet visible sur d'autres individus avec qui il avait un commerce journalier. Plusieurs de ceux-ci et parmi eux quelques-uns des principaux cavaliers de Panama aussi bien que de l'escadre, exprimèrent la volonté de se rallier à la cause royale et d'aider le Président à la soutenir. Gasca profita de leur assistance pour entrer en communication avec les autorités de Guatemala et du Mexique qu'il instruisit de sa mission, tandis qu'il les aver-

tissait de ne permettre aucune relation avec les insurgés de la côte du Pérou: Il engagea enfin aussi le gouverneur de Panama à lui fournir les moyens d'entrer en relation avec Gonzalo Pizarre lui-même; un vaisseau fut envoyé à Lima, portant deux lettres, l'une de Charles-Quint, adressée à ce chef, l'autre de Gasca lui-même.

La lettre de l'empereur était conçue dans des termes de condescendance et même de conciliation. Loin d'accuser Gonzalo de rebellion, son royal maître affectait de regarder sa conduite comme lui ayant été en quelque sorte imposée par les circonstances, spécialement par l'obstination du vice-roi Nunez à refuser aux colons le droit inaliénable de pétition. Il n'exprimait nullement l'intention de confirmer Pizarre dans le gouvernement, non plus que de le lui ôter; mais il le renvoyait simplement à Gasca comme à celui qui lui ferait connaître le bon plaisir royal, et avec qui il devait coopérer pour rendre la tranquillité au pays.

La lettre de Gasca était écrite dans le même sens. Il remarquait, cependant, que les exigences qui avaient jusque-là déterminé la ligne de conduite de Pizarre n'existaient plus. Tout ce qui avait été demandé était accordé. Il n'y avait plus d'intérêt à résister, et il ne restait à Pizarre et à ses adhérents qu'à montrer leur loyauté et la sincérité de leurs principes en obéissant à la couronne. Jusque-là, disait le Président, Pizarre avait été en armes contre le vice-roi, et le peuple l'avait soutenu comme contre un ennemi commun. S'il persistait à combattre, l'ennemi serait son souverain. Dans cette lutte il serait sûrement abandonné du peuple, et Gasca le conjurait par son honneur comme cavalier, et par son devoir comme vassal fidèle, de respecter l'autorité royale et de ne pas provoquer témérairement une guerre

qui prouverait au monde que sa conduite jusqu'alors avait été dictée moins par des motifs patriotiques que par une ambition égoïste.

Cette lettre, conçue dans les termes les plus courtois et les plus flatteurs pour Pizarre, était fort étendue. Elle était accompagnée d'une lettre beaucoup plus concise à Cepeda, le légiste intrigant qui, comme le savait Gasca, avait la plus grande influence sur Pizarre, en l'absence de Carbajal, alors occupé à recueillir l'argent des mines récemment découvertes de Potosi [1]. Dans celle-ci Gasca affectait de déférer au politique habile comme membre de l'Audience royale, et il l'entretenait de la meilleure manière de remplir une vacance dans ce corps.

Ces différentes dépêches furent confiées à un cavalier nommé Paniagua, partisan fidèle du Président, et l'un de ceux qui était venu de Castille avec lui. Il donna aussi à ce même émissaire des manifestes et des lettres, semblables à ceux qu'il avait confiés au dominicain, avec l'ordre secret de les distribuer à Lima avant de quitter cette capitale [2].

Les semaines et les mois se passaient, et le Président

[1] « El Licenciado Cepeda que tengo yo agora por teniente, de quien yo hago mucho, easo i le quiero mucho. » *Carta de Gonzalo Pizarro a Valdivia*, MS.

[2] Les lettres dont il est question dans le texte se trouvent dans Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VI, cap. VII, et Fernandez, *Hist. del Peru*, parto I, lib. II, cap. XXIX-XXX. La lettre du Président occupe plusieurs pages. Une grande partie en est remplie de précédents et d'exemples historiques, pour montrer la folie aussi bien que le crime d'une collision avec l'autorité impériale. On peut se figurer le ton bienveillant de cette homélie par la phrase qui la termine : « Nuestro Senor por su infinita bondad alumbre a vuestra merced, y a todos los demas para que acierten a hazer en este negocio lo que conviene a sus almas, honras, vidas y haziendas : y guarde en su sancto servicio la Illustre persona de vuestra merced. »

restait toujours à Panama, où, à la vérité, ses communications avec le Pérou étant ombrageusement interceptées, on pouvait dire qu'il était détenu comme un prisonnier d'État. Cependant il attendait avec anxiété, ainsi que Hinojosa, l'arrivée de quelque messager de Pizarre, qui indiquât de quelle manière la mission du Président serait reçue par ce chef. Le gouverneur de Panama ne s'aveuglait pas sur la position périlleuse où il se trouvait placé lui-même ni sur la folie de provoquer une lutte avec la cour de Castille. Mais il avait une répugnance, qui n'était pas souvent partagée par les cavaliers du Pérou, à abandonner la fortune du chef qui avait mis en lui tant de confiance. Cependant il espérait que ce chef saisirait l'occasion, qui lui était offerte, d'assurer dans l'avenir sa propre sécurité et celle du pays.

Plusieurs des cavaliers qui avaient donné leur adhésion à Gasca, mécontents de ce qu'ils appelaient l'obstination de Hinojosa, proposèrent de se saisir de sa personne et de s'emparer ensuite de la flotte. Mais le Président rejeta aussitôt cette offre. Sa mission, disait-il, était une mission de paix et il ne voulait pas la souiller au début par un acte de violence. Il respectait même les scrupules de Hinojosa, et il pensait qu'un cavalier d'un caractère si honorable, si une fois il pouvait être gagné par des moyens honnêtes, serait beaucoup plus vraisemblablement fidèle à ses intérêts, que s'il était vaincu par la force ou par la ruse. Gasca jugeait qu'il pouvait sûrement attendre son moment. Il y avait en cela autant de politique que d'honnêteté, et, en vérité, elles vont toujours ensemble.

Cependant, il arrivait parfois de Lima et des villes voisines des personnes qui parlaient diversement de Pizarre, suivant leur caractère et leur situation. Les unes le repré-

sentaient comme gagnant tous les cœurs par son caractère ouvert et la profusion politique avec laquelle, malgré sa cupidité, il distribuait les *repartimientos* et les faveurs parmi ses partisans. D'autres le dépeignaient traitant les affaires avec hauteur, tandis que l'intimidation et la défiance régnaient chez les habitants de Lima. Tous convenaient que son pouvoir reposait sur une base trop solide pour être ébranlée, et que, si le Président allait à Lima, il devait ou consentir à devenir l'instrument de Pizarre et à le confirmer dans le gouvernement, ou faire le sacrifice de sa vie [1].

Il était indubitablement vrai que Gonzalo, tout en donnant son attention, comme le disaient ses amis, aux affaires publiques, trouvait le temps de s'abandonner sans frein à ces plaisirs qui attendent le soldat de fortune à l'heure du triomphe. Il était l'objet des flatteries et des hommages, courtisé même par ceux qui le haïssaient. Car ceux qui n'aimaient pas ce chef heureux avaient de bonnes raisons de le craindre, et ses exploits étaient célébrés dans des romances ou des ballades, comme rivalisant, — ce qui n'était pas loin de la vérité, — avec ceux des plus vaillants paladins de la chevalerie [2].

Au milieu de ce débordement d'adulation, la coupe de la joie présentée aux lèvres de Pizarre contenait une goutte d'amertume qui se mêlait à tout le reste : malgré sa confiance

[1] Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. XXVII. — Herrera, *Hist. General*, dec. VIII, lib. II, cap. VI. — MS. de Caravantes.

[2] « Y con esto, estava siempre en fiestas y recozijo, holgandose mucho que le diessen musicas, cantando, romances, y coplas, de todo lo que auia hecho : encarescieudo sushazanas, y victorias. En lo qual mucho se deleytaua como hombre de gruesso entendimiento. » Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. XXXII.

apparente, il attendait avec une anxiété incessante l'arrivée de nouvelles qui lui apprissent sous quel jour sa conduite était envisagée par le gouvernement de son pays. Cela se montrait dans ses précautions jalouses pour garder les approches de la côte et arrêter les envoyés du roi. Il apprit donc, avec une grande inquiétude, par Hinojosa, le débarquement du Président Gasca et l'objet de sa mission. Mais son mécontentement se modéra lorsqu'il sut que le nouvel envoyé était venu sans appareil militaire, sans aucun des insignes fastueux de son office pour imposer aux esprits du vulgaire, seul, pour ainsi dire, dans le simple costume d'un humble missionnaire[1]. Pizarre ne pouvait deviner que sous cet extérieur modeste se cachait un pouvoir moral, plus fort que ses bataillons couverts d'acier, et qui, opérant silencieusement sur l'opinion publique, — travail d'autant plus infaillible qu'il était silencieux, — minait alors même sa puissance, comme une galerie souterraine sape les fondations de quelque édifice imposant, qui s'élève dans une orgueilleuse sécurité !

Mais bien que Gonzalo Pizarre ne pût prévoir ce résultat, il en vit assez pour se convaincre que le plus sûr serait d'interdire au Président l'accès du Pérou. La nouvelle de son arrivée précipita de plus son ancien projet d'envoyer une ambassade en Espagne pour justifier ses derniers actes, et demander la

[1] Gonzalo, dans sa lettre à Valdivia, parle de Gasca comme d'un ecclésiastique d'une sainteté renommée, qui, gratuitement, dans le véritable esprit d'un missionnaire, était venu pour régler les affaires du pays. « Dicen ques mui buen christiano i hombre de buena vida i clerigo, i dicen que viene a estas partes con buena intencion i no quiso salario ninguno del Rey sino venir para poner paz en estos reynos con sus cristiandades. » *Carta de Gonzalo Pizarro a Valdivia*, MS.

confirmation royale de son autorité. La personne placée à la tête de cette mission était Lorenzo de Aldana, cavalier aussi sage que courageux, et jouissant de l'intime confiance de Pizarre, comme étant l'un de ses plus dévoués partisans. Il avait occupé quelque poste important sous ce chef, dont les succès s'expliquaient en partie par la sagacité qu'il montrait dans le choix de ses agents.

Outre Aldana et un ou deux cavaliers, l'évêque de Lima fut adjoint à la commission, comme devant avoir vraisemblament par sa position une influence favorable sur la réussite de Gonzalo à la cour. Avec les dépêches pour le gouvernement les envoyés reçurent une lettre des habitants de Lima pour Gasca. Après avoir félicité poliment le Président sur son arrivée, ils exprimaient leur regret qu'il fût venu trop tard. Les troubles du pays étaient maintenant terminés par la chute du vice-roi, et la nation se reposait paisiblement sous le gouvernement de Pizarre. Une ambassade, disaient-ils, était en chemin pour la Castille, *non pour demander le pardon*, car ils n'avaient commis aucun crime [1], mais pour supplier l'empereur de confirmer leur chef dans le gouvernement, comme l'homme du Pérou qui y avait le plus de titres par ses vertus [2]. Ils exprimaient la conviction que la présence de Gasca servirait seulement à renouveler les troubles du pays, et ils insinuaient à mots couverts que la tentative d'y débarquer lui coûterait probablement la vie.

[1] « Porque perdon ninguno de nosotros le pide, porque no entendemos que amos errado, sino seruido á su Magestad : conservando nuestro derecho; que por sus leyes reales á sus vasallos es permitido. » Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. XXXIII.

[2] « Porque el por sus virtudes es muy amado de todos : y tenido por padre del Peru. » *Ibid.*, ubi supra.

Le langage de ce singulier document était plus respectueux qu'on ne pourrait l'inférer du contenu. Il était daté du 14 octobre 1546, et signé par soixante-dix des principaux cavaliers de la ville. Il fut assez probablement dicté par Cepeda, dont la main est visible dans la plupart des intrigues de la petite cour de Pizarre. On dit aussi, — l'autorité est un peu contestable, — qu'Aldana reçut des instructions de Gonzalo pour offrir secrètement un présent de cinquante mille *pesos de oro* au Président, afin de l'engager à retourner en Castille; et, en cas de refus, quelque moyen plus ténébreux et plus efficace devait être imaginé de débarrasser la contrée de sa présence [1].

Aldana, muni de ses dépêches, se hâta de se rendre à Panama. Le gouverneur apprit de lui l'état actuel des sentiments dans les conseils de Pizarre, et il entendit avec regret la conviction de l'envoyé qu'aucune proposition ne serait

[1] Fernandez, *Hist. del Peru.* — Herrera, *Hist. General*, dec. VIII, lib. II, cap. X. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VI, cap. VIII. — Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CLXXVII. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1546.

Pizarre, dans sa lettre à Valdivia, mentionne cette remontrance faite à Gasca qui, avec sa *réputation de saint*, *était aussi profondément avisé qu'aucun homme d'Espagne*, et qui venait maintenant le renvoyer en Europe, comme récompense sans doute de ses fidèles services. « Mais moi et le reste des cavaliers, » dit-il en terminant, « nous l'avons averti de ne pas mettre le pied ici. » « Y agora que yo tenia puesta esta tierra en sosiego embiava su parte al de la Gasca, que aunque arriba digo que dicen ques un santo, es un hombre mas manoso que havia en toda Espana é mas sabio; é asi venia por presidente é governador, é todo quanto el quiera : é para poderme embiar á mi á Espana, i á cabo de dos anos que andavamos fuera de nuestras casas queria el Rey darme este pago, mas yo con todos los cavalleros deste reyno le embiavamos á dacir que se vaya, sino que harémos con él como con Blasco Nunez. » *Carta de Gonzalo Pizarro a Valdivia*, MS.

admise par ce chef ou ses compagnons, si elle ne lui confirmait la possession du Pérou [1].

Aldana fut bientôt reçu par le Président. Cette audience eut des résultats bien différents de ceux qui avaient suivi les conférences avec Hinojosa; l'envoyé de Pizarre n'était pas naturellement revêtu de cette armure d'opiniâtreté qui jusque-là avait rendu celui-ci invincible à tous les arguments. Il apprit alors avec surprise la nature des pouvoirs de Gasca et l'étendue des concessions royales aux insurgés. Il s'était embarqué avec Gonzalo Pizarre dans une aventure désespérée, et il trouvait qu'elle avait réussi. La colonie n'avait raisonnablement rien de plus à demander, et, quoique dévoué de cœur à son chef, il ne se sentait lié par aucun principe d'honneur à prendre part avec lui, uniquement pour satisfaire son ambition, à une lutte insensée contre la Couronne, qui devait finir par une ruine inévitable. Il abandonna en conséquence sa mission en Castille, qui probablement ne lui avait jamais été très agréable, et il annonça son intention d'accepter le pardon offert par le gouvernement, et de soutenir le Président dans le règlement des affaires du Pérou. Il faut ajouter qu'il écrivit ensuite à son ancien chef à Lima, exposant le parti qu'il avait pris et recommandant instamment à ce dernier de suivre son exemple.

L'influence de ce précédent chez un personnage aussi

[1] Avec la mission d'Aldana en Castille, Gonzalo Pizarre termine la lettre importante, si souvent citée dans ces pages et qu'on peut supposer fournir les meilleures raisons en faveur de sa conduite. C'est un fait curieux que Valdivia, le conquérant du Chili, à qui la lettre est adressée, embrassa ouvertement bientôt après la cause de Gasca, et que ses troupes faisaient partie des forces qui luttèrent avec Pizarre peu de temps après à Huarina. Tel était l'ami sur lequel comptait Gonzalo !

important qu'Aldana, aidée, sans doute, par la conviction qu'on ne pouvait attendre aucun changement des dispositions de Pizarre, l'emporta enfin sur les scrupules de Hinojosa, persuadé qu'un délai lui serait fatal à lui-même, et il fit part à Gasca de son intention de placer la flotte sous son commandement. Cet acte s'accomplit avec beaucoup de pompe et de solennité. Quelques-uns des plus zélés partisans de Pizarre furent d'abord éloignés des vaisseaux, et, le 19 novembre 1546, Hinojosa et ses capitaines résignèrent leurs commissions entre les mains du Président. Ils prêtèrent ensuite le serment d'allégeance à la couronne de Castille; un pardon entier de tous les délits passés fut proclamé par le héraut du haut d'un échafaud élevé sur la grande place de la ville, et le Président, les saluant comme de fidèles et loyaux vassaux de la Couronne, rendit aux cavaliers leurs différentes commissions. L'étendard royal d'Espagne fut alors déployé à bord de l'escadre et proclama que cette citadelle de la puissance de Pizarre lui avait échappé pour toujours [1].

La remise de leurs commissions aux capitaines insurgés fut un acte politique de la part de Gasca. Il lui assura les services des plus habiles officiers du pays et tourna contre Pizarre le bras même sur lequel il s'était le plus appuyé.

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VI, cap. IX. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. XXXVIII-XLII. — Gomara, *Hist. de las Indias*, cap. CLXXVIII. — MS. de Caravantes.

Garcilasso de la Vega, — dont la partialité pour Gonzalo Pizarre forme un contre-poids salutaire au jugement défavorable que portent de sa conduite la plupart des autres auteurs, — semble en racontant cet événement disposé à accorder peu de foi à cette loyauté qui se manifeste par le sacrifice d'un bienfaiteur. *Com. Real.*, parte II, lib. V, cap. IV.

Ainsi fut accompli ce pas important sans employer la force ni la ruse, par la patience et la judicieuse prévoyance de Gasca. Il se contenta d'avoir patience et il put dès lors compter avec une confiance bien fondée sur le succès final de sa mission.

CHAPITRE II

GASCA RASSEMBLE SES FORCES. — DÉFECTION DES PARTISANS DE GONZALO PIZARRE. — IL RASSEMBLE SES LEVÉES. — AGITATION A LIMA. — IL ABANDONNE LA VILLE. — GASCA FAIT VOILE DE PANAMA. — SANGLANTE BATAILLE DE HUARINA.

(1547)

Gasca ne fut pas plus tôt mis en possession de Panama et de la flotte, qu'il adopta une politique plus décisive que celle qu'il avait pu suivre jusque-là. Il leva des hommes et réunit des secours de toutes parts. Il eut soin d'acquitter les arrérages dus aux soldats et promit une paye libérale pour l'avenir; car, bien qu'il eût soin que ses frais personnels coûtassent peu à la Couronne, il ne limitait point la dépense quand le bien public l'exigeait. Comme les fonds du trésor étaient épuisés, il obtint sur le crédit du gouvernement des emprunts des habitants riches de Panama; se fiant à sa bonne foi, ils firent avec empressement les avances nécessaires. Il écrivit aux autorités de Guatemala et du Mexique, requérant leur assistance afin de poursuivre, s'il le fallait, les hostilités contre les insurgés, et il envoya pareillement à Benalcazar, dans les provinces septentrionales du Pérou, une invitation de le joindre, à son débarquement dans le pays, avec toutes ses forces disponibles.

Le plus grand enthousiasme fut manifesté par le peuple de Panama afin de mettre en état la petite flotte pour l'expédition projetée; prélats et capitaines ne dédaignèrent pas de prouver leur loyauté en prenant part à cette bonne œuvre avec les soldats et les matelots [1]. Avant de partir lui-même cependant, Gasca résolut d'envoyer une petite escadre de quatre vaisseaux, sous le commandement d'Aldana, croiser devant le port de Lima, avec des instructions pour protéger ceux qui seraient bien disposés en faveur de la cause royale et les recevoir, s'il en était besoin, à bord de ses vaisseaux. On lui confia aussi des copies authentiques de la commission du Président, pour les transmettre à Gonzalo Pizarre, afin que ce chef pût comprendre qu'il était encore temps de revenir avant que les portes de la clémence fussent fermées devant lui [2].

Tandis que ces événements se passaient, les proclamations et les lettres de Gasca produisaient leur effet au Pérou. Il ne fallait pas beaucoup de sagacité pour voir que la nation en général, assurée de la protection des personnes et des propriétés, n'avait rien à gagner à une révolution. L'intérêt et le devoir se trouvaient maintenant par bonheur du même côté, et l'ancien sentiment de loyauté, affaibli pour un temps, mais non éteint, se ranimait dans le cœur du peuple. Cependant cela ne se manifesta pas d'abord ouver-

[1] « Y ponia sus fuerças con tanta llaneza y obediencia, que los obispos y clerigos y los capitanes y mas principales personas eran los que primero echauan mano, y tirauan de las gumenas y cables de los nauios, para los sacar á la costa. » Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. LXX.

[2] *Ibid.*, ubi supra. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1546. — Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CLXXVIII. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VI, cap. IX. — Herrera, *Hist. General*, dec. VIII, lib. III, cap. III.

tement; sous la sévère discipline d'un gouvernement militaire, on osait à peine penser soi-même, encore moins se communiquer ses pensées. Mais les changements de l'opinion publique, comme ceux de l'atmosphère, qui viennent lentement et imperceptiblement, se propagent de plus en plus, jusqu'à ce que, par une sorte de sympathie silencieuse, ils atteignent les extrémités les plus éloignées d'un pays. Quelques avis de ce changement d'opinion s'étaient fait jour enfin à Lima, quoique toute information sur la mission du Président eût été repoussée avec un soin jaloux de cette capitale. Gonzalo Pizarre lui-même aperçut ces symptômes de désaffection, quoique trop faibles encore pour que l'œil le plus expérimenté pût y découvrir l'orage qui approchait.

Plusieurs des proclamations du Président avaient été envoyées à Gonzalo par ses partisans fidèles, et Carbajal qui avait été appelé de Potosi déclara qu'elles étaient « plus à craindre que les lances de Castille [1]. » Cependant Pizarre ne perdit pas un moment la confiance en sa propre force, et avec une flotte à ses ordres comme celle qui était alors à Panama, il sentait qu'il pouvait défier tout ennemi sur la côte. Il avait une confiance illimitée dans la fidélité d'Hinojosa.

Ce fut à ce moment que Paniagua aborda au port avec les dépêches de Gasca à Pizarre, se composant de la lettre de l'empereur et de la sienne. Elles furent aussitôt soumises par ce chef à ses conseillers fidèles, Carbajal et Cepeda, et il demanda leurs avis sur la conduite à suivre. Ce fut la crise de la destinée de Pizarre.

[1] « Que eran mas de temer aquellas cartas que a las lanças del Rey de Castilla. » Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. XLV.

se contenta de remarquer froidement, « qu'à la vérité il n'avait pas de goût pour la révolte, mais qu'il croyait avoir le cou aussi bien fait pour la corde qu'aucun de ses compagnons; et que ne pouvant guère espérer de vivre encore longtemps dans tous les cas, la chose après tout lui importait peu [1]. »

Pizarre, aiguillonné par une ambition ardente qui franchissait tous les obstacles [2], ne daigna pas calculer les chances désespérées d'une lutte avec la Couronne. Il jeta son propre poids dans la balance avec Cepeda. Il rejeta la grâce qu'on lui offrait, rompit ainsi le dernier lien qui le rattachait à son pays, et par cet acte se déclara rebelle [3].

Ce fut peu de temps après le départ de Paniagua que Pizarre reçut la nouvelle de la défection d'Aldana et de Hinojosa et de la soumission de la flotte pour laquelle il avait dépensé une somme immense, la considérant comme le boulevard principal de sa puissance. Cette nouvelle fâcheuse

[1] « Por lo demas, quando acaezca otra cosa, ya yo he viuido muchos anos, y tengo tan buen palmo de pescueço para la soga, como cada uno de vuesas mercedes. » Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. V, cap. V.

[2] « Loca y luciferina soberuia. » C'est ainsi que Fernandez définit le caractère ambitieux de Gonzalo. *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. XV.

[3] MS. de Caravantes.

Suivant Garcilasso, Paniagua avait été muni d'instructions secrètes par le Président, qui l'autorisaient, dans le cas où il le jugerait nécessaire pour sauvegarder l'autorité royale, à confirmer Pizarre dans son gouvernement. « Peu importait que le Démon y régnât, pourvu que la contrée restât à la couronne. » Le fait fut raconté ainsi par Paniagua, qui resta au Pérou après ces événements. (*Com. Real.*, parte II, lib. V, cap. V.) Cela est possible. Mais il est plus probable qu'un esprit crédule comme Garcilasso ait été dans l'erreur, qu'il ne l'est que Charles-Quint ait dû être préparé à reconnaître ainsi son impuissance, ou que le confident de Gasca ait trahi si indiscrètement sa confiance.

fut suivie de celle de la défection ultérieure de quelques-unes des principales villes du Nord, et de l'assassinat de Puelles, le fidèle lieutenant à qui il avait confié le gouvernement de Quito. Il vit aussi bientôt son autorité attaquée du côté opposé, à Cuzco. Centeno, le chef loyal, qui, ainsi que le lecteur peut se le rappeler, avait été forcé par Carbajal à se réfugier dans une caverne près d'Aréquipa, était sorti de sa retraite, après y être resté une année, et, en apprenant l'arrivée de Gasca, il avait relevé de nouveau l'étendard royal. Ensuite rassemblant un petit corps de partisans et tombant de nuit sur Cuzco, il se rendit maître de cette capitale, défit la garnison qui la gardait, et en assura la possession à la Couronne. Avançant bientôt après dans la province de Charcas, ce chef hardi s'allia avec l'officier qui commandait pour Pizarre à La Plata, et leurs forces combinées, au nombre de mille hommes, prirent position sur les bords du lac Titicaca, où les deux cavaliers attendirent froidement l'occasion de se mettre en campagne contre leur ancien général.

Gonzalo Pizarre, atteint au cœur par la désertion de ceux en qui il avait le plus de confiance, fut étourdi de ces funestes nouvelles, qui le frappaient coup sur coup. Cependant il ne perdit pas le temps en récriminations ou en plaintes inutiles, mais se mit immédiatement à faire des préparatifs pour tenir tête à l'orage avec toute l'énergie de son caractère. Il écrivit d'abord à ceux de ses capitaines qu'il croyait encore fidèles, leur ordonnant de se tenir prêts avec leurs troupes à marcher à son secours au premier avis. Pizarre leur rappela leurs obligations, ainsi que l'identité de leurs intérêts. La commission du Président, ajoutait-il, avait été expédiée avant que la nouvelle de la bataille

d'Anaquito fût arrivée en Espagne, et elle ne pourrait jamais garantir le pardon à ceux qui étaient impliqués dans la mort du vice-roi [1].

Pizarre déployait une égale activité pour renforcer ses levées dans la capitale, et pour les mettre le mieux possible en état de combattre. Il se vit bientôt à la tête d'un millier d'hommes, magnifiquement équipés et complétement pourvus de tout ce qui était nécessaire. « Troupe aussi brave, » dit un vieil auteur, « malgré son petit nombre, qu'aucune qui ait jamais foulé les plaines de l'Italie, » déployant dans l'excellence de ses armes, ses uniformes fastueux et les caparaçons de ses chevaux, une magnificence qui ne pouvait être fournie que par l'argent du Pérou [2]. Chaque compagnie reçut un drapeau neuf avec sa devise particulière. Quelques-uns portaient les initiales et les armes de Pizarre, et un ou deux de ceux-là étaient audacieusement surmontés d'une couronne, comme pour indiquer le rang où le général pouvait aspirer [3].

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VI, cap XI, XII. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. XLV-LIX. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1547.

[2] « Mil hombres tan bien armados i adereçados, como se han visto en Italia, en la maior prosperidad, porque ninguno havia demas de las armas, que no llevase calças, i jubon de seda, i muchos de tela de oro, i de brocado, i otros bordados, i recamados de oro i plata, con mucha chaperia de oro por los sombreros, i especialmente por frascos i caxas de arcabuces. » Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VI, cap. XI.

[3] *Ibid.*, ubi supra.

Quelques auteurs affirment même que Pizarre préparait son couronnement à cette époque et qu'il avait adressé aux différentes villes des invitations d'envoyer des députés pour y assister. « Queria apresurar su coronacion, y para ello despacho cartas á todas las ciudades del Peru. » Montesinos, *Annales*, MS., ano 1547.) Mais il n'est guère probable qu'il ait pu

Parmi les chefs les plus remarqués dans cette occasion, se trouvait Cepeda, « qui, » selon le langage d'un auteur contemporain, « avait échangé la robe du licencié pour le casque empanaché et la cotte de mailles du guerrier[1]. » Mais le cavalier que Pizarre chargea principalement du soin d'organiser ses bataillons, fut le vétéran Carbajal, qui avait étudié l'art de la guerre sous les meilleurs capitaines de l'Europe, et dont la vie d'aventure avait été un commentaire pratique de leurs anciennes leçons. C'était sur son bras que Pizarre comptait le plus à l'heure du danger, et il eût été heureux pour lui qu'il eût profité plus tôt de ses conseils.

Ce qui donne une idée de l'équipement somptueux des troupes de Pizarre, c'est qu'il essaya de pourvoir d'un cheval chacun de ses mousquetaires. Les dépenses furent énormes. Les frais immédiats de ses préparatifs ne furent pas, nous dit-on, au dessous d'un demi-million de *pesos de oro;* la paye des cavaliers, et même des simples soldats, dans sa petite armée, était sur une échelle extravagante, qu'on ne pouvait rencontrer nulle part que sur le sol d'argent du Pérou[2].

mettre une confiance assez aveugle dans les colons au moment de cette crise pour méditer une démarche si téméraire. Les historiens castillans du parti contraire se pressent trop d'accueillir les rapports au désavantage du *rebelle.*

[1] « El qual en este tiempo, oluidado de lo que conuenia á sus letras, y profession, y officio de oydor, salio en calças jubon, y cuera, de muchos recamados, y gorra con plumas. » Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. LXII.

[2] Fernandez, *Hist. del Peru*, ubi supra. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VI, cap. XI. — Herrera, *Hist. General*, dec. VIII, lib. III, cap. V. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1547.

Quand ses ressources furent épuisées, il suppléa au déficit par des contributions imposées aux habitants riches de Lima comme prix de l'exemption du service, par des emprunts forcés, et par différentes sortes d'exactions militaires [1]. Depuis ce moment, on dit que le caractère du général subit un changement visible [2]. Il devint plus violent dans ses passions, plus impatient de contrôle, et s'abandonna avec moins de réserve à des actes de cruauté et de licence. La cause désespérée dans laquelle il s'était engagé le rendait insouciant des conséquences. Quoique naturellement franc et confiant, la défection fréquente de ses partisans le remplit de soupçons. Il ne savait à qui se fier. Quiconque se montrait indifférent à sa cause ou était suspect de l'être était traité en ennemi déclaré. La plus grande méfiance régnait à Lima. Personne n'osait se fier à son voisin. Quelques-uns cachaient ce qu'ils possédaient; d'autres essayaient de tromper la vigilance des sentinelles, et s'enfonçaient dans les forêts et les montagnes des environs [3]. Personne ne pouvait entrer ou sortir de la ville sans permission. Tout commerce, toute relation avec les autres places étaient interceptés. Il y avait longtemps que les cinquièmes appartenant à la couronne n'avaient été envoyés en Castille, Pizarre les ayant appropriés à son usage. Il prit alors possession des hôtels des monnaies, brisa les coins royaux, et mit en circulation

[1] Fernandez, parte I, lib. II, cap. LXII. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1547.

[2] Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CLXXII.

[3] « Andaba la gente tan asombrada con el temor de la muerte, que no se podian entender, ni tenian animo para huir; i algunos, que hallaron mejor aparejo, se escondieron por los canaverales i cuevas, enterrando sus haciendas. » Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VI, cap. XV.

une monnaie altérée, marquée à son empreinte [1]. C'était l'acte de souveraineté le plus décisif.

A cette époque si sombre, le légiste Cepeda imagina une farce solennelle, dont le but était de donner une sorte de sanction légale à la cause des rebelles aux yeux de la populace. Il fit préparer contre Gasca, Hinojosa et Aldana une procédure dans laquelle ils étaient accusés de trahison envers le gouvernement du Pérou, convaincus et condamnés à mort. Il soumit ce projet à un certain nombre de juristes de la capitale, en requérant leurs signatures. Mais ils n'avaient aucune envie de se compromettre ainsi sans ressource, en apposant leurs noms à un tel acte, et ils éludèrent en représentant que cela ne servirait qu'à ôter toute chance aux accusés de revenir à la cause qu'ils avaient abandonnée, supposé que quelqu'un d'entre eux en eût l'intention. Cepeda fut le seul qui signa ce document. Carbajal tourna la chose en ridicule. « Quel est l'objet de votre procédure? » dit-il à Cepeda. « Son objet, » répondit celui-ci, « est de prévenir tout délai, afin que les coupables, aussitôt pris, puissent être exécutés sur-le-champ. » — « Je vous demande pardon, » répliqua Carbajal, « je pensais que l'acte aurait la vertu de les tuer immédiatement. Qu'un de ces traîtres tombe entre mes mains, et je l'enverrai au supplice, sans attendre la sentence d'une cour, je vous le promets [2]! »

[1] *Rel. anonima*, MS. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1547. « Assi mismo echo Gonzalo Piçarro, á toda la plata, que gastaua y destribnya su marca, que era una G. rebuelta en una P.; y pregono que so pena de muerte todos recibiessen por plata fina la que tuuiesse aquella marca, sin ensayo ni otra diligencia alguna. Y desta suerte hizo passar mncha plata de ley baja por fina. » Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. LXII.

[2] « Riose mucho entonces Caruajal y dixo, que segun auia hecho la

Pendant que cette guerre d'écriture se poursuivait, on apporta la nouvelle que l'escadre d'Aldana était à la hauteur du port de Callao. Il avait fait voile de Panama au milieu de février 1547. A son passage en descendant la côte, il avait débarqué à Truxillo, où les habitants l'accueillirent avec enthousiasme et proclamèrent avec empressement leur soumission à l'autorité royale. Il reçut en même temps des messages de plusieurs des officiers de Pizarre dans l'intérieur du pays, annonçant leur retour au devoir et leur disposition à soutenir le Président. Aldana désigna Caxamalca comme lieu de rendez-vous; ils devaient y concentrer leurs forces et attendre le débarquement de Gasca. Puis il continua sa route vers Lima.

Pizarre ne fut pas plus tôt informé de son approche que, craignant qu'elle n'eût l'effet désastreux d'ébranler la fidélité de ses partisans, il les fit sortir et camper à une lieue environ de la ville. Il était à deux lieues de la côte, et mit une garde sur le rivage pour intercepter toute communication avec les vaisseaux. Avant de quitter la capitale, Cepeda eut recours à un expédient pour affermir, à ce qu'il croyait, les habitants dans le parti de Pizarre. Il les rassembla et leur fit une harangue étudiée, dans laquelle il s'étendit sur les services de leur gouverneur et la sécurité dont le pays avait joui sous son autorité. Il leur dit ensuite que chacun

instancia que auia entendido, que la justicia como rayo auia de yr luego á justiciarlos. Y dezia que si el los tuuiesse presos, no se le daria vn clauo por su sentencia ni firmas. » (Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. LV.) Parmi les jurisconsultes de Lima qui refusèrent avec tant d'indépendance de signer l'acte sur la réquisition de Cepeda se trouvait le licencié Polo Ondegardo, homme de beaucoup de jugement et une des meilleures autorités pour les anciennes institutions des Incas.

d'eux pouvait choisir en toute liberté ou de rester sous la protection du gouverneur actuel, ou, s'il l'aimait mieux, de se soumettre à son ennemi. Il les invita à exprimer leur pensée, mais il requit tous ceux qui voudraient rester soumis à Pizarre de prêter serment de fidélité à sa cause, en les assurant que, si quelqu'un d'eux avait désormais la déloyauté de violer son serment, il le paierait de sa vie [1]. Il ne se trouva personne assez hardi, — ayant ainsi la tête dans la gueule du lion, — pour s'écarter de l'obéissance à Pizarre, et chaque homme fit le serment prescrit, que le licencié fit prêter dans la forme la plus solennelle et la plus imposante. Carbajal, suivant son usage, se moqua de toute cette procédure. « Combien de temps pensez-vous que dureront ces serments, » dit-il à son compagnon? « Le premier vent qui soufflera de la côte après notre départ les emportera dans les airs! » Sa prédiction fut bientôt vérifiée.

Cependant Aldana jeta l'ancre dans le port où il ne se trouvait aucun vaisseau des rebelles pour l'inquiéter. Par le conseil de Cepeda on en avait brûlé quatre ou cinq peu de temps auparavant, pendant l'absence de Carbajal, afin d'enlever aux habitants tous moyens de quitter la ville. Le vieux soldat de retour en eut un profond regret. « C'était détruire, » dit-il, « les anges gardiens de Lima [2]. » Et certainement sous un tel chef, ils auraient pu maintenant être très utiles à Pizarre; mais son étoile déclinait.

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. LXI. — Montesinos, *Annales*, MS., ano 1547. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VI, cap, XI, XIV.

[2] « Entre otras cosas dixo á Gonçalo Piçarro » Vuesa Senoria mando quemar cinco angeles que tenia en su puerto para guarda y defensa de la costa del Peru. » Garcilasso, parte II, lib. V, cap. VI.

Le premier acte d'Aldana fut de faire parvenir la copie des pouvoirs de Gasca qui lui avait été confiée, à son ancien chef, qui la déchira avec indignation. Aldana essaya ensuite, au moyen de ses agents, de faire circuler parmi les habitants et même parmi les soldats du camp, les manifestes du Président. Ils produisirent bientôt leur effet. Un petit nombre de personnes avaient eu connaissance du but réel de la mission de Gasca, de l'étendue de ses pouvoirs, ou des conditions généreuses offertes par le gouvernement. Elles reculèrent devant l'entreprise désespérée dans laquelle elles s'étaient laissé imprudemment engager, et elles cherchèrent seulement de quelle manière elles pourraient, avec le moins de risque, se tirer de leur position actuelle et rentrer dans le devoir. Quelques-uns s'échappèrent du camp pendant la nuit, trompèrent la vigilance des sentinelles et effectuèrent leur retraite à bord des vaisseaux. D'autres furent pris et furent traités sans pitié par Carbajal et ses cruels agents. Mais la désaffection étant partout, les moyens de s'échapper ne manquaient pas.

Comme le chemin de Lima et des côtes voisines était fermé aux fugitifs, ils se cachaient dans les forêts et les montagnes, et guettaient l'occasion de se rendre à Truxillo et aux autres ports éloignés; l'exemple était si contagieux, qu'il arrivait assez fréquemment que les soldats même envoyés à la poursuite des déserteurs se joignaient à eux. Parmi ceux qui s'enfuirent se trouvait le licencié Carbajal, qui ne doit pas être confondu avec le militaire son homonyme. C'était ce même cavalier dont le frère avait été mis à mort à Lima par Blasco Nunez, et qui se vengea, comme nous l'avons vu, en trempant ses mains dans le sang du vice-roi. Qu'un homme aussi compromis se fiât au pardon royal,

cela montrait que personne n'en devait désespérer, et l'exemple fut désastreux pour Pizarre [1].

Carbajal, qui plaisantait de tout, même des malheurs les plus poignants, quand on lui parlait de la désertion de ses camarades, s'amusait à fredonner les paroles d'une chanson populaire :

« Mère, le vent emporte les cheveux de ma tête;
Deux à deux il me les emporte [2]. »

Mais les défections faisaient une impression plus profonde sur Pizarre, et il était douloureusement affligé quand il voyait la vaillante armée sur laquelle il avait compté avec tant de confiance pour gagner des batailles, se fondre comme se dissipe le brouillard du matin. Profondément troublé par la trahison de ceux en qui il s'était le plus confié, il ne savait de quel côté se tourner, ni quel parti prendre. Il était évident qu'il devait quitter la position dangereuse où il se trouvait sans perdre de temps. Mais de quel côté devait-il diriger ses pas? Dans le Nord, les grandes villes avaient abandonné sa cause, et le Président marchait déjà contre lui; Centeno occupait les passages du Sud avec une force double de la sienne. Dans cette occurrence, il résolut enfin d'occuper Arequipa, port de mer qui lui était encore fidèle, où il pourrait rester jusqu'à ce qu'il eût arrêté quelque plan.

[1] « Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CLXXX. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. LXIII, LXV. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VI, cap. XV, XVI.

[2] « Estos mis cabellicos, madre;
Dos a dos me los lleva el aire. »

Gomara, *Hist. de las Ind.*, cap. CLXXX.

Après une marche pénible, mais rapide, Gonzalo arriva dans cette ville, où il fut joint promptement par un renfort qu'il avait détaché pour reprendre Cuzco. Mais les désertions dans les deux corps avaient été si fréquentes, quoique, dans celui de Pizarre, elles eussent beaucoup diminué depuis qu'il avait quitté les environs de Lima, que le nombre total de ses forces n'excédait pas cinq cents hommes, moins de la moitié de ce qu'il avait rassemblé peu auparavant dans la capitale. Telle était l'humble position où se voyait réduit l'homme qui avait naguère gouverné le pays avec une autorité illimitée. Cependant il ne perdait pas courage. Il avait retrouvé une nouvelle énergie dans l'excitation de la marche et l'éloignement de Lima, et il sembla reprendre son ancienne confiance, lorsqu'il s'écria : « C'est le malheur qui nous montre nos amis. Que dix seulement me restent fidèles, soyez tranquilles, je redeviendrai maitre du Pérou[1]. »

Les forces des rebelles n'eurent pas plus tôt quitté les environs de Lima, que les habitants de cette ville, se souciant peu, comme l'avait prédit Carbajal, de leurs serments forcés de fidélité à Pizarre, ouvrirent leurs portes à Aldana, qui prit possession de cette place importante au nom du Président. Cependant celui-ci avait fait voile de Panama avec toute sa flotte, le 10 avril 1547. La première partie de son voyage fut heureuse; mais il fut bientôt contrarié par les courants et par le gros temps. La violence de la tempête s'étant soutenue pendant plusieurs jours, la mer devint furieuse, et la flotte fut ballottée par des vagues énormes, en

[1] « Aunque siempre dijo, que con diez amigos que le quedasen, havia de conservarse i conquistar de nuevo el Peru : tanta era su sana o su sobervia. » Gomara, *Hist. de las Ind.*, loc. cit.

rapport avec la nature sauvage des côtes voisines. La pluie tombait par torrents, et les éclairs étaient si incessants, que les vaisseaux, pour employer le langage animé du chroniqueur, semblaient voguer sur une mer de flamme [1]. « Les cœurs des plus hardis marins étaient remplis d'épouvante. » Ils jugeaient inutile de lutter contre les éléments, et demandaient hautement qu'on regagnât le continent, et qu'on remît le voyage à une saison plus favorable.

Mais le Président voyait dans ce parti la ruine de sa cause et des sujets fidèles qui s'étaient engagés à le soutenir à son débarquement. « Je suis disposé à mourir, » dit-il, « mais non à retourner; » et sans tenir compte des remontrances de ses compagnons intimidés, il voulut qu'on mît autant de voiles que les vaisseaux en pourraient porter, dans tous les intervalles de la tempête [2]. Cependant, pour détourner l'esprit des marins du danger présent, Gasca les amusa en expliquant quelques-uns des phénomènes étranges que présentait l'Océan dans la tempête, et qui avaient rempli leurs esprits superstitieux d'une crainte mystérieuse [3].

[1] « Y los truenos y relanpagos eran tantos y tales, que siempre parecia que estauan en llamas, y que sobre ellos venian rayos (que en todas aquellas partes caen muchos). » (Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. LXXI.) Le vif coloris du vieux chroniqueur montre qu'il était lui-même familiarisé avec les tempêtes tropicales du Pacifique.

[2] « Y con lo poco que en aquella sazon el Presidente estimauala vida si no auia de hazer la jornada, y el gran desseo que tenia de hazerla, se puso contra ellos diziendo, que qual quiera que le tocasse en abaxar vela, le costaria la vida. » Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. LXXI.

[3] Les lumières phosphoriques qu'on voit quelquefois sur la mer dans une tempête furent observées voltigeant autour des mâts et des agrès du vaisseau du Président, et il amusa les matelots, suivant Fernandez, en expliquant le phénomène et en racontant les fables auxquelles il

On avait fait des signaux aux vaisseaux, pour que chacun fit route de son mieux vers l'île de Gorgona. Ils y arrivèrent l'un après l'autre, à l'exception d'un seul, quoique tous plus ou moins endommagés par le mauvais temps. Le Président attendit seulement que la fureur des éléments fût épuisée; alors il se rembarqua et fit par une mer plus calme la traversée de Manta. De ce lieu il continua bientôt après son voyage à Tumbez et débarqua dans ce port le 13 juin. Il fut reçu partout avec enthousiasme, et tous semblaient désireux d'effacer le souvenir du passé par des protestations de leur fidélité à venir envers la Couronne. Gasca reçut aussi de nombreuses lettres de félicitation des cavaliers de l'intérieur du pays, dont plusieurs avaient pris parti antérieurement sous Pizarre. Il les remercia poliment de leurs offres de services, et leur ordonna de se trouver à Caxamalca, lieu du rendez-vous général.

Il y envoya Hinojosa, aussitôt que cet officier eut débarqué avec les troupes de terre, lui ordonnant de prendre le commandement des levées qui y étaient rassemblées, et de le joindre ensuite à Xauxa. Ce fut là qu'il résolut d'établir son quartier général. Cette ville était située dans un territoire riche et fertile, et par sa position centrale elle offrait le moyen d'agir avec plus d'avantage contre l'ennemi.

Ensuite il se porta en avant, à la tête d'un petit détachement de cavalerie, par la route en plaine de la côte, vers Truxillo. Après s'être arrêté peu de temps dans cette ville fidèle, il traversa la chaîne de montagnes au sud-est, et

avait donné naissance dans l'ancienne mythologie. Cette petite anecdote donne le secret de la popularité de Gasca, même parmi les plus humbles classes.

entra bientôt dans la fertile vallée de Xauxa. Il y fut immédiatement rejoint par les renforts du Nord, ainsi que des principales villes de la côte, et peu de temps après son arrivée, il reçut un message de Centeno l'informant qu'il occupait les passages par lesquels Gonzalo Pizarre se préparait à s'échapper du pays, et que le chef des rebelles devait bientôt tomber dans ses mains.

Le camp royal fut transporté de joie à cette nouvelle. La guerre était donc enfin terminée, et cela sans que le Président eût été appelé même à lever son épée contre un Espagnol. Plusieurs de ses conseillers lui donnaient alors l'avis de licencier la plus grande partie de ses troupes, comme onéreuse et désormais inutile. Mais le Président était trop sage pour diminuer ses forces avant de s'être assuré la victoire. Il consentit cependant à contremander la réquisition de levées qu'il avait faite au Mexique et dans les colonies voisines, se jugeant maintenant assez fort de la fidélité générale du pays. Mais concentrant ses forces à Xauxa, il établit ses quartiers dans cette ville, comme il en en avait eu l'intention d'abord, résolu d'y attendre les nouvelles des opérations du Sud. Le résultat fut différent de ce qu'il avait attendu [1].

[1] Pour les pages précédentes, voyez Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VII, cap. I. — Herrera, *Hist. General*, dec. VIII, lib. III, cap. XIV et seq. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. LXXI-LXXVII. — MS. de Caravantes. Ce dernier auteur, qui occupait un poste important dans le département des finances coloniales, avait des moyens d'instruction qui l'ont mis en état de fournir plusieurs particularités qu'on ne peut rencontrer ailleurs touchant les principaux acteurs de ces temps de troubles. Son ouvrage, encore manuscrit, déposé précédemment dans les archives de l'université de Salamanque, a été transféré à la bibliothèque du roi à Madrid.

Pizarre, cependant, que nous avons laissé à Aréquipa, s'était décidé, après une longue délibération, à évacuer le Pérou et à passer au Chili. Dans ce territoire, en dehors de la juridiction du Président, il pouvait trouver une retraite sûre. Il pensait que le peuple inconstant se fatiguerait bientôt de son nouveau gouverneur; il rallierait alors des forces suffisantes pour reprendre les opérations actives, afin de recouvrer sa domination. Tels étaient les calculs du chef rebelle. Mais comment effectuer ce projet, les passages des montagnes qu'il avait à traverser étant occupés par Centeno avec une force plus que double de la sienne? Il résolut d'essayer les négociations; car ce capitaine avait autrefois servi sous lui, et s'était même employé à persuader Pizarre de s'attribuer l'autorité de gouverneur. S'avançant, donc, dans la direction du lac Titicaca, dans le voisinage duquel Centeno avait assis son camp, Gonzalo envoya un émissaire à son quartier pour entamer une négociation. Il rappela à son adversaire les relations amicales qui avaient existé autrefois entre eux, et fit souvenir en particulier d'une occasion dans laquelle il avait épargné sa vie, lorsqu'il était convaincu de conspirer contre sa personne. Il n'entretenait aucun sentiment de malveillance, disait-il, pour la conduite récente de Centeno et n'était pas venu pour lui chercher querelle. Son intention était d'abandonner le Pérou, et la seule faveur qu'il avait à demander à son ancien associé était de lui laisser le passage libre à travers les montagnes.

A cette communication Centeno répondit, dans des termes aussi polis que ceux de Pizarre, qu'il n'avait pas oublié leur ancienne amitié. Il était prêt maintenant à servir son ancien général en tout ce qui ne serait pas incompatible

avec l'honneur ou avec l'obéissance qu'il devait à son souverain. Mais il était là pour la cause royale, et il ne pouvait s'écarter de son devoir. Si Pizarre voulait se fier à lui et se rendre, il engageait sa parole de chevalier d'employer tout son crédit auprès du gouvernement pour assurer à lui et à ses compagnons des conditions aussi favorables que celles qui avaient été accordées au reste de leurs compatriotes. Gonzalo écouta les promesses de son ancien camarade avec un dépit amer qui se peignait sur son visage, et arrachant la lettre à son secrétaire, il la jeta loin de lui avec indignation. Il ne restait plus qu'à en appeler aux armes [1].

Il leva aussitôt son camp et marcha vers les bords du lac Titicaca, près duquel l'attendait son adversaire. Il recourut cependant à un stratagème, afin, s'il était possible, d'éviter encore une rencontre. Il envoya ses éclaireurs en avant dans une direction différente de celle qu'il avait l'intention de prendre, et ensuite il accéléra sa marche vers Huarina. C'était une petite ville située à l'extrémité sud-est du lac Titicaca, dont les rivages, siége de la civilisation primitive des Incas, allaient bientôt retentir du choc meurtrier de leurs vainqueurs plus civilisés.

Mais les mouvements de Pizarre avaient été communiqués secrètement à Centeno, et ce capitaine, changeant en conséquence son terrain, prit position non loin de Huarina le jour même où Gonzalo atteignait cette ville. Les vedettes des deux camps arrivèrent le soir en vue les unes des autres, et les forces rivales, se reposant sur leurs armes, se préparèrent à combattre le lendemain matin.

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Garcilasso, *Com. Real.* parte II, lib. V, cap. XVI. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VII.

Ce fut le 26 octobre 1547 que les deux généraux, ayant formé leurs troupes en ordre de bataille, s'avancèrent l'un contre l'autre dans les plaines de Huarina. Le terrain, défendu d'un côté par une saillie des Andes, et peu éloigné de l'autre côté des eaux du lac Titicaca, était une plaine découverte et unie, bien propice aux manœuvres militaires. Il semblait préparé par la nature comme la lice d'une joûte.

L'armée de Centeno montait à environ mille hommes. Sa cavalerie en comptait près de deux cent cinquante, bien équipés et bien montés. Parmi eux étaient plusieurs gentilshommes dont quelques-uns avaient suivi autrefois la bannière de Pizarre; le tout formait un corps d'élite, où l'on comptait quelques-unes des meilleures lances du Pérou. Ses arquebusiers étaient moins nombreux, ne dépassant pas cent cinquante hommes, médiocrement pourvus de munitions. Le reste, formant la plus grande partie de l'armée de Centeno, se composait d'hommes armés de piques, levées irrégulières réunies à la hâte, et peu disciplinées [1].

Ce corps d'infanterie formait le centre de sa ligne, flanqué par les arquebusiers partagés en deux divisions à peu près égales, tandis que sa cavalerie était aussi disposée en deux corps sur l'aile droite et sur l'aile gauche. Malheureusement, Centeno avait été malade d'une pleurésie la semaine précédente, si malade même, que la veille il avait été saigné plusieurs fois. Il était alors trop faible pour rester en selle, mais il était porté en litière, et quand il eut vu ses hommes formés en ordre, il se retira à quelque distance du

[1] Dans l'évaluation des forces de Centeno, — qui varie dans les relations de sept cents à douze cents hommes, — j'ai pris le nombre intermédiaire de mille adopté par Zarate comme, à tout prendre, plus probable que l'un ou l'autre des nombres extrêmes.

champ de bataille, étant incapable de prendre part à l'action. Mais Solano, l'évêque militant de Cuzco, qui, avec plusieurs personnes de sa suite, prit part au combat, circonstance qui, à la vérité, n'était pas rare, parcourut les rangs à cheval, le crucifix à la main, donnant sa bénédiction aux soldats, et exhortant chacun à faire son devoir.

Les forces de Pizarre n'égalaient pas la moitié de celles de son rival, ne s'élevant pas à plus de quatre cent quatre-vingts hommes. La cavalerie ne dépassait pas en tout quatre-vingt-cinq chevaux, et il la plaça en un seul corps à la droite de son bataillon. La force de son armée était dans les arquebusiers, au nombre d'environ trois cent cinquante C'était un corps admirable, commandé par Carbajal, qui l'avait soigneusement exercé. En considérant l'excellence de ses armes et sa parfaite discipline, ce petit corps d'infanterie pouvait être regardé comme la fleur de l'armée péruvienne, et Pizarre comptait principalement sur lui pour le succès de la journée [1]. Quant au demeurant de ses forces, composé de piquiers, peu redontables par leur nombre, mais, de même que le reste de l'infanterie, formés à une excellente discipline, il les distribua à la gauche de ses mousquetaires, de manière à repousser la cavalerie ennemie.

Pizarre lui-même prit le commandement de la cavalerie, se plaçant comme d'habitude au premier rang. Il était magnifiquement vêtu. Sur sa brillante cotte de mailles il portait un surtout de velours tailladé d'une riche couleur cramoisie,

[1] *Flor de la milicia del Peru*, dit Garcilasso de la Vega, qui compare Carbajal à un habile joueur d'échecs, disposant ses pièces de manière à s'assurer infailliblement la victoire. *Com. Real.*, parte II, lib. V, cap. XVIII.

et il montait un cheval fougueux dont les brillants caparaçons, avec le splendide costume de son cavalier, faisaient de l'intrépide général l'objet le plus visible du champ de bataille.

Son lieutenant, Carbajal, était équipé dans un style très différent. Il avait une armure à l'épreuve, de la plus simple apparence, mais solide et de bon service, et son casque d'acier, avec sa visière à barreaux serrés de la même matière, sauva sa tête de plus d'un coup fatal dans cette journée. Sur ses armes il portait un surtout d'une couleur verdâtre, et il montait un genêt ardent et fort qui, bien que capable d'endurer la fatigue, n'avait ni grâce ni beauté. Il n'aurait pas été facile de distinguer le vétéran du cavalier le plus vulgaire.

Arrivées à six cents pas l'une de l'autre, les deux armées s'arrêtèrent. Carbajal préférait attendre l'attaque de l'ennemi plutôt que d'avancer davantage; car le terrain qu'il occupait alors présentait un espace ouvert à sa mousqueterie et dégagé des arbres ou buissons semés çà et là sur quelques autres parties du champ de bataille. Il avait, en outre, un motif particulier pour garder sa position actuelle. Chaque soldat était embarrassé l'un de deux, l'autre de trois arquebuses, armes laissées par ceux qui de temps en temps avaient déserté le camp. Cet approvisionnement extraordinaire de mousquets, quoiqu'il fût un embarras sérieux dans une marche, pouvait offrir un grand avantage à des troupes attendant une attaque; car, en raison de la connaissance et de la construction imparfaites des armes à feu à cette époque, on perdait beaucoup de temps à les charger [1].

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, ubi supra.

Le père de l'historien, du même nom que lui, faisait partie du petit nombre de cavaliers nobles qui restèrent fidèles à Gonzalo Pizarre dans le

Préférant donc que l'ennemi commençât l'attaque, Carbajal fit halte, tandis que le parti opposé, après un court répit, continua de marcher l'espace de cent pas. Voyant alors qu'ils restaient immobiles, Carbajal détacha une petite troupe de tirailleurs en avant afin de les provoquer; mais ceux-ci rencontrèrent bientôt un détachement semblable de l'ennemi, et quelques coups de feu furent échangés, mais avec peu d'effet des deux côtés. Voyant que cette manœuvre manquait, le vétéran ordonna à ses hommes d'avancer de quelques pas, espérant encore déterminer son antagoniste à charger. Il y réussit. « Nous perdons l'honneur, » s'écrièrent les soldats de Centeno qui, par un sentiment faussement chevaleresque propre à des troupes indisciplinées, regardaient comme déshonorant d'attendre une attaque. En vain leurs officiers leur crièrent de rester à leur poste. Leur général était absent, et ils étaient excités par les cris d'un moine frénétique, nommé Domingo Ruiz, qui, pensant que les Philistins étaient livrés à leurs coups, s'écriait : « Voici le moment! En avant! en avant! tombez sur l'ennemi [1]! » Il n'en fallait pas davantage; les soldats se ruèrent avec une précipitation tumultueuse, les piquiers dirigeant leurs armes si étourdiment qu'elles se mêlaient ensemble et en quelques occasions blessaient leurs camarades. Les mousquetaires, en même temps, entretenaient en avançant un feu désordonné qui, vu la rapidité de leur marche et la distance, ne faisait aucun effet.

déclin de sa fortune. Il était présent à la bataille de Huarina, et les détails qu'il donna à son fils mirent ce dernier en état de remplir plusieurs lacunes du récit des historiens.

[1] « A las manos, á las manos; á ellos, á ellos. » Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. LXXIX.

Carbajal était charmé de voir ses ennemis épuiser ainsi leurs munitions. Quoiqu'il permît que quelques mousquets fussent déchargés, afin d'exciter encore plus ses adversaires, il commanda au principal corps de son infanterie de réserver son feu jusqu'à ce que tous les coups pussent porter. Comme il connaissait la tendance des mouquetaires à tirer trop haut, il ordonna à ses soldats de viser à la ceinture ou même un peu au dessous, ajoutant qu'un coup qui déviait pourrait encore causer du dommage, tandis qu'un coup qui passait de l'épaisseur d'un cheveu au dessus de la tête était perdu [1].

La troupe du vétéran restait calme et immobile pendant que celle de Centeno s'avançait rapidement; mais, quand celle-ci fut arrivée à cent pas de ses antagonistes, Carbajal donna l'ordre de faire feu. Une volée instantanée franchit l'espace, et une grêle de balles atteignit les rangs des assaillants avec tant de justesse que plus de cent tombèrent morts sur la place, et un beaucoup plus grand nombre furent blessés. Avant qu'ils pussent se remettre de leur désordre, les soldats de Carbajal saisissant leurs mousquets de rechange, les déchargèrent avec le même succès sur le gros des ennemis. La confusion devint complète. Incapables de soutenir la pluie incessante de balles que faisait tomber sur eux le feu entretenu par les arquebusiers, ils furent saisis d'une panique et s'enfuirent du champ de bataille, faisant à peine mine de combattre davantage.

Mais le succès de la journée fut très différent dans le combat de cavalerie. Gonzalo Pizarre avait retiré ses cavaliers un peu en arrière de la droite de Carbajal, afin de laisser à

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, ubi supra.

ce dernier un espace plus libre pour sa mousqueterie. Quand les chevaux de la gauche de l'ennemi galopèrent brusquement contre lui, Pizarre, favorisant encore Carbajal, — dont le feu en outre faisait subir quelque perte aux assaillants, — n'avança que de quelques verges pour recevoir la charge. En conséquence l'escadron de Centeno arriva comme la foudre, lancé à toute bride, et, malgré le mal que lui fit la mousqueterie ennemie, il tomba avec une telle furie sur ses adversaires qu'il les renversa, chevaux et cavaliers, dans la poussière, « les foulant aux pieds des chevaux, » dit l'historien, « comme s'ils eussent été un troupeau de moutons [1]. » Ces derniers, s'étant remis du premier choc avec une grande difficulté, essayèrent de se rallier et de soutenir le combat avec moins d'inégalité.

Cependant le général ne put regagner le terrain qu'il avait perdu. Ses hommes étaient repoussés sur tous les points. Il y avait des deux côtés beaucoup de tués et plus encore de blessés, et le sol était couvert de cadavres d'hommes et de chevaux. Mais la perte tomba surtout sur la cavalerie de Pizarre, et la plupart de ceux qui échappèrent à la mort furent obligés de se rendre prisonniers. Cepeda, qui combattit avec la rage du désespoir, reçut un terrible coup de sabre à travers le visage, qui le mit hors de combat et le força à se rendre [2]. Pizarre, après avoir vu tomber autour de lui ses plus braves soldats,

[1] « Los de Diego, Centeno, como yuan con la pujança de vna carrera larga, lleuaron a los de Gonçalo Piçarro de encuentro, y los tropellaron como si fueron ouejas, y cayeron cauallos y caualleros. » Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. V, cap. XIX.

[2] La blessure de Cepeda lui ouvrit le nez, laissant une cicatrice si hideuse qu'il fut obligé dans la suite de la couvrir avec un morceau d'étoffe, suivant Garcilasso, qui le vit fréquemment à Cuzco.

fut assailli par trois ou quatre cavaliers à la fois. Se dégageant de la mêlée, il piqua son cheval et le noble animal, saignant d'une blessure grave sur le dos, devança tous ceux qui le poursuivaient, à l'exception d'un seul, qui l'arrêta par la bride. La chose aurait mal tourné pour Gonzalo; mais, saisissant une légère hache d'arme qui pendait à son côté, il en déchargea un tel coup sur la tête du cheval de son ennemi qu'il se baissa violemment et força son cavalier de lâcher prise. Cependant un certain nombre d'arquebusiers, voyant la détresse de Pizarre, s'élancèrent à son secours, tuèrent deux de ses assaillants qui allaient l'atteindre et forcèrent les autres de s'enfuir à leur tour [1].

. La déroute de la cavalerie fut complète, et Pizarre regardait la journée comme perdue, lorsqu'il entendit la trompette de l'ennemi sonner la fanfare de la victoire. Mais ces sons expiraient à peine qu'ils furent répétés par le parti opposé. L'infanterie de Centeno, comme nous l'avons vu, avait été défaite et avait perdu le champ de bataille. Mais sur la droite sa cavalerie avait chargé la gauche de Carbajal, composée de piquiers mêlés d'arquebusiers. La cavalerie marcha droit à cette phalange formidable. Elle ne put rompre ce rempart de piques, tenues par les mains robustes de soldats qui restaient fermes et intrépides à leur poste, tandis qu'en même temps les assaillants étaient extrêmement incommo-

[1] Suivant la plnpart des auteurs, le cheval de Pizarre ne fut pas seulement blessé, mais tué dans le combat, et la perte fut réparée par son ami Garcilasso de la Vega, qui le fit monter sur le sien. Ce secours porté à propos au rebelle ne servit pas dans la suite au généreux cavalier, mais lui fut reproché par ses ennemis comme un crime. Le fait est nié fortement par son fils l'historien, qui semble désireux de laver son père de cette honorable imputation qui jeta un nuage sur leur fortune à tous deux. Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. V, cap. XXIII.

dés par le feu bien nourri des arquebusiers placés en arrière des piquiers. Trouvant impossible de faire brèche, les cavaliers tournèrent leurs flancs en grand désordre, et enfin rejoignirent derrière eux l'escadron victorieux de Centeno. Les deux détachements tentèrent alors une autre charge sur le bataillon de Carbajal. Mais ses hommes firent face en arrière avec la promptitude et la discipline de soldats bien exercés. La même forêt de piques se hérissa devant les assaillants, tandis qu'une décharge incessante de balles punissait l'audace des cavaliers, qui, rompus et complétement découragés par leur inutile tentative, imitèrent enfin l'exemple des gens de pied saisis de panique, et abandonnèrent le champ de bataille.

Pizarre et quelques-uns de ses camarades encore en état d'agir continuèrent la poursuite, mais seulement à peu de distance; car, en vérité, ils n'étaient eux-mêmes ni assez nombreux, ni en assez bon état pour la pousser bien loin. La victoire était complète, et le chef rebelle prit possession des tentes abandonnées de l'ennemi où l'on fit un immense butin en argent[1] et où il trouva aussi les tables dressées pour restaurer les soldats de Centeno à leur retour du combat, tant ils se tenaient sûrs du succès ! Le repas apaisa la faim des vainqueurs; ainsi va la guerre. L'action fut en effet très décisive, et l'on vit plusieurs fois Gonzalo Pizarre, lorsqu'il

[1] Le butin ne monta pas à moins d'un million quatre cent mille *pesos*, suivant Fernandez. « El saco que vno fue grande : que se dixo ser de mas de vn millon y quatrocientos mil pesos. » (*Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. LXXIX.) Cette évaluation est sans doute fort exagérée. Mais on finit par se familiariser tellement avec les richesses miraculeuses du Pérou que, comme le lecteur des *Mille et une nuits*, on devient d'une foi trop facile pour recourir aux règles vulgaires de probabilité.

parcourut à cheval le champ de bataille jonché des cadavres de ses ennemis, se signer et s'écrier : « Jésus ! quelle victoire ! »

Il ne périt pas moins de trois cent cinquante des compagnons de Centeno, et le nombre des blessés fut même plus grand. On calcule que plus d'une centaine de ceux-ci moururent pour avoir été exposés à l'intempérie de la nuit suivante ; car, bien que le climat de cette région élevée soit tempéré, cependant les vents de la nuit, soufflant sur les montagnes, sont piquants et pénétrants, et plus d'un malheureux blessé qui aurait pu être guéri par des soins, fut glacé par le froid et n'était plus qu'un cadavre au lever du soleil. La victoire fut payée cher par les vainqueurs, dont une centaine ou plus resta sur la place. Leurs corps étaient pressés sur la partie du terrain occupée par la cavalerie de Pizarre, où le combat avait été le plus acharné. Dans cet espace étroit on trouva aussi les corps de plus de cent chevaux dont la plus grande partie, de même que ceux de leurs cavaliers généralement tués avec eux, appartenaient à l'armée victorieuse. C'était la plus fatale bataille qui eût encore été livrée sur le sol ensanglanté du Pérou [1].

La gloire de la journée, gloire lamentable, doit être rap-

[1] « La mas sangrienta batalla que vno en el Peru. » *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. LXXIX.

Dans les récits de cette bataille il y a, comme à l'ordinaire, des contradictions que l'historien doit concilier comme il peut. Mais, à tout prendre, il y a accord dans le plan général et les points principaux. Tous la représentent comme le combat le plus sanglant qui se fût encore livré entre les Espagnols au Pérou, et tous attribuent à Carbajal l'honneur de la victoire. Comme autorités, outre Garcilasso et Fernandez, souvent cités, voir Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. (Il était présent à l'action.) — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VII, cap. III. — Herrera, *Hist. General*, dec. VIII, lib. IV, cap. II. — Gomara, *Hist. de las Indias*, cap. CLXXXI. Montesinos, *Annales*, MS., ano 1547.

portée presque entièrement à Carbajal et à sa vaillante troupe. Les dispositions judicieuses du vieux guerrier, avec la discipline parfaite et le ferme courage de ses compagnons, rétablirent la fortune du combat, compromise par la cavalerie, et assurèrent la victoire.

Carbajal, à l'épreuve des fatigues, poursuivit l'ennemi avec ceux de ses gens qui étaient en état de l'accompagner. Les malheureux fugitifs qui tombaient entre ses mains, — dont la plupart avaient été traîtres à la cause de Pizarre, — étaient exécutés sur-le-champ. Les lauriers qu'il avait cueillis sur le champ de bataille contre de braves soldats armés comme lui, furent souillés par sa cruauté envers des prisonniers sans défense. Leur chef, Centeno, plus heureux, s'échappa. Voyant la bataille perdue, il quitta sa litière, se jeta sur son cheval, et, malgré sa maladie, excité par le sort terrible qui l'attendait s'il était pris, il réussit à se sauver dans la sierra voisine. Là il disparut aux yeux de ceux qui le poursuivaient, et, comme un cerf blessé ayant les chiens sur sa piste, il trouva encore moyen d'éluder la poursuite en s'enfonçant dans les profondeurs des forêts, jusqu'à ce que, par un long circuit, il réussit miraculeusement à gagner Lima. L'évêque de Cuzco, qui prit une autre direction, ne fut pas moins heureux. Par bonheur pour lui, il ne tomba pas dans les mains de l'impitoyable Carbajal, qui, l'évêque ayant été autrefois partisan de Pizarre, aurait, à en juger par le peu de respect qu'il montrait habituellement à ceux de son habit, éprouvé aussi peu de scrupule en le condamnant au gibet que si c'eût été le dernier des hommes [1].

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Fernandez, *Hist. del Peru*, ubi supra. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VII, cap. III. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. V, cap. XXI, XXII.

Le lendemain de l'action, Gonzalo Pizarre fit déposer dans une sépulture commune les corps des soldats gisant encore côte à côte sur la place où ils avaient été si récemment engagés dans une lutte mortelle. Ceux d'un rang supérieur, — car les distinctions de rang ne devaient pas être oubliées dans le tombeau, — furent transportés à l'église du village de Huarina qui donna son nom à la bataille. Ils y furent enterrés avec toute la solennité convenable. Mais plus tard ils furent transférés dans l'église cathédrale de La Paz, « la Cité de la Paix, » et déposés sous un mausolée érigé par une souscription générale du pays. Car il y avait peu de personnes qui n'eussent à pleurer la perte d'un ami ou d'un parent dans cette fatale journée.

Le vainqueur profita alors de son succès pour envoyer des détachements à Aréquipa, La Plata et autres villes de cette partie du pays, afin de lever des contributions et des renforts. Ses propres pertes furent plus que compensées par le nombre des soldats du parti vaincu qui furent heureux de s'enrôler sous sa bannière. Rassemblant ses forces, il marcha sur Cuzco, qui, bien qu'entraîné par les circonstances à témoigner sa fidélité envers la Couronne, avait manifesté de bonne heure son attachement à sa cause.

Les habitants se préparaient à le recevoir en triomphe, sous des arcades jetées en travers des rues, avec des bandes de musiciens et des chants qui célébraient sa victoire. Mais Pizarre, avec plus de discrétion, refusa les honneurs d'une ovation tandis que le pays était au pouvoir de ses ennemis. Se faisant précéder du corps principal de ses troupes, il suivit à pied, accompagné par une faible escorte d'amis et d'habitants, et se rendit d'abord à la cathédrale, où des actions de grâce furent rendues et le *Te Deum* chanté en

l'honneur de sa victoire. Il se retira ensuite dans sa demeure, annonçant son intention d'établir pour le présent ses quartiers dans la vénérable capitale des Incas [1].

Toute pensée de retraite au Chili fut abandonnée; car son succès récent avait ramené de nouvelles espérances dans son cœur, et ravivé son ancienne confiance. Il comptait qu'il aurait le même effet sur les dispositions vacillantes de ceux dont la fidélité avait été ébranlée par des craintes pour leur sûreté personnelle et par leur méfiance sur ses moyens de tenir tête au Président. Ils verraient maintenant que son étoile était encore dans sa période ascendante. Sans plus s'inquiéter de l'événement, il résolut de rester à Cuzco, et d'y attendre tranquillement l'heure où un dernier appel aux armes déciderait qui des deux demeurerait maître du Pérou.

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. V, cap. XXVII. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VII, cap. III.

Garcilasso de la Vega, qui était enfant à cette époque, vit l'entrée de Pizarre à Cuzco. Il écrit donc de souvenir, quoique après un intervalle de plusieurs années. A cause du rang de son père, il avait un accès facile au palais de Pizarre, et cette partie de sa narration peut prétendre à la considération due non seulement à un contemporain, mais à un témoin oculaire.

CHAPITRE III

CONSTERNATION DANS LE CAMP DE GASCA. — SES QUARTIERS D'HIVER. — IL SE REMET EN MARCHE. — IL TRAVERSE L'APURIMAC. — CONDUITE DE PIZARRE A CUZCO. — IL CAMPE PRÈS DE LA VILLE. — DÉROUTE DE XAQUIXAGUANA.

(1547-1548)

Pendant que les événements rapportés dans le chapitre précédent se passaient, le président Gasca était resté à Xauxa, attendant des nouvelles de Centeno, et ne doutant pas qu'elles ne lui apprissent la complète déroute des rebelles. Sa consternation fut donc grande, en apprenant l'issue du fatal conflit de Huarina; que les royalistes s'étaient dispersés devant l'épée de Pizarre, tandis que leur chef avait disparu [1], laissant régner sur son sort la plus grande incertitude.

La nouvelle répandit parmi les soldats une consternation générale proportionnée à la confiance qu'ils avaient éprouvée; ils sentaient qu'on luttait presque sans espoir contre un homme qui semblait protégé par un charme qui

[1] « Y salio a la Ciudad de Los Reyes, sin que Carbajal, ni alguno de los suyos sapiesse por donde fue sino que parecio encantamiento. » Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. V, cap. XXII.

le rendait invincible même à des forces très supérieures. Le Président, toutefois, quelque sensible que fût son désappointement, eut soin de le cacher, tandis qu'il essayait de relever le courage de ses partisans. « Ils avaient été trop confiants, » disait-il, « et c'était ainsi que le ciel humiliait leur présomption. Cependant il était dans le cours ordinaire des événements que la Providence, lorsqu'elle voulait humilier le coupable, lui permît de s'élever le plus haut possible pour rendre sa chute plus profonde. »

Mais pendant que Gasca s'efforçait ainsi de rassurer les esprits superstitieux et timides, il s'appliquait avec son énergie ordinaire à réparer le tort que sa cause avait souffert par la défaite de Huarina. Il envoya à Lima un détachement, sous les ordres d'Alvarado, pour rassembler les royalistes échappés du champ de bataille et pour enlever l'artillerie des vaisseaux et l'amener au camp. Un autre corps fut envoyé à Guamanga, à soixante lieues environ de Cuzco, dans le même but de protéger les fugitifs, et aussi pour empêcher les caciques indiens de fournir des provisions à l'armée insurgée de Cuzco. Ses forces étant alors très supérieures à toutes celles que pouvait lui opposer son adversaire, Gasca résolut de partir sans plus de délai et de marcher sur la capitale des Incas [1].

[1] Gasca, suivant Ondegardo, nourrit son armée pendant son séjour à Xauxa au moyen des greniers péruviens de la vallée. Il y trouva encore une quantité de maïs suffisante pour la consommation de plusieurs années. Il est plus qu'étrange que ces dépôts eussent été si longtemps respectés par les conquérants affamés. « Cuando el Senor Presidente Gasca pasco con la gente de castigo de Gonzalo Pizarro por el Valle de Jauja, estuvo alli siete semanas á lo que me acuerdo, se hallaron en deposito maiz de cuatro y de tres y de dos anos mas de 15,000 hanegas junto al camino, é alli comio la gente. » Ondegardo, *Rel. Seg.*, MS.

Quittant Xauxa le 29 décembre 1547, il traversa Guamanga, et après une marche pénible, rendue particulièrement fatigante par l'inclémence du temps et le mauvais état des routes, il entra dans la province d'Andaguaylas. C'était une contrée belle et fertile, et comme la route au delà l'aurait engagé dans les profondeurs d'une sombre sierra, à peine praticable pendant les neiges de l'hiver, Gasca résolut de rester dans ses quartiers jusqu'à ce que la rigueur de la saison s'adoucît. Comme beaucoup de soldats avaient déjà contracté des maladies pour avoir été exposés aux pluies incessantes, il établit un camp hôpital, et le bon Président visitait en personne les malades, pourvoyant à leurs besoins et gagnant leurs cœurs par sa sympathie[1].

Cependant le camp royal se fortifiait par l'arrivée continuelle de renforts; car, malgré l'émotion causée dans le pays par la première nouvelle de la victoire de Pizarre, un peu de réflexion convainquit le peuple que le bon droit était le plus fort, et devait en définitive l'emporter. Il arrivait aussi avec ces levées plusieurs des capitaines les plus distingués du pays. Centeno, brûlant de réparer sa défaite et rétabli de sa maladie, vint de Lima rejoindre le camp avec ses compagnons. Benalcazar, le vainqueur de Quito, qui, le lecteur s'en souviendra, avait partagé la défaite de Blasco Nunez dans le Nord, arriva avec un autre détachement, et fut suivi bientôt après par Valdivia, le célèbre conquérant du Chili. Revenu au Pérou, afin de rassembler des recrues pour son expédition, il avait appris l'état du pays et

[1] Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VII, cap. IV. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. LXXXII-LXXXV. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Cieza de Leon, *Cronica*, cap. XC.

s'était jeté, sans hésitation, dans le parti du Président, quoique cette démarche le mît en collision avec son ancien ami et camarade, Gonzalo Pizarre. L'arrivée de ce dernier allié fut accueillie dans le camp avec une joie universelle; car Valdivia, élevé à l'école des guerres d'Italie, était regardé comme le soldat le plus accompli du Pérou, et Gasca le complimenta en déclarant, « qu'il aimait mieux le voir qu'un renfort de huit cents hommes [1]! »

Outre ces auxiliaires, le Président était accompagné d'une suite d'ecclésiastiques et de légistes, telle qu'on en trouvait rarement dans les champs belliqueux du Pérou. Parmi eux se trouvaient les évêques de Quito, de Cuzco et de Lima, les quatre juges de la nouvelle Audience, et un nombre considérable d'hommes d'églises et de religieux missionnaires [2]. Quoiqu'ils ne pussent beaucoup servir à fortifier son armée dans les combats, leur présence donnait à sa cause une autorité et une sorte de caractère sacré, qui avaient leur effet sur l'esprit des soldats.

La saison d'hiver commençait à céder à la douce influence du printemps, qui se fait sentir de bonne heure dans ces régions tropicales, mais tempérées par leur élévation; Gasca, après un séjour de près de trois mois dans Andaguaylas, rassembla ses levées pour marcher enfin sur Cuzco [3].

[1] Du moins Valdivia le dit ainsi dans sa lettre à l'empereur. « I dixo publico que estimara mas mi persona que á los mejores ochocientos hombres de guerra que le pudieran venir aquella hora. » *Carta de Valdivia*, MS.

[2] Zarate, MS.

[3] Cieza de Leon, *Cronica*, XC.

Le vieux chroniqueur ou plutôt géographe, Cieza de Leon, prenait part, nous dit-il, à cette campagne; de sorte que son témoignage, toujours sûr, devient pour le reste des événements d'une valeur plus grande qu'à l'ordinaire.

Leur nombre total approchait de deux mille hommes, le corps européen le plus considérable qu'on eût vu jusque-là réuni au Pérou. Près de la moitié était pourvue d'armes à feu, et l'infanterie était plus utile que la cavalerie dans les contrées montagneuses qu'on avait à traverser. Mais la cavalerie elle-même était nombreuse, et Gasca menait avec lui un train d'artillerie de onze canons. L'équipement et la discipline des troupes étaient excellents; elles étaient bien pourvues de munitions et de provisions de guerre et commandées par des officiers dont les noms s'associaient aux exploits les plus mémorables du Nouveau Monde. Tous ceux qui avaient quelque intérêt réel dans le bien du pays, se trouvaient, en un mot, sous la bannière du Président, formant un contraste frappant avec les aventuriers désordonnés et insouciants qui grossissaient alors les rangs de Pizarre.

Gasca, qui n'affectait pas plus de connaissances militaires qu'il n'en avait réellement, avait confié la conduite de ses forces à Hinojosa, nommant le maréchal Alvarado son second dans le commandement. Valdivia, qui arriva après que ces dispositions eurent été prises, accepta une commission de colonel avec l'assurance qu'il devait être consulté et employé dans toutes les affaires importantes [1]. Ayant com-

[1] Valdivia, il est vrai, prétend que le commandement général entier lui fut confié par Gasca. « Luego me dio el autoridad toda que traia de parte de V. M. para en los casos tocantes á la guerra, i me encargo todo el exercito, i le puso baxo de mi mano rogando i pidiendo por merced de su parto á todos aquellos caballeros capitanes e gente de guerra, i de la di V. M. mandandoles me obedesciesen en todo lo que les mandase acerca do la guerra, i cumpliesen mis mandamientos como los suyos. » (*Carta de Valdivia*, MS.) Mais d'autres autorités donnent avec plus de probabilité la version adoptée dans le texte. Valdivia, on doit l'avouer, ne perd rien par modestie. Toute sa lettre à l'empereur est écrite sur un ton de vanterie rarement égalé même par un hidalgo castillan.

plété ces arrangements, le Président leva son camp, en mars 1548, et marcha sur Cuzco.

Le premier obstacle que rencontra sa marche fut la rivière Abancay, dont le pont avait été rompu par l'ennemi. Mais comme il n'y avait aucune troupe pour l'inquiéter sur la rive opposée, l'armée mit peu de temps à préparer un nouveau pont et à le jeter sur le fleuve, dont le cours en cet endroit n'avait rien de redoutable. La route s'enfonçait ensuite dans le cœur d'une région montagneuse où les bois, les précipices et les ravins s'entremêlaient dans une sorte de chaos; çà et là s'offrait une vallée verte et abritée, brillant comme une île de verdure au milieu des écueils sauvages d'un océan agité. Les pics hardis des Andes s'élevant bien au dessus des nuages étaient enveloppés d'une neige qui, descendant au loin le long de leurs flancs, refroidissait d'une manière piquante les vents qui en balayaient la surface, au point que les hommes et les chevaux étaient glacés et roidis sous leur influence. Les routes, dans ces régions, étaient en certains endroits si étroites et si coupées, qu'elles étaient presque impraticables à la cavalerie. Les cavaliers étaient forcés de mettre pied à terre, et le Président, comme les autres, fit à pied une marche si hasardeuse, que, même dans des temps plus récents, il n'a pas été extraordinaire de voir en ces lieux la mule au pied sûr précipitée, avec sa charge d'argent, à des milliers de pieds le long des flancs à pic d'un abime [1].

La marche fut tellement entravée par ces obstacles, que les troupes firent rarement plus de deux lieues par jour [2]. Heureusement la distance n'était pas grande, et le Prési-

[1] Cieza de Leon, *Cronica*, cap. XCI.
[2] MS. de Caravantes.

dent envisageait avec plus d'inquiétude le passage de l'Apurimac, dont il approchait. Cette large rivière, l'un des plus formidables tributaires de l'Amazone, roule ses eaux à travers les gorges des Cordillères, qui se dressent des deux côtés comme un immense rempart de rochers, présentant une barrière naturelle qu'un ennemi défendrait aisément contre une force très supérieure. Les ponts de cette rivière, comme Gasca l'apprit avant son départ d'Andaguaylas, avaient tous été détruits par Pizarre. En conséquence le Président avait envoyé explorer les bords de la rivière afin de choisir le point le plus favorable pour rétablir les communications avec l'autre rive.

Le lieu choisi était près du village indien de Cotapampa, à neuf lieues environ de Cuzco. La rivière, quoique rapide et agitée, parce qu'elle était resserrée dans des limites plus étroites, avait en cet endroit moins de deux cents pas de largeur, distance encore assez considérable. Des ordres avaient été donnés pour rassembler des matériaux en grande quantité dans le voisinage aussitôt que possible, et en même temps, afin d'embarrasser l'ennemi et de l'obliger à diviser ses forces, s'il était disposé à résister, on amassa des matériaux en plus petit nombre sur trois autres points de la rivière. L'officier posté dans le voisinage de Cotapampa avait l'ordre de ne pas commencer à construire le pont, jusqu'à ce que l'arrivée de forces suffisantes pût accélérer le travail et en assurer le succès.

L'ouvrage dont il s'agissait, il faut se le rappeler, était un de ces ponts suspendus, anciennement employés par les Incas et encore en usage pour traverser les rivières profondes et turbulentes de l'Amérique du sud. Ils sont faits de liens d'osier, tordus en câbles énormes, qui, tendus sur un

cours d'eau, sont fixés à de pesants blocs de maçonnerie, ou au rocher naturel quand on peut s'en servir. Des planches sont posées en travers sur ces câbles. On s'assure ainsi un passage qui, malgré l'apparence légère et fragile du pont, qui se balance quelquefois à plusieurs centaines de pieds au dessus de l'abîme, présente une voie passablement sûre pour les hommes et même pour des objets pesants, tels que l'artillerie[1].

Malgré les ordres péremptoires de Gasca, l'officier chargé de rassembler les matériaux du pont, désirait tellement avoir l'honneur d'achever l'ouvrage lui-même, qu'il le commença sur-le-champ. Le Président, très mécontent à cette nouvelle, hâta sa marche afin de couvrir l'ouvrage avec toutes ses forces. Mais, tandis qu'il franchissait péniblement le labyrinthe de la montagne, il apprit qu'un détachement de l'ennemi avait détruit la petite portion du pont déjà faite, en coupant les câbles sur la rive opposée. Valdivia prit donc les devants à la tête de deux cents arquebusiers, pendant que le corps principal de l'armée le suivait aussi vite que possible.

Cet officier, en arrivant, trouva que la communication avait été détruite par un petit détachement de partisans de Pizarre, qui ne comptait que vingt hommes, secondés par un corps d'Indiens plus considérable. Il se pourvut aussitôt de *balsas,* barques larges et grossières, ou plutôt radeaux du pays, et par ce moyen il transporta ses hommes sans opposition de l'autre côté de la rivière. Les ennemis déconcertés par l'arrivée

[1] Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. LXXXVI, LXXXVII. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VII, cap. V. — Ped. Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — MS. de Caravantes. — *Carta de Valdivia*, MS. — *Relacion del Lic. Gasca*, MS.

d'une telle force, se retirèrent et revinrent en toute hâte à Cuzco pour annoncer le fait à leur général. Cependant Valdivia, qui vit l'importance de chaque moment dans la crise où l'on se trouvait, poussa l'ouvrage avec la plus grande vigueur. Pendant toute la nuit ses troupes fatiguées continuèrent le travail, qui était déjà bien avancé quand le Président et ses bataillons, sortant des défilés des Cordillères, se présentèrent au lever du soleil sur la rive opposée.

On donna peu de temps au repos, tout le monde comprenant que le succès de l'entreprise reposait sur le court répit qui leur était laissé par l'imprévoyance de l'ennemi. Le Président et ses principaux officiers prirent part au travail avec les simples soldats[1]; et, avant dix heures du soir, Gasca eut la satisfaction de voir le pont si bien affermi, que les premières files de l'armée, allégées de leur bagage, purent se risquer à le traverser. Un court espace de temps suffit pour mettre plusieurs centaines d'hommes sur l'autre bord. Mais là un nouvel obstacle, non moins formidable que celui de la rivière, se présenta aux troupes. Le sol s'élevait à partir du bord du fleuve par une pente abrupte, presque en précipice, jusqu'aux pics les plus hauts où il atteignait une élévation de plusieurs milliers de pieds. Cet escarpement devait être franchi, non pas, à la vérité, dans toute sa hauteur.

Les difficultés du terrain, coupé par des abimes et des torrents effroyables et embarrassé de buissons, étaient fort accrues par l'obscurité de la nuit; les soldats, gravissant

[1] « La gente que estava, de la una parte y de la otra, todos tiravan y trabajavan al poner y apretar de las criznejas, sin que el Presidente ni obispos, ni otra persona, quisiesse tener previlegio para dexar de trabajar. » Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. LXXXVII.

lentement, éprouvaient une inquiétude voisine de la crainte, incertains qu'ils étaient si chaque pas qu'ils faisaient ne les conduisait pas dans une embuscade que la nature des lieux paraissait éminemment favoriser. Plus d'une fois les Espagnols furent saisis de panique sur de faux rapports annonçant l'arrivée de l'ennemi. Mais Hinojosa et Valdivia étaient là pour rallier leurs hommes et les encourager. Enfin, avant le point du jour, ces hardis cavaliers et leurs compagnons atteignirent le point le plus élevé que traversait la route, et ils y attendirent l'arrivée du Président. Elle ne tarda pas longtemps et dans le cours de la matinée, les royalistes étaient déjà en force suffisante pour défier leur ennemi.

Le passage de la rivière s'était effectué avec moins de perte qu'on n'eût pu s'y attendre, en considérant l'obscurité de la nuit et la foule qui se précipita sur la voie aérienne. Quelques hommes, il est vrai, tombèrent à l'eau et se noyèrent; et plus de soixante chevaux, quand on essaya de leur faire traverser la rivière à la nage, furent entraînés par le courant et brisés contre les rochers[1]. Il fallut encore du temps pour amener en haut la pesante artillerie et les chariots de l'armée; le Président campa dans la forte position qu'il occupait alors pour attendre leur arrivée et laisser respirer ses troupes après leurs efforts extraordinaires. Ici nous devons le quitter pour faire connaître au lecteur ce qui se passait

[1] « Aquel dia pasaron mas de quatrocientos hombres, llevando los caballos á nado, encima de ellos atadas sus armas i arcabuces, caso pue se perdieron mas de sesenta caballos, que con la corriente grande se desataron, i luego daban en una penas, donde se hacian pedaços, sin darles lugar el impetu del rio á que pudiesen nadar. » Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VII, cap. V. — Gomara, *Hist. de las Indias*, cap. CLXXXIV.

dans l'armée insurgée, et la cause de son étrange négligence à garder les passages de l'Apurimac [1].

Depuis le moment où Pizarre avait occupé Cuzco, il avait vécu dans une licence insouciante au milieu de ses compagnons, comme un soldat de fortune à l'heure de la prospérité, jouissant du présent avec aussi peu d'inquiétude de l'avenir que si la couronne du Pérou avait été déjà irrévocablement fixée sur sa tête. Il en était autrement de Carbajal. Il voyait dans la victoire de Huarina le commencement et non la fin de la lutte, et il se montrait infatigable à mettre ses troupes autant que possible en état de conserver l'avantage. Dès la première lueur du jour, on voyait le vétéran monté sur sa mule, dans le costume et de l'air d'un simple soldat, parcourir les différents quartiers de la capitale, tantôt surveillant la fabrication des armes ou pourvoyant aux approvisionnements militaires, tantôt exerçant ses soldats; car il était toujours très soigneux de maintenir la plus exacte discipline [2]. Son énergie infatigable semblait ne trouver de plaisir que dans l'action incessante; vivant comme il l'avait toujours fait dans le tourbillon des aventures militaires, il ne goûtait rien de ce qui ne se rapportait pas à la guerre, et ne voyait dans la ville que les matériaux d'un camp bien organisé.

[1] *Ibid.*, ubi supra. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. LXXXVII. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VII, cap. V. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — MS. de Caravantes. — *Carta de Valdivia*, MS. — Cieza de Leon, *Cronica*, cap. XCI. — *Relacion del Lic. Gasca*, MS.

[2] « Andava siempre en una mula crescida de color entre pardo y bermejo, yo no le vi en otra cavalgadura en todo el tiempo que estuvo en el Cuzco antes de la batalla de Sacsahuana. Era tan contino y diligente en solicitar lo que á su exercito convenia, que á todas horas del dia y de la noche le topaven sus soldados haziendo su oficio, y los agenos. » Garcilasso, *Com. Real.*, parte I, lib. V, cap. XXVII.

Plein de ces sentiments, il était très mécontent de la conduite de son jeune chef, qui maintenant annonçait l'intention de rester où il était, et, quand l'ennemi approcherait, de lui livrer bataille. Carbajal conseillait une politique très différente. Il n'avait pas, à ce qu'il semble, pleine confiance dans la fidélité des partisans de Pizarre, du moins de ceux qui avaient autrefois suivi la bannière de Centeno. Ces hommes, au nombre d'environ trois cents, avaient été en quelque sorte forcés de servir sous Pizarre. Ils ne montraient aucun zèle pour la cause, et le vétéran pressait fortement son général de les licencier immédiatement, attendu qu'il valait beaucoup mieux marcher au combat avec peu de compagnons fidèles qu'avec une armée de traîtres et d'hommes sans courage.

Mais Carbajal pensait aussi que son chef n'avait pas de forces suffisantes pour renconter un adversaire soutenu par les meilleurs capitaines du Pérou. Il lui conseillait donc d'abandonner Cuzco, d'emporter le trésor, les provisions et les munitions de toutes sortes qui pourraient de quelque manière servir aux besoins des royalistes. Ces derniers, à leur arrivée, désappointés par le dénûment d'une ville où ils avaient espéré trouver tant de butin, se dégoûteraient du service. Pizarre, cependant, pourrait se réfugier avec ses soldats dans les forteresses voisines, où, connaissant bien le pays, on échapperait facilement à l'ennemi; et si celui-ci persévérait dans la poursuite avec des forces diminuées par la désertion, il ne serait pas difficile dans les défilés des montagnes de trouver une occasion de l'attaquer avec avantage. — Tel fut le conseil prudent du vieux guerrier. Mais il n'était pas du goût de son fougueux général, qui aimait mieux risquer les chances d'une bataille, que de tourner le dos à l'ennemi.

Pizarre n'accueillit pas avec plus de faveur une proposition qui lui fut faite, dit-on, par le licencié Cepeda : c'était de profiter de son dernier succès pour entrer en négociation avec Gasca. Un tel avis, venant de l'homme qui s'était refusé si récemment à toutes les ouvertures du Président, ne pouvait être inspiré que par la conviction que la dernière victoire plaçait Pizarre sur un terrain avantageux pour demander des conditions beaucoup meilleures que celles qui lui auraient été accordées auparavant. Il se peut aussi que son expérience l'eût conduit à se défier de la fidélité des partisans de Gonzalo, ou peut-être de la capacité de leur chef pour les conduire dans la crise actuelle. Quels qu'aient été les motifs qui firent varier ses conseils, Pizarre fit peu d'attention à cet avis, et montra même quelque ressentiment lorsqu'il le pressa de s'y rendre. Dans tous les combats contre les Indiens ou les Européens, quelle que fût l'inégalité des forces, il avait été victorieux. Il n'allait pas maintenant pour la première fois se décourager, et il résolut de rester à Cuzco et de tout remettre à la chance d'une bataille. Il y avait dans le hasard même quelque chose de séduisant pour son caractère hardi et chevaleresque. Il fut aussi confirmé dans cette résolution par quelques-uns des cavaliers qui l'avaient suivi dans toutes ses fortunes diverses. Ces jeunes téméraires aimaient mieux, de même que lui, tout risquer sur un seul coup de dé, que d'adopter la politique prudente et, à ce qu'ils pensaient, timide de plus graves conseillers. Ce fut donc par de tels avis que dut se régler la conduite future de Pizarre[1].

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. V, cap. XXVII. — Gomara,

Tel était l'état des affaires à Cuzco, lorsque les soldats de Pizarre revinrent avec la nouvelle qu'un détachement de l'ennemi avait traversé l'Apurimac, et s'occupait à rétablir le pont. Carbajal vit aussitôt la nécessité de défendre ce passage. « C'est mon affaire, » dit-il, « je demande à être employé à ce service. Donnez-moi seulement cent hommes d'élite, et je m'engagerai à défendre ce passage contre une armée, et à ramener le *chapelain,* — c'était le nom qu'on donnait au Président dans le camp rebelle, — prisonnier à Cuzco [1]. » « Je ne puis me priver de vous, mon père, » dit Gonzalo, l'appelant de ce nom affectueux qu'il employait habituellement avec son vieux compagnon [2], « je ne puis vous envoyer si loin de ma personne; » et il chargea de la commission Juan de Acosta, jeune cavalier vivement affectionné à son général, et qui avait donné des preuves indubitables de sa valeur dans plus d'une occasion, mais qui — l'événement le prouva — manquait évidemment des qualités nécessaires pour une entreprise aussi critique. En conséquence, Acosta fut mis à la tête de deux cents mousquetaires à cheval, et, après avoir reçu beaucoup de sages conseils de Carbajal, il partit pour son expédition.

Mais il oublia bientôt les avis du vétéran et parcourut si lentement ces routes difficiles, que, bien que la distance ne fût que de neuf lieues, il trouva à son arrivée le pont

Hist. de las Indias, cap. CLXXXII. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. LXXXVIII.

« Finalmente, Gonzalo Pizarro dixo que queria provar su ventura : pues siempre avia sido vencedor, y jamas vencido. » *Ibid.*, ubi supra.

[1] « Paresceme vuestra Senoria se vaya á la vuelta del collao y me deje cien hombres, los que yo escojiere, que y me iré á vista deste capellan, que ansi llamaba él al Presidente. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

[2] Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. V, cap. XXXI.

achevé, et un corps ennemi si considérable avait déjà passé, qu'il n'était pas de force à l'attaquer. Acosta, il est vrai, médita une embuscade de nuit; mais le projet fut trahi par un déserteur, et il se contenta de se retirer à une distance qui le mettait en sûreté et d'envoyer chercher du renfort à Cuzco. Trois cents hommes furent promptement détachés pour le soutenir; mais quand ils arrivèrent, l'ennemi était déjà établi avec toutes ses forces sur la crête d'une hauteur. L'occasion favorable était perdue sans retour, et le cavalier désolé revint en toute hâte à Cuzco annoncer à son général l'insuccès de son entreprise [1].

La seule question à décider alors, était celle du lieu où Gonzalo Pizarre livrerait bataille. Il résolut aussitôt d'abandonner la capitale et d'attendre ses adversaires dans la vallée voisine de Xaquixaguana. Elle était éloignée de cinq lieues environ, et le lecteur peut se rappeler que c'était l'endroit où François Pizarre brûla le général péruvien Challcuchima, ors de la première occupation de Cuzco. La vallée, entourée

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. LXXXVIII. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VII, cap. V. — *Carta de Valdivia*, MS.

La lettre de Valdivia à l'empereur, datée de la Conception, fut écrite environ deux ans après les événements racontés ci-dessus. Elle se rapporte principalement à ses conquêtes au Chili, dont sa campagne sous Gasca, lors de son voyage au Pérou, forme un brillant épisode. Cette lettre, dont l'original est conservé à Simancas, remplit environ soixante-dix pages in-folio dans la copie qui m'appartient. Elle fait partie de cette classe de documents historiques composée des dépêches et de la correspondance des gouverneurs coloniaux qui, par la minutie des détails et les moyens d'information qu'avaient leurs auteurs, sont de la plus haute valeur. Les dépêches adressées à la cour, particulièrement, peuvent se comparer aux célèbres *Relazioni* faites par les ambassadeurs vénitiens à leur république, et maintenant, heureusement, en cours de publication à Florence sous les auspices du savant Albéri.

par le rempart élevé des Andes, était presque entièrement verte et fertile, présentant plusieurs points de vue pittoresques; l'heureuse température de son climat en avait fait la résidence d'été favorite des nobles indiens, et leurs maisons de plaisance parsemaient les flancs des montagnes. Une rivière, ou plutôt un torrent de peu de volume traversait une extrémité de cette enceinte, et le sol environnant était si humide et si fangeux, qu'il avait l'aspect d'un marais.

Le général rebelle y arriva après une marche fatigante sur des routes qui n'étaient pas parcourues aisément par ses chariots pesants et son artillerie. Ses forces montaient en tout à neuf cents hommes environ, avec une demi-douzaine de pièces de canons. C'était un corps bien équipé et soumis à une excellente discipline, car il avait été formé à l'école la plus sévère des armées du Pérou. Mais, malheureusement pour Pizarre, son armée était composée, au moins en partie, d'hommes dont l'attachement à sa cause ne pouvait lui inspirer une pleine confiance. C'était un défaut auquel ni le courage ni l'habileté du chof ne pouvait suppléer.

En entrant dans la vallée Pizarre choisit le côté oriental, vers Cuzco, comme le lieu le plus favorable pour établir son camp. Il était traversé par le torrent mentionné ci-dessus, et Pizarre plaça son armée de telle manière, que, tandis qu'une extrémité du camp s'appuyait à une barrière naturelle formée par les rochers de la montagne, qui se dressaient là presque perpendiculairement, l'autre était protégée par la rivière. Il n'était donc guère possible d'assaillir ses flancs, et les approches de son front étaient si extrêmement rétrécies par ces obstacles, qu'il n'était pas facile de l'accabler par le nombre dans cette direction. En arrière, ses commu-

nications demeuraient ouvertes avec Cuzco, lui offrant un prompt moyen d'obtenir des secours. S'étant assuré cette forte position, il résolut d'attendre patiemment l'attaque de l'ennemi [1].

Cependant l'armée royale avait franchi laborieusement les pentes escarpées des Cordillères, lorsqu'à la fin du troisième jour, le Président eut la satisfaction de se voir entouré de toutes ses forces, pourvues de leurs canons et de leurs munitions de guerre. Ayant alors suffisamment reposé ses soldats, il reprit sa marche, et tous s'avancèrent avec la ferme confiance de mettre promptement à fin leur querelle avec le *tyran;* c'était le nom qu'on donnait à Pizarre.

Ils avançaient lentement comme dans la première partie de la marche, car le terrain était aussi difficile. Le Président apprit cependant bientôt que son antagoniste avait assis son camp dans la vallée voisine de Xaquixaguana. Peu après, deux moines, envoyés par Gonzalo lui-même, se présentèrent à l'armée, dans le but apparent de demander qu'on leur communiquât les pouvoirs confiés à Gasca. Mais comme leur conduite donna lieu de supposer que c'étaient des espions, le Président les fit arrêter et refusa de leur permettre de rejoindre Pizarre. Par un émissaire à lui qu'il dépêcha au chef rebelle, il renouvela l'assurance du pardon qu'il lui avait déjà donnée, dans le cas où il voudrait déposer les armes et se soumettre. On doit avouer qu'un tel acte de générosité, à ce dernier moment, fait beaucoup d'honneur à Gasca, persuadé probablement que sa proie était entre

[1] *Carta de Valdivia*, MS. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. V, cap. XXXIII-XXXIV. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Gomara, *Hist. de las Indias*, cap. CLXXXV. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. LXXXVIII.

ses mains. — Il est fâcheux que cette anecdote ne repose pas sur une très bonne autorité[1].

Après une marche d'une couple de jours, l'avant-garde des royalistes rencontra soudainement les avant-postes des insurgés, qui leur avaient été cachés par un brouillard épais, et il y eut une légère escarmouche. Enfin, le 8 avril, au matin, l'armée royale tournant les sommets de la haute chaîne qui enceint l'agréable vallée de Xaquixaguana, aperçut au loin au dessous d'elle sur les versants opposés, les lignes éclatantes de l'ennemi, avec leurs pavillons blancs, qui semblaient des groupes d'oiseaux sauvages nichant dans les rochers des montagnes. Au delà on pouvait découvrir une armée de guerriers indiens, étalant fastueusment leurs costumes bigarrés; car les indigènes, dans cette partie du pays, avec peu d'intelligence de leurs véritables intérêts, manifestaient un grand zèle pour la cause de Pizarre.

Accélérant sa marche, l'armée royale descendit alors rapidement les flancs escarpés de la Sierra. Malgré tous les efforts de leurs officiers, les soldats marchaient avec si peu d'ordre, chaque homme se frayant sa route comme il pouvait, que la colonne éparpillée présentait à l'ennemi plus d'un point vulnérable, et la descente ne se serait pas opérée sans des pertes considérables, si le canon de Pizarre eût été placé sur l'une des positions favorables que présentait le terrain. Mais ce général, loin d'essayer d'empêcher l'approche du Président, resta opiniâtrement dans la forte posi-

[1] Le fait n'est mentionné par aucun témoin oculaire. Il se trouve, avec quelque diversité de circonstances, dans Gomara (*Hist. de las Indias*, cap. CLXXXV) et Zarate (*Conq. del Peru*, lib. VII, cap. VI), et beaucoup de lecteurs penseront que leur témoignage positif l'emporte sur le silence des autres contemporains.

tion qu'il occupait, avec la pleine confiance que ses adversaires n'hésiteraient pas à l'attaquer, toute forte qu'elle était, de même qu'ils avaient fait à Huarina [1].

Cependant il ne négligea pas de détacher un corps d'arquebusiers pour s'assurer d'une éminence voisine ou promontoire des Cordillères, qui dans les mains de l'ennemi aurait pu inquiéter son camp, et qui commandait d'une manière encore plus effective le terrain qui allait être bientôt occupé par les assaillants. Mais cette manœuvre fut remarquée par Hinojosa, et il la rendit inutile en envoyant un détachement plus nombreux des mousquetaires royaux, qui repoussèrent les rebelles et, après une courte escarmouche, prirent possession des hauteurs. Le général de Gasca profita de ce succès pour placer une petite batterie de canons sur l'éminence, d'où, quoique à trop grande distance pour causer beaucoup de ravages, il jeta quelques boulets dans le camp ennemi. Un boulet, il est vrai, renversa deux hommes, dont l'un était un page de Pizarre, et tua en même temps un cheval qu'il tenait par la bride; le général ordonna aussitôt que les tentes fussent abattues, parce qu'elles présentaient un but trop visible à l'artillerie [2].

[1] « Salio á Xaquixaguana con toda su gente y alli nos aguardo en un llano junto á un cerro alto por donde bajábamos; y cierto nuestro Senor le cego el entendimiento, porque si nos aguardaran al pie de la bajada, hicieran mucho dano á nosotros. Retiráronse á un llano junto á una ciénaga, creyendo que nuestro campo alli les acometiera y con la ventaja que nos tenian del puesto nos vencieran. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — *Carta de Valdivia*, MS. — *Relacion del Lic. Gasca*, MS.

[2] « Porque muchas pelotas dieron en medio de la gente, y una dellas mato junto á Gonzalo Pizarro un criado suyo que se estava armando, y mato otro hombre y un cavallo, que puso grande alteracion en el campo, y abatieron todas las tiendas y toldos. » Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. LXXXIX.—*Carta de Valdivia*, MS.—*Relacion del Lic. Gasca*, MS.

Cependant les forces du Président étaient descendues dans la vallée, et à mesure qu'elles arrivaient dans la plaine, elles étaient mises en ligne par leurs officiers. Le terrain qu'occupait l'armée était un peu plus bas que celui de l'ennemi, dont les coups, tirés de temps en temps par ses batteries, passaient au dessus des têtes. Avis fut alors donné par un transfuge, l'un des anciens soldats de Centeno, que Pizarre préparait une attaque de nuit. Le Président, en conséquence, ordonna que toutes ses forces fussent rangées en bataille, prêtes incessamment à repousser l'attaque. Mais si le chef rebelle méditait un tel projet, il l'abandonna, parce que, dit-on, il se méfiait de la fidélité de quelque troupe, qu'il soupçonnait de vouloir, à la faveur des ténèbres, passer du côté de l'ennemi; si cela est vrai, il dut sentir toute la valeur du conseil de Carbajal, quand il était trop tard pour en profiter. L'infortuné général était dans la situation d'un cavalier hardi et plein d'ardeur, se précipitant au combat sur un cheval de bataille, dont les jarrets chancelants menaçent de fléchir sous lui à chaque pas et de le livrer à la merci de ses ennemis.

Les troupes du Président restèrent sous les armes la plus grande partie de la nuit, quoique l'air des montagnes fût si piquant, que c'était avec difficulté qu'elles pouvaient tenir leurs lances[1]. Mais, avant que le soleil levant eût embrasé les pics les plus élevés de la Sierra, les deux camps étaient en mouvement, et se préparaient avec ardeur au combat. L'armée royale fut formée en deux bataillons d'infanterie,

[1] « I asi estuvo el campo toda la noche en arma, desarmadas las tiendas, padesciendo mui gran frio que no podian tener las lanças en las manos. » Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VII, cap. VI.

l'un pour attaquer l'ennemi de front, et l'autre, s'il était possible, pour opérer sur son flanc. Ces bataillons étaient protégés par des escadrons de cavalerie sur les ailes et à l'arrière-garde, tandis que des réserves de cavalerie et d'arquebusiers se tenaient prêtes à agir selon que l'occasion l'exigerait. Les dispositions furent prises avec tant d'habileté, qu'elles arrachèrent un éloge sincère au vieux Carbajal, qui s'écria : « Le diable ou Valdivia doit être parmi eux! » Éloge incontestable de ce capitaine, puisque celui qui parlait ignorait qu'il fût dans le camp[1].

Gasca, laissant la direction de la bataille à ses officiers, se retira à l'arrière-garde avec sa suite d'ecclésiastiques et de licenciés; ces derniers ne partageaient pas l'ambition de leur confrère rebelle, Cepeda, de rompre une lance sur le champ de bataille.

Gonzalo Pizarre forma son escadron de même qu'il l'avait fait dans les plaines de Huarina; seulement l'augmentation numérique de sa cavalerie lui permit de couvrir les deux flancs de son infanterie. C'était encore cependant sur les armes à feu qu'il comptait principalement. Lorsque les rangs furent formés, il les parcourut à cheval, encourageant les hommes à faire leur devoir comme de braves cavaliers et de vrais soldats de la conquête. Pizarre était superbement armé, comme d'habitude : il portait une armure complète

[1] « Y assi quando vio Francisco de Carbajal el campo real, pareciendole que los esquadrones venian bien ordenados, dixo, Valdivia está en la tierra y rige el campo, o el diablo. » Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. LXXXIX. — *Relacion del Lic. Gasca*, MS. — *Carta de Valdivia*, MS. — Gomara, *Hist. de las Indias*, cap. CLXXXV. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VII, cap. VI. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. V, cap. XXXIV. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

du plus beau travail, et qui, de même que son casque, était richement incrustée d'or [1]. Il montait un cheval alezan plein de force et de feu, et lorsqu'il galopait le long de la ligne, brandissant sa lance et déployant avec aisance son talent d'équitation, on pouvait trouver qu'il ne personnifiait pas mal le génie de la chevalerie. Pour compléter ses dispositions, il chargea Cepeda du commandement de l'infanterie; car le licencié semble avoir eu une plus grande part à la conduite des affaires dans les derniers temps, ou du moins aux dispositions militaires de la journée, que Carbajal. Ce dernier, à la vérité, soit dégoût causé par la conduite de son général, soit méfiance, que, dit-on, il ne cherchait point à cacher, du succès des opérations actuelles, en déclinait toute la responsabilité, et aima mieux servir comme simple cavalier qu'en qualité de chef [2]. Cependant, Cepeda, comme l'événement le montra, n'apercevait pas avec moins de clairvoyance la catastrophe qui approchait.

Lorsqu'il eut reçu les ordres de Pizarre, il s'avança comme pour choisir le terrain qu'il ferait occuper à sa troupe, et il disparut quelques moments derrière une roche proéminente. Il reparut cependant bientôt, et on le vit galoper à toute bride à travers la plaine. Ses soldats le regardaient avec

[1] « Iba mui galán i gentil hombre sobre un poderoso caballo castano, armado de cota, i coracinas ricas, con una sobre ropa de raso bien golpeada, i un capacete de oro en la cabeça, con su barbote de lo mismo. » Gomara, *Hist. de las Indias*, cap. CLXXXV.

[2] « Porque el maesse de campo, Francisco de Carvajal, como hombre desdenado de que Gonzalo Pizarro no huviesse querido seguir su parecer y consejo (dandose ya por vencido), no quiso hazer oficio de maesse de campo come solia, y assi fue à ponerse en el esquadron con su compania, como uno de los capitanes de ynfanteria. » Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. V, cap. XXXV.

étonnement, mais sans se méfier encore de ses intentions, jusqu'à ce que, le voyant continuer sa course droit aux lignes ennemies, ils ne doutèrent plus de sa trahison. Plusieurs s'élancèrent pour le retenir, et parmi eux un cavalier mieux monté que Cepeda. Celui-ci avait un cheval de force et de vitesse médiocre, tout à fait impropre à cette manœuvre critique de son maître. L'animal était, en outre, embarrassé du poids des caparaçons dont l'avait surchargé la vanité de son cavalier, de sorte qu'en arrivant à un terrain marécageux qui était entre les armées, son allure se ralentit beaucoup [1]. Ceux qui poursuivaient Cepeda gagnaient rapidement sur lui, et le cavalier cité plus haut arriva, enfin, assez près pour porter au fugitif un coup de lance, qui, le blessant à la cuisse, perça le flanc de son cheval, et tous deux tombèrent la tête la première. La chose eût mal tourné pour le licencié dans cette occurrence, mais heureusement un petit détachement de cavaliers de l'autre parti, qui avaient regardé la chasse, galopèrent alors brusquement à son secours, et repoussant ses ennemis, tirèrent Cepeda de la boue et le conduisirent aux quartiers du Président.

Il fut reçu par Gasca avec la plus grande satisfaction, tellement que, suivant un chroniqueur, il ne dédaigna pas de la montrer en baisant le licencié sur la joue [2]. L'anecdote est difficile à concilier avec le caractère et les relations des deux personnages ou avec la conduite ultérieure du Président. Gasca, cependant, reconnut toute l'importance du transfuge et l'effet que sa désertion, en un tel moment,

[1] Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. V, cap. XXXV.

[2] « Gasca abraço i beso en el carillo á Cepeda, aunque lo llevaba encenagado, teniendo por vencido á Piçarro con su falta. » Gomara, *Hist. de las Indias*, cap. CLXXXV.

devait avoir sur l'esprit des rebelles. La démarche de Cepeda, si inattendue pour son parti, était le résultat d'une résolution antérieure; il avait assuré secrètement, dit-on, le prieur d'Aréquipa, alors dans le camp royal, que, si Pizarre ne pouvait être amené à accepter le pardon qui lui était offert, il renoncerait à sa cause [1]. Le moment choisi par l'artificieux conseiller pour prendre ce parti était le plus fatal aux intérêts de son général.

L'exemple de Cepeda fut contagieux. Garcilasso de la Vega, père de l'historien, cavalier d'une ancienne famille, et probablement plus considéré qu'aucun autre dans le parti de Pizarre, piqua son cheval, en même temps que le licencié, et passa à l'ennemi. Dix ou douze arquebusiers suivirent la même direction, et réussirent à se mettre sous la protection de la garde avancée des royalistes.

Pizarre resta frappé de stupeur en se voyant abandonné dans une conjoncture si critique par ceux en qui il avait eu le plus de confiance. Il parut un moment comme hors de lui. Il lui semblait que la terre croulait sous ses pieds. Dans cette disposition de ses soldats, il vit que chaque minute de délai était fatale. Il n'osa pas attendre l'attaque, comme il en avait eu le projet, dans sa forte position; mais il donna aussitôt l'ordre de marcher. Le général de Gasca, Hinojosa, voyant l'ennemi en mouvement, donna le même ordre à ses troupes. Aussitôt les tirailleurs et les arquebusiers qui étaient sur les flancs se portèrent rapidement en avant, l'artillerie se prépara à ouvrir le feu, et « l'armée

[1] « Ca, segun parecio, Cepeda le huvo avisado con Fr. Antonio de Castro, Prior de Santo Domingo en Arequipa, que si Piçarro no quisiesse concierto ninguno, él se pasaria al servicio del Emperador á tiempo que le deshiciese. » Gomara, *Hist. de las Indias*, cap. CLXXXV.

entière, » dit le Président dans sa relation de l'affaire, « s'avança d'un pas ferme et avec une résolution parfaite [1]. »

Mais avant qu'un seul coup fût tiré, une colonne d'arquebusiers, composée principalement des soldats de Centeno, abandonna son poste et marcha droit à l'ennemi. Un escadron de cavaliers envoyé à leur poursuite, suivit leur exemple. Le président commanda aussitôt à ses hommes de s'arrêter, ne voulant pas répandre le sang inutilement; car l'armée rebelle semblait se débander d'elle-même.

Les partisans fidèles de Pizarre furent saisis de terreur, lorsqu'ils se virent, eux et leur chef, livrés ainsi aux mains de l'ennemi. Une plus longue résistance n'eût servi de rien. Quelques-uns jetèrent leurs armes et s'enfuirent dans la direction de Cuzco. D'autres cherchèrent à s'échapper vers les montagnes; quelques-uns passèrent du côté de l'ennemi, et se rendirent prisonniers, espérant qu'il n'était pas trop tard pour profiter de la grâce promise. Les alliés indiens, en voyant le désordre et l'hésitation des Espagnols, avaient été les premiers à abandonner le terrain [2].

[1] « Visto por Gonzalo Pizarro i Caravajal su maestre de campo que se les iva gente procuraron de caminar en su orden hacia el campo de S. M., i que viendo esto los lados i sobresalientes del exercito real se empezaron á llegar á ellos i á disparar en ellos, i que lo mesmo hizo la artilleria; i todo el campo, con paso bien concertado i entera determinacion, se llegó á ellos. » *Relacion del Lic. Gasca*, MS.

[2] « Los Indios, que tenian los enemigos que diz que eran mucha cantidad huyeron mui á furia. » (*Relacion del Lic. Gasca*, MS.) Pour les particularités plus ou moins importantes de la bataille, voyez *Carta de Valdivia*, MS. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. V, cap. XXXV. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Gomara, *Hist. de las Indias*, cap. CLXXXV. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. XC. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VII, cap. VII. — Herrera, *Hist. General*, dec. VIII, lib. IV, cap. XVI.

Pizarre, dans ce sauve-qui-peut, se voyait seul avec quelques cavaliers qui dédaignaient de fuir. Étourdi par ce revers de fortune inattendu, le malheureux général pouvait à peine comprendre sa situation. « Que nous reste-t-il à faire? » dit-il à Acosta, l'un de ceux qui lui restaient. « Tombons sur l'ennemi, puisque nous n'avons pas de choix, » répondit l'intrépide soldat, « et mourons en Romains! » « Mieux vaut mourir comme des chrétiens, » répondit son général; et, détournant lentement son cheval, il se dirigea vers l'armée royale [1].

Il avait fait peu de chemin, lorsqu'il rencontra un officier, auquel, après s'être assuré de son nom et de son rang, Pizarre remit son épée et se rendit prisonnier. L'officier, ravi de cette capture, le conduisit aussitôt aux quartiers du Président. Gasca était à cheval, entouré de ses capitaines, dont quelques-uns, lorsqu'ils reconnurent le prisonnier, eurent la bonne grâce de se retirer pour n'être pas témoins de son humiliation [2]. Les meilleurs même d'entre eux, tout en croyant que le droit était de leur côté, purent éprouver quelque remords à la pensée que leur désertion avait réduit leur bienfaiteur à cette extrémité.

Pizarre resta en selle, mais en approchant, il s'inclina respectueusement devant le Président, et ce dernier lui répondit par un froid salut. Ensuite s'adressant à son pri-

[1] « Gonzalo Pizarro bolviendo el rostro á Juan de Acosta, que estava cerca del, le dixo, « Que baremos, bermano Juan? » Acosta, presumiendo mas de valiente que de discreto, respondio, « Senor arremetamos, y muramos como los antiguos Romanos! » Gonzalo Pizarro dixo, « Mejor es morir como cristianos. » (Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. V, cap. XXXVI. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VII, cap. VII.

[2] Garcilasso, *Com. Real.*, ubi supra.

sonnier d'un ton sévère, Gasca lui demanda brusquement, « pourquoi il avait jeté le pays dans une telle confusion, levant la bannière de la révolte, tuant le vice-roi, usurpant le gouvernement, et refusant obstinément les offres de grâce qui lui avaient été faites à plusieurs reprises. »

Gonzalo essaya de se justifier en rejetant le sort du vice-roi sur sa mauvaise conduite, et ce qu'on appelait son usurpation, sur l'élection libre du peuple, aussi bien que de l'Audience royale. « C'est ma famille, » dit-il, « qui a conquis le pays, et, comme son réprésentant, je sentais que j'avais droit au gouvernement. » Gasca lui répondit d'un ton encore plus sévère : « Votre frère, il est vrai, a conquis le pays, et pour cela il a plu à l'Empereur de le tirer, lui et vous de la poussière. Il vécut et mourut fidèle et loyal sujet, et cela ne fait que rendre plus détestable votre ingratitude envers votre souverain. » Puis, voyant son prisonnier se préparer à répliquer, le Président rompit la conférence en ordonnant qu'il fût resserré étroitement. Il fut confié à la garde de Centeno, qui avait recherché cet emploi, non par un désir indigne de satisfaire sa vengeance, — car il semble avoir été généreux, — mais dans le but honorable de pourvoir au bien-être du prisonnier. Pizarre donc, quoique tenu par cet officier dans une étroite captivité, fut traité avec le respect dû à son rang, et tout lui fut accordé hors la liberté [1].

Dans ce naufrage commun, Francisco de Carbajal ne fut

[1] Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. XC.

Les historiens, naturellement, rapportent le dialogue entre Gasca et son prisonnier avec quelque variété. Voyez Gomara, *Hist. de las Indias*, cap. CLXXXV. — Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. V, cap. XXXVI. — *Relacion del Lic. Gasca*, MS.

pas mieux partagé que son chef. Lorsqu'il vit les soldats déserter leurs postes et passer à l'ennemi l'un après l'autre, il frédonna froidement les paroles de sa vieille ballade favorite :

« Mère, le vent emporte les cheveux de ma tête ! »

Mais quand il trouva le champ de bataille presque vide, et ses braves compagnons évanouis comme la fumée, il sentit qu'il était temps de pourvoir à sa propre sûreté. Il savait qu'il ne pouvait y avoir grâce pour lui, et piquant des deux, il se mit à fuir aussi vite qu'il put. Il traversa la rivière qui coulait, comme on l'a déjà dit, près du camp, mais en escaladant la rive opposée qui était escarpée et pierreuse, son cheval, un peu vieux, et accablé du poids de son cavalier qui était gros et grand, perdit pied et tomba avec lui dans l'eau. Avant qu'il pût s'en tirer lui-même, Carbajal fut pris par quelques-uns de ses propres compagnons, qui espéraient par une telle capture faire leur paix avec le vainqueur, et le menèrent en hâte aux quartiers du Président.

L'escorte fut bientôt grossie d'un certain nombre de simples soldats de l'armée royale, dont quelques-uns avaient un long arriéré à régler avec le prisonnier; non contents de l'accabler de reproches et d'imprécations, ils menaçaient d'en venir à des actes de violence, et Carbajal loin de les conjurer, semblait plutôt les invoquer comme la manière la plus prompte de se délivrer de la vie [1]. Lors-

[1] « Luego llevaron autel dicho Licenciado Caravajal, maestre de campo del dicho Pizarro i tan cercado de gentes que del havian sido ofendidas que le queriau matar, el qual diz que mostrava que olgara que le matáran alli. » *Relacion del Lic. Gasca*, MS.

qu'il approcha des quartiers du Président, Centeno qui était près de là, réprimanda sévèrement cette vile populace, et la força de s'écarter. Carbajal, demanda d'un air respectueux à qui il était redevable de cette protection courtoise. A quoi son ancien compagnon répondit : « Ne me reconnaissez-vous pas?—Diego Centeno. » « Je vous demande pardon, » dit le vétéran, faisant ironiquement allusion à sa longue fuite dans la province de Charcas et à sa défaite récente à Huarina; « il y a si longtemps que je ne vois que votre dos, que j'ai oublié votre visage[1] ! »

Dans la suite du Président se trouvait le belliqueux évêque de Cuzco, qui, on se le rappellera, avait partagé avec Centeno la disgrâce de la défaite. Son frère avait été pris par Carbajal en fuyant du champ de bataille, et pendu aussitôt par ce chef farouche, qui, ainsi que nous avons eu plus d'nne occasion de le voir, n'avait d'égard pour personne. L'évêque lui reprocha le meurtre de son frère, et, exaspéré de ses froides réponses, il fut assez peu généreux pour frapper le prisonnier au visage. Carbajal ne fit aucune tentative de résistance. Il ne répondit pas une parole aux questions qui lui furent adressées par Gasca; mais, promenant des regards hautains sur ceux qui l'entouraient, il garda un dédaigneux silence. Le Président voyant qu'il n'obtiendrait rien de plus de son prisonnier, ordonna qu'on le tint sous

[1] « Diego Centeno reprehendia mucho á los que le offendian. Por lo qual Carvajal le miro y le dixo, « Senor, quien es vuestra merced que tanta merced me haze? » A lo qual Centeno respondio, « Que no conoce vuestra merced á Diego Centeno? » Dixo entonces Carvajal, « Por Dios, Senor, que como siempre vi á vuestra merced de espaldas, que agora teniendo le de cara, no le conocia. » Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. XC.

bonne garde, ainsi qu'Acosta et les autres cavaliers qui s'étaient rendus, jusqu'à ce que leur sort fût décidé [1].

Le premier soin de Gasca fut d'envoyer un officier à Cuzca, pour empêcher ses partisans de se livrer aux excès qu'amène la victoire, si l'on peut dire qu'il y eut victoire, lorsque pas un coup n'avait été frappé. Tout ce qui appartenait aux vaincus, leurs tentes, leurs armes, leurs munitions et leurs magasins militaires, devint la propriété des vainqueurs. Leur camp bien avitaillé s'offrit à propos aux royalistes, qui avaient presque épuisé leurs provisions. Il y eut, en outre, un butin considérable en vaisselle plate et en argent monnayé; car beaucoup de soldats de Pizarre, suivant un usage assez commun dans ces temps agités, allaient à la guerre avec toutes les richesses qu'ils possédaient en ce monde, ne connaissant pas d'endroit sûr où ils pussent les déposer. On rapporte qu'un soldat de Gasca, voyant une mule courir sur le champ de bataille avec un gros paquet sur le dos, arrêta l'animal et monta dessus, après avoir jeté le paquet, supposant qu'il renfermait des armes ou quelque chose de peu de valeur. Un autre soldat mieux avisé ramassa le paquet pour sa part de butin, et trouva qu'il contenait plusieurs milliers de ducats d'or. C'était la fortune de la guerre [2].

Ainsi se termina la bataille ou plutôt la déroute de Xaquixaguana. Le nombre des tués et des blessés, — car

[1] *Ibid.*, ubi supra.

Il n'est que juste de dire que Garcilasso, qui connaissait personnellement l'évêque de Cuzco, doute de la conduite honteuse que lui impute Fernandez, la tenant pour incompatible avec le caractère du prélat. *Com. Real.*, parte II, lib. V, cap. XXXIX.

[2] Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VII, cap. VIII.

quelques-uns périrent dans la poursuite, — ne fut pas grand, suivant la plupart des récits, n'ayant pas dépassé quinze morts du côté des rebelles, et un seulement dans le parti royaliste, et celui-là par la négligence d'un camarade [1]. Jamais victoire ne coûta si peu ; jamais si violente et si sanglante insurrection ne se termina avec si peu de sang répandu. Elle était due moins à la force des vainqueurs qu'à la faiblesse des vaincus. On les vit se disperser d'eux-mêmes, faute de s'appuyer sur une base solide. Le bras que n'animait pas le sentiment du droit, devint impuissant à l'heure de la bataille. Il valait mieux que les rebelles fussent ainsi vaincus par la force morale que par un appel aux armes. Une telle victoire était plus en harmonie avec le caractère bienfaisant du vainqueur et de sa cause. Elle fut le triomphe de l'ordre, un hommage à la loi et à la justice.

[1] « Temiose que en esta batalla muriria mucha gente de ambas partes por haver en ellas mill i quatrocientos arcabuceros, i seiscientos de caballo, i mucho numero de piqueros, i diez i ocho piezas de artilleria ; pero plugo á Dios que solo murio un hombre del campo de S. M. i quince de los contrarios como está dicho. » *Relacion del Lic. Gasca*, MS.

Munoz suppose que le manuscrit auquel on renvoie ci-dessus fut écrit par Gasca, ou plutôt dicté par lui à son secrétaire. L'original est conservé à Simancas, sans date, d'une écriture du seizième siècle. Il est principalement rempli par la bataille et les événements qui s'y rattachent immédiatement, et, quoique très court, chacune de ses phrases a du prix comme venant d'une source si élevée. Alcedo, dans sa *Biblioteca Americana*, MS., donne le titre d'un ouvrage de la plume de Gasca, qui semblerait être un récit de son administration, *Historia del Peru, y de su pacificacion*, 1576, fol. — Je n'ai jamais rencontré l'ouvrage ni aucune allusion à son existence.

CHAPITRE VI

SUPPLICE DE CARBAJAL. — GONZALO PIZARRE DÉCAPITÉ. — PARTAGE DES DÉPOUILLES ENTRE LES VAINQUEURS. — SAGES RÉFORMES DE GASCA. — IL RETOURNE EN ESPAGNE. — SA MORT ET SON CARACTÈRE.

(1548-1550)

Il fallait maintenant décider du sort des prisonniers. Alonso de Alvarado, avec le licencié Cianca, l'un des membres de la nouvelle Audience Royale, eurent ordre de préparer le procès. Il ne fallut pas beaucoup de temps. La culpabilité des prisonniers était trop évidente, pris, comme ils l'avaient été, les armes à la main. Ils furent tous condamnés à être exécutés et leurs biens furent confisqués au profit de la couronne. Gonzalo Pizarre dut être décapité et Carbajal écartelé. On fut sans pitié pour celui qui n'en avait jamais eu. On parla de différer l'exécution jusqu'à l'arrivée des troupes à Cuzco; mais la crainte de troubles excités par les amis de Pizarre, détermina le Président à exécuter la sentence le jour suivant, sur le champ de bataille [1].

[1] La sentence prononcée contre Pizarre est donnée au long dans la copie *manuscrite* de l'histoire de Zarate, à laquelle j'ai eu plus d'une fois occasion

Lorsqu'on communiqua à Carbajal son arrêt, il l'entendit avec son indifférence ordinaire. « Ils ne peuvent que me tuer, » dit-il, comme s'il avait déjà arrangé la chose dans sa pensée [1]. Pendant la journée plusieurs vinrent le voir dans sa prison, quelques-uns pour lui reprocher ses cruautés; mais la plupart étaient curieux de voir le farouche guerrier qui avait rendu son nom si terrible dans le pays. Il ne montra pas de répugnance à causer avec eux, mais en se livrant à ces saillies de gaieté caustique qu'il se permettait habituellement aux dépens de son interlocuteur. Du nombre de ces visiteurs fut un cavalier obscur, dont il paraît que Carbajal avait autrefois épargné la vie, lorsqu'il était en son pouvoir. Il exprima au prisonnier son vif désir de lui rendre service, et comme il réitérait ses protestations, Carbajal coupa court, en s'écriant : « Et quel service pouvez-vous me rendre? Pouvez-vous me mettre en liberté? Sinon, vous ne pouvez rien faire. Si j'ai épargné votre vie, comme vous le dites, c'est probablement que je ne pensais pas qu'il valût la peine de vous l'ôter. »

Quelques personnes pieuses le pressaient de voir un prêtre, ne fût-ce que pour décharger sa conscience avant de quitter le monde. « A quoi cela servirait-il, » demanda Carbajal? « je n'ai rien qui pèse sur ma conscience, à moins que ce ne soit la dette d'un-demi réal à un boutiquier de Séville que j'oubliai de payer avant de quitter le pays [2]! »

de renvoyer. L'historien l'a omise dans son ouvrage imprimé; mais le lecteur curieux peut la trouver tout entière, citée en original, à l'*Appendice*, n° 14.

[1] « Basta matar. » Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. XCI.

[2] « En esso no tengo que confessar : porque juro á tal, que no tengo otro cargo, si no medio real que devo en Sevilla á una bodegonera de la puerta del Arenal, del tiempo que passé á Indias. » *Ibid.*, ubi supra.

Il fut conduit au supplice sur une claie, ou plutôt dans un panier traîné par deux mules. On lui lia les bras, et comme le volume de son corps entrait difficilement dans cette misérable voiture, il s'écria : « Un berceau pour l'enfant, et un berceau encore pour le vieillard, à ce qu'il paraît [1] ! » Malgré son refus de se confesser, il fut accompagné par plusieurs ecclésiastiques au lieu du supplice; l'un d'eux le pressa à plusieurs reprises de donner quelque signe de repentir à cette heure solennelle, ne fût-ce que de réciter le *Pater noster* et l'*Ave, Maria*. Carbajal, pour se délivrer des instances du prêtre, répondit froidement en répétant les mots : « *Pater noster*, » « *Ave, Maria!* » Puis il garda un silence obstiné. Il mourut comme il avait vécu, la raillerie ou plutôt le sarcasme sur les lèvres [2].

Francisco de Carbajal fut un des caractères les plus extraordinaires de ces temps sombres et agités; d'autant plus extraordinaire qu'il était plus avancé en âge; car à l'époque de sa mort, il était dans sa quatre-vingt-quatrième année, âge où les forces physiques et heureusement les passions sont d'ordinaire amorties, où, selon les paroles spirituelles du moraliste français, « nous nous flattons d'avoir quitté nos vices, lorsque ce sont nos vices qui nous

[1] « Nino en cuna, y viejo en cuna. » Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. XCI.

[2] « Murio como gentil, porque dicen que yo no le quise ver, que ansi le di la palabra de no velle; mas á la postrer vez que me hablo llevandole á matar le decia el sacerdote que con él iba, que se encomendase á Dios y dijese el Pater noster y el Ave, Maria, y dicen que dijo « Pater noster, Ave, Maria, » y que no dijo otra palabra. » Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS.

ont quittés [1]. » Mais la flamme de la jeunesse brûlait ardente et inextinguible dans le cœur de Carbajal.

La date de sa naissance nous reporte vers le milieu du XVe siècle, avant le règne de Ferdinand et d'Isabelle. Il était d'une famille obscure, et né, dit-on, à Arevalo. Pendant quarante ans il servit dans les guerres d'Italie, sous les plus illustres capitaines du temps, Gonsalve de Cordoue, Pierre de Navarre et les Colonna. Il était enseigne à la bataille de Ravenne, fut témoin de la prise de François Ier à Pavie, et suivit la bannière du malheureux Bourbon au sac de Rome. Il ne prit point d'or pour sa part du butin, dans cette occasion, mais simplement les papiers d'une étude de notaire, que Carbajal pensa justement valoir de l'or. Et il en fut ainsi, car le notaire fut heureux de les racheter à un prix qui mit l'aventurier en état de traverser les mers pour aller au Mexique et de chercher fortune au Nouveau Monde. Lors de l'insurrection des Péruviens, il fut envoyé au secours de Pizarre, et ce chef le récompensa par une concession de terre à Cuzco. Il y resta plusieurs années, s'employant activement à grossir ses biens; car l'amour du gain était la passion dominante de son cœur. A l'arrivée de Vaca de Castro, nous le trouvons rendre de bons services sous la bannière royale, et lorsque éclata la grande révolte sous Gonzalo Pizarre, il convertit ses propriétés en or, et se prépara à retourner en Castille. Il semblait avoir le pressentiment que rester dans le pays lui serait fatal. Mais, malgré tous ses efforts pour quitter le Pérou,

[1] Je cite de mémoire, mais je crois que cette réflexion doit se trouver dans ce code admirable de la sagesse mondaine, « *Les Caractères*, de La Bruyère. »

il ne réussit pas, le vice-roi ayant mis l'embargo sur les vaisseaux [1]. Il demeura donc et, quoiqu'à regret, prit du service, comme on l'a vu sous Pizarre. C'était sa destinée.

La vie tumultueuse dans laquelle il entra alors réveilla toutes les passions assoupies de son âme, qu'il ignorait peut-être lui-même : la cruauté, l'avarice, la vengeance. Elles trouvèrent un vaste champ dans la guerre contre ses compatriotes; car la guerre civile est proverbialement la plus sanguinaire et la plus féroce de toutes. Les atrocités qu'on raconte de Carbajal dans sa nouvelle carrière, et le nombre de ses victimes sont à peine croyables. Pour l'honneur de l'humanité nous pouvons croire que les récits sont grandement exagérés; mais il suffit qu'il y ait donné lieu pour déshonorer son nom [2].

Il prenait même, dit-on, un plaisir diabolique à s'amuser des souffrances de ses victimes, et à l'heure de l'exécution il se plaisait à des railleries atroces qui leur faisaient sentir d'une manière encore plus poignante l'amertume de la mort. Il avait une veine moqueuse, si l'on peut ainsi parler, à laquelle il se livrait sans retenue en toute occasion.

[1] Pedro Pizarro témoigne des efforts de Carbajal pour quitter le pays, efforts où il fut aidé, quoique inutilement, par le chroniqueur, qui était à cette époque dans les relations les plus amicales avec lui. La guerre civile sépara ces anciens camarades; mais Carbajal n'oublia pas ses obligations envers Pedro Pizarro, et les reconnut dans la suite en l'exemptant dans deux occasions différentes du sort commun des prisonniers qui tombaient entre ses mains.

[2] Sur trois cent quarante exécutions, suivant Fernandez, trois cents furent ordonnées par Carbajal. (*Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. XCI.) Zarate porte le nombre de ces exécutions jusqu'à cinq cents. (*Conq. del Peru*, lib. VII, cap. I.) Ce désaccord montre combien peu nous pouvons nous fier à l'exactitude de telles estimations.

Plusieurs de ses saillies furent conservées par la soldatesque; mais elles sont pour la plupart d'un caractère grossier et repoussant, provenant d'un esprit familiarisé avec les côtés laids et méchants de l'humanité, et se méfiant de tous les autres. Il avait un bon mot pour toute chose, pour les malheurs d'autrui et pour les siens. Il regardait la vie comme une farce, quoique trop souvent il en fît une tragédie.

On doit accorder une vertu à Carbajal, celle de la fidélité à son parti. Cela le rendit d'autant moins tolérant pour la perfidie chez les autres. On ne le vit jamais avoir pitié d'un renégat. Cette fidélité inviolable, quoique dans une mauvaise cause, peut provoquer quelque chose qui ressemble à un sentiment de respect dans un temps où la fidélité était si rare[1].

Comme militaire, Carbajal occupe un rang distingué parmi les soldats du Nouveau Monde. Il était exact et même sévère dans le maintien de la discipline, de sorte qu'il était peu aimé de ses inférieurs. On peut douter s'il eut le génie des combinaisons militaires, qu'exige la grande guerre;

[1] La fidélité, il est vrai, n'est qu'une des nombreuses vertus réclamées pour Carbajal par Garcilasso, qui considère la plupart des récits de cruauté et d'avarice qui circulaient sur le vétéran, aussi bien que la légèreté endurcie qui lui est attribuée à ses derniers moments, comme des inventions de ses ennemis. Le chroniqueur Inca était enfant lorsque Gonzalo et ses cavaliers occupaient Cuzco, et il a bien payé le bon traitement qu'il éprouva de leur part, dû sans doute à la position de son père dans l'armée rebelle, en les peignant des couleurs favorables sous lesquelles ils apparaissaient à sa jeune imagination. Mais le prolixe vieillard a rapporté plusieurs exemples particuliers d'*atrocité* dans la carrière de Carbajal qui témoignent médiocrement de la justesse de ses assertions générales sur le caractère de ce capitaine.

mais, dans les expédients et les vicissitudes d'une guerre de guérillas, il était sans rival. Prompt, actif, et persévérant, il ne s'apercevait ni du danger ni de la fatigue, et après des journées passées à cheval, il semblait attacher peu de prix à un lit confortable [1].

Il connaissait parfaitement tous les passages des montagnes, et telles étaient la sagacité et les ressources qu'il déployait dans ses courses vagabondes, que le vulgaire s'imaginait qu'il avait à son service un esprit familier [2]. Avec un caractère si extraordinaire, avec des facultés qui persistèrent si longtemps au delà de la limite commune, avec des passions si ardentes jusqu'au bord de la tombe, il n'est pas surprenant qu'il ait été l'objet de beaucoup d'histoires fabuleuses avidement accueillies, et qu'il ait été entouré de terreurs mystérieuses comme une sorte d'être surnaturel, comme le démon des Andes.

Tout autres furent les circonstances qui accompagnèrent la fin de Gonzalo Pizarre. Sur sa demande, personne n'avait eu la permission de le visiter. On l'entendit marcher dans sa tente la plus grande partie du jour, et quand la nuit vint, ayant reçu de Centeno l'assurance que l'exécution devait avoir lieu le lendemain à midi, il se coucha pour

[1] « Fue maior sufridor de trabajos que requeria su edad, porque á maravilla se quitaba las armas de dia ni de noche; i quando era necesario, tampoco se acostaba ni dormia mas de quanto recostado en una silla, se le cansaba la mano en que arrimaba la cabeça. » Zarate, *Conq. del Peru*, lib. V, cap. XIV.

[2] Pedro Pizarre, qui ne semble pas animé de sentiments hostiles contre Carbajal, résume ainsi son caractère en peu de mots : « Era mui lenguaz : hablada mui discreptamente y á gusto de los que le oian : era hombre sagaz, cruel, bien entendido en la guerra... Este Carbajal era tan sabio que decian tenia familiar. » *Descub. y Conq.*, MS.

reposer. Il ne dormit pas longtemps, toutefois, mais se releva bientôt, et continua de parcourir son logement, comme plongé dans la méditation, jusqu'au point du jour. Il envoya alors chercher un confesseur, et resta avec lui jusqu'après l'heure de midi, prenant peu ou point de nourriture. Les officiers de la justice s'impatientaient; mais leur empressement fut réprimandé rudement par les soldats, dont plusieurs ayant servi sous la bannière de Gonzalo étaient touchés de pitié pour son malheur.

En marchant au supplice, il montra dans son costume le même goût de magnificence et de faste qu'en des jours plus heureux. Sur son pourpoint, il portait un superbe manteau de velours jaune, chargé de broderies d'or, tandis que sa tête était couverte d'un bonnet de la même étoffe, également rehaussé d'ornements en or[1]. Dans ce brillant équipage il monta sur sa mule et, par un adoucissement de la sentence, ses bras furent laissés libres. Il était escorté par un bon nombre de prêtres et de moines qui tenaient le crucifix devant ses yeux, tandis qu'il portait dans sa main une image de la Vierge. Elle avait toujours été l'objet particulier de sa dévotion; tellement que ceux qui le connaissaient le mieux, au temps de sa prospérité, avaient soin lorsqu'ils avaient une demande à lui faire, de la lui présenter au nom de la sainte Vierge.

Pizarre pressait fréquemment sur ses lèvres cette image, objet de son culte, tandis que ses yeux étaient fixés sur le crucifix avec une dévotion visible, sans prendre garde aux

[1] « Al tiempo que lo mataron, dio al verdugo toda la ropa que traia, que era mui rica i de mucho valor, porque tenia una ropa de armas de terciopelo amarillo, casi toda cubierta de chaperia de oro, i un chapeo de la misma forma. » Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VII, cap. VIII.

objets environnants. Arrivé à l'échafaud, il y monta d'un pas ferme et demanda la permission d'adresser quelques paroles aux soldats rassemblés alentour. « Il s'en trouve beaucoup parmi vous, » dit-il, « qui sont devenus riches par la libéralité de mon frère et la mienne. Cependant, de toutes mes richesses, il ne me reste rien que les vêtements que j'ai sur moi ; et encore ils ne sont pas à moi, mais appartiennent à l'exécuteur. Je n'ai donc pas le moyen de payer une messe pour le bien de mon âme, et je vous prie par le souvenir des bienfaits passés, de m'en faire la charité quand je ne serai plus, afin qu'elle vous profite à l'heure de la mort. » Il régnait dans cette multitude guerrière un profond silence, qu'interrompirent seulement des soupirs et des sanglots, lorsqu'on entendit la requête de Pizarre ; on y répondit fidèlement, puisqu'après sa mort des messes furent dites dans beaucoup de villes pour l'âme du défunt général.

S'agenouillant alors devant un crucifix placé sur une table, Pizarre resta quelques minutes en prière ; après quoi, s'adressant au soldat qui devait faire les fonctions d'exécuteur, il lui dit avec calme de « faire son devoir d'une main ferme. » Il refusa de se laisser bander les yeux, et penchant le cou en avant, il le présenta au glaive du bourreau, qui trancha la tête d'un seul coup, tellement que le corps se tint droit quelques moments comme s'il eût encore vécu[1]. La tête fut portée

[1] « L'exécuteur, » dit Garcilasso, usant d'une comparaison plus expressive qu'élégante, « lui trancha la tête avec autant d'aisance que s'il avait coupé une tête de laitue ! » « De un reues le corto la cabeça con tanta facilidad, como si fuera una hoja de lechuga, y se quedo con ella en la mano, y tardo el cuerpo algun espacio en caer en el suelo. » Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. V, cap. XLIII.

à Lima, où elle fut mise dans une cage ou châssis, et ensuite attachée au gibet à côté de celle de Carbajal. Au dessus fut placé un écriteau portant ces mots : « Ceci est la tête du traître Gonzalo Pizarre, qui se révolta au Pérou contre son souverain, et combattit pour la cause de la tyrannie et de la trahison contre l'étendard royal, dans la vallée de Xaquixaguana [1]. » Ses grands biens, comprenant les riches mines de Potosi, furent confisqués; sa maison à Lima fut rasée jusqu'au sol, la place semée de sel, et on y éleva une colonne de pierre avec une inscription interdisant à tous de bâtir sur un terrain qui avait été souillé par l'habitation d'un traître.

Les restes de Gonzalo ne furent pas exposés aux outrages infligés à ceux de Carbajal, dont les quartiers enchaînés furent suspendus sur les quatre grandes routes conduisant à Cuzco. Centeno épargna au corps de Pizarre d'être dépouillé, en rachetant à l'exécuteur ses riches vêtements; enveloppé de ce linceul magnifique, il fut déposé dans la chapelle du couvent de Notre-Dame de la Miséricorde à Cuzco. C'était dans ce même lieu que gisaient, l'un près de l'autre, les corps sanglants des Almagros, père et fils, qui pareillement avaient péri par la main de la justice et devaient leur sépulture à la charité privée. Tous ces hommes furent alors réunis « dans le même tombeau, » dit l'historien avec quelque amertume, « comme si le Pérou n'avait pas assez de terre pour ensevelir ses conquérants [2]. »

[1] « Esta es la cabeza del traidor de Gonzalo Pizarro, que se hizo justicia del en el valle de Aquixaguana, donde dio la batalla campal contra el estandarte real, queriendo defender su traicion e tirania : ninguno sea osado de la quitar de aqui so pena de muerte natural. » Zarate, MS.

[2] « Y las sepolturas una sola aviendo de ser tres : que aun la tierra

Gonzalo Pizarre n'avait atteint que sa quarante-deuxième année à l'époque de sa mort, juste la moitié du temps accordé à son compagnon Carbajal. Il était le plus jeune de la famille remarquable à qui l'Espagne devait l'acquisition du Pérou. Il arriva dans le pays avec son frère François, lorsque ce dernier revint de son voyage en Castille. Gonzalo assista à toutes les scènes mémorables de la conquête. Il fut témoin de l'arrestation d'Atahuallpa, concourut activement à réprimer l'insurrection des Incas, et surtout à réduire la province de Charcas. Il conduisit ensuite l'expédition désastreuse de l'Amazone, et enfin se mit à la tête de la révolte mémorable qui lui fut si fatale. Il y a peu d'hommes dont la vie soit remplie d'aventures si étranges et si romanesques, et la plupart couronnées de succès. La place qu'il occupe dans l'histoire est tout à fait disproportionnée avec ses talents. On peut l'attribuer jusqu'à un certain point à la fortune, mais surtout à ces qualités brillantes qui suppléent en quelque sorte aux talents de l'esprit et qui assurèrent sa popularité auprès du vulgaire.

Il avait un extérieur brillant, excellait dans tous les exercices militaires : bon cavalier, adroit à l'escrime, il maniait la lance en perfection ; c'était un tireur de premier rang à l'arquebuse, et il joignait à cela le talent d'excellent dessina-

parece que les falto para aver los de cubrir. » Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. IV, cap. XLIII.

Pour les détails tragiques des pàges précédentes, voyez *ibid.*, cap. XXXIX-XLIII. — *Relacion del Lic. Gasca*, MS. — *Carta de Valdivia*, MS. — MS. de Caravantes. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. XCI. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VII, cap. VIII. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Gomara, *Hist. de las Indias*, cap. CLXXXVI. — Herrera, *Hist. General*, dec. VIII, lib. IV, cap. XVI.

teur. Il était hardi et chevaleresque jusqu'à la témérité; il recherchait les aventures et affrontait toujours le danger. C'était enfin un chevalier errant dans le sens le plus extravagant du terme, et, « monté sur son coursier favori, » dit un auteur qui l'avait vu souvent, « il ne tenait pas plus compte d'un bataillon d'Indiens que d'un essaim de mouches [1] ».

Tandis qu'il captivait ainsi les imaginations de ses compatriotes par ses brillants exploits et ses manières fastueuses, il ne gagnait pas moins les cœurs par sa franchise militaire, sa confiance, trop souvent déçue, dans leur fidélité et ses libéralités; car Pizarre, quoique avide du bien des autres, était, comme le conspirateur romain, prodigue du sien. Tel fut son portrait pendant ses beaux jours, lorsque son cœur n'avait pas été corrompu par le succès; il est bien attesté qu'un changement s'était opéré en lui par la prospérité. Son élévation lui donna le vertige; et la preuve que ses talents n'égalèrent pas sa fortune, c'est qu'il ne sut pas en profiter. Obéissant aux inspirations de son jugement téméraire, il rejeta les avis de ses conseillers les plus sages, et compta sur sa destinée avec une confiance aveugle. Garcilasso en accuse l'influence maligne des étoiles [2]. Mais le superstitieux chroniqueur aurait pu mieux expliquer cette confiance par un principe général de la nature humaine, la

[1] « Quando Gonzalo Pizarro, que aya gloria, se veya en su zaynillo, no hazia mas caso de esquadrones de Indios, que si fueran de moscas. » Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. V, cap. XLIII.

[2] « Dezian que no era falta de entendimiento, pues lo tenia bastante, sino que devia de ser sobra de influencia de signos y planetas, que le cegavan y forcavan á que pusiesse la garganta al cuchillo. » Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. V, cap. XXXIII.

présomption nourrie par le succès, la démence, comme l'appelle le proverbe romain ou plutôt grec, dont les dieux affligent les hommes quand ils ont résolu leur perte[1].

Gonzalo n'avait eu d'autre éducation que celle qu'il avait reçue à la rude école de la guerre. Il avait même peu de cette sagesse qui vient de la pénétration naturelle et de la connaissance des caractères. Par tous ces côtés, il était inférieur à ses frères aînés, quoiqu'il les égalât pleinement par l'ambition. S'il avait eu un dixième de leur sagacité, il n'aurait pas persisté follement dans la révolte, après l'arrivée du Président. Avant cette époque, il représentait les peuples. Leurs intérêts et les siens étaient unis. Il avait leur appui, car il luttait pour le redressement de leurs griefs. Quand le gouvernement leur eut donné satisfaction, la lutte n'avait plus d'objet. Dès ce moment, il ne se bat plus que pour lui-même. Le peuple cessa de s'intéresser à la querelle. Sans sympathie commune qui les unît ensemble, était-il étrange qu'il se détachât de lui, comme les feuilles de l'arbre en hiver, et qu'il le laissât exposé, tronc nu et desséché, à la furie de la tempête?

Cepeda, plus coupable que Pizarre, puisqu'il avait une éducation et une intelligence supérieures, qu'il n'employa qu'à égarer son chef, ne lui survécut pas longtemps. Il était arrivé dans le pays avec un emploi d'une haute responsabilité. Son premier acte fut de trahir le vice-roi qu'on l'envoyait soutenir; il trahit ensuite l'Audience avec laquelle il aurait dû se concerter; enfin, il trahit le chef qu'il affectait

[1] « Ὅταν δὲ Δαίμων ανδρὶ πορσύνῃ κακά,
Τὸν νοῦν ἔβλαψε πρῶτον. »

EURIP. FRAGMENTA.

le plus de servir. Sa carrière tout entière fut une trahison envers son gouvernement. Sa vie ne fut qu'une longue perfidie.

Après qu'il se fut rendu, plusieurs des cavaliers, révoltés par sa froide apostasie, voulaient persuader à Gasca de l'envoyer au supplice avec son général; mais le Président s'y refusa en considération du service signalé qu'il avait rendu à la couronne par sa défection. Il fut cependant arrêté et envoyé en Castille. Là, il fut accusé de haute trahison. Il se défendit d'une manière plausible, et comme il avait des amis à la cour, il est probable qu'il eût été acquitté; mais avant que le procès fût terminé, il mourut en prison. C'était une justice qu'on ne trouve pas toujours dans les affaires de ce monde [1].

En effet, il arriva que plusieurs de ceux qui avaient été les premiers à abandonner la cause de Pizarre ne survécurent que peu de temps à leur général. Le vaillant Centeno et le licencié Carbajal, qui l'abandonna près de Lima, et portait l'étendard royal à Xaquixaguana, moururent tous deux un an après Pizarre. Hinojosa fut assassiné deux ans seulement plus tard à La Plata, et son vieux compagnon Valdivia, après une série de brillants exploits au Chili, qui fournirent à la muse épique de Castille son plus glorieux sujet, fut tué par les guerriers invincibles d'Arauco. Les mânes de Pizarre furent amplement vengés.

[1] Le rusé légiste prépara une argumentation si plausible pour sa justification, qu'Yllescas, le célèbre historien des papes, déclare que nul homme, ayant lu ce papier attentivement, ne devra sortir de cette lecture sans une parfaite conviction de l'innocence de l'auteur et de sa fidélité inviolable à la couronne. Voyez le passage cité par Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. VI, cap. X.

Acosta et trois ou quatre autres cavaliers qui se rendirent avec Gonzalo furent envoyés au supplice le même jour que leur chef, et Gasca, le lendemain de cette lugubre tragédie, leva son camp et marcha avec toute son armée vers Cuzco, où il fut reçu par la population de cette ville aussi variable que les circonstances, avec le même enthousiasme qu'elle avait montré naguère pour son rival. Il y trouva un certain nombre de rebelles qui, après leur défaite, s'étaient réfugiés dans cette ville, où ils furent immédiatement arrêtés. Par ordre de Gasca, on commença leur procès. Les principaux cavaliers, au nombre de dix ou douze, furent exécutés; les autres furent bannis ou envoyés aux galères. On statua avec la même rigueur contre ceux qui avaient fui et n'étaient pas encore pris; les biens de tous furent confisqués. Les propriétés des rebelles fournirent un fonds pour récompenser ceux qui étaient restés fidèles[1]. Cette justice peut paraître sévère; mais Gasca voulut que la verge s'appesantit sur ceux qui avaient si souvent rejeté ses offres de pardon. L'indulgence était en pure perte avec une soldatesque grossière et licencieuse, qui reconnaissait à peine l'existence du gouvernement, à moins qu'elle ne sentit sa rigueur.

Un nouveau devoir était imposé au Président, celui de récompenser ses partisans fidèles; devoir non moins difficile (les faits le prouvèrent) que celui de punir les coupables. Les solliciteurs étaient nombreux, car quiconque avait levé un doigt en faveur du gouvernement réclamait son salaire.

[1] Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. XCI. — *Carta de Valdivia*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VII, cap. VIII. — *Relacion del Lic. Gasca*, MS.

Ils appuyaient leurs demandes avec une importunité bruyante qui embarrassait le bon Président et absorbait tous ses moments.

Dégoûté de cet état de choses ingrat, Gasca résolut de s'affranchir une bonne fois de ces ennuis, en se retirant dans la vallée de Guaynarima, à douze lieues de la ville, et là de mûrir en paix un projet de compensation, réglé selon les mérites des personnes. Il ne se fit accompagner que de son secrétaire et de Loaysa, alors archevêque de Lima, homme sage et très instruit des affaires du pays. Le Président resta trois mois dans cette retraite, pesant soigneusement les prétentions rivales, et répartissant les confiscations entre les parties suivant leurs services respectifs. Les *repartimientos*, on doit le remarquer, n'étaient accordés d'ordinaire qu'en viager, et à la mort du titulaire, ils retournaient à la couronne, pour être distribués de nouveau ou gardés selon son plaisir.

Lorsque cette tâche ardue fut terminée, Gasca résolut de se retirer à Lima, laissant l'acte de répartition à l'archevêque, pour le communiquer à l'armée. Malgré tout le soin pris pour parvenir à une distribution équitable, Gasca savait qu'il était impossible de satisfaire les demandes de soldats jaloux et irritables, dont chacun exagérerait vraisemblablement ses propres mérites, tandis qu'il rabaisserait ceux de ses camarades; et il ne se souciait pas de s'exposer à des importunités et à des plaintes qui ne serviraient qu'à le contrarier.

Après son départ, l'archevêque assembla les troupes dans la cathédrale, pour leur communiquer le contenu de l'acte qui lui était confié. Un discours fut d'abord prononcé par un digne dominicain, le prieur d'Aréquipa; le révérend

père s'étendit sur la vertu de résignation, le devoir d'obéissance, et la folie aussi bien que la perversité d'une tentative de résistance aux autorités constituées, et tels lieux communs, en un mot, qu'il croyait les plus propres à déterminer la bonne volonté et l'assentiment de son auditoire.

Une lettre du Président fut ensuite lue en chaire. Elle était adressée aux officiers et aux soldats de l'armée. L'auteur commençait par exposer brièvement les difficultés de sa tâche, en raison de la somme limitée des gratifications, et du grand nombre des services des prétendants. Il avait donné à cette affaire la plus sérieuse attention, disait-il, et s'était efforcé d'assigner à chacun sa part suivant ses mérites, sans prévention ni partialité. Il avait sans doute commis des erreurs; mais il avait la confiance que ses compagnons les excuseraient, en réfléchissant qu'il avait fait de son mieux dans la mesure de sa capacité; il croyait que tous lui rendraient la justice de reconnaître qu'il n'avait été guidé par aucun motif d'intérêt personnel. Il attestait, avec force, les services qu'ils avaient rendus à la bonne cause, et finissait par les souhaits les plus affectueux pour leur prospérité et leur bonheur futurs. La lettre était datée de Guaynarima, 17 août 1548, et portait la simple signature du licencié Gasca [1].

L'archevêque lut ensuite le papier contenant le décret du Président. La rente annuelle des biens à distribuer montait à cent trente mille *pesos ensayados* [2]; somme considé-

[1] MS. *de Caravantes*. — Pedro Pizarro, *Descub. y Conq.*, MS. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VII, cap. IX. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. XCII.

[2] Le *peso ensayado*, suivant Garcilasso, valait un cinquième en sus du ducat castillan. *Com. Real.*, parte II, lib. VI, cap. III.

rable, si l'on tient compte de la valeur de l'argent, à cette époque, dans tout autre pays que le Pérou, où l'argent était à bas prix [1].

Les *repartimientos* ainsi distribués variaient depuis cent jusqu'à trois mille cinq cents *pesos* de rente annuelle; tous, visiblement gradués avec la plus minutieuse précision selon les mérites des parties. Le nombre des pensionnaires était d'environ deux cent cinquante; car le fonds

[1] « Entre los cavalleros capitanes y soldados que le ayudaron en esta ocasion repartio el Presidente Pedro de la Gasca 135,000 pesos ensayados de renta que estaban vacos, y no un millon y tantos mil pesos, como dize Diego Fernandez, que escrivio en Palencia estas alteraciones, y de quien lo tomo Antonio de Herrera; y porque esta ocasion fué la segunda en que los benemeritos del Piru fundan con razon los servicios de sus pasados, porque mediante esta batalla aseguro la corona de Castilla las provincias mas ricas que tiene en America, pondré sus nombres para que se conserbe con certeza su memoria como parezo en el auto original que proveyo en el asiento de Guainarima cerca de la ciudad del Cuzco en diez y siete de Agosto de 1548, que está en los archivos del govierno. » MS. *de Caravantes.*

La somme mentionnée dans le texte comme distribuée ainsi dans l'armée est très inférieure au chiffre donné par Garcilasso, Fernandez, Zarate et même par tous les autres auteurs, dont aucun ne l'évalue à moins d'un million de *pesos;* mais Caravantes, que j'ai suivi, copie l'acte original de répartition conservé aux archives royales. Cependant Garcilasso de la Vega aurait dû être bien informé de la valeur de ses propriétés qui, suivant lui, excédait beaucoup l'estimation donnée dans l'inventaire. Ainsi, par exemple, Hinojosa, dit-il, ne tirait pas de la portion de terres et de mines qui lui fut assignée sur les biens de Gonzalo Pizarre moins de 200,000 *pesos* par an, tandis que Aldana, le licencié Carbajal et d'autres avaient des propriétés qui leur rapportaient depuis 10,000 ducats jusqu'à 50,000 *pesos.* (*Ibid.*, ubi supra.) Il est impossible de concilier ces différences monstrueuses. Nulle somme ne semblait trop considérable à la crédulité de l'ancien chroniqueur, et l'imagination du lecteur est si complétement éblouie par la richesse effective de cet El Dorado, qu'il est difficile de régler sa foi suivant l'étalon de la probabilité.

n'aurait pas suffi à une distribution générale, et les services du grand nombre n'étaient pas jugés dignes d'une telle marque de considération [1].

L'effet produit par ce document, sur des hommes dont l'esprit était rempli des espérances les plus exagérées, fut justement celui qu'avait prévu le Président. Il fut accueilli par un murmure général de désapprobation; ceux même qui avaient obtenu plus qu'ils n'espéraient furent mécontents, en comparant leur condition à celle de leurs camarades, qu'ils trouvaient encore mieux rémunérés, en proportion de leurs mérites. Ils se déchaînèrent surtout contre la préférence montrée aux anciens partisans de Gonzalo Pizarre, (tels que Hinojosa, Centeno, et Aldana) sur ceux qui étaient toujours restés fidèles à la Couronne. Cette préférence n'était pas sans quelque raison; personne n'avait rendu des services aussi essentiels pour anéantir la rébellion, et c'étaient ces services que Gasca se proposait de récompenser. Récompenser simplement pour leur fidélité tous ceux qui s'étaient montrés fidèles, aurait réduit le don en fractions de peu de valeur pour chacun [2].

Ce fut en vain, cependant, que l'archevêque, secondé par quelques-uns des principaux cavaliers, s'efforça d'inspirer plus de modération à la multitude. Les soldats insistaient

[1] Caravantes a transcrit de l'acte original un catalogue complet des pensionnaires, avec le montant des sommes en regard de chacun de leurs noms.

[2] Le Président trouva un moyen ingénieux de récompenser plusieurs de ses compagnons, en leur accordant la main des riches veuves des cavaliers qui avaient péri dans la guerre. L'inclination des dames ne semble pas avoir été toujours consultée dans cet arrangement politique. Voyez Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. VI, cap. III.

pour que le décret fût annulé et qu'il en fût rendu un nouveau sur des bases plus équitables, menaçant, en outre, si le Président s'y refusait, de se faire justice par leurs propres mains. Leur mécontentement, fomenté par quelques malintentionnés qui pensaient y trouver leur avantage, alla enfin jusqu'à faire craindre une révolte, et il ne s'apaisa qu'après que le gouverneur de Cuzco eut condamné à mort un des meneurs et plusieurs autres au bannissement. Ces hommes de fer de la conquête avaient besoin d'être gouvernés par une main de fer.

Cependant le Président avait continué son voyage vers Lima, et, sur la route, le peuple le recevait partout avec un enthousiasme d'autant plus doux à son cœur, qu'il le sentait mérité. Lorsqu'il approcha de la capitale, les fidèles habitants se préparèrent à lui faire une réception magnifique. La population entière sortit des portes, conduite par les autorités de la ville, ayant à leur tête Aldana en qualité de corrégidor. Gasca en costume ecclésiastique, était monté sur une mule. A sa droite, sur un cheval richement caparaçonné, était porté le sceau royal dans une boite couverte de ciselures et curieusement ornée. Un magnifique dais de brocard était soutenu au dessus de sa tête par les officiers de la municipalité, qui, en robes de velours cramoisi, marchaient la tête nue. Des troupes joyeuses de danseurs, vêtus de costumes fantastiques en soie de couleur éclatante, suivaient le cortége, semant des fleurs et chantant des vers en l'honneur du Président. Ils présentaient les emblèmes des différentes villes de la colonie, et ils portaient sur leurs chapeaux des légendes ou devises en vers, exprimant leur fidèle dévouement à la Couronne, et témoignant, on doit le dire, chez leurs auteurs beaucoup plus de loyauté que de

mérite poétique [1]. C'est ainsi que sans bruit de tambours, sans détonation d'artillerie, ni aucun des rudes accompagnements de la guerre, le bon Président fit son entrée pacifique dans la ville des Rois, tandis que l'air retentissait des acclamations du peuple, qui le saluait, comme son « Père, son Libérateur, le Sauveur du pays [2]! »

Mais quelque agréable que fût cet hommage au cœur de Gasca, il n'était pas homme à perdre son temps en vanités oiseuses. Il ne pensait plus qu'aux moyens d'extirper les semences de désordre qui levaient si facilement sur ce sol fertile, et d'asseoir l'autorité du gouvernement sur une base solide. En vertu de sa charge, il présidait l'Audience royale, la grande autorité judiciaire et même exécutive de la colonie; il expédia promptement les affaires qui s'étaient fort accumulées pendant les derniers troubles. Dans l'instabilité de la propriété, il y avait des sujets abondants de litige; mais, heureusement, la nouvelle Audience était composée de juges habiles et intègres, qui travaillèrent activement avec lui à guérir le mal causé par le mauvais gouvernement de leurs prédécesseurs.

Gasca n'oublia pas non plus les malheureux indigènes; il s'occupa sérieusement du problème difficile, consistant à trouver le meilleur moyen praticable d'améliorer leur condition. Il envoya un grand nombre de commissaires, pour

[1] Fernandez a recueilli ces fleurs de la poésie coloniale qui prouvent que les anciens conquérants maniaient l'épée beaucoup mieux que la plume. *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. XCIII.

[2] « Fue recibimiento mui solemne, con universal alegria del pueblo, por verse libere de tiranos; i toda la gente, á voces, bendecia al Presidente i le llamaban Padre, Restaurador, i Pacificador, dando gracias á Dios, por haver vengado las injurias bechas á su Divina Magestad. » Herrera, *Hist. General*, dec. VIII, lib. IV, cap. XVII.

visiter les différentes parties du pays; leur office était d'inspecter les *encomiendas*, et de s'assurer de la manière dont les Indiens étaient traités, en conversant non seulement avec les propriétaires, mais avec les Indiens eux-mêmes. Ils devaient aussi s'enquérir de la nature et de la quotité des tributs payés précédemment par les vassaux des Incas [1].

De cette manière on recueillit une grande quantité de renseignements précieux qui mirent Gasca, avec l'aide d'un conseil d'ecclésiastiques et de légistes, en état d'organiser un système uniforme de taxation pour les indigènes, plus léger même que celui qui leur avait été imposé par les princes péruviens. Le Président aurait volontiers relevé les races conquises de l'obligation du service personnel; mais, après un mûr examen, cela fut jugé impraticable dans l'état actuel du pays. Les colons, surtout dans les régions tropicales, se reposaient sur les indigènes de l'exécution des travaux, et ceux-ci, l'expérience l'avait démontré, n'eussent pas travaillé s'ils n'y eussent été forcés. Le Président, cependant, limita la somme de service qu'on pouvait exiger, avec une grande précision, de sorte que ce service avait le caractère d'une taxe personnelle modérée. Aucun Péruvien ne pouvait être requis de transférer le lieu de sa résidence du climat auquel il était

[1] « El Presidente Gasca mando visitar todas las provincias y repartimientos deste reyno, nombrando para ello personas de autoridad, y de quien se tenia entendido que tenian conoscimiento de la tierra que se les encargavan, que ha de ser la principal calidad, que se ha buscar en la persona, á quien se compete semejante negocio despues que sea Cristiana : lo segundo se les dio instruccion de lo que havian de averiguar, que fueron muchas cosas : el numero, las haciendas, los tratos y grangerias, la calidad de la gente y de sus tierras y comarca, y lo que davan de tributo. » Ondegardo, *Rel. prim.*, MS.

accoutumé dans un autre climat; source féconde de désolation, aussi bien que de maladie, dans les temps qui avaient précédé. Par ces divers règlements, la condition des indigènes, quoiqu'elle ne fût pas telle que l'avait rêvée la philanthropie ardente de Las Casas, était améliorée bien au delà de ce que comportaient les exigences insatiables des colons. Il fallut toute la fermeté de l'Audience pour appliquer des dispositions si désagréables à ces derniers. Elles furent appliquées cependant. L'esclavage, dans son sens le plus odieux, ne fut plus toléré au Pérou. Le mot « esclave » ne fut plus reconnu comme s'appliquant aux institutions du pays, et l'historien des Indes déclare avec orgueil, ce qui doit être restreint dans les limites que j'ai indiquées, que tout vassal indien peut prétendre au rang d'homme libre [1].

Outre ces réformes, Gasca en introduisit plusieurs dans le gouvernement municipal des villes, et d'autres encore plus importantes dans l'administration des finances et dans la manière de tenir les comptes. Par ces changements et d'autres encore dans le régime intérieur de la colonie, il plaça l'administration sur une base nouvelle et facilita beaucoup la voie à ses successeurs pour arriver à un gouvernement plus sûr et plus régulier. Enfin, pour assurer le repos du pays après son départ, il chargea quelques-uns des cavaliers les plus ambitieux d'expéditions lointaines, comptant qu'ils entraîneraient avec eux les esprits légers et turbulents, qui, autrement, pourraient se réunir et troubler la tranquil-

[1] « El Presidente i el Audiencia dieron tales ordenes, que este negocio se asento, de manera que para adelante no se platico mas este nombre de esclavos, sino que la libertad fue general por todo el reino. » Herrera, *Hist. General*, dec. VIII, lib. V, cap. VII.

lité publique; ainsi nous voyons quelquefois les brouillards dispersés par l'influence bienfaisante du soleil se condenser et former des orages lorsqu'il a disparu [1].

Il y avait plus de quinze mois que Gasca était à Lima, et près de trois années s'étaient écoulées depuis son arrivée au Pérou. Dans cet espace de temps, il avait accompli les grands objets de sa mission. Lorsqu'il débarqua, il trouva la colonie dans un état d'anarchie, ou plutôt une révolte organisée sous un chef puissant et populaire. Il arrivait sans argent, sans forces pour la défendre. Il se procura de l'argent par la confiance qu'il inspirait dans sa bonne foi; par le raisonnement et la persuasion, il obtint des forces de ceux-là même à qui son adversaire en avait confié. Il tourna ainsi contre lui ses propres armes. Par un appel calme à la raison, il opéra un changement dans le cœur du peuple, et sans qu'il en coûtât une goutte de sang à un seul sujet fidèle, il étouffa une révolte qui avait menacé l'Espagne de perdre la plus riche de ses provinces. Il avait puni les coupables et trouvé dans leurs dépouilles les moyens de récompenser la fidélité. Il avait en outre si bien ménagé les ressources du pays, qu'il fut en état de rembourser l'emprunt considérable qu'il avait négocié avec les marchands de la colonie pour subvenir aux dépenses de la guerre, et qui dépassait neuf cent mille *pesos de oro* [2]. Il y a

[1] MS. *de Caravantes.* — Gomara, *Hist. de las Indias*, cap. CLXXXVII. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. XCIII-XCV. — Xarate, *Conq. del Peru*, lib. VII, cap. X.

[2] « Recogio tanta suma de dinero, que pago novecientos mil pesos de oro, que se hallo aver gastado, desde el dia que entro en Panama, hasta que se acabo la guerra, los quales tomo prestados. » Herrera, *Hist. General*, dec. VIII, lib. V, cap. VII. — Zarate, *Conq. del Peru* lib. VII, cap. X.

même plus : par son économie, il avait épargné un million et demi de ducats au profit du gouvernement, qui, depuis quelques années, n'avait rien reçu du Pérou, et maintenant il se proposait de rapporter cet agréable tribut pour remplir les coffres du roi [1]. Tout cela avait été accompli sans qu'il en coûtât ni frais d'équipage ou de salaire, ni aucune charge pour la couronne, excepté celle de sa frugale dépense personnelle [2]. Le pays était tranquille. Gasca sentit que sa tâche était remplie, et qu'il était libre de satisfaire son impatience naturelle de revoir son pays.

Avant son départ, il régla une distribution des *repartimientos* qui avaient fait retour à la couronne par le décès des titulaires dans l'année qui venait de s'écouler. La vie était courte au Pérou ; car ceux qui vivaient par l'épée, s'ils ne mouraient pas par l'épée, tombaient trop souvent victimes prématurées des fatigues attachées à leur carrière aventureuse. Les prétendants aux nouvelles largesses du gouvernement étaient nombreux, et comme il s'en trouvait plusieurs parmi eux qu'avait mécontentés la répartition précédente, Gasca fut assailli de remontrances et quelquefois de reproches, exprimés dans un langage peu convenable et peu respectueux. Mais ils ne purent troubler l'égalité de son caractère; il écouta patiemment, et répondit à tous sur le

[1] « Aviendo pagado el Presidente las costas de la guerra, que fueron muchas, remitio á S. M. y lo llevo consigo 264,422 marcos de plata, que á seis ducados valieron 1,588,332 ducados. » MS. *de Caravantes.*

[2] « No tubo ni quiso salario el Presidente Gasca sino cedula para que á un mayordomo suyo diosen los oficiales reales lo necesario de la real hacienda, que como pareze de los quadernos de su gasto fué muy moderado. » (MS. *de Caravantes.*) Gasca, à ce qu'il paraît, fut très exact à tenir les comptes de ses déboursés pour ses dépenses personnelles et celles de sa maison à dater du jour où il s'embarqua pour les colonies.

ton d'une douce remontrance très bien calculé pour désarmer la colère, « acquérant par cette victoire sur lui-même, » dit un ancien auteur, « plus de vraie gloire que par toutes ses victoires sur ses ennemis[1]. »

La veille de son départ, il se passa un fait touchant en lui-même, et qui honora tous ceux qui y eurent part. Les caciques indiens de la contrée voisine, se souvenant des grands services qu'il avait rendus à leurs populations, lui présentèrent une grande quantité de vaisselle d'argent en témoignage de leur reconnaissance. Mais Gasca refusa de la recevoir, quoiqu'en agissant ainsi il fit beaucoup de peine aux Péruviens, qui craignirent d'avoir involontairement encouru son déplaisir.

Plusieurs des principaux colons, par le même désir de montrer leur reconnaissance de ses importants services, lui envoyèrent, après qu'il se fut embarqué, un don magnifique de cinquante mille *castellanos* d'or. « Comme il avait pris congé du Pérou, » disaient-ils, « il ne pouvait y avoir aucun motif de refuser. » Mais Gasca refusa ce présent avec autant de résolution que le premier. « Il était venu dans le pays, » disait-il, « pour servir le roi et assurer les bénédictions de la paix aux habitants; et maintenant que la faveur du ciel lui avait permis d'accomplir son entreprise, il ne voulait pas déshonorer la cause qu'il avait soutenue par un acte qui pût rendre suspecte la pureté de ses motifs. » Malgré son refus, les colons essayèrent de cacher la somme de vingt mille *castellanos* à bord de son vaisseau, pensant qu'une fois dans

[1] « En lo qual hizo mas que en vencer y ganar todo aquel ymperio : porque fue vencerse assi propio. » Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. VI, cap. VII.

son pays et sa mission achevée, les scrupules du Président seraient levés. Gasca, en effet, accepta le don, sentant qu'il y aurait mauvaise grâce à le renvoyer; mais ce fut seulement jusqu'à ce qu'il eût pu connaître les parents des donateurs, et alors il le distribua parmi ceux qui en avaient le plus besoin [1].

Après avoir arrangé toutes ses affaires, le Président confia le gouvernement, jusqu'à l'arrivée d'un vice-roi, à ses fidèles collègues de l'Audience royale; et au mois de janvier 1550, il s'embarqua pour Panama avec le trésor royal, à bord d'une escadre. Il fut accompagné jusqu'au rivage par une foule nombreuse d'habitants, cavaliers et hommes du peuple, gens de tout âge et de toute condition, qui le suivaient pour voir une dernière fois leur bienfaiteur et attacher leur regard avide sur le vaisseau qui l'emportait loin de leur pays.

Son voyage fut heureux, et au commencement de mars le Président atteignit sa destination. Il ne s'y arrêta que le temps de réunir des chevaux et des mules en nombre suffisant pour transporter le trésor à travers les montagnes; car il savait que cette partie du pays était peuplée d'hommes farouches adonnés au brigandage, qui seraient tentés de se porter à quelque acte de violence, s'ils connaissaient les richesses qu'il avait avec lui. Il traversa donc l'isthme montagneux, et après une marche pénible arriva heureusement à Nombre de Dios.

L'événement justifia ses craintes. Il n'était parti que depuis trois jours, lorsqu'une horde de brigands, après avoir assassiné l'évêque de Guatemala, se jeta sur Panama, dans

[1] Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. XCV.

le dessein de faire subir le même sort au Président et de s'emparer du butin. Ces nouvelles ne furent pas plus tôt communiquées à Gasca, qu'avec son énergie ordinaire, il leva des troupes, et se prépara à marcher au secours de la capitale envahie. Mais la Fortune, ou, pour mieux parler, la Providence le favorisa dans cette occasion comme d'habitude : à la veille de son départ, il apprit que les maraudeurs avaient été attaqués par les gens de la ville qui en avaient fait un grand carnage. Ayant licencié ses troupes, il équipa une flotte de dix-neuf vaisseaux pour transporter lui et le trésor royal en Espagne, où il arriva sain et sauf, entrant dans le port de Séville un peu plus de quatre ans après le jour où il en était parti [1].

La sensation causée dans le pays par son arrivée fut grande. On pouvait à peine croire que des résultats si importants eussent été obtenus dans un temps si court par un seul homme, par un pauvre ecclésiastique, qui, sans aide du gouvernement, avait par sa propre force, pour ainsi dire, réprimé une révolte qui avait si longtemps défié les armes de l'Espagne.

L'Empereur était en Flandre. Il fut rempli de joie en apprenant le succès complet de la mission de Gasca, et non moins satisfait des richesses qu'il apportait avec lui; car le trésor, rarement rempli jusqu'à l'abondance, avait été épuisé par les troubles récents de l'Allemagne. Charles écrivit aussitôt au Président, lui demandant de se rendre à la cour, afin qu'il pût apprendre de sa bouche les détails de

[1] MS. *de Caravantes.* — Gomara, *Hist. de las Indias*, cap. CLXXXIII. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte II, lib. I, cap. X. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VII, cap. XIII. — Herrera, *Hist. General*, dec. VIII, lib. VI, cap. XVII.

l'expédition. En conséquence, Gasca, accompagné d'une suite nombreuse de nobles et de cavaliers (qui ne rend hommage à celui que le roi se plaît à honorer?) s'embarqua à Barcelone et, après un heureux voyage, joignit la cour en Flandre.

Il fut reçu par son royal maître, qui appréciait justement ses services, d'une manière très flatteuse pour lui, et peu après fut élevé à l'évêché de Palencia, genre de récompense le mieux assorti à son caractère et à ses mérites. Il y resta jusqu'en 1561, où il fut promu au siége vacant de Siguenza. Il passa paisiblement le reste de ses jours dans l'accomplissement de ses fonctions épiscopales, honoré de son souverain, et jouissant de l'admiration et du respect de ses compatriotes [1].

Dans sa retraite, il était encore consulté par le gouvernement sur les questions importantes relatives aux Indes. Les troubles de ce malheureux pays recommencèrent, quoique sur une échelle beaucoup moindre qu'auparavant, peu après le départ du Président. Ils eurent principalement pour origine le mécontentement causé par les *repartimientos*, et par la fermeté de l'Audience à appliquer les restrictions bienfaisantes relatives aux services personnels des indigènes. Mais ces troubles se calmèrent après très peu d'années, sous le sage gouvernement des deux Mendozas, qui se succédèrent comme vice-rois et appartenaient à cette illustre maison qui a donné un si grand nombre de ses enfants au service de l'Espagne. Leur administration continua la poli-

[1] *Ibid.*, ubi supra. — MS. *de Caravantes.* — Gomara, *Hist. de las Indias*, cap. CLXXXII. — Fernandez, *Hist. del Peru*, parte II, lib. I, cap. X. — Zarate, *Conq. del Peru*, lib. VII, cap. XIII.

tique douce, mais résolue, dont Gasca avait donné l'exemple. Les blessures que le pays avait reçues de ses anciens déchirements furent cicatrisées d'une manière durable. Avec la paix, on vit renaître la prospérité du Pérou; la conscience des résultats bienfaisants de ses travaux put faire luire un rayon de joie, aussi bien que de gloire, sur la fin de la vie du Président.

Cette vie se termina en novembre 1567, probablement à un âge peu éloigné de celui qui est fixé par l'auteur sacré comme le terme de l'existence humaine [1]. Il mourut à Valladolid, et y fut enterré dans l'église de Sainte-Marie-Madeleine, qu'il avait bâtie et richement dotée. Son tombeau, surmonté de l'effigie sculptée d'un prêtre revêtu de ses habits sacerdotaux, s'y voit encore et attire l'admiration du voyageur par la beauté du travail. Les bannières prises sur Gonzalo Pizarre à Xaquixaguana furent suspendues sur sa tombe, comme trophées de sa mémorable mission au Pérou [2]. Depuis longtemps elles sont tombées en poussière avec les restes de celui qui dormait sous leur ombre; mais la mémoire de ses bonnes actions durera toujours [3].

[1] Je n'ai trouvé aucune mention de l'année de la naissance de Gasca; mais l'inscription de son portrait dans la sacristie de Sainte-Marie-Madeleine à Valladolid dit qu'il mourut en 1567, à l'âge de soixante-onze ans. Cela s'accorde parfaitement avec l'âge qu'il avait probablement atteint lorsque nous le trouvons membre de la collégiale de Salamanque en 1522.

[2] « Murio en Valladolid, donde mando enterrar su cuerpo en la iglesia de la advocation de la Magdalena, que hizo edificar en aquella ciudad, donde se pusieron las vanderas que gano á Gonzalo Pizarro. » M. *de Caravantes*.

[3] Le souvenir de ses œuvres n'a pas été abandonné uniquement au soin de l'historien. Il y a peu d'années que le caractère et l'administration de Gasca furent le sujet d'un panégyrique travaillé avec soin par un des hommes d'État les plus distingués du parlement britannique. (Voyez le

Gasca avait l'air d'un homme ordinaire, et son visage était loin d'être beau. Il était disgracieux et mal proportionné; ses membres étaient trop longs pour son corps, de sorte qu'à cheval il paraissait beaucoup plus petit qu'il ne l'était réellement[1]. Sa mise était humble, ses manières simples, et son aspect n'avait rien d'imposant. Mais, à le voir de plus près, il y avait un charme dans ses discours qui effaçait toute l'impression défavorable produite par son extérieur et lui gagnait l'âme de ses auditeurs.

On peut penser que le caractère du Président a été suffisamment retracé dans l'histoire de sa vie. Il présentait une combinaison de qualités qui d'ordinaire se neutralisent mutuellement, mais qui chez lui se mélangeaient dans une proportion qui en augmentait la puissance. Il était doux mais ferme; intrépide par nature, il n'aimait pas les moyens violents. Il était frugal dans sa dépense personnelle, et économe de la fortune publique; toutefois il ne faisait aucun cas des richesses pour son propre compte, et ne mettait point de bornes à sa libéralité quand le bien public l'exigeait. Il était bienveillant et facile à fléchir; cependant il

discours de lord Brougham sur le mauvais gouvernement des colonies de l'Amérique du Nord, février 1838.) L'Espagnol éclairé de nos jours, qui contemple avec chagrin les excès commis par ses compatriotes du seizième siècle au Nouveau Monde, peut éprouver un juste orgueil de ce que, dans cette compagnie d'esprits ténébreux, on en trouve un que la génération actuelle peut considérer comme le plus brillant modèle d'intégrité et de sagesse.

[1] « Era muy pequeno de cuerpo con estrana hechura, que la cintura abaxo tenia tanto cuerpo como qualquiera hombre alto, y de la cintura al hombro no tenia una tercia. Andando á cavallo parescia á un mas pequeno de lo que era, porque todo era piernas : de rostro era muy fes : pero lo que la naturaleza le nego de las dotes del cuerpo, se los doblo en los del animo. » Garcilasso, *Com. Real.*, parte II, lib. V, cap. II.

savait être sévère avec le criminel endurci. Humble dans sa conduite, il avait à un haut degré ce respect de soi-même inspiré par une droiture d'intention qui a conscience d'elle-même; modeste et sans prétention, il ne reculait point devant les entreprises les plus difficiles; plein de déférence pour les autres, toutefois en dernier ressort il comptait principalement sur lui-même ; réfléchi avant d'agir, il attendait avec patience le moment; mais quand il était venu, il se montrait hardi, prompt et décidé.

Gasca n'était pas un homme de génie dans le sens vulgaire du mot. Du moins aucune de ses facultés intellectuelles ne semble avoir reçu un développement extraordinaire au delà de ce qu'on trouve chez les autres hommes. Ce n'était ni un grand écrivain, ni un grand orateur, ni un grand général. Il n'affectait aucun de ces avantages. Il confiait le soin des affaires militaires à des militaires, celui des affaires ecclésiastiques au clergé; il s'en remettait des choses civiles et judiciaires aux membres de l'Audience. Il n'était pas de ces petits grands hommes qui aspirent à tout faire par eux-mêmes, convaincus que rien ne saurait être aussi bien fait par d'autres. Mais le Président jugeait les caractères avec pénétration. Quelle que fût la fonction, il choisissait l'homme qui y convenait le mieux. Il faisait plus, il s'assurait lui-même de la fidélité de ses agents, présidait leurs délibérations, leur traçait une ligne générale de conduite, et animait ainsi leurs plans d'un esprit d'unité qui les faisait tous concourir à l'accomplissement d'un grand résultat.

Le trait distinctif de son esprit était le sens commun, c'est à dire ce qui supplée le mieux au génie dans un homme qui dispose des destinées de ses semblables, et ce qui est plus indispensable que le génie lui-même. Chez Gasca, les

différentes qualités se fondaient dans une telle harmonie que nul excès n'y trouvait place. Elles semblaient se régler les unes les autres. Tandis que sa sympathie pour les hommes lui enseignait la nature de leurs besoins, sa raison lui apprenait dans quelle mesure et par quels moyens on pouvait y satisfaire. D'un côté il ne dépensait pas ses forces en projets illusoires de bienveillance, comme Las Casas; de l'autre il ne soutenait pas la politique égoïste des colons. Il tendait au praticable, au plus grand bien praticable.

Dans l'accomplissement de ses vues, il rejetait la force autant que la fraude. Il se confiait pour le succès à son influence sur les convictions de ses auditeurs; et la source de ce pouvoir était la confiance qu'il inspirait dans son intégrité. Au milieu de toutes les calomnies des factions, aucune imputation n'atteignit jamais l'intégrité de Gasca [1]. Il n'est pas surprenant qu'une vertu si rare fût de grand prix au Pérou.

Il est des hommes dont les caractères ont été si merveilleusement appropriés à la crise particulière dans laquelle ils parurent, qu'ils semblent y avoir été destinés spécialement par la Providence. Tels furent Washington aux États-Unis, et Gasca au Pérou. Nous pouvons concevoir des individus doués de plus hautes qualités, ou du moins de plus hautes qualités intellectuelles, que celles de l'un ou l'autre de ces grands hommes; et mais ce fut l'étonnante conformité de leurs caractères aux exigences de leur situation, la parfaite

[1] « Fue tan recatado y estremando en esta virtud, que puesto que de muchos quedo mal quisto, quando del Perù se partio para Espana, por el repartimiento qne hizo : con todo esso, jamas nadie dixo del, ni sospecho que en esto ni otra cosa se vuiesse movido por codicia. » Fernandez, *Hist. del Peru*, parte I, lib. II, cap. XCV.

appropriation des moyens à la fin poursuivie, qui furent le secret de leur succès, qui mirent Gasca en état d'écraser si glorieusement une révolution et Washington d'en accomplir une avec plus de gloire encore.

La conduite de Gasca dès le premier moment de son arrivée aux colonies est ce qui fait le mieux connaître son caractère. S'il fût venu appuyé par une force militaire, ou même entouré de l'appareil pompeux de l'autorité, tous les cœurs et toutes les mains lui eussent été fermés. Mais l'humble prêtre n'excita pas d'inquiétude, et ses ennemis étaient déjà désarmés avant qu'il eût commencé ses approches. Si Gasca, impatient des lenteurs de Hinojosa, eût écouté ceux qui lui conseillaient de s'emparer de sa personne, il eût mis sa cause en danger par ce déploiement prématuré de violence. Mais il préféra sagement gagner son ennemi en opérant sur sa conviction.

De même, il attendit le moment pour faire son entrée au Pérou. Il laissa ses communications faire leur effet sur l'esprit du peuple, et eut soin de ne pas mettre la faucille au blé avant que la moisson fût mûre. De cette manière partout où il allait, toute chose était préparée pour sa venue; quand il mit le pied au Pérou, le pays lui appartenait déjà.

Après les esprits de troubles et de ténèbres à qui nous avons eu affaire jusqu'ici, on s'arrête avec plaisir sur un caractère comme celui de Gasca. Dans la longue suite de personnages que nous avons passés en revue, nous n'avons vu que le cavalier bardé de fer, brandissant sa lance sanglante et monté sur son cheval de guerre, foulant aux pieds les malheureux indigènes, ou se battant contre ses amis et ses frères, farouche, arrogant et cruel, poussé par la soif de

l'or ou, ce qui ne vaut guère mieux, par la passion d'une fausse gloire. Nous avons vu, il est vrai, mêlées à ces qualités, des étincelles du caractère chevaleresque et romanesque qui appartient à l'âge héroïque de l'Espagne. Mais, à part quelques exceptions honorables, ce fut l'écume de sa chevalerie qui se rendit au Pérou, et s'engagea sous la bannière des Pizarre. Après cette longue suite de guerriers, nous voyons un missionnaire humble et pauvre, arriver dans le pays, avec un message de miséricorde, et proclamer partout l'heureuse nouvelle de la paix. Aucune trompette guerrière n'annonce son approche, et sa route ne doit pas être marquée par les gémissements des blessés et des mourants. Les moyens qu'il emploie sont en parfaite harmonie avec son but. Ses armes sont le raisonnement et la douce persuasion. C'est l'âme qu'il voudrait conquérir et non le corps. Il fait son chemin par la conviction, non par la violence. C'est une victoire morale à laquelle il aspire, plus puissante et heureusement plus durable que celle du vainqueur souillé de sang. Atteignant ainsi avec calme et sans qu'on s'en aperçoive, pour ainsi dire, les fins importantes qu'il poursuit, il peut nous rappeler la manière lente et insensible dont la nature opère, dans le monde matériel, ces grandes révolutions, qui doivent durer encore lorsque les ravages de l'ouragan sont passés et oubliés.

Avec la mission de Gasca se termine l'histoire de la Conquête du Pérou. La Conquête, il est vrai, à parler rigoureusement, finit à la répression de la révolte des Péruviens, époque où la puissance, sinon l'esprit, de la race Inca fut écrasée pour toujours. Le lecteur, cependant pouvait éprouver une curiosité naturelle de suivre jusqu'à son dernier terme la destinée de la famille remarquable qui accomplit

la Conquête. L'histoire de l'invasion elle-même ne serait pas complète sans un aperçu des guerres civiles qui en sortirent; celles-ci servent, en outre, de commentaire moral aux événements qui précèdent, en montrant que la satisfaction de passions ardentes et sans frein retombe infailliblement tôt ou tard, même en cette vie, sur la tête des coupables.

Il est vrai que les troubles du pays recommencèrent après le départ de Gasca. Les flots avaient été trop affreusement agités pour se calmer tout à coup; mais ils s'apaisèrent graduellement sous le gouvernement modéré de ses successeurs, qui profitèrent sagement de sa politique et de son exemple. Ainsi l'influence du bon Président subsista après qu'il se fut retiré du théâtre de ses travaux; le Pérou, jusque-là si déchiré, continua à jouir d'autant de tranquillité qu'aucune autre partie des colonies espagnoles. Il est donc permis à l'historien de la Conquête d'arrêter son travail après la mission bienveillante de Gasca avec une émotion assez semblable à celle du voyageur qui, ayant longtemps parcouru les mornes forêts et les défilés dangereux des montagnes, découvre enfin un paysage agréable, riant séjour du calme et de la paix.

Augustin de Zarate, — autorité extrêmement respectable, citée fréquemment dans la dernière partie de cet ouvrage, — était *Contador de Mercedes*, contrôleur des comptes pour la Castille. Il remplit cet office pendant quinze ans; après quoi il fut envoyé par le gouvernement au Pérou pour examiner

l'état des finances coloniales, qui avaient été très dérangées par les troubles récents, et pour y mettre l'ordre, s'il était possible.

Zarate partit donc dans la suite du vice-roi Blasco Nunez, et par les passions de ce fonctionnaire imprudent il se trouva, bientôt après son arrivée, enlacé dans le réseau inextricable des discordes civiles. Dans la lutte qui suivit, il resta avec l'Audience royale, et nous le trouvons à Lima, lorsque Gonzalo Pizarre s'approchait de cette capitale; Zarate fut député par les juges pour se rendre auprès du chef des rebelles et le requérir de licencier ses troupes et de se retirer dans ses terres. L'historien s'acquitta de cette mission qui semble avoir été peu de son goût et qui certainement n'était pas sans danger. Depuis cette époque, nous entendons rarement parler de lui dans les scènes de troubles qui suivirent. Probablement il ne prit part aux affaires que dans la mesure absolument nécessitée par les circonstances; mais le sens défavorable de ses remarques sur Gonzalo Pizarre indique que, bien qu'il puisse avoir été mécontent de la conduite du vice-roi, il ne favorisa pas un moment l'ambition criminelle de son antagoniste. Les temps étaient certainement peu propices à l'accomplissement des réformes financières pour lesquelles Zarate était venu au Pérou. Mais il montra tant de dévouement réel aux intérêts de la couronne, que l'empereur, à son retour, lui témoigna sa satisfaction en le faisant surintendant des finances en Flandre.

Peu après son arrivée au Pérou, il semble avoir conçu l'idée de faire connaître à ses compatriotes de la métropole les troubles de la colonie, qui présentaient en outre quelques scènes frappantes à l'étude de l'historien. Bien qu'il rassemblât dans ce but, nous dit-il, des notes et des journaux, il

n'osa pas s'en servir jusqu'à son retour en Castille. « Avoir commencé cette histoire au Pérou, » dit-il, « aurait suffi pour mettre ma vie en péril, puisqu'un certain chef, nommé Francisco de Carbajal, menaçait de tirer vengeance de quiconque aurait la témérité d'entreprendre la relation de ses exploits qui, vu leur nature, méritaient bien moins d'être enregistrés que d'être condamnés à un éternel oubli. » Le lecteur reconnaîtra sans peine dans ce chef le vieux lieutenant de Gonzalo Pizarre.

A son retour en Europe, Zarate s'appliqua à la composition de son ouvrage. Son premier projet était de le borner aux événements qui suivirent l'arrivée de Blasco Nunez; mais il vit bientôt que, pour les rendre intelligibles, il devait reprendre l'histoire de plus haut. En conséquence, il étendit son plan et, commençant à la découverte du Pérou, il donna un tableau complet de la conquête et de l'occupation subséquente du pays, conduisant le récit jusqu'à la fin de la mission de Gasca. Pour la première partie de son sujet il s'appuya sur les témoignages des personnes qui avaient pris une part active aux événements. Il traite plus sommairement cette partie que celle où il fut lui-même spectateur et auteur, et dans celle-ci son témoignage, vu l'avantage que lui donnait sa position pour être bien informé, est de la plus haute valeur.

Alcedo, dans sa *Biblioteca americana MS.*, parle de l'ouvrage de Zarate comme « renfermant beaucoup de bonnes choses, mais n'ayant pas le mérite de l'exactitude. » Il écrivait sous l'influence de l'esprit de parti qui tend nécessairement à détourner quelque peu l'homme le plus juste de sa pente naturelle. Nous devons en tenir compte en lisant les rélations des partis opposés. Mais on ne trouve chez lui nulle intention apparente d'écarter la vérité pour soutenir sa

propre cause, et la facilité qu'il eut de recourir aux meilleures sources d'information nous fournit souvent des détails qui n'étaient pas à la portée des autres chroniqueurs. Sa narration est accompagnée en outre de réflexions sensées et de considérations excellentes, qui ouvrent des jours sur les points obscurs de cette époque fertile en événements. Cependant le style de l'auteur ne peut que médiocrement prétendre à l'élégance ou à la précision. Les phrases tombent dans cette longueur fatigante et interminable propre aux compositions prolixes du chroniqueur régulier et accompli du vieux temps.

Les personnalités, nécessairement plus ou moins attachées à un tel ouvrage, détournèrent d'abord l'auteur de le publier, du moins de son vivant. « Par suite de l'esprit jaloux du cavalier castillan, » dit-il, « la censure, quoique légère, est regardée avec indignation, et la louange même est rarement répartie dans une mesure qui satisfasse celui qui en est l'objet. » Et il exprime sa conviction que ceux-là font sagement qui laissent les récits de leur temps dormir dans la paix silencieuse du manuscrit, jusqu'à ce que la génération qu'ils intéressent ait disparu. Son manuscrit, cependant, fut soumis à l'Empereur, et il reçut une telle recommandation de cette autorité royale, que Zarate, prenant courage, consentit à l'imprimer. Il parut en conséqueuce à Anvers en 1555, in-8°, et une seconde édition fut imprimée in-folio à Séville en 1577. Il a été compris depuis dans la précieuse collection de Barcia, et, quelque indignation ou déplaisir qu'il ait pu exciter parmi les contemporains qui souffraient de la censure de l'auteur ou se sentaient privés de leur récompense légitime, l'ouvrage de Zarate a pris un rang durable parmi les autorités les plus sûres de l'histoire du temps.

Le nom de Zarate rappelle naturellement celui de Fernandez, car l'un et l'autre ont traité le même sujet. Diego Fernandez de Palencia ou Palentino, comme il est appelé ordinairement du lieu de sa naissance, vint au Pérou et servit comme simple soldat dans l'armée royale levée pour réprimer les insurrections qui éclatèrent après le retour de Gasca en Castille. Au milieu de ses occupations militaires, il trouva le temps de rassembler des matériaux pour une histoire de l'époque, et il y fut de plus engagé par le vice-roi Mendoza, marquis de Canete, qui lui donna, nous dit-il, le poste de chroniqueur du Pérou. Cette marque de confiance dans sa capacité littéraire indique chez Fernandez des talents plus élevés qu'on n'aurait pu l'inférer de l'humble position qu'il occupait. Avec les résultats de ses recherches le soldat chroniqueur retourna en Espagne, et, après un certain temps, compléta son récit de l'insurrection de Giron.

Le manuscrit fut vu par le président du conseil des Indes, et il en fut si satisfait, qu'il pressa l'auteur d'écrire également l'histoire de la révolte de Gonzalo Pizarre et de l'administration de Gasca. L'historien fut encore encouragé, dit-il dans sa dédicace à Philippe II, par la promesse que lui fit ce monarque de le récompenser après l'achèvement de son travail, promesse convenable autant que politique, mais qui suggère inévitablement l'idée d'une influence qui n'est pas tout à fait favorable à une sévère impartialité historique. Une telle supposition ne paraîtra pas entièrement contraire à la vérité; car, tandis que la narration de Fernandez montre soigneusement au lecteur la cause royale sous l'aspect le plus favorable, elle rend peu de justice aux prétentions du parti opposé. On ne s'attend certainement pas à trouver une apologie de la révolte dans l'ouvrage d'un pensionnaire royal,

mais il y a toujours des circonstances atténuantes qui, bien que nous puissions condamner le crime, peuvent servir à diminuer notre indignation envers les criminels. Ces circonstances ne se trouvent pas dans les récits de Fernandez. Il est fâcheux, pour l'historien de tels événements, qu'il soit si difficile de trouver un auteur disposé à l'équité envers les prétentions du rebelle malheureux. Cependant l'Inca Garcilasso n'a pas reculé devant ce devoir à l'égard de Gonzalo Pizarre, et Gomara lui-même, quoique vivant à l'ombre ou plutôt au soleil de la cour, a risqué dans l'occasion une généreuse protestation en sa faveur.

L'appui donné de si haut à Fernandez lui ouvrit les meilleures sources d'information, du moins en ce qui touche le parti du gouvernement. Outre les communications personnelles avec les chefs royalistes, il put lire leurs correspondances, journaux et documents officiels. Il profita habilement de ces avantages, et son récit, prenant l'histoire de la révolte à son origine, la conduit à son extinction finale et au terme de l'administration de Gasca. Ainsi la première partie de son ouvrage, comme elle fut alors appelée, rejoignit le commencement de la seconde, et le tout présenta un tableau complet des dissensions de la nation jusqu'à ce qu'un nouvel ordre de choses fût introduit et que la tranquillité fût rétablie d'une manière permanente dans tout le pays.

La diction est suffisamment simple, sans prétendre à une éloquence que l'auteur ne pouvait atteindre, et en désaccord avec le caractère modeste d'une chronique. Les phrases sont arrangées avec plus d'art que dans la plupart des lourdes compositions de l'époque, et sans aucune prétention à l'érudition ou à la spéculation philosophique; les événements se succèdent avec ordre, dans un récit assez prolixe,

il est vrai, mais laissant dans l'esprit du lecteur une impression claire et intelligible. Aucune histoire de cette époque ne peut soutenir la comparaison pour l'abondance des détails; aussi, les compilateurs plus récents y ont eu recours comme à une mine inépuisable, circonstance qui en elle-même ne témoigne pas faiblement de la fidélité générale aussi bien que de l'abondance de la narration. — La chronique de Fernandez, ainsi divisée en deux parties sous le titre général d'*Historia del Peru*, fut publiée pendant la vie de l'auteur à Séville, en 1571, en un volume in-folio, et c'est l'édition que j'ai employée dans mon travail.

APPENDICE.

N° I. — Voyez tome Ier, p. 44.

DESCRIPTION DE LA MARCHE DES INCAS, EXTRAITE DE SARMIENTO. RELACION, MS.

[Le manuscrit original, qui fut copié pour la précieuse collection de lord Kingsborough, se trouve à la bibliothèque de l'Escurial].

Quando en tiempo de paz salian los Yngas a visitar su reyno, cuentan que iban por el con gran majestad, sentados en ricas andas armadas sobre unos palos lisos largos, de manera escelente, engastadas en oro y argenteria; y de las andas salian dos arcos altos hechos de oro, engastados en piedras preciosas. Caian unas mantas algo largas por todas las andas, de tal manera que las cubrian todas; y sino era queriendo el que iba dentro, no podia ser visto, ni alzaban las mantas si no era cuando entraba y salia, tanta era su estimacion; y para que le entrase aire, y el pudiese ver el camino, havia en las mantas hechos algunos agujeros hechos por todas partes. En estas andas habia riqueza, y en algunas estaba esculpido el sol y la luna, y en otras unas culebras grandes ondadas y unos como bastones que las atravesaban. Esto trahian por encima por armas, y estas andas las llevaban en ombros de los senores, los mayores y mas principales del

reyno, y aquel que mas con ellas andaba, aquel se tenia por mas onrado y por mas faborecido. En rededor de las andas, a la ila, iba la guardia del Rey con los arqueros y alabarderos, y delante iban cinco mil honderos y detras venian otros tantos lanceros con sus capitanes, y por los lados del camino y por el mesmo camino iban corredores fides, descubriendo lo que habia, y avisando la ida del Senor; y acudia tanta gente por lo ver, que parecia que todos los cerros y laderas estaban lleno de ella, y todos le davan las vendiciones, alzando alaridos, y grita grande a su usanza, llamandole, *Ancha atunapo indichiri campa capalla apatuco pacha camba balla Yulley!* que en nuestra lengua dira, « Muy grand e y poderoso Senor, hijo del Sol, tu solo eres Senor! todo el mundo te oya en verdad! » Y sin esto le decian otras cosas mas altas, tando que poco faltaba para le adorar por Dios. Todo el camino iban Yndios llimpiandolo, de tal manera que ni yerba ni piedra no parecia, sino todo limpio y barrido. Andaba cada dia cuatro leguas, o lo qne el queria. Paraba lo que era servido, para entender el estado de su reyno; oia alegremente a los que con quejas le venian, remediando, y castigando a quien hacia injusticias. Los que con ellos iban no se desmandaban a nada ni salian un paso del camino. Los naturales proveian a lo necesario, sin lo cual lo havia tan cumplido en los depositos que sobraba, y ninguna cosa faltaba. Por donde iba salian muchos hombres y mugeres y muchachos a servir personalmente en lo que les era mandado, y para llebar las cargas : los de un pueblo las llebaban hasta otro, de donde los unos las tomaban y los otros las dejaban; y como era un dia, y cuando mucho dos, no lo sentian, ni de ello recivian agravio ninguno. Pues yendo el Senor de esta manera, caminaba por su tierra el tiempo que le placia, viendo por sus ojos lo que pasaba, y proveyendo lo que entendia que convenia, que todo era cosas grandes e importautes; lo cual hecho, daba la buelta al Cuzco, principal ciudad de todo su imperio.

N° II. — Voyez tome Ier, p. 77.

DESCRIPTION DE LA GRANDE ROUTE CONSTRUITE PAR LES INCAS SUR LE PLATEAU DE QUITO A CUZCO, TIRÉE DE SARMIENTO, RELACION, MS.

Una de las cosas de que yo mas me admiré, contemplando y notando las cosas de estos reynos, fue pensar como y de que manera se pudieron hacer caminos tan grandes y sovervios como por el vemos, y que fuerzas de hombres bastaran a lo hacer, y con que herramientas y instrumentos pudieron allanar los montes y quebrantar las penas para hacerlos tan anchos y buenos como estan; por que me parece que si el Emperador quisiese maudar hacer otro camino real como el que ba del Quito al Cuzco, o sale del Cuzco para ir a Chile, ciertamente creo, con todo su poder, para ello no fuese poderoso, ni fuerzas de hombres lo pudiesen hacer, sino fuese con la orden tan grande que para ello los Yngas mandaron que hubiese : por que si fuera camino de cinquenta leguas, o de ciento, o de doscientas, es de ereer que aunque la tierra fuera mas aspera, no se tubiera en mucho con buena diligencia hacerlo; mas estos eran tan largos que havia alguno que tenia mas de mil y cien leguas, todo hechado por sierras tan grandes y espantosas que por algunas partes miraudo abajo se quitaba la vista, y algunas de estas sierras derechas y llenas de piedras, tanto que era menester cavar por las laderas en pena viva para hacer el camino ancho y llano, todo lo qual hacian con fuego y con sus picos; por otros lugares havia subidas tan altas y asperas, que hacian desde lo bajo escalones para poder subir por ellos a lo mas alto, haciendo entre medias de ellos algunos descansos anchos para el reposo de la gente; en otros lugares havia montones de nieve que eran mas de temer, y estos no en un lugar sino en muchas partes, y no asi como quiera sino que no ba ponderado ni encarecido como ello és, ni como lo bemos, y por estas nieves y por donde havia montanas, de arboles y cespedes lo hacian llano y empedrado si menester fuese.

Los que leyeren este libro, y hubieren estado en el Peru, miren el camino qne ba desde Lima a Xauxa por las sierras tan asperas de Guayacoire y por las montanas nevadas de Pavacaca, y entenderan los que a ellos lo oyeren si es mas lo que ellos vieron que no lo que yo escrivo.

N° III. — Voyez tome Ier, p. 90.

POLITIQUE OBSERVÉE PAR LES INCAS DANS LEURS CONQUÊTES, EXTRAIT DE SARMIENTO, RELACION, MS.

Una de las cosas de que mas se tiene embidia a estos senores, és entender quan bien supieron conquistar tan grandes tierras y ponerlas con su prudencia en tanta razon como los Espanoles las hallaron quando por ellos fué descubierto este reyno, y de que esto sea asi mnchas vezes me acuerdo yo estando en alguna provincia indomita fuera de estos reynos oir luego a los mesmos Espanoles, yo aseguro que si los Yngas anduvieran por aqui que otra cosa fuera esto, es decir no conquistaran los Yngas esto como lo otro porque supieran servir y tributar, por manera que quanto a esto, conozida esta la ventaja qne nos hacen pnes con su orden, las gentes vivian con ella y crecian en multiplicacion, y de las provincias esteriles hacian fertiles y abundantes en tanta manera y por tan galana orden como se dira, siempre procuraron de hacer por bien las cosas y no por mal en el comienzo de los negocios, despues algunos Yngas hicieron grandes castigos en muchas partes, pero antes todos afirman que fue grande con la benevolencia y amicicia que procuraban el atraer a su servicio estas gentes. Ellos salian del Cuzco con su gente y aparato de guerra, y caminaban con gran concierto hasta cerca de donde havian de ir y querian conquistar, donde muy bastantemente se informaban del poder que tenian los enemigos, y de las ayudas que podrian tener, y

de que parte les podrian venir favores y por que camino; y esto entendido por ellos, procuraban por las vias a ellos posibles estorvar que no fuesen socorridos ora con dones grandes que hacian ora con resistencias que ponian, entendiendo sin esto de mandar hacer sus fuertes, los quales eran en cerro o ladera hechos en ellos ciertas cercas altas y largas, con su puerta cada una, porque perdida la una pudiesen pasarse a la otra, y de la otra hasta lo mas alto; y embiaban esanchas de los confederados para marcar la tierra, y ver los caminos, y conocer del arte que estaban aguardando y por donde havia mas mantenimiento, saviendo por el camino que havian de llevar y la orden con que havian de ir, embiabales mensageros propios con los quales les embiaba a decir, que él los queria tener por parientes y aliados, por tanto que con buen animo y corazon alegre saliesen a lo recevir y recevirlo en su provincia, para que en ella le sea dada la obediencia como en las demas, y porque lo hagan con voluntad, embiaba presentes a los senores naturales, y con esto y con otras buenas maneras que tenia entraron en muchas tierras sin guerra, en las quales mandaban a la gente de guerra que con él iba que no hiciesen dano ni injuria ninguna ni robo ni fuerza. Y si en tal provincia no havia mantenimiento, mandaba que de otra parte se proveyese, porque a los nuebamente venidos a su servicio no les pareciese desde luego pesado su mando y conocimiento, y el conocerle y aborrecerle fuese en un tiempo; y si en alguna de estas provincias no havia ganado, mandaba luego que les diese por quenta tantas mil cavezas, lo qual mandaban que mirasen mucho y con ello multiplicasen para proberse de lana para sus ropas, y que no fuesen osados de comer ni matar ninguna cria por los anos y tiempo que les senalaba; y si havia ganado y tenien de otra cosa falta, era lo mismo; y si estaban en collados y arenales, bien les hacian entender con buenas palabras que hiciesen pueblos y casas en lo mas llano de las sierras y laderas; y como muchos no eran diestros en cultibar las tierras, abecavanles como lo havian de hacer, imponiendoles en que supiesen, sacar acequias y regar con ellas los campos: en todo los havian de proveer tan concertadamente, que quando entraba por

amistad alguno de los Yngas en provincias de estas, en brebe tiempo quedaba tal que parecia otra, y los naturales le daban la obediencia, consintiendo que sus delegados quedasen en ellos, y lo mismo los mitimaes; en otras muchas qne entraron de guerra y por fuerza de armas, mandabase que en los mantenimientos y casas de los enemigos se hiciese poco dano, diciendoles el senor, « Presto seran estos nuestros como los qne ya lo son. » Como esto tenian conocido, procuraban que la guerra fuese la mas liviana que ser pudiese, no embargante que en muchos lugares se dieron grandes batallas, porque todavia los naturales de ellos querian conservarse en la livertad antigua sin perder sus costumbres y religion por tomar otras estranas; mas durando la guerra siempre havian los Yngas lo mejor, y vencidos no los destruian de nnebo, antes mandaban restituhir los presos si algunos havia y el despojo y ponerlos en posesion de sus haciendas y senorio, amonestandoles que no quieran ser locos en tener contra su persona real competencias ni dejar su amistad, antes querian ser sus amigos como lo son los comarcanos suyos; y diciendoles esto, dabanles algunas mugeres hermosas y presas ricas de lano o de metal de oro. Con estas dadivas y buenas palabras havia las voluntades de todos, de tal manera que sin ningun temor los huidos a los montes se bolvian a sus casas, y todos dejaban las armas, y el que mas veces veia al Ynga se tenia por mas bien aventurado y dichoso. Los senorios nunca los tiraban a los naturales, a todos mandaban unos y otros que por Dios adorasen el sol; sus demas religiones y costumbres no se las prohivian, pero mandabanles que se governasan por las leyes y costumbres que se governaban en el Cuzco, y que todos hablasen en la lengua general, y puesto governador por el Senor con guarniciones de gente de guerra, parten para lo de adelante. Y si estas provincias eran grandes, luego se entendia en edificar un templo del sol, y colocar las mugere que ponian en los demas, y hacer palacios para los senores, y cobraban para los tribntos que havian de pagar sin llevarles nada demasiado ni agraviarles en cosa ninguna, encaminandoles en su policio y en qne supiesen hacer edificios y traer ropas largas y vivir concertadamente en

sus pueblos; a los quales si algo les faltaba de que tubiesen necesidad, eran provehidos y ensenados como lo havian de sembrar y beneficiar. De tal manara se hacia esto que sabemos en muchos lugares que no havia maiz, tenello despues sobrado, y en todo lo demas andaban como salvages mal vestidos y descalsos, y desde que conocieron a estos senores usaron de camisetas lares y mantas, y las mugeres lo mismo y de otras buenas cosas, tanto que para siempre habra memoria de todo ello. Y en el collas y en otras partes mando pasar mitimaes a la sierra de los Andes para que sembrasen maiz y coca y otras frutas y raizes de todos los pueblos la cantidad combeniente, los quales con sus mugeres vivian siempre en aquella parte, donde sembraban y cojian tanto de lo que digo que se sentia poco la falta por traer mucho de estas partes, y no haver pueblo ninguno por pequeno que fuese que no tubiese de estos mitimaes. Adelante trataremos quantas suertes havia de estos mitimaes, y hacian los unos y entendian los otros.

N° IV. — Voyez tome Ier, p. 175.

EXTRAIT DE LA DERNIÈRE VOLONTÉ ET DU TESTAMENT DE MANCIO SIERRA LEJESEMA, MS.

[Ce qui suit est le préambule du testament d'un soldat de la Conquête nommé Lejesema. Il est sous la forme d'une confession au lit de mort; et il semble destiné à soulager l'esprit de son auteur, qui cherchait à expier ses propres péchés par cet hommage sincère, quoique tardif, aux mérites des vaincus. Comme l'ouvrage dans lequel il se trouve se rencontre rarement, j'ai extrait le préambule dans son entier.]

Verdadera confesion y protestacion en articulo de muerte, hecha

por uno de los primeros Espanoles conquistadores del Peru, nombrado Mancio Sierra Lejesema, con su testamento otorgado en la ciudad del Cuzco, el dia 15 de Setiembre de 1589, ante Geronimo Sanchez de Quesada, escribano publico : la qual la trae el P. Fr. Antonio Calancha, del orden de hermitanos de San Augustin, en la cronica de su religion, en el lib. i. cap. xv. folio 98, y es del tenor siguiente : —

« Primeramente, antes de empezar dicho mi testamento, declaro que ha muchos anos que yo he deseado tener orden de advertir a la Catolica Magestad del Rey Don Felipe, nuestro Senor, viendo cuan catolico y cristianisimo es, y cuan zeloso del servicio de Dios nuestro Senor, por lo que toca al descargo de mi anima, a causa de haber sido yo mucho parte en descubrimiento, conquista, y poblacion de estos reynos, cuando los quitamos a los que eran senores Ingas, y los poseian, y regian como suyos propios, y los pusimos debajo de la real corona, que entienda su Magestad Catolica, que los dichos Ingas los tenian gobernados de tal manera, que en todos ellos no habia un ladron ni hombre vicioso, ni hombre holgazan, ni una muger adultera ni mala; ni se permitia entre ellos ni gente de mal vivir en lo moral; que los hombres tenian sus ocupaciones honestas y provechosas; y que los montes y minas, pastos, caza y madera, y todo genero de aprovechamientos, estaba gobernado y repartido de suerte que cada uno conocia y tenia su hacienda sin que otro ninguno se la ocupase o tomase, ni sobre ello habian pleytos; y que las cosas de guerra, aunque eran muchas, no impedian a las del comercio, ni estas a las cosas de labranza o cultivar de las tierras, ni otra cosa alguna; y que en todo, desde lo mayor hasta lo mas menudo, tenia su orden y concierto con mucho acierto : y que los Ingas eran tenidos y obecidos y respetados de sus subditos como gente muy capaz y de mucho gobierno, y que lo mismo eran sus gobernadores y capitanes; y que como en estos hallamos la fuerza y el mando y la resistencia para poderlos sugetar é oprimir al servicio de Dios nuestro Senor, y quitarles su tierra, y ponerla debaxo de la real corona, fue necesario qui-

tarles totalmente el poder y mando y los bienes, como se los quitamos à fuerza de armas : y que mediante haberlo permitido Dios nuestro Senor nos fue posible sujetar este reyno de tanta multitud de gente y riqueza, y de senores los hicimos siervos tan sujetos, como se ve : y que entienda su Magestad que el intento que me mueve a hacer esta relacion es por descargo de mi conciencia, y por hallarme culpado en ello, pues habemos destruido con nuestro mal exemplo gente de tanto gobierno como eran estos naturales, y tan quitados de cometer delitos ni excesos asi hombres como mugeres, tanto por el Indio que tenia cien mil pesos de oro y plata en su casa, y otros Indios dejaban abierta y puesta una escoba o un palo pequeno atravesado en la puerta para senal de que no estaba alli su dueno, y con esto segun su costumbre no podia entrar nadie adentro, ni tomar cosa de las que alli habia; y cuando ellos vieron que nosotros poniamos puertas y llaves en nuestras casas, entendieron que era de miedo de ellos, porque no nos matasen, pero no porque creyesen que ninguno tomase ni hurtase a otro su hacienda; y asi cuando vieron que habia entre nosotros ladrones, y hombres que incitaban a pecado a sus mugeres y hijas, nos tubieron en poco; y han venido a tal rotura en ofensa de Dios estos naturales por el mal exemplo que les hemos dado en todo, que aquel extremo de no hacer cosa mala se ha convertido en que hoy ninguna o pocas hacen buenas, y requieren remedio, y esto toca a su Magestad, para que descargue su conciencia y se lo advierte, pues no soy parte para mas. Y con esto suplico a mi Dios me perdone; y mueveme a decirlo porque soy el postrero que mueve de todos lo descubridores y conquistadores, que como es notorio ya no hay ninguno, sino yo solo en este reyno, ni fuera de el, y con esto hago lo que puedo para descargo de mi conciencia.

N° V. — Voyez tome Ier, p. 234.

TRADUIT D'OVIEDO, HISTORIA GENERAL DE LAS INDIAS, MS. PARTE II, CAP. XXIII.

[Ce chapitre de commérage du vieux chroniqueur rapporte une conversation entre le gouverneur de Tierra Firme et Almagro, à laquelle assistait l'auteur. Elle est racontée, avec beaucoup de vivacité, et est en même temps si curieuse par la lumière qu'elle répand sur le caractère des parties, que j'ai pensé que la traduction pourrait n'être pas sans intérêt pour le lecteur.]

ENTREVUE D'ALMAGRO ET DE PEDRARIAS DANS LAQUELLE CE DERNIER ABANDONNA SA PART DES PROFITS PROVENANT DE LA DÉCOUVERTE DU PÉROU, TRADUIT D'OVIEDO, HISTORIA GENERAL, PARTE II, CAP, XXIII.

En février 1527, j'avais quelques comptes à régler avec Pedrarias, et j'allais fréquemment chez lui dans ce but. Un jour, que j'y étais, Almagro entra et lui dit : « Votre Excellence sait naturellement que vous vous étiez engagé avec François Pizarre, don Ferdinand de Luque le maître d'école, et moi, à équiper une expédition pour la découverte du Pérou. Vous n'avez contribué en rien à l'entreprise tandis que nous y avons épuisé notre fortune et notre crédit ; nos dépenses se sont déjà élevées à environ quinze mille *castellanos de oro*. Pizarre et ses compagnons sont maintenant dans la plus grande détresse, et demandent un secours de vivres et un renfort de braves recrues. A moins que celles-ci ne soient promptement levées, nous serons totalement ruinés, et notre glorieuse entreprise, dont on attendait justement les plus brillants résultats, échouera complétement. Un compte exact sera tenu de nos dépenses, afin que chacun tire de la découverte une part de profits proportionnelle au montant de sa

contribution aux frais de l'armement. Vous vous êtes liés avec nous dans l'aventure, et aux termes de notre contrat vous n'avez pas le droit de gaspiller notre temps et de nous ruiner. Mais si vous ne voulez plus être membre de l'association, payez votre part de ce qui a déjà été avancé et laissez-nous l'affaire. »

A cette proposition Pedrarias répondit avec indignation : « On penserait vraiment, au ton hautain que vous prenez, que mon pouvoir est à son terme; mais si je n'ai pas été dégradé de ma charge, vous serez puni de votre insolence. Vous répondrez de la vie des chrétiens qui ont péri par l'obstination de Pizarre et la vôtre. Le jour des comptes viendra pour tous ces troubles et ces meurtres, comme vous le verrez, et cela avant que vous quittiez Panama. »

« J'accorde, » répondit Almagro, « que, comme il y a un juge tout-puissant au tribunal duquel nous devons paraître, il est juste que nous rendions tous compte des vivants aussi bien que des morts. Je ne m'y refuserai pas, monsieur, quand vous m'aurez rendu compte vous-même des remercîments que notre souverain, l'empereur, a bien voulu exprimer pour nos services, afin que je les transmette immédiatement à Pizarre. Payez si vous voulez jouir des fruits de cette entreprise; car vous n'avez ni sué ni travaillé pour les obtenir, et vous n'avez pas contribué même pour un tiers de la somme que vous aviez promise lorsque le contrat fut dressé; votre dépense totale n'excède pas deux ou trois chétifs *pesos*. Mais si vous préférez renoncer sur le champ à l'association, nous vous remettrons la moitié de ce que vous nous devez pour les frais faits jusqu'ici. »

Pedrarias, répliqua avec un sourire amer : « Vous ne seriez pas ruiné, si vous me donniez quatre mille *pesos* pour dissoudre notre société. »

« Pour amener un événement si heureux, » dit Almagro, « nous vous déchargerons de votre dette tout entière, quoique cela puisse être notre ruine; mais nous remettrons nos fortunes dans la main de Dieu. »

Quoique Pedrarias se trouvât déchargé de la dette contractée pour

l'équipement de l'expédition, qui ne pouvait être de moins de quatre ou cinq mille *pesos*, il ne fut pas satisfait, mais il demanda : « Que me donnerez-vous de plus? »

Almagro, extrêmement contrarié, dit : « Je donnerai trois cents *pesos*, et pourtant je jure devant Dieu que je ne les ai pas; mais je les emprunterai pour être délivré d'un tel cauchemar. »

« Il faut que vous m'en donniez deux mille. »

« Cinq cents, c'est tout ce que j'offrirai. »

« Il faut m'en payer plus de mille. »

« Mille *pesos*, » s'écria alors le capitaine furieux, je vous les donnerai, quoique je ne les possède pas; mais je trouverai une garantie suffisante pour le paiement. »

Pedrarias se déclara satisfait de cet arrangement; en conséquence un contrat fut dressé, dans lequel on convint que, sur le reçu de mille *pesos*, le gouverneur renoncerait à l'association et abandonnerait sa part dans les profits de l'expédition. Je fus un des témoins qui signèrent cet acte dans lequel Pedrarias abandonnait et transférait tous ses intérêts au Pérou à Almagro et à ses associés, désertant l'entreprise par cet acte, et par sa bassesse perdant les riches trésors qu'on sait qu'il eût pu obtenir de l'opulent empire des Incas.

N° VI. — Voyez tome Ier, p. 238.

CONTRAT ENTRE PIZARRE, ALMAGRO ET LUQUE, EXTRAIT DE MONTESINOS, ANNALES, MS. AN° 1526.

[Ce contrat mémorable entre trois aventuriers, pour la découverte et le partage d'un empire, se trouve en entier dans l'histoire manuscrite de Montesinos, dont l'ouvrage tire surtout sa valeur de l'insertion de cet acte et d'autres documents originaux. Ce contrat, qui peut être considéré comme

la base des opérations de Pizarre, semble être l'appendice nécessaire d'une histoire de la Conquête du Pérou].

En el nombre de la santisima Trinidad, Padre, Hijo, y Espiritu Santo, tres personas distintas y un solo Dios verdadero, y de la santisima Virgen nuestra Senora, hacemos esta compania : —

Sepan cuantos esta carta de compania vieren como yo Don Fernando de Luque, clérigo presbitero, vicario de la santa iglesia de Panama, de la una parte, de la otra el capitan Francisco Pizarro y Diego de Almagro, vecinos que somos en esta ciudad de Panama, decimos, que somos concertados y convenidos de hacer y formar compania, la cual sea firme y valedera para siempre jamas en esta manera : — Que por cuanto nos los dichos capitan Francisco Pizarro y Diego de Almagro tenemos licencia del senor gobernador Pedro Arias de Avila para descubrir y conquistar las tierras y provincias de los reinos llamados del Peru, que esta, por noticia que hay, pasado el golfo y travesia del mar de la otra parte; y porque para hacer la dicha conquista y jornada y navios y gente y bastimento y otras cosas que son necesarias, no lo podemos hacer por no tener dinero y posibilidad tanta cuanta es menester; y vos el dicho Don Fernando de Luque nos los dais porque esta compania la hagamos por iguales partes : somos contentos y convenidos de que todos tres hermanablemente, sin que hagan de haber ventaja ninguna mas el uno que el otro, ni el otro que el otro de todo lo que se descubriere, ganare y conquistare, y poblar en los dichos reinos y provincias del Peru. Y por cuanto vos el dicho D. Fernando de Luque nos disteis, y poneis de puesto por vuestra parte en esta dicha compania para gastos de la armada y gente que se hace para la dicha jornada y conquista del dicho reino del Peru, veinte mil pesos en barras de oro, y de a cuatrocientos y cincuenta maravedis el peso, los cuales nos recibimos luego en las dichas barras de oro, que pasaron de vuestro poder al nuestro en presencia del escribano de esta carta, que lo valio y monto; y yo Hernando del Castillo doy fé que los vide pesar los dichos veinte mil pesos

en las dichas barras de oro, y lo recibieron en mi presencia los dichos capitan Francisco Pizarro y Diego de Almagro, y se dieron por contentos y pagados de ella. Y nos los dichos capitan Francisco Pizarro y Diego de Almagro ponemos de nuestra parte en esta dicha compania la merced que tenemos del dicho senor gobernador, y que la dicha conquista y reino que descubriremos de la tierra del dicho Peru, que en nombre de S. M., nos ha hecho, y las demas mercedes que nos hiciere y acrescentare S. M., y los de su consejo de las Indias de aqui adelante, para que de todo goceis y hayais vuestra tercera parte, sin que en cosa alguna hayamos de tener mas parte cada uno de nos, el uno que el otro, sino que hayamos de todo ello partes iguales. Y mas ponemos en esta dicha compania nuestras personas y el haber de hacer la dicha conquista y descubrimiento con asistir con ellas en la guerra todo el tiempo que se tardare en conquistar y ganar y poblar el dicho reino del Peru, sin que por ello hayamos de llevar ninguno ventaja y parte mas de la que vos el dicho Don Fernando de Luque llevaredes, que ha de ser por iguales partes todos tres, asi de los aprovechamientos que con nuestras personas tuvieremos, y ventejas de las partes que nos cupieren en la guerra y en los despojos y ganancias y suertes que en la dicha tierra del Peru hubiéremos y gozaremos, y nos cupieren por cualquir via y forma que sea, asi a mi el dicho capitan Francisco Pizarro como a mi Diego de Almagro, habeis de haber de todo ello, y es vuestro, y os lo daremos bien y fielmente, sin desfraudaros en cosa alguna de ello la tercera parte, porque desde ahora en lo que Dios nuestro Senor nos diere, decimos y confesamos que es vuestro y de vuestros herederos y succesores, de quien en esta dicha compania succediere y lo hubiere de haber, en vuestro nombre se lo daremos, y le daremos cuenta de todo ello a vos, y a vuestros succesores, quieta y pacificamente, sin llevar mas parte cada uno de nos que vos el dicho Don Fernando de Luque, y quien vuestro poder hubiere y le preteneciere; y asi de cualquier dictado y estado de senorio perpetuo, o por tiempo senalado que S. M. nos hiciere merced en el dicho reino del Peru, asi a mi el dicho capitan Francisco

Pizarro, o a mi el dicho Diego de Almagro, o a cualquiera de nos, sea vuestro el tercio de toda la renta y estado y vasallos que a cada uno de nos se nos diere y hiciere merced en cualquiera manera o forma que sea en el dicho reino del Peru por via de estado, o renta, repartimiento de Indios, situaciones, vasallos, seais senor y goceis de la tercia parte de ello como nosotros mismos, sin adicion ni condicion ninguna, y si la hubiere y alegaremos, yo el dicho capitan Francisco Pizarro y Diego de Almagro, y en nuestros nombres nuestros herederos, que no seamos oidos en juicio ni fuera dél, y nos damos por condenados en todo y por todo como en esta escriptura se contiene para lo pagar y que haya efecto. Y yo el dicho Don Fernando de Luque hago la dicha compania en la forma y manera que que de suso esta declarado, y doy los veinte mil pesos de buen oro para el dicho descubrimiento y conquista del dicho reino del Peru, a perdida o ganancia, como Dios nuestro Senor sea servido, y de lo succdido en el dicho descubrimiento de la dicha gobernacion y tierra he yo de gozar y haber la tercera parte, y la otra tercera para el capitan Francisco Pizarro, y la otra tercera para Diego de Almagro, sin que el uno lleve mas que el otro, asi de estado de senor, como de repartimiento de Indios perpétuos, como de tierras y solares y heredades, como de tesoros, y escondijos encubiertos, como de cualquier riqueza o aprovechamiento de oro, plata, perlas, esmeraldas, diamantes, y rubies, y de cualquier estado y condicion que sea, que los dichos capitan Francisco Pizarro y Diego de Almagro hayais y tengais en el dicho reino del Peru, me habeis de dar la tercera parte. Y nos el dicho capitan Francisco Pizarro y Diego de Almagro decimos que aceptamos la dicha compania y la hacemos con el dicho Don Fernando de Luque de la forma y manera que lo pide él, y lo declara para que todos por iguales partes hayamos en todo y por todo, asi de estados perpetuos que S. M. nos hiciese mercedes en vasallos o Indios o en otras cualesquiera rentas, goce el derecho Don Fernando de Luque, y haya la dicha tercia parte de todo ello enteramente, y goce de ello como cosa suya desde el dia que S. M. nos hiciere cualesquiera

mercedes como dichos es. Y para mayor verdad y seguridad de esta escriptura de compania, y de todo lo en ella contenido, y que os acudirémos y pagarémos nos los dichos capitan Francisco Pizarro y Diego de Almagro a vos el dicho Fernando de Luque con la tercia parte de todo lo que se hubiere y descubiere, y nosotros hubiéremos por cualquiera via y forma que sea; para mayor fuerza de que lo cumplirémos como en esta escriptura se contiene, juramos a Dios nuestro Senor y a los Santos Evangelios donde mas largamente con escritos y estan en este libro Misal, donde pusieron sus manos el dicho capitan Francisco Pizarro y Diego de Almagro, hicieron la senal de la cruz en semejanza de esta † con sus dedos de la mano en presencia de mi el presente escribano, y dijeron que guardaran y cumpliran esta dicha compania y escriptura en todo por todo como en ello se contiene, so pena de infames y malos cristianos, y caer en caso de menos valer, y que Dios se lo demande mal y caramente; y dijeron el dicho capitan Francisco Pizarro y Diego de Almagro, amen; y asi lo juramos y le darémos el tercio de todo lo que descubriéremos y conquistaremos y poblaremos en el dicho reino y tierra del Peru, y que goce de ello como nuestras personas, de todo aquello en que fuere nuestro y tuviéremos parte como dicho es en esta dicha escriptura; y nos obligamos de acudir con ello a vos el dicho Don Fernando de Luque, y a quien en vuestro nombre le perteneciere y hubiere de haber, y les daremos cuenta con pago de todo ello cada y cuando que se nos pidiere, hecho el dicho descubrimiento y conquista y poblacion del dicho reino y tierra del Peru; y prometemos que en la dicha conquista y descubrimiento nos ocuparémos y trabajarémos con nuestras personas sin ocuparnos en otra cosa hasta que se conquiste la tierra y se ganare, y si no lo hiciéremos seamos castigados por todo rigor de justicia por infames y perjuros, seamos obligados a volver a vos el dicho Don Fernando de Luque los dichos veinte mil pesos de oro que de vos recibimos. Y para lo cumplir y pagar y haber por firme todo lo en esta escriptura contenido, cada uno por lo que le toca, renunciaron todas y cualesquier leyes y ordenamientos y

pramaticas, y otras cualesquier constituciones, ordenanzas que estén fechas en su favor, y cualesquiera de ellos para que aunque las pidan y aleguen, que no les valga. Y valga esta escriptura dicha, y todo lo en ella contenido, y traiga aparejada y debida ejecucion asi en sus personas como en sus bienes, muebles y raices habidos y por haber; y para lo cumplir y pagar, cada uno por que le toca, obligaron sus personas y bienes habidos y por haber segun dicho es, y dieron poder cumplido a cualesquier justicias y jueces de S. M. para que por todo rigor y mas breve remedio de derecho les compelan y apremien a lo asi cumplir y pagar, como si lo que dicho es fuese sentencia difinitiva de juez competente pasada en cosa juzgada; y renunciaron cualesquier leyes y derechos que en su favor hablan, especialmente la ley que dice Que general renunciacion de leyes no vala. Que es fecha en la ciudad de Panama a diez dias del mes de Marzo, ano del nacimiento de nuestro Salvador Jesucristo de mil quinientos veinte y seis anos. Testigos que fueron presentes a lo que dicho es Juan de Panés, y Alvaro del Quiro y Juan de Vallejo, vecinos de la ciudad de Panama, y firmo el dicho Don Fernando de Luque : y porque no saben firmar el dicho capitan Francisco Pizarro y Diego de Almagro, firmaron por ellos en el registro de esta carta Juan de Panés y Alvaro del Quiro, a los cuales otorgantes yo el presente escribano doy fé que conozco. Don Fernando de Luque. — A su ruego de Francisco Pizarro — Juan de Panés; y a su ruego de Diego de Almagro — Alvora del Quiro : E yo Hernando del Castillo, escribano de S. M. y escribano publico, y del numero de esta ciudad de Panama, presente fui al otorgamiento de esta carta, y la fice escribir en estas cuatro fojas con esta, y por ende fice aqui este mi signo a tal en testimonio de verdad. Hernando del Castillo, escribano publico.

N° VII. — Voyez tome Ier, p. 215,305.

CAPITULATION CONCLUE PAR FRANÇOIS PIZARRE AVEC LA REINE, MS. DATÉE DE TOLÈDE, 26 JUILLET 1529.

[Je dois la copie de ce document à don Martin Fernandez de Navarrete, l'ancien directeur de l'Académie royale d'histoire de Madrid. Quoiqu'assez long, il n'est pas moins important que le contrat précédent, formant comme celui-ci, la base sur laquelle on peut dire que reposait l'entreprise de Pizarre et de ses associés].

La Reina. — Por cuanto vos el capitan Francisco Pizarro, vecino de tierra firme, llamada Castilla del Oro, por vos y en nombre del venerable padre Don Fernando de Luque, maestre escuela y provisor de la iglesia del Darien *sede vacante*, que es en la dicha Castilla del Oro, y el capitan Diego de Almagro, vecino de la ciudad de Panama, nos hicisteis relacion, que vos e los dichos vuestros companeros, con deseo de nos servir e del bien e acrecentamiento de nuestra corona real, puede haber cinco anos, poco mas o menos, que con licencia e parecer de Pedrarias Davila, nuestro gobernador e capitan general que fue de la dicha tierra firme, tomastes cargo de ir a conquistar, descubrir e pacificar, e poblar por la costa del mar del Sur, de la dicha tierra a la parte de Levante, a vuestra costa e de los dichos vuestros companeros, todo lo mas que por aquella parte pudiéredes, e hicisteis para ello dos navios e un bergantin en la dicha costa, en que asi esto por se haber de pasar la jarcia e aparejos necesarios al dicho viaje e armada desde el Nombre de Dios, que es la costa del Norte, a la otra costa del Sur, como con la gente e otras cosas necesarias al dicho viaje, e tornar a rehacer la dicha armada, gastasteis mucha suma de pesos de oro, e fuistes a hacer e hicisteis el dicho

descubrimiento, donde pasastes muchos peligros e trabajo, a causa de lo cual os dejo toda la gente que con vos iba en una isla despoblada con solos trece hombres que no vos quisieron dejar, y que con ellos y con el socorro que de navios e gente vos hiso el dicho capitan Diego de Almagro, pasastes de la dicha isla e descubristes las tierras e provincias del Peru e ciudad de Tumbes, en que habeis gastado vos e los dichos vuestros companeros mas de treinta mil pesos de oro, e que con el deseo que teneis de nos servir querriades continuar la dicha conquista e poblacion a vuestra costa e mision, sin que en ningun tiempo seamos obligados a vos pagar ni satisfacer los gastos que en ello hiciéredes, mas de lo que en esta capitulacion vos fuese otorgado, e me suplicasteis e pedistes por merced vos mandase encomendar la conquista de las dichas tierras, e vos concediese e otorgase las mercedes, e con las condiciones que de suso seran contenidas; sobre lo cual yo mandé tomar con vos el asiento y capitulacion siguiente.

Primeramente doy licencia y facultad a vos el dicho capitan Francisco Pizarro, para que por nos y en nuestro nombre e de la corona real de Castilla, podais continuar el dicho descubrimiento, conquista, y poblacion de la dicha provincia del Peru, fasta ducientas leguas de tierra por la misma costa, las cuales dichas ducientas leguas comienzan desde el pueblo que en lengua de Indios se dice Tenumpuela, e despues le llamasteis Santiago, hasta llegar al pueblo de Chincha que puede haber las dichas ducientas leguas de costa, poco mas o menos.

Item : Entendiendo ser cumplidero al servicio de Dios nuestro Senor y vuestro, y por honrar vuestra persona, e por vos hacer merced prometemos de vos hacer nuestro gobernador e capitan general de toda la dicha provincia del Peru, e tierras y pueblos que al presente hay e adelante hubiere en todas las dichas ducientas leguas, per todos los dias de vuestra vida, con salario de setecientos e veinte y cinco mill maravedis cada ano, contados desde el dia que vos hiciésedes a la vela destros nuestros reinos para continuar la dicha

poblacion e conquista, los cuales vos han de ser pagados de las rentas y derechos a nos pertenecientes en la dicha tierra que ansi habeis de poblar; del cual salario habeis de pagar en cada un ano un alcalde mayor, diez escuderos, e treinta peones, e un médico e un boticario, el cual salario vos ha de ser pagado por los nuestros oficiales de la dicha tierra.

Otrosi : Vos hacemos merced de titulo de nuestro adelantado de la dicha provincia del Peru, e ansimismo del oficio de alguacil mayor della, todo ello por los dias de vuestra vida.

Otrosi : Vos doy licencia para que con parecer y acuerdo de los dichos nuertros oficiales podais hacer en las dichas tierras e provincias del Peru hasta cuatro fortalezas, en las partes y lugares que mas convengan paresciendo a vos e a los dichos nuestros oficiales ser necesarias para guarda e pacificacion de la dicha tierra, e vos haré merced de las tenencias dellas, para vos, e para los herederos e subcesores vuestros, uno en pos de otro, con salario de setenta y cinco mill maravedis en cada un ano por cada una de las dichas fortalezas, que ansi estuvieren hechas, las cuales habeis de hacer a vuestra costa, sin que nos, ni los reyes que despues de nos vinieren, seamos obligados a vos lo pagar al tiempo que asi lo gastaredes, salvo dende en cinco anos despues de acabada la fortaleza, pagandoos en cada un ano de los dichos cinco anos la quinta parte de lo que se montare el dicho las gasto, de los frutos de la dicha tierra.

Otrosi : Vos hacemos merced para ayuda a vuestra costa de mill ducados en cada un ano por los dias de vuestra vida de las rentas de las dichas tierras.

Otrosi : Es nuestra merced, acatando la buena vida e doctrina de la persona del dicho Don Francisco de Luque, de le presentar a nuestro muy Sancto Padre por obispo de la ciudad de Tumbes, que es en la dicha provincia y gobernacion del Peru, con limites e diciones que por nos con autoridad apostolica seran senalados; y entretando que vienen las bulas del dicho obispado, le hacemos protectòr universal dé todos los Indios de dicha provincia, con salario de mill

ducados en cada un ano, pagado de nuestras rentas de la dicha tierra, entretanto que hay diezmos eclesiasticos de que se pueda pagar.

Otrosi : Por cuanto nos habedes suplicado por vos en el dicho nombre vos hiciese merced de algunos vasallos en las dichas tierras, e al presente lo dejamos de hacer por no tener entera relacion de ellas, es nuestra merced que, entretanto que informados proveamos en ello lo que a nuestro servicio e a la enmienda e satisfaccion de vuestros trabajos e servicios conviene, tengais la veintena parte de los pechos que nos tuviéremos en cada un ano en la dicha tierra, con tanto que no exceda, de mill y quinientos ducados, los mill para vos el dicho capitan Pizarro, e los quinientos para el dicho Diego de Almagro.

Otrosi : Hacemos merced al dicho capitan Diego de Almagro de la tenencia de la fortaleza que hay u obiere en la dicha ciudad de Tumbes, que es en la dicha provincia del Peru, con salario de cien mill maravedis cada un ano, con mas ducientos mill maravedis cada un ano de ayuda de costa, todo pagado de las rentas de la dicha tierra, de las cuales ha de gozar desde el dia que vos el dicho Francisco Pizarro llegaredes a la dicha tierra, aunque el dicho capitan Almagro se quede en Panama, e en otra parte que le convenga; e le haremos home hijodalgo, para que goce de las honras e preminencias que los homes hijodalgo puden y deben gozar en todas las Indias, islas e tierra firme del mar Océano.

Otrosi : Mandamos que las dichas haciendas, e tierras, e solares que teneis en tierra firme, llamada Castilla del Oro, e vos estan dadas como a vecino de ella, las tengais e goceis, e hagais de ello lo que quisiéredes e por bien tuviéredes, conforme a lo que tenemos concedido y otorgado a los vecinos de la dicha tierra firme; e en lo que toca a los Indios e naborias que teneis e vos estan encomendados, es nuestra merced e volnntad e mandamos que los tengais e goceis e sirvais de ellos, e que no vos seran quitados ni removidos por el tiempo que nuestra volnntad fuere.

Otrosi : Concedemos a los que fueren a poblar la dicha tierra

que en los seis anos primeros siguientes desde el dia de la data de esta en adelante, que del oro que se cogiere de las minas nos paguen el diezmo, y cumplidos los dichos seis anos paguen el noveno, e ansi decendiendo en cada un ano hasta llegar al quinto : pero del oro e otras cosas que se obieren de rescatar, o cabalgadas, o en otra cualquier manera, desde luego nos han de pagar el quinto de todo ello.

Otrosi : Franqueamos a los vecinos de la dicha tierra por los dichos seis anos, y mas, y cuanto fuere nuestra voluntad, de almojarifazgo de todo lo que llevaren para proveimiento e provision de sus casas, con tanto que no se para lo vender; e de lo que vendieren ellos, e otras cualesquier personas, mercaderes e tratantes, ansimesmo los franqueamos por dos anos tan solamente.

Item : Prometemos que por término de diez anos, e mas adelante hasta que otra cosa mandemos en contrario, no impornemos a los vecinos de las dichas tierras alcabalas ni otro tributo alguno.

Item : Concedemos a los dichose vecinos e pobladores que les sean dados por vos los solares y tierras convenientes a sus personas, conforme a lo que se ha hecho e hace en la dicha isla Espanola; e ansimismo os daremos poder para que en nuestro nombre, durante el tiempo de vuestra gobernacion, hagais la encomienda de los Indios de la dicha tierra, guardando en ella las instrucciones e ordenanzas que vos seran dadas.

Item : A suplicacion vuestra hacemos nuestra piloto mayor de la mar del Sur a Bartolomé Ruiz, con setenta y cinco mill maravedis de salario en cada un ano, pagados de la renta de la dicha tierra, de los cuales ha de gozar desde el dia que le fuere entregado el titulo que de ello le mandaremos dar, e en las espaldas se asentara el juramento e solenidad que ha de hacer ante vos, e otorgado ante escribano. Asimismo daremos titulo de escribano de numero e del consejo de la dicha ciudad de Tumbes, a un hijo de dicho Bartolomé Ruiz, siendo habil e suficiente para ello.

Otrosi : Somos contentos e nos place que vos el dicho capitan

Pizarro, cuanto nuestra merced e voluntad fuere, tengais la gobernacion e administracion de los Indios de la nuestra isla de Flores, que es cerca de Panama, e goceis para vos e para quien vos quisiéredes, de todos los aprovechamientos que hobiere en la dicha isla, asi de tierras como de solares, e montes, e arboles, e mineros, e pesqueria de perlas, con tanto que seais obligado por razon de ello a dar a nos e a los nuestros oficiales de Castilla del Oro en cada un ano de los que ansi fuere nuestra voluntad que vos la tengais, ducientos mill maravedis, e mas el quinto de todo el oro e perlas que en cualquier manera e por cualesquier personas se sacare en la dicha isla de Flores, sin descuento alguno, con tanto que los dichos Indios de la dicha isla de Flores no los podais ocupar en la pesqueria de las perlas, ni en las minas del oro, ni en otros metales, sino en las otras granjerias e aprovechamientos de la dicha tierra, para provision e mantenimiento de la dicha vuestra armada, e de las que adelante obiéredes de hacer para la dicha tierra; e permitimos que si vos el dicho Francisco Pizarro llegado a Castilla del Oro, dentro de dos meses luego siguientes, declarades ante el dicho nuestro gobernador e juez de residencia que alli estuviere, que no vos querais encargar de la dicha isla de Flores, que en tal caso no seais tenudo e obligado a nos pagar por razon de ello las dichas ducientas mill maravedis, e que se quede para nos la dicha isla, como agora la tenemos.

Item : Acatando lo mucho que han servido en el dicho viaje e descubrimiento Bartolomé Ruiz, Cristoval de Peralta, e Pedro de Candia, e Domingo de Soria Luce, e Nicolas de Ribera, e Francisco de Cuellar, e Alonso de Molina, e Pedro Alcon, e Garcia de Jerez, e Anton de Carrion, e Alonso Briceno, e Martin de Paz, e Joan de la Torre, e porque vos me lo suplicasteis e pedistes por merced, es nuestra merced e voluntad de les hacer merced, como por la presente vos la hacemos a los que de ellos no son idalgos, que sean idalgos notorios de solar conocido en aquellas partes, e que en ellas e en todas las nuestras Indias, islas y tierra firme del mar Océano, gocen de las pre-eminencias e libertades, e otras cosas de que gozan, y deben ser

guardadas a los hijosdalgo notorios de solar conocido dentro nuestros reinos, e a los que de los susodichos son idalgos, que sean caballeros de espuelas doradas, dando primero la informacion que en tal caso se requiere.

ITEM : Vos hacemos merced de veinte y cinco veguas e otros tantos caballos de los que nos tenemos en la isla de Jamaica, e no las abiendo cuando las pidiéredes, no seamos tenudos al precio de ellas, ni de otra cosa por razon de ellas.

OTROSI : Os hacemos merced de trescientos mill maravedis pagados en Castilla del Oro para el artilleria e municion que habeis de llevar a la dicha provincia del Peru, llevando fe de los nuestros oficiales de la casa de Sevilla de las cosas que ansi comprastes, e de lo que vos costo, contando el interese e cambio de ello, e mas os haré merced de otros ducientos ducados pagados en Castilla de Oro para ayuda al acarreto de la dicha artilleria e municiones e otras cosas vuestras desde el Nombre de Dios so la dicha mar del Sur.

OTROSI : Vos daremos licencia, como por la presente vos la damos, para que destos nuestros reinos, e del reino de Portugal e islas de Cabo Verde, e dende, vos, e quien vuestro poder hubiere, quisiéredes e por bien tuviéredes, podais pasar e paseis a la dicha tierra de vuestra gobernacion cincuenta esclavos negros en que haya a lo menos el tercio de hembras, libres de todos derechos a nos pertenecientes, con tanto que si los dejaredes e parte de ellos en la isla Espanola, San Joan, Cuba, Santiago, e en Castilla del Oro, e en otra parte alguna los que de ellos ansi dejaredes, sean perdidos e aplicados, e por la presente los aplicamos a nuestra camara e fisco.

OTROSI : Que hacemos merced y limosna al hospital que se hiciese en la dicha tierra, para ayuda al remedio de los pobres que alla fueren, de cien mill maravedis librados en las penas aplicadas de la camara de la dicha tierra. Ansimismo a vuestro pedimento e consentimiento de los primeros pobladores de la dicha tierra, decimos que haremos merced, como por la presente la hacemos, a los hospitales de la dicha tierra de los derechos de la escubilla a relaves que hubiere en

las fundiciones que en ella se hicieren, e de ello mandaremos dar nuestra provision en forma.

Otrosi : Decimos que mandaremos, e por la presente mandamos, que hayan e residan en la ciudad de Panama, e donde vos fuere mandado, un carpintero e un calafate, e cada uno de ellos tenga de salario treinta mill maravedis en cada un ano dende que comenzaren a residir en la dicha ciudad, o donde, como dicho es, vos les mandaredes; a los cuales les mandaremos pagar por los nuestros oficiales de la dicha tierra de vuestra gobernacion cuando nuestra merced y voluntad fuere.

Item : Que vos mandaremos dar nuestra provision en forma para que en la dicha costa del mar del Sur podais tomar cualesquier navios que hubiéredes menester, de consentimiento de sus duenos, para los viajes que hobiéredes de hacer a la dicha tierra, pagando a los duenos de los tales navios el flete que justo sea, no embargante que otras personas los tengan fletados para otra partes.

Ansimismo que mandaremos, e por la presente mandamos e defendemos, que destos nuestros reinos no vayan ni pasen a las dichas tierras ningunas personas de las prohibidas que no puedan pasar a aquellas partes, so las penas contenidas en las leyes e ordenanzas e cartas nuestras, que cerca de esto por nos e por los reyes católicas estan dadas; ni letrados ni procuradores para usar de sus oficios.

Lo cual que dicho es, e cada cosa e parte de ello vos concedemos, con tanto que vos el dicho capitan Pizarro seais tenudo e obligado de salir destos nuestros reinos con los navios e aparejos e mantenimientos e otras cosas que fueren menester para el dicho viaje y poblacion, con ducientos e cincuenta hombres, los ciento y cincuenta destos nuestros reinos e otras partes no prohibidas, e los ciento restantes podais llevar de las islas e tierra firme del mar Océano, con tanto que de la dicha tierra firme llamada Castilla del Oro no saqueis mas de veinte hombres, sino fuere de los que en el primero e segundo viaje que vos hicisteis a la dicha tierra del Peru se hallaron con vos,

porque a estos damos licencia que puedan ir con vos libremente; lo cual hayais de cumplir desde el dia de la data de esta hasta seis meses primeros siguientes : allegado a la dicha Castilla del Oro, e allegado a Panama, seais tenudo de proseguir el dicho viaje, e hacer el dicho descubrimiento e poblacion dentro de otros seis meses luego siguientes.

Item : Con condicion que cuando saliéredes destos nuestros reinos e llegaredes a las dichas provincias del Peru, hayais de llevar y tener con vos a los oficiales de nuestra hacienda que por nos estan e fueren nombrados; e asimismo las personas religiosas o eclesiasticas que por nos seran senaladas para instruccion de los Indios e naturales de aquella provincia a nuestra santa fé Catolica, con cuyo parecer e no sin ellos habeis de hacer la conquista, descubrimiento, e poblacion de la dicha tierra; a los cuales religiosos habeis de dar e pagar el flete e matalotaje, e los otros mantenimientos necesarios conforme a sus personas, todo a vuestra costa, sin por ello les llevar cosa alguna durante la dicha navegacion, lo cual mucho vos lo encargamos que ansi hagais e cumplais, como cosa de servicio de Dios e nuestro, porque de lo contrario nos teniamos de vos por deservidos.

Otrosi : Con condicion que en la dicha pacificacion, conquista, y poblacion e tratamiento de los dichos Indios en sus personas y bienes, seais tenudos e obligados de guardar en todo e por todo lo contenido en las ordenanzas e instrucciones que para esto tenemos fechas, e se hicieren, e vos seran dadas en la nuestra carta e provision que vos mandaremos dar para la encomienda de los dichos Indios. E cumpliendo vos el dicho capitan Francisco Pizarro lo contenido en este asiento, en todo lo que a vos toca e incumbe de guardar e cumplir, prometemos, e vos aseguramos por nuestra palabra real, que agora e de aqui adelante vos mandaremos guardar e vos sera guardado todo lo que ansi vos concedemos, e facemos merced, a vos e a los pobladores e tratantes en la dicha tierra; e para ejecucion y cumplimiento dello, vos mandaremos dar nuestras cartas e provisiones particulares que convengan e menester sean, obligandoos vos el dicho capitan

Pizarro primeramente ante escribano publico de guardar e cumplir lo contenido en este asiento que a vos toca como dichos es. Fecha en Toledo a 26 de Julio de 1529 anos. — YO LA REINA. — Por mandado de S. M. — Juan Vasquez.

N° VIII. — Voyez tome II, p. 63.

RÉCITS CONTEMPORAINS DE L'ARRESTATION D'ATAHUALLPA.

[Comme l'arrestation de l'Inca fut un des événements les plus mémorables et les plus infâmes de la Conquête, j'ai pensé qu'il serait bon d'enregistrer le témoignage, que j'ai le bonheur de posséder, de plusieurs des personnes qui furent présentes].

Relacion del Primer Descubrimiento de la Costa y Mar del Sur, MS.

A la hora de las cuatro comienzan a caminar por su calzada adelante derecho a donde nosotros estabamos, y a las cinco o poco mas llego a la puerta de la ciudad, quedando todos los campos cubiertos de gente, y asi comenzaron a entrar por la plaza hasta trescientos hombres como mozos despuelas con sus arcos y flechas en las manos, cantando un cantar no nada gracioso para los que lo oyamos, antes espantoso porque parecia cosa infernal, y dieron una vuelta a aquella mezquita amagando al suelo con las manos a limpiar lo que por el estaba, de lo cual habia poca necesidad, porque los del pueblo le tenian bien barrido para cuando entrase. Acabada de dar su vuelta pararon todos juntos, y entro otro escuadron de hasta mil hombres con picas sin yerros tostadas las puntas, todos de una librea de colores,

digo que la de los primeros era blanca y colorada, como las casas de un axedrez. Entrado el segundo escuadron entro el tercero de otra librea, todos con martillos en las manos de cobre y plata, que es una arma que ellos tienen ; y ansi desta manera entraron en la dicba plaza muchos senores principales, que venian en medio de los delanteros y de la persona de Atabalipa. Destras destos, en una litera muy rica, los cabos de los maderos cubiertos de plata, venia la persona de Atabalipa, la cual traian ochenta senores en hombros, todos vestidos de una librea azul muy rica, y él vestido su persona muy ricamente, con su corona en la cabeza, y al cuello un collar de esmeraldas grandes, y sentado en la litera en una silla muy pequena con un coxin muy rico. En llegando al medio de la plaza paro, llevando descubierto el medio cuerpo de fuera; y todo la gente de guerra que estaba en la plaza le tenian en medio, estando dentro hasta seis o siete mil hombres. Como el vio que ninguna persona salia a el ni parecia, tubo creido, y asi lo confeso el despues de preso, que nos habiamos escondido de miedo de ver su poder; y dio una voz y dixo, « Donde estan estos? » A la cual salio del aposento del dicho Gobernador Pizarro el Padre Fray Vicente de Valverde, de la orden de los Predicadores, que despues fué obispo de aquella tierra, con la bribia en la mano y con él una lengua, y asi juntos llegaron por entre la gente a poder hablar con Atabalipa, al cual le comenzo a decir cosas de la sagrada escriptura, y que nuestro Senor Jesu-Christo mandaba que entre los suyos no hubiese guerra ni discordia, sino todo paz, y que él en su nombre ansi se lo pedia y requeria; pues habia qnedado de tratar della el dia antes, y de venir solo sin gente de guerra. A las cuales palabras y otros muchas que el Frayle le dixo, el estubo callando sin volver respnesta; y tornandole a decir que mirase lo que Dios mandaba, lo cual estaba en aquel libro que llevaba en la mano escripto, admirandose a mi parecer mas de la escriptura, que de lo escripto en ella : le pedio el libro, y le abrio y ojeo, mirando el molde y la orden dél; y despues de visto, le arrojo por entre la gente con mucha ira, el rostro muy encarnizado, diciendo, « Decildes

a esos que vengan aca, que no pasaré de aqui hasta que me dén cuenta y satisfagan y paguen lo que han hecho en la tierra. » Visto esto por el Frayle y lo poco que aprovechaban sus palabras, tomo su libro, y abajo su cabeza, y fuese para donde estaba el dicho Pizarro, casi corriendo, y dijole, » No veis lo que pasa? para que estais en comedimientos y requerimientos con este perro lleno de soberbia, que vienen los campos llenos de Indios? Salid a el? Que yo os absuelvo. » Y ansi acabadas de decir estas palabras, que fué todo en un instante, tocas las trompetas, y parte de su posada con toda la gente de pié que con él estaba, diciendo, » Santiago a ellos! » y asi salimos todos a aquella voz a una, porque todas aquellas casas que salian à la plaza tenian muchas puertas, y parece que se habian fecho a aquel proposito. En arremetiendo los de caballo y rompiendo por ellos todo fué uno, que sin matar sino solo un negro de nuestra parte, fueron todos desbaratados y Atabalipa preso, y la gente puesta en huida, aunque no pudieron huir del tropel, porque la puerta por do habian entrado era pequena, y con la turbacion no podian salir; y visto los traseros cuan lejos tenian la acoxida y remedio de huir, arrimaronse dos o tres mil dellos a un lienso de pared, y dieron con él a tierra, el cual salia al campo, porque por aquella parte no habia casas, y ansi tubieron camino ancho para huir; y los escuadrones de gente que habian quedado en el campo sin entrar en el pueblo, como vieron huir y dar alaridos, los mas dellos fueron desbaratados y se pusieron en huida, que era cosa harto de ver, que un valle de cuatro o cinco leguas todo iba cuaxado de gente. En este vino lo oche muy presto, y la gente se recogio, y Atabalipa se puso en una casa de piedra, que era el templo del sol, y asi se paso aquella noche con grand regocijo y placer de la vitoria que nuestro Senor nos habia dado, poniendo mucho recabdo en hacer guardia a la per·ona de Atabalipa, para que no volviesen a tomarnosle. Cierto fué permision de Dios y grand acertamiento guiado por su mano, porque si este dia no se prendiera, con la soberbia que trahia, aquella noche fueramos todos asolados por ser tan pocos, como tengo dicho, y ellos tantos.

Pedro Pizarro, Descubrimiento y Conquista de los Reynos del Peru, MS.

Pues despues de aver comido, que acavaria a hora de missa mayor, enpeço a levantar su gente y a venirse hazia Caxamalca. Hechos sus esquadrones, que cubrian los campos, y el metido en vnas andas enpeço a caminar, viniendo delante del los mil Yndios que le barrian el camino por donde venia caminando, y la gente de guerra la mitad de vn lado y la mitad de otro por los campos sin entrar en camino. Traia ansi mesmo al senor de Chincha consigo en vnas andas, que parescia a los suyos cossa de admiracion, porque ningun Yndio, por senor principal que fuese, avia de paresccr delante del sino fuese con vna carga a cuestas y descalzo : pues hera tanta la pateneria que traian d' oro y plata, que hera cossa estrana, lo que reluzia con el sol. Venian ansi mesmo delante de Atabalipa muchos Yndios cantando y danzando. Tardose ste senor en andar esta media legua que ay dende los banos a donde el estava hasta Caxamalca, dende ora de missa mayor, como digo, hasta tres oras antes que anochesciese. Pnes llegada la gente á la puerta de la plaza, enpeçaron a entrar los esquadrones con grandes cantares, y ansi entrando ocuparon toda la plaza por todas partes. Visto el Marquez Don Francisco Piçarro que Atabalipa venia ya junto a la plaza, embio al Padre Fr. Vicente de Balverde, primero Obispo del Cuzc o, y a Hernando de Aldan a, vn ben soldado, y a Don Martinillo lengua, que fuesen a hablar a Atabalipa, y a requerille de parte de Dios y del Rey se subjetase a la ley de nuestro Senor Jesu-Christo y al servicio de S. Mag., y que el Marquez le tendria en lugar de hermano, y no consintiria le hiziesen enojo ni dano en su tierra. Pues llegado que fue el Padre a las andas donde Atabalipa venia, le hablo y le dixo a lo que yva, y le predico cossas de nuestra sancta ffee, declarandoselas la lengua. Llevava el padre vn breviario en las manos, donde leya lo que le predicaba : el Atabalipa se lo pidio, y el cerrado se lo dio, y como le tuvo en las manos y no supo abrille arrojole al suelo. Llamo al Aldana que se

llegase a el y le diese la espeda; y el Aldana la saco y se la mostro, pero no se la quiso dar. Pues pasado lo dicho, el Atabalipa les dixo que se fuesen para vellacos ladrones, y que los avia de matar a todos. Pues oydo esto, el padre se bolvio y conto al Marquez lo que le avia pasado; y el Atabalipa entro en la plaza con todo su trono que traya, y el senor de Chincha tras del. Desque ovieron entrado y vieron que no parescia Espanol ninguno, pregunto a sus capitanes, « Donde estan estos Cristianos, que no parescen? » Ellos le dixeron, « Senor, estan escondidos de miedo. » Pues visto el Marquez Don Francisco Piçarro las dos ondas, no conosciendo qual hera la de Atabalipa, mando a Joan Piçarro su hermano fuese con los peones que tenia a la vna, y el yria a la otra. Pues mandado esto, hizieron la sena al Candia, el qual solto el tiro, y en soltandolo tocaron las trompetas, y salieron los de acavallo de tropel, y el Marquez con los de a pie, como esta dicho, tras dellos, de manera que, con el estruendo del tiro y las trompetas y el tropel de los cavallos con los cascaveles, los Yndios se embararon y se cortaron. Los Espanoles dieron en ellos y empeçaron a matar, y fue tanto el miedo que los Yndios ovieron, que por huir, no pudiendo salir por la puerta, derribaron vn lienzo de vna pared de la çerca de la plaza, de largo de mas de dos mil passos y de alto de mas de vn estado. Los de acavallo fueron en su seguimiento hasta los banos, donde hizieron grande estrago, y hizieran mas sino les anochesciera. Pues bolviendo a Don Francisco Piçarro y a su hermano, salieron, como estava dicho, con la gente de a pie : el Marquez fue a dar con las andas de Atabalipa, y el hermano con el senor de Chincha, al qual mataron alli en las andas; y lo mismo fuera del Atabalipa sino se hallara el Marquez alli, porque no podian derivalle de las andas, que aunque matavan los Yndios que las tenian, se metian luego otros de reffresco a sustentallas, y desta manera estuvieron vn gran rrato fforcejando y matando Indios, y de cansados vn Espanol tiro vna cuchillada para matalle, y el Marquez Don Francisco Piçarro se la rreparo, y del rreparo le hirio en la mano al Marquez el Espanol, queriendo dar al Atabalipa, a cuya caussa el Marquez dio

bozes, diciendo, « Nadie hiera al Indio, so pena de la vida! » Entendido esto, aguijaron siete o ocho Espanoles y asieron de vn bordo de las andas, y haziendo fuerça las trastornaron a vn lado, y ansi fue preso el Atabalipa, y el Marquez le llevo a su aposento, y alli le puso guardas que le guardavan de dia y de noche. Pues venida la noche, los Espanoles se recoxieron todos y dieron muchas gracias é nuestro Senor por las mercedes que les avia hecho, y muy contentos en tener presso al senor, porque a no prendelle no se ganara la tierra como se gano.

Carta de Hernando Pizarro, ap Oviedo, Historia General de las Indias, MS., lib. xlvi. *cap.* xv.

Venia en unas handas, é delante de él hasta trecientos o cuatrocientos Yndios, con camisetas de librea, limpiando las pajas del camino é cantando, é el en medio de la ora gente, que eran caciques é principales, é los mas principales caciques le traian en los hombros; é entrando en la plaza subieron doce o qüince Yndios en una fortaleza que alli estaba, é tomaronla a manera de posesion con vandera puesta en una lanza. Entrando hasta la mitad de la plaza reparo alli; é salio un Fraile Dominico, que estaba con el Gobernador, a hablarle de su parte, que le Gobernador le esperaba en su aposento, que le fuese a hablar; é dijole como era sacerdote, é que era embiado por el Emperador para que le ensenase las cosas de la fe si quisiesen ser Cristianos; é mostroles un libro que llevaba en las manos, é dijole que aquel libro era de las cosas de Dios; é el Atabaliva pidio el libro, é arrojole en el suelo é dijo, « Yo no pasaré de aqui hasta que me deis todo lo que habeis tomado en mi tierra, que yo bien se quien sois vosotros, y en lo que andais. » E levantose en las andas, e hablo a su gente, é obo murmullo entre ellos llamando a la gente que tenian las armas : é el fraile fué al Gobernador é dijole que que hacia, que ya no estaba la cosa en tiempo de esperar mas : el Gobernador me lo embio a decir : yo tenia concertado con el capitan de la artil-

leria, que haciendole una sena disparasen los tiros, é con la gente que oyendolos saliesen todos a un tiempo; é como asi se hizo, é como los Yndios estaban sin armas, fueron desbaratados sin peligro de ningun Cristiano. Los que traian las andas, é los caciques que venian al rededor del, nunca lo desampararon hasta que todos murieron al rededor del. El Gobernador salio é tomo a Atabaliva, é por defenderle le dio un Cristiano una cuchillada en una mano. La gente siguio el alcance hasta donde estaban los Yndios con armas; no se hallo en ellos resistencia alguna, porque ya era noche. Recogieronse todos al pueblo, donde el Gobernador quedaba.

N° IX. — Voyez tome II, p. 97.

COMPTE RENDU DES HABITUDES PERSONNELLES D'ATAHUALLPA, EXTRAIT DU MS. DE PEDRO PIZARRO.

[Cette relation détaillée de l'extérieur et des habitudes de l'Inca prisonnier, a le caractère le plus authentique, étant sorti de la plume d'un homme qui eut les meilleures occasions d'observer par lui-même pendant la captivité du monarque. Le MS. de Pizarre, est de ceux qui ont été publiés récemment par les savants académiciens, Salva et Baranda.]

Este Atabalipa ya dicho hera Indio bien dispuesto, de buena persona, de medianas carnes, no grueso demasiado, hermosso de rostro, y grave en el, los ojos encarnizados, muy temido de los suyos. (Acuerdome que el senor de Guylas le pidio licencia para yr a ver su tierra, y se la dio, dandole tiempo en que fuese y viniese limitado. Tardose algo mas, y cuando bolvio, estando yo presente, llego con vn presente de fruta de la tierra, y llegado que fue a su presencia empeço a temblar en tanta manera que no se podia tener en los pies. El Atabalipa

alço la caveza vn poquito y sonrriendose le hizo sena que se ffuese.) Quando le sacaron a matar, toda la gente que avia en la plaza de los naturales, que avia harto, se prostraron por tierra, dexandose caer en el suelo como Borrachos. Este Indio se servia de sus mugeres por la horden que tengo ya dicha, sirviendole vna hermana diez dias o ocho con mucha cantidad de hijas de senores que a estas hermanas servian, mudandose de ocho a ocho dias. Estas estavan siempre con el para serville, que Yndio no entrava dond' el estava. Tenia muchos caciques consigo : estos estavan afuera en vn patio, en llamando alguno entrava descalzo y donde el estava; y si venia de fuera parte, avia de entrar descalzo y cargado con vna carga; y quando su capitan Challicuchima vino con Hernando Piçarro y le entro a ver, entro asi como digo con vna carga y descalzo y se hecho a sus pies, y llorando se los beso. El Atabalipa con rostro serene le dixo, « Seas bien venido alli, Challicuchima; » queriendo decir, « Seas bien venido, Challicuchima. » Este Yndio se ponia en la caveza vnos llautos, que son vnas trenças hechas de lanas de colores, de grosor de medio dedo y de anchor de vno; hesto desto vna manera de corona y no con puntas, sino redonda, de anchor de vna mano, que encaxava en la caveza, y en la frente vna borla cossida en este llauto, de anchor de vna mano, poco mas, de lana muy ffina de grana, cortada muy ygual, metida por vnos canutitos de oro muy sotilmente hasta la mitad : esta lana hera hilada, y de los canutos abaxo destorcida, que hera lo que caya en la frente; que los canutillos de oro hera quanto tomavan todo el llauto ya dicho. Cayale esta borla hasta encima de las cejas, de vn dedo de grosor, que le tomava toda la frente; y todos estos senores andavan tresquilados y los orejones como a sobre peine. Vestian ropa muy delgada y muy blanda ellos y sus hermanas que tenian por mugeres, y sus deudos, orejones principales, que se la davan los senores, y todos los demas vestian ropa basta. Poniase este senor la manta por encima de la caveça y atabalesa debajo de la barva, tapandose las orejas; esto traia el por tapar vna oreja que tenia rompida, que quando le prendieron los de Guascar se la quebraron. Bestiase

este senor ropas muy delicadas. Estando vn dia comiendo, questas senoras ya dichas llevavan la comida y se la ponian delante en vnos juncos verdes muy delgados y pequenos. Estaba sentado este senor en vn duo de madera, de altor de poco mas de un palmo : este duo hera de madera colorada muy linda, y tenianle siempre tapado con vna manta muy delgada, aunque stnviese el sentado en el. Estos juncos ya dichos le tendian siempre delante quando queria comer, y alli le ponian todos los manjares en oro, plata, y barro, y el que a el apetescia senalava se lo truxesen, y tomandolo vna senora destas dichas se lo tenia en la mano mientras comia. Pues estando un dia desta manera comiendo y yo presente, llevando vna tajada del manjar a la boca, le cayo vna gota en el vestido que tenia pnesto, y dendo de mano a la Yndia se levanto y se entro a su aposento a vestir otro vestido, y buelto saco vestida vna camiseta y vna manta (pardo escnro). Llegandome yo pues a el le tente la manta, que hera mas blanda que seda, y dixele, « Ynga, de que es este vestido tan blando? » El me dixo, « Es de vnos pajaros que andan de noche en Puerto Viejo y en Tumbez, que muerden a los Indios. Venido a aclararse, dixo que hera de pelo de murcielagos. » Diziendole, que de donde se podria juntar tanto murcielago? dixo, « Aquellos perros de Tumbez y Puerto Viejo que avian de hazer sino tomar destos para hazer ropa a mi padre? » Y es ansi questos murcielagos de aquellas partes muerden de noche a los Indios y a Espanoles y a cavallos, y sacan tanta sangre ques cossa de misterio, y ansi se averiguo ser este vestido de lana de murcielagos, y ansi hera la color como dellos del vestido que en Pnerto Viejo y en Tumbez y sus comarcas ay gran cantidad dellos. Pues acontescio vn dia qne viniendose a qnexar vn Indio qne vn Espanol tomava vnos bestidos de Atabalipa, el Marquez me mando fnesse yo a saver quien hera y llamar al Espanol para castigallo. El Indio me llevo a vn buhio, donde avia gran cantidad de petacas, por quel Espanol ya hera ydo, diciendome qne de alli avia tomado vn bestido del senor; é yo preguutandole qne que tenian aquellas petacas, me mostro algunas en que tenian todo

aquello que Atabalipa avia tocado con las manos, y avia estado di pies, y vestidos que el havia deshechado; en vnas los junquillos que le hechavan delante a los pies quando comia; en otras los guessos de las carnes o aves que comia, que el avia tocado con las manos; en otras los maslos de las mazorcas de mahiz que avia tomado en sus manos; en otras las rropas que havia deshechado; finalmente todo aquello que el avia tocado. Preguntelee, que para que tenian aquello alli? Respondieronme, que para quemallo, porque cada ano quemavan todo esto, porque lo que tocavan los senores que heran hijos del sol, se avia de quemar y hazer seniza y hechallo por el ayre, que nadie avia de tocar a ello. Y en guarda desto estava vn prencipal con Indios, que lo guardava y rrecoxia de las mugeres que les servian. Estos senores dormian en el suelo en vnos colchones grandes de algodon : tenian vnas ffrecadas grandes de lana con que se cubijaban : y no e visto en todo este Piru Indio semejante a este Atabalipa, ni de su ferocidad ni autoridad.

N° X. — Voyez tome II, p. 135.

RÉCITS CONTEMPORAINS DE L'EXÉCUTION D'ATAHUALLPA.

[Les relations qui suivent de l'exécution de l'Inca sont de la main de témoins oculaires; car Oviedo, bien qu'il ne fût pas présent lui-même, recueillit les détails de ceux qui y assistèrent. Je donne ici ces relations en original, elles constituent la meilleure autorité sur cette lamentable tragédie.]

Pedro Pizarro, Descubrimiento y Conquista de los Reynos del Peru, MS.

Acordaron pues los oficiales y Almagro que Atabalipa muriese, tratando entre si que muerto Atabalipa se acababa el auto hecho acerca del tesoro. Pues dixeron al Marquez Don Francisco Piçarro

que no convenia que Atabalipa biviese; porque si se soltava, S. Mag. perderia la tierra y todos los Espanoles serian muertos; y a la verdad, si esto no fuera tratado con malicia, como esta dicho, tenian razon, porque hera imposible soltandose poder ganar la tierra. Puez el Marquez no quiso venir en ello. Visto esto los oficiales hizieronle muchos rrequerimientos, poniendole el servicio de S. Mag. por delante. Pues estando asi atravesose vn demonio de vna lengua, que se dezia Ffelipillo, vno de los muchachos que el Marquez avia llevado a Espana, que al presente hera lengua, y andava enamorado de vna muger de Atabalipa, y por avella hizo entender al Marquez que Atabalipa hazia gran junta de gente para matar los Espanoles en Caxas. Pues sabido el Marquez esto prendio a Challicuchima que estava suelto y preguntandole por esta gente que dizia la lengua se juntavan, aunque negava y dezia que no, el Ffelipillo dezia à la contra trastornando las palabras dezian a quien se preguntava este casso. Pues el Marquez Don Francisco Piçarro acordo embiar a Soto a Caxas a saver si se hazia alli alguna junta de gente, porque cierto el Marquez no quisiera matalle. Pues visto Almagro y los oficiales la yda de Soto apretaron al Marquez con muchos rrequirimientos, y la lengua por su parte que ayudava con sus rretruecos, vinieron a convencer al Marquez que muriese Atabalipa, porque el Marquez hera muy zeloso del servicio de S. Mag., y ansi le hizieron temer, y contra su voluntad sentencio a muerte a Atabalipa mandando le diesen garrote, y despuez de muerto le quemasen porque tenia las hermanas por mugeres. Cierto pocas leyes avian leido estos senores ni entendido, pues al infiel sin aver sido predicado le davan esta sentencia. Pues el Atabalipa llorava y dezia que no le matasen, que no abria Yndio en la tierra que se meneasse sin su mandado, y que presso le tenian, que de que temian? y que si lo avian por oro y plata, que el daria dos tanto de lo que avia mandado. Yo vide llorar al Marques de pesar por no podelle dar la vida porque cierto temio los requirimientos y el rriezgo que avia en la tierra si se soltava. Este Atabalipa avia hecho entender a sus mugeres é Yndios que si no le que-

mavan el cuerpo, aunque le matassen avia de bolver a ellos, que el sol su padre le rresuscitaria. Pues sacandole a dar garrote a la plaza, el Padre Fray Vicente de Balverde ya dicho le predico diziendole se tornase Cristiano : y el dixo que si el se tornava Cristiano, si le quemarian, y dixeronle que no : y dixo qne pues no le avian de quemar que queria ser baptizado, y ansi Fray Vicente le baptizo y le dieron garrote, y otro dia le enterraron en la yglesia que en Caxamalca teniamos los Espanoles. Esto se hizo antes que Soto bolviese a dar aviso de lo que le hera mandado; y qnando vino truxo por nueva no aver visto nada ni aver nada, de que al Marquez le peso mucho de avelle muerto, y al Soto mucho mas, porque dezia el, y tenia rrazon, que mejor ffuera embialle a Espana, y qne el se obligara a ponello en la mar : y cierto fuera lo mejor que con este Indio se pudiera hazer, porque quedar en la tierra no convenia. Tambien se entendio que no biviera muchos dias, aunque le embiara, porque el hera muy regalado y muy senor.

Relacion del Primer Descubrimiento de la Costa y Mar del Sur, MS.

Dando forma como se llevaria Atabalipa de camino, y que guardia se le pondria, y consultando y tratando si seriamos parte para defenderle en aquellos pasos malos y rios si nos le quisiesen tomar los suyos. Comenzose a decir y a certificar entre los Indios, que el mandaba venir grand multitud de gentre sobre nosotros; esta nueva se fué encendiendo tanto, que se tomo informacion de muchos senores de la tierra, que todos a una dijeron quc era verdad, que el mandaba venir sobre nosotros para que le salvasen, y nos matasen si pudiesen, y que estaba toda la gente en cierta provincia ayuntada que ya venia de camino. Tomada esta informacion, juntaronse el dicho Gobernador, y Almagro, y los oficiales de S. Mag., no estando ahi Hernando Pizarro, porque ya era partido para Espana con alguna parte del quinto de S. Mag. y a darle noticia y nueva de lo acaecido; y resumieronse, aunque contra voluntad del dicho Gobernador, que

nunca estubo bien en ello, que Atabalipa, pues quebrantaba la paz, y queria hacer traicion y traher gentes para matar los Cristianos, muriese, porque con sn muerte cesaria todo, y se allanaria la tierra : a lo cual hubo contrarios pareceres, y la mas de la gente se puso en defender que no muriese; al cabo insistiendo mucho en su muerte el dicho Capitan Almagro, y dando muchas razones por qué debia morir, el fué muerto, aunque para él no fué muerte, sino vida, porque murio Cristiano, y es de creer que se fué al cielo. Publicado por toda la tierra su muerte, la gente comun y de pueblos venian donde el dicho Gobernador estaba a dar la obediencia a S. Mag.; pero los capitanes y gente de guerra que estaban en Xauxa y en el Cuzco, antes se rehicieron, y no quisieron venir de paz. Aqui acaecio la cosa mas estrana qne se ha visto en el mundo, que yo vi por mis ojos, y fué; que estando en la iglesia cantando los oficios de difuntos a Atabalipa, presente el cuerpo, llegaron ciertas senoras hermanas y mugeres suyas, y otros privados con grand estruendo, tal que impidieron el oficio, y dijeron que les hiciesen aquella fiesta muy mayor, porque era costumbre, cuando el grand senor moria, qne todos aquellos que bien le querian se enterrasen vivos con el : a los cuales se les respondio, que Atabalipa habia muerto como Cristiano, y como tal le hacian aquel oficio, que no se habia de hacer lo que ellos pedian, que era muy mal hecho y contra Cristianidad; que se fuesen de allí, y no les estorbasen, y se le dejasen enterrar, y ansi se fueron a sus aposentos, y se ahorcaron todos ellos y ellas. Las cosas que pasaron en estos dias, y los extremos y llantos de la gente, son muy largas y prolijas, y por eso no se diran aqui.

Oviedo, Historia General de las Indias, MS., lib. xlvi. *cap.* xxii.

Cuando el Marques Don Francisco Pizarro tubo preso al gran Rey Atabaliva le aconsejaron hombres faltos de buen entendimiento, que le matase, o el obo gana, porque como se vieron cargados de oro parecioles que muerto aquel senor lo podian poner mas a sn salvo en

Espana donde quisiesen, é dejando la tierra, y que asimismo serian mas parte para se sustener en ella sin aquel escrupuloso impedimento, que no conservandose la vida de un principe tan grande, é tan temido é acatado de sus naturales, y en todas aquellas partes; é la esperiencia ha mostrado cuan mal acordado é peor fecho fue todo lo que contra Atabaliva se hizo despues de su prision en le quitar la vida, con la cual demas de deservirse Dios quitaron al Emperador nuestro senor, é a los mismos Espanoles que en aquellas partes se hallaron, y a los que en Espana quedaron, que entonces vivian y a los que aora viven é naceran innumerables tesoros, que aquel principe les diera; é ninguno de sus vasallos se mobiera ni alterara como se alteraron é revelaron en faltando su persona. Notorio es que el Gobernador le aseguro la vida, y sin que le diese tal seguro el se le tenia, pues ningun capitan puede disponer sin licencia de su Rey y senor de la persona del principe que tiene preso, cuyo es de derecho, cuanto mas que Atabaliva dijo al Marques, que si algun Cristiano matasen los Yndios, o le hiciesen el menor dano del mundo, que creyese que por su mandado la hacia, y que cuando eso fuese le matase o hiciese del lo que quisiese; é que tratandole bien él le chaparia las paredes de plata, é le allanaria las sierras é los montes, é le daria a el, é a los Cristianos cuanto oro quisiesen, é que desto no tubiese duda alguna : y en pago de sus ofrecimientos encendidas pajas se las ponian en los pies ardiendo, porque digese que traicion era la que tenia ordenada contra los Cristianos, é inventando é fabricando contra el falsedades, le levantaron que los queria matar, é todo aquello fue rodeado por malos e por la inadvertancia é mal consejo del Gobernador, é comenzaron a le hacer proceso mal compuesto y peor escrito, seyendo uno de los adalides, un inquieto desasosegado, é deshonesto clerigo, y un escribano falto de conciencia é de mala habilidad, y otros tales que en la maldad concurrieron é asi mal fundado el libelo se concluyo a sabor de danados paladares, como se dijo en el capitulo catorce, no acordandose que les habian enchido las casas de oro é plata, é le habian tomado sus mugeres é repartidolas en su presencia

é usaban de ellas en sus adulterios, é en lo que les placia a aquellos aquien las dieron; y como les parecio a los culpados que tales ofensas no eran de olvidar, é que merecian que el Atabaliva les diese la recompensa como sus obras eran, asentoseles en el animo un temor é enemistad con él entranable; é por salir de tal cuidado é sospecha le ordenaron la muerte por aquello que él no hizo ni penso; y de ver aquesto algunos Espanoles comedidos aquien pesaba que tan grande deservicio se hiciese a Dios y al Emperador nuestro senor; y aunque tan grande ingratitud se perpetraba, é tan senalada maldad se cometia, como matar a un principe tan grande sin culpa. E viendo que le traian a colacion sus delitos é crueldades pasadas, que el habia usado entre sus Yndios y enemigos en el tiempo pasado, de lo cual ninguno era juez, sino Dios; queriendo saber la verdad, é por excusar tan notorios danos como se esperaban que habian de proceder matando aquel senor, se ofrecieron cinco hidalgos de ir en persona a saber y ver si venia aquella gente de guerra que los falsos inventores é sus mentirosas espias publicaban, a dar en los Cristianos; en fin el Gobernador (que tambien se puede creer que era enganado) lo obo por bien; é fueron el Capitan Hernando de Soto, el Capitan Rodrigo Orgais, é Pedro Ortiz, é Miguel de Estete, é Lope Velez a ver esos enemigos que decian que venian; é el Gobernador les dio una guia o espia, que decia que sabia donde estaban; é a dos dias de camino se despeno la guia de un risco, que lo supo muy bien hacer el Diablo, para que el dano fuese mayor; pero aquellos cinco de caballo que ha dicho pasaron adelante hasta que llegaron al lugar donde se decian que habian de hallar el egercito contrario, é no hallaron hombre de guerra, ni con armas algunas, sino todos de paz; é aunque no iban sino esos pocos Cristianos que es dicho, les hicieron mucha fiesta por donde andubieron, é les dieron todo lo que les pidieron de lo que tenian para ellos é sus criados, é Yndio de servicio que llevaban; por manera que viendo que era burla, é muy notoria mentira é falsedad palpable, se tornaron a Cajamalca donde el Gobernador estaba, el cual ya habia fecho morir al Principe Atabaliva, se que la historia lo

ha contado; é como llegaron al Gobernador hallaronle mostrando mucho sentimiento con un gran sombrero de fieltro puesto en la cabeza por luto é muy calado sobre los ojos, é le digeron, " Senor, muy mal lo ha fecho V. S., y fuera justo que fueramos atendidos, para que supierades que es muy gran traicion la que se le levanto a Atabaliva, porque ningun hombre de guerra hay en el campo, ni le hallamos, sino todo de paz, é muy buen tratamiento que no se nos hizo en todo lo que habemos andado. " El Gobernador respondio, é les dijo, " Ya veo que me han enganado. " Desde a pocos dias sabida esta verdad, e murmurandose de la crueldad que con aquel principe se uso, vinieron a malas palabras el Gobernador y Fray Vicente de Valverde, y el tesorero Riquelme, é a cada uno de ellos decia que el otro lo habia fecho, é se desmintieron unos a otros muchas veces, oyendo muchos su rencilla.

N° XI. — Voyez tome II, p. 192.

CONTRAT ENTRE PIZARRE ET ALMAGRO, MS., DATÉ DE CUZCO LE 12 JUIN 1535.

[Cette convention entre les deux célèbres capitaines, dans laquelle ils s'engagent par des serments solennels à observer ce que sembleraient exiger les principes les plus communs de l'honnêteté et de l'honneur, est trop caractéristique des hommes et de l'époque pour être omise. L'original existe dans les archives de Simancas.]

Nos Dn Francisco Pizarro, Adelantado, Capitan General, y Gobernador por S. M. en estos reynos de la Nueva Castilla, é Dn Diego de Almagro, asimismo Governador por S. M. en la provincia de Toledo, decimos : que por que mediante la intima amistad y compania que entre nosotros con tanto amor ha permanecido, y querien-

dolo Dios nuestro Senor hacer, ha sido parte y cabsa que el Emperador é Rey nuestro senor haya recevido senalados servicios con la conquista, sujecion, é poblacion destas provincias y tierras, é atrayendo a la conversion y camino de nuestra santa fee Catolica tanta muchedumbre de infieles, é confiando S. M. que durante nuestra amistad y compania su real patrimonio sera acrecentado, é asi por tener este intento como por los servicios pasados, S. M. Catolica tubo por bien de conceder a mi el dicho Dn Francisco Pizarro la governacion de estos nuebos reynos, y a mi el dicho Dn Diego de Almagro la governacion de la provincia de Toledo, de las quales mercedes que de su real liberalidad hemos recevido, resulta tan nueba obligacion, que perpetuamente nuestra vidas y patrimonios, y de los que de nos decendieren en su real servicio, se gasten y consuman; y para que esto mas seguro y mejor efecto hava, y la confianza de S. M. por nuestra parte no fallezca, rennnciando la ley que cerca de los tales juramentos dispone, prometemos é juramos, en presencia de Dios nuestro Senor, ante cuyo acatamiento estamos, de guardar y cumplir bien y enteramente, y sin cabtela ni otro entendimiento alguno, lo espresado y contenido en los capitulos siguientes; é suplicamos a su infinita bondad, que a qualquier de nos que fuere en contrario de lo asi convenido, con todo rigor de justicia permita la perdicion de su anima, fin y mal acavamiento de su vida, destruicion y perdimiento de su familia, honrras, y hacienda, porque como quebrantador de su fee, la qual el uno al otro y el otro nos damos, y no temerosos de su acatamiento, reciva del tal justa venganza. Y lo que por parte de cada uno de nosotros juramos y prometemos es lo siguiente : —

Primeramente, que nuestra amistad é compania te conserve mantenga para en adelante con aquel amor y voluntad que hasta el dia presente entre nosotros ha habido, no la alterando ni quebrantando por algunos intereses, cobdicias, ni ambicion de qualesquiera honrras é oficios, sino que hermanablemente entre nosotros se communique é seamos parcioneros en todo el bien que Dios nuestro Senor nos quiera hacer.

Otros : Decimos, so cargo del juramento é promesa que haceamos, que ninguno de nosotros calumniara ni procurara cosa alguna que en dano o menos cabo de su honrra, vida, y hacienda al otro pueda subceder ni venir, ni dello sera cabsa por vias directas ni indirectas por si propio ni por otra persona tacita ni espresamente cabsandolo ni permitiendolo, antes procurara todo bien y honrra y trabajara de se lo llegar y adquirir, y evitando todas perdidas y danos que se le puedan recrecer, no siendo de la otra parte avisado.

Otrosi : Juramos de mantener, guardar, y cumplir lo que entre nosotros esta capitulado, a lo qual al presente nos referimos, é que por via, causa, ni mana alguna ninguno de nosotros verna en contrario ni en quevrantamiento dello, ni hara diligencia, protestacion, ni reclamacion alguna, é que si alguma oviere fecha, se aparta, o desiste de ella é la renuncia so cargo del dicho juramento.

Otrosi : Juramos que juntamente ambos a dos, y no el uno sin el otro, informaremos y escriviremos a S. M. las cosas que segun nuestro parecer mejor a su real servicio convengan, suplicandole, informandole de todo aquello con que mas su Catolica conciencia se descargue, y estas provincias y reynos mas y mejor se conserven y goviernen, y que no habra relacion particular por ninguno de nosotros hecha en fraude é cabtela y con intento de danar y empecer al otro, procurando para si, posponiendo el servicio de nuestro Senor Dios y de S. M. y en quebrantamiento de nuestra amistad y campania y asimismo no permitira que sea hecho por otra qualquier persona, dicho ni comunicado, ni lo permita ni consienta, sino que todo se haga manifiestamente entre ambos, porque se conozca mejor el celo que de servir a S. M. tenemos, pues de nuestra amistad é compania tanta confianza ha mostrado.

Yten : Juramos que todos los provechos é intereses que se nos recrecieren asi de los que yo Dn Francisco Pizarro oviere y adquiriere en esta governacion por qualquier vias y cabsas, como los otros que yo Dn Diego de Almagro he de haber en la conquista y descubrimiento que en nombre y por mandado de S. M. hago lo traeremos manifies-

tamente a monton y collacion, por manera que la compania que en este caso tenemos hecha permanezca, y en ella no haya fraude, cabtela, ni eugano alguno, é que los gastos que por ambos é qualquier de nos se obieren de hacer se haga moderada y discrctamente conforme, y proveyendo a la necesidad que se ofreciere, evitando lo escesivo y superfluo, socorriendo y proveyendo a lo necesario.

Todo lo quel segun en la forma que dicho esta, es nueatra voluntad de lo asi guardar y cumplir so cargo del juramento que asi tenemos fecho, poniendo a nuestro Senor Dios por juez y a su gloriosa Madre Santa Maria con todos los santos por testigos; y por que sea notorio a todos los que aqui juramos y prometemos, los firmamos de nuestros nombres, siendo presentes por testigos el Licenciado Hcrnando Caldera, Teniente General de Governador en estos reynos per el dicho Senor Governador, é Francisco Pineda, capellan de su senoria, é Antonio Picado, su secretario, é Antonio Tellez de Guzman y el Doctor Diego de Loaisa; el qual dicho juramento fue fecho en la gran cibdad del Cuzco en la casa del dicho Governador Dn Diego Dalmagro, estando diciendo misa el Padre Bartolome de Segovia, clerigo, despues de dicho el pater noster, poniendo los dlchos Governadores las manos derechas encima del ara consagrada a 12 de Junio de 1535 anos. — Francisco Pizarro. — El Adelantado Diego Dalmagro. — Testigos, el Licenciado Hernando Caldera — Antonio Tellez de Guzman.

Yo Antonio Picado, escrivano de S. M., doy fee qui testigo y me halle presente al dicho juramento é solenidad fecho por los dichos Governadores, y yo saqué este traslado del original que queda en mi poder como secretario del Senor Governador Dn Francisco Pizarro, en fee de lo qual firmé aqui nombre. Fecho en la gran Cibdad del Cuzco a 12 dias del mes de Julio de 1535 anos. — Antonio Picado, escribano de S. M.

N° XII. — Voyez tome II, p. 322.

LETTRE DU JEUNE ALMAGRO A L'AUDIENCE ROYALE DE PANAMA, MS. DATÉE DE LOS REYES (LIMA), LE 14 JUILLET 1541.

[Ce document, venant d'Almagro lui-même, est précieux comme fournissant la meilleure apologie de sa conduite, et c'est, en tenant compte de la position de l'auteur, la meilleure relation de ses actes. L'original, qui fut transcrit par Munoz pour sa collection, se conserve dans les archives de Simancas.]

Mui magnificos Senores, — Ya Vs Mrds. havran sabido el estado en que he estado despues que fué desta vida el Adelantado Don Diego de Almagro mi padre, que Dios tenga en el cielo, i como quedé debajo de la vara del Marqués Don Francisco Pizarro; i creo yo que pues son notorias las molestias i malos tratamientos que me hicieron, i la necesidad en que me tenian a vn rincon de mi casa, sin tener otro remedio sino el de S. M., a quien ocurri que me lo diese come senor agradecido, de quien yo lo esperava pagando los servicios tan grandes que mi padre le hizo de tan gran ganancia é acrecentamiento para su real corona, no hay necesidad de contarlas, i por eso no las contaré, i dejaré lo pasado i vendré a dar a Vs Mrds. cuenta de lo presente, é diré que aunque me llegava al alma verme tan afligido, acordandome del mandamiento que mi padre me dejo que amase el servicio de S. M. i questava en poder de mis enemigos; sufria mas de lo que mi juicio bastava, en especial ser cada dia quien a mi padre quito la vida, i havian escurecido sus servicios por manera que dél ni de mi no havia memoria. I como la enemistad quel Marques me tenia é a todos mis amigos é criados fuese tan cruel i mortal, i sobre mi sucediese, quiso efetualla, por la medida con que la uso con mi padre, estando siguro en mi casa, gimiendo mi necesidad, esperando el

remedio i mercedes que de S. M. era razon que yo alcanzase, mui confiado de gozarlas, haciendo a S. M. servicios como yo lo deseo, fui informado quel Marques trataba mi prendimiento i fin, determinado que no quedase en el mundo quien la muerte de mi padre le pidiese, y acordandome que para darsela hallaron testigos a su voluntad, asi mismo los hallaron para mi, por manera que padre i hijo fueran por vn juicio juzgados. Por no dejar mi vida en alvedrio tan diabolico i desatinado, temiendo la muerte, determinado de morir defendiendo mi vida i honra, con los criados de mi padre i amigos, acordé de entrar en su casa i prenderle para escusar mayores danos pues el juez de S. M. ya venia i a cada uno hiciera justicia; i el Marques, como persona culpada en la defensa de su prision é persona armada, para ello hizo tanto que por desdicha suya fué herido de vna herida de qne murio luego, i puesto que como hijo de padre a quien el havia muerto lo podia recibir por venganza, me peso tan estranamente que todos conocieron en mi mui gran diferencia, i por ver que estava tan poderoso i acatado como era razon no hovo hombre viendolo en mitad del dia que echase mano a espada para ayuda suya ni despues hay hombre que por el responda : parece que se hizo por juicio de Dios i por su voluntad, porque mi deseo no era tan largo que se estendiese a mas de conservar mi vida en tanto aquel juez llegava. E como vi el hecho procuré antes que la cosa mas se encendiese en el pueblo, i que cesasen esecucion de prisiones de personas que ambas opiniones havian siguido, questaban afrontadas, i cesasen crueldades, é huviese justicia que lo estorvase é castigase, é se tomase cabeza que en nombre de S. M. hiciese justicia é governase la tierra. Pareciendo a la republica é comunidad de su cibdad é oficiales de S. M. que por los servicios de mi padre é por haver él descubierto é ganado esta tierra me pertenecia mas justamente que a otro la governacion della, me pidieron por Governador, i dentro de dos horas consultado é negociado con el cabildo, fui recibido en amor i conformidad de toda la republica. Asi quedo todo en paz, i tan asentados i serenos los animos de todos, que no hovo mudanza, i todo esta

pacifico, i los pueblos en la misma conformidad i justicia que han estado, i con el ayuda de Dios se asentara cada dia la paz tan bien que de todos sea obedecida por senora, i S. M. sera tambien servido como es razon, como se deve : porque acabadas son las opiniones é parcialidades, é yo é todos pretendemos la poblacion de la tierra i el descubrimiento della, porque los tiempos pasados que se han gastado tan mal con alborotos que se han ofrecido, é descuidos que ha habido, agora se ganen é se alcancen i cobren, i con este presupuesto esten Vs Mrds. ciertos que esta el Peru en sosiego, i que las riquezas se descubriran é iran a poder de S. M. mas acrecentadas i multiplicadas qne hasta aqui, ni havra mas pasion ni movimiento sino toda quietud, amando el servicio de S. M. i su obidiencia, aprovechando sus reales rentas. Suplico a Vs Mrds., pues el caso parece que lo hizo Dios i no los hombres, ni yo lo quise asi como Dios lo hizo por su juicio secreto, é como tengo dicho la tierra esta sosegada, i todos en paz, Vs Mrds, por el presente manden suspender qualquiera novedad, pues la tierra se conservara como esta, é sera S. M. mui servido; é despues que toda la gente que no tienen vecindades las tengan, é otros vayan a poblar é descubrir, podran proveer lo qne conviniere, i es tiempo que la tierra Espanoles i naturales no reciban mas alteracion, pues no pretenden sino sosiego i quietud, i poblar la tierra i servir a S. M., porque con este deseo todos estamos i estaremos, i de otra manera crean Vs Mrds. que de nnevo la tierra se rebuelve é inquieta, porque de la cosas pasadas vnos i otros han pretendido cada vno su fin, é sino descansan de los trabajos que han padecido con tantas persecuciones de buena ni de mala perdiendose no terna S. M. della cnenta, é los naturales se destruirian é no asentaran en sus casas é pereceran mas de los que han perecido; é conservar estos é conservar la tierra i los vecinos i moradores dello todo es vno. I pues en tanta conformidad yo tengo la tierra é con voluntad de todos fui eligido por Governador, porque mas obidiencia haya é la justicia mas acatada sea, i entiendan que me han de acatar i obedecer en tanto qne S. M., otra cosa manda, porque de lo pasado yo le embio aviso,

suplico a Vs Mrds. manden despachar desa Audiencia Real vna cedula, para que todos me obedezcan i tengan por Governador, porque asi mas sosegados ternan todos los animos, i mas i mejor se hara el servicio de S. M., i terna mas paz la tierra, é confundirse han las voluntades que se quisieren levantar contra esto; é sino lo mandasen Vs. Mrds. proveer en tanto que S. M. declara su real voluntad, podria ser que por parte de alguna gente que por aca nunca faltan mas amigos de pasiones que de razon, que se levantase algun escandalo de que Dios i S. M. fuesen mas deservidos. Nuestro Senor las mui magnificas personas de Vs Mrds. guarde tan prosperamente como desean. Destos Reyes a 14 de Julio de 1541 anos. Beso las manos de Vs Mrds., Don Diego de Almagro.

N° XIII. — Voyez tome III, p. 122.

LETTRE DE LA MUNICIPALITÉ D'ARÉQUIPA A L'EMPEREUR CHARLES-QUINT, MS., DATÉE DE SAN JUAN DE LA FRONTERA, 24 SEPTEMBRE 1542.

[Les braves bourgeois d'Aréquipa aidèrent efficacement le gouverneur royal dans sa lutte avec le jeune Almagro; et leur lettre, signée par la municipalité, est un des documents les plus authentiques de l'histoire de cette guerre civile. L'original est aux archives de Simancas.]

S. C. C. M. — Aunque de otros muchos terna V. M. aviso de la vitoria que en ventura de V. M. i buena deligencia i animo del Governador Vaca de Castro se ovo del tirano Don Diego de Almagro é sus secazes, nosotros el cabildo i vecino de Arequipa le queremos tambien dar, porque como quien se hallo en el peligro, podremos contar de la verdad como paso.

Desde Xauxa hicimos relacion a V. M. de todo lo sucedido hasta

entonses, i de los preparamientos quel Governador tenia proveidos para la guerra de alli. Salio con toda la gente en orden i se vino a esta cibdad de San Joan de la Frontera, donde tuvimos nuevas como el traidor de Don Diego de Almagro estava en la provincia de Bilcas, que es onze leguas desta cibdad, que venia determinado con su danada intencion a darnos la batalla. En este comedio vino Lope Diaquez del real de los traidores, i dio al Governador una carta de Don Diego, i otra de doze capitanes, mui desvergonzados de fieros i amenazas; i el Governador, con zelo de que no oviese tantas muertes entre los vasallos de V. M. como siempre fué su intento de ganar el juego por mana, accordo de tornarles a enbiar al dicho Lope Ydiaquez i a Diego de Mercado Fator de la nueva Toledo, para ver si los podian reducir i atraer al servicio de V. M., i fueron tan mal rescibidos que quando escaparon con las vidas se tuvieron por bien librados. La respuesta que les dieron fué que no querian obedecer las provisiones reales de V. M. sino darle la batalla, i luego alzaron su real i caminaron para nosotros. Visto esto el Governador saco su real deste pueblo i camino contra ellos dos leguas, donde supo que los traidores estavan a tres, en un asiento fuerte i comodo para su artilleria. El governador acordo de los guardar alli, donde le tomo la voz, porque era llano i lugar fuerte al nuestro proposito. Como esto vieren los traidores, sabado que se contaron diez i seis de Setiembre, se levantaron de dande estavan, i caminaron por lo alto de la siera i vinieron una legua de nosotros, i sus corredores vinieron a ver nuestro asiento. Luego el Governador provio que por una media loma fuese un capitan con cinquenta arcabuceros, i otro con cinquenta lanzas a tomar lo alto, i sucedio tambien que sin ningun riesgo se tomo, i luego todo el exercito de V. M. lo subio. Visto esto, los enemigos, que estarian tres quartos de legua, procuraron de buscar campo donde nos dar la batalla, i asi le tomaron a su proposito i asentaron su artilleria i concertaron sus esquadrones, que eran ducientos i treinta de cavallo, en que venian cinquenta hombres de armas : la infanteria eran ducientos arcabuzeros i ciento i cinquenta piqueros, todos tan

lucidos é bien armados, que de Milan no pudieran salir mejor aderezados : el artilleria eran seis medias culebrinas de diez a doze pies de largo, que echavan de bateria una naranja : tenian mas otros seis tiros medianos todos de fruslera, tan bien aderezados i con tanta municiou, que mas parecia artilleria de Ytalia que no de Yndias. El Governador vista su desverguenza, la gente mui en orden, despues de haver hecho las razonamientos que convenian, diciendonos que viesemos la desverguenza que los traidores tenian i el gran desacato a la corona real, camino a ellos, i llegando a tiro donde su artilleria podia alcanzar, jugo luego en nosotros, que la nuestra por ser mui pequena é ir caminando, no sos podimos aprovechar della de ninguna cosa, i asi la dexamos por popa. Matarnos hian antes que llegasemos a romper con ellos mas de 30 hombres, i siempre con este dano que rescebiamos, caminamos hasta nos poner a tiro de arcabuz, donde de una parte i de otra jugaron i se hizo de a mas partes arto dano, i lo mas presto que nos fué posible porque su artilleria aun nos echava algunas pelotas en nnestros esquadrones, cearramos con ellos, donde duro la batalla de lanzas, porras, i espadas mas de une grande hora; fué tan renida i porfida, que despues de la de Rebena no se ha visto entre tan poca gente mas cruel batalla, donde hermanos a hermanos, ni deudos a deudos, ni amigos a amigos no se davan vida uno a otro. Finalmente como llevasemos la justicia de nuestra parte, nuestro Senor en ventura de V. M. nos dio victoria, i en el dennedo con que acometio el Governado Baca de Castro el qual estava sobresaliente con treinta de cavallo, armado en blanco con una ropilla de brocado sobre las armas con sn encomienda descubierta en los pechos, contra el qual estavan conjurados muchos de los traidores, pero él como cavallero se les mostro i defendio tan bien, que para hombre de su edad i profesion, estamos espantados de lo que hizo i trabajo, i como rompio con sus sobresalientes, luego desampararon el campo i consegnimos glorioso vitoria, la qual estuvo harto dudosa, porque si eramos en numero ciento mas que ellos, en escoger el campo i artilleria i hombres de armas i arcabuzes non tenian doblada ventsja. Fué bien

sangrienta de entramas partes, i si la noche no cerrara tan presto, V. M. quedara bien satisfecho destos traidores; pero lo que no se pudo entonses hacer, ahora el Governador lo haçe, desquartizando cada dia a los que se escaparon. Murieron en la batalla de los nuestros el capitan Per Alvarez Holguin, i otros sesenta cavalleros i hidalgos; i estan eridos de muerte Gomez de Tordoya i el Capitan Peranzures, i otros mas de ciento. De los traidores murieron ciento é cinquenta, i mas de otros tantos eridos; presos estan mas de ciento i cinquenta. Don Diego i otros tres capitanes se escaparon. Cada ora se traen presos : esperamos que un dia se habra Don Diego a las manos, porque los Yndios como villanos de Ytalia los matan i traen presos. V. M. tenga esta vitoria en gran servicio, porque puede creer que agora se acado de ganar esta tierra i ponerla debaxo del cetro real de V. M., i que esta ha sido verdadera conquista i pacificacion della, i asi es justo que V. M. como gratisimo principe gratifique i haga mercedes a los que se la dieron; i al Governador Baca de Castro perpetuarle en ella en entramas governaciones no dividiendo nada dellas porque no hai otra batalla; i a los soldados i vecinos que en ella se hallaron, remunerarles sus trabajos i perdidas que han rescibido por reducir estos reiuos a la corona real de V. M., i mandando castigar a los vecinos que oyendo la voz real de V. M. se quedaron en sus casas grangeando sus repartimientos i haciendas, porque gran sin justicia seria, sacra M., que bolviendo nosotros a nuestras casas pobres i mancos de guerra de mas de un ano, hallasemos a los que se quedaron sanos i salvos i ricos, i que a ellos no se les diese pena ni a nosotros premio ni galardon, i esto seria ocasion para que si otra vez oviese otra rebelion en esta tierra o en otra, no acudiesen al servicio de V. M. como seria razon i somos obligados. Todos tenemos por cierto, quel Governador Baca de Castro lo hara asi, i que en nombre de V. M. a los que le han servido hara mercedes, i a los que no acudieron a servir a V. M. castigara. S. C. C. M. Dios todo poderoso acreciente la vida de V. M., dandole vitoria contra sus enemigos, porque sea acrescentada su santa fee, amen. De San Joan de la Fron-

tera a 24 de Septiembre de 1542 anos. — Besan las manos i pies de V. M. sus leales vasallos, — Hernando de Silva, — Pedro Piçarro, — Lucas Martinez, — Gomez de Leon, — Hernando de Torre, — Lope de Alarcon, — Juan de Arves, — Juan Flores, — Juan Ramirez, — Alonso Buelte, — Melchior de Cervantes, — Martin Lopez, — Juan Crespo, — Francisco Pinto, — Alonso Rodriguez Picado.

N° XIV. — Voyez tome III, p. 219.

ACTE RENFERMANT LA SENTENCE DE MORT RENDUE CONTRE GONZALO PIZARRE A XAQUIXAGUANA, LE 9 AVRIL 1548.

[Cet acte est tiré du manuscrit original de la chronique de Zarate, qui est encore conservé à Simancas. Munoz a donné plusieurs extraits de ce manuscrit qui montrent que l'histoire imprimée de Zarate a subi des altérations considérables, dans les faits relatés et dans la forme. L'imprimé a été préparé avec plus de réflexion; diverses circonstances, détaillées trop franchement dans l'original, sont supprimées, et le style ainsi que la disposition de l'ouvrage montre tout à la fois une main plus délicate et plus exercée. Ces circonstances ont conduit Munoz à supposer que la chronique fut soumise, avant d'être publiée, à la révision de quelqu'auteur plus expérimenté; une correspondance, que le critique trouva ensuite à l'Escurial, entre Zarate et Florian d'Ocampo, conduit à penser que ce dernier historien rendit ce bon office au premier. Mais, quoi qu'ait pu gagner l'ouvrage publié comme composition littéraire, comme livre de renseignements et d'autorité il est inférieur au manuscrit, qui semble émaner de l'auteur sans beaucoup de préméditation, ou du

moins sans beaucoup de calcul des conséquences. En effet, l'importance évidente de l'ouvrage a conduit Munoz, dans une note écrite sur les fragments qu'il en a tirés, à exprimer l'intention de copier plus tard le manuscrit tout entier.]

Vista é entendida por nos el Mariscal Francisco de Albarado, maestre de campo deste real exercito, el Licenciado Andres de Cianco, oidor de S. M. destos reinos, é subdelegados por el mui ilustre senor el Licenciado Pedro de la Gazca, del consejo de S. M. de la Santa Inquisicion, Presidente destos reinos é provincias del Peru, para lo infra escripto, la notoriedad de los muchos graves é atroces delitos que Gonzalo Pizarro ha cometido é consentido cometer a los que le han seguido, despues que a estos reinos ha venido el Visorrey Blasco Nunez Vela, en deservicio é desacato de S. M. é de su preminencia é corona real, é contra la natural obligacion é fidelidad que como su vasallo tenia é devia a su Rei é senor natural, é de personas particulares, los quales por ser tan notorios del dicho no se requiere orden ni tela de juicio, mayormente que muchos de los dichos delitos consta por confesion del dicho Gonzalo Pizarro é la notoriedad por la informacion que se ha tomado, é que combiene para la pacificacion destos reinos é exemplo con brevedad hacer justicia del dicho Gonzalo Pizarro.

Fallamos atento lo susodicho junta la dispusicion del derecho, que devemos declarar é declaramos el dicho Gonzalo Pizarro haver cometido *crimen læsæ majestatis* contra la corona real despana en todos los grados é causas en derecho contenidas despues que a estos reinos vino el Virrey Blasco Nunez Vela, é asi le declaramos é condenamos al dicho Gonzalo Pizarro por traidor, é haver incurrido él é sus descendientes nacidos despues que cometio este dicho crimen é traicion los per linea masculina hasta la segunda generacion, é por la femenina hasta la primera, en la infamia é inabilidad é inabilidades, é como a tal condenamos al dicho Gonzalo Pizarro en pena de muerte natural, la qual le mandamos que sea dada en la forma siguiente : que

sea sacado de la prision en questa cavallero en una mula de silla atados pies é manos, é traido publicamente por este real de S. M. con voz de pregonero que manifieste su delito, sea llevado al tablado que por nuestro mandado esta fecho en este real, é alli sea apeado é cortada la cabeza por el pescueso, é despues de muerta naturalmente, mandamos que la dicha cabeza sea llevada a la ciudad de Los Reyes como ciudad mas principal destos reinos, é sea puesta é clavada en el rollo de la dicha ciudad con un retulo de letra gruesa que diga, " Esta es la cabeza del traidor de Gonzalo Pizarro, que se hizo justicia del en el valle de Aquixaguan, donde dio la batalla campal contra el estandarte real, queriendo defender su traicion é tirania; ninguno sea osado de la quitar de aqui so pena de muerte natural. " E mandamos que las casas quel dicho Pizarro tiene en la cibdad del Cuzco. . . . sean dirribadas por los cimientos é aradas de sal; é a donde agora es la puerta sea puesto un letrero en un pilar, que diga, " Estas casas eran de Gonzalo Pizarro, las quales fueron mandadas derrocar por traidor; é ninguna persona sea osado dellas tornar a hacer i edificar sin licencia expresa de S. M., so pena de muerte natural. " E condenamosle mas en perdimiento de todos sus bienes, de qualquier calidad que sean é le pertenezcan, los quales aplicamos a la camara é fisco de S. M., é en todas las otras penas que contra los tales estan instituidas. E por esta nuestra sentencia definitiva juzgamos é asi lo pronunciamos é mandamos en estos escritos é por ellos. — Alonso de Albarado; el Lic[do] Cianca.

TABLE DES MATIÈRES DU TROISIÈME VOLUME

SUITE DU LIVRE IV

CHAPITRE VI.

MOUVEMENTS DES CONSPIRATEURS. — APPROCHE DE VACA DE CASTRO. — ACTES D'ALMAGRO. — MARCHE DU GOUVERNEUR. — LES ARMÉES S'APPROCHENT L'UNE DE L'AUTRE. — BATAILLE SANGLANTE DE CHUPAS. — CONDUITE DE VACA DE CASTRO.

CHAPITRE VII.

EXCÈS DES VAINQUEURS. — CODE COLONIAL. — VIVE ÉMOTION AU PÉROU. — BLASCO NUNEZ, VICE-ROI. — SA POLITIQUE SÉVÈRE. — OPPOSITION DE GONZALO PIZARRE.

CHAPITRE VIII.

LE VICE-ROI ARRIVE A LIMA. — GONZALO PIZARRE PART DE CUZCO. — MORT DE L'INCA MANCO. — CONDUITE TÉMÉRAIRE DU VICE-ROI. — IL EST ARRÊTÉ ET DÉPOSÉ PAR L'AUDIENCE. — GONZALO PROCLAMÉ GOUVERNEUR DU PÉROU.

CHAPITRE IX.

MESURES PRISES PAR GONZALO PIZARRE. — ÉVASION DE VACA DE CASTRO. — LE VICE-ROI REPARAIT. — SA RETRAITE DÉSASTREUSE. — DÉFAITE ET MORT DU VICE-ROI. — GONZALO PIZARRE MAITRE DU PÉROU.

LIVRE V

ORGANISATION DU PAYS.

CHAPITRE Ier.

SENSATION PROFONDE EN ESPAGNE. — PEDRO DE LA GASCA. — SES COMMENCEMENTS. — SA MISSION AU PÉROU. — SA CONDUITE HABILE. — OFFRES QU'IL FAIT A PIZARRE. — IL GAGNE LA FLOTTE.

CHAPITRE II.

GASCA RASSEMBLE SES FORCES. — DÉFECTION DES PARTISANS DE GONZALO PIZARRE. — IL RASSEMBLE SES LEVÉES. — AGITATION A LIMA. — IL ABANDONNE LA VILLE. — GASCA FAIT VOILE DE PANAMA. — SANGLANTE BATAILLE DE HUARINA.

CHAPITRE III.

CONSTERNATION DANS LE CAMP DE GASCA. — SES QUARTIERS D'HIVER. — IL SE REMET EN MARCHE. — IL TRAVERSE L'APURIMAC. — CONDUITE DE PIZARRE A CUZCO. — IL CAMPE PRÈS DE LA VILLE. — DÉROUTE DE XAQUIXAGUANA.

CHAPITRE IV.

SUPPLICE DE CARBAJAL. — GONZALO PIZARRE DÉCAPITÉ. — BUTIN DES VAINQUEURS. — SAGES RÉFORMES DE GASCA. — IL RETOURNE EN ESPAGNE. — SA MORT ET SON CARACTÈRE.